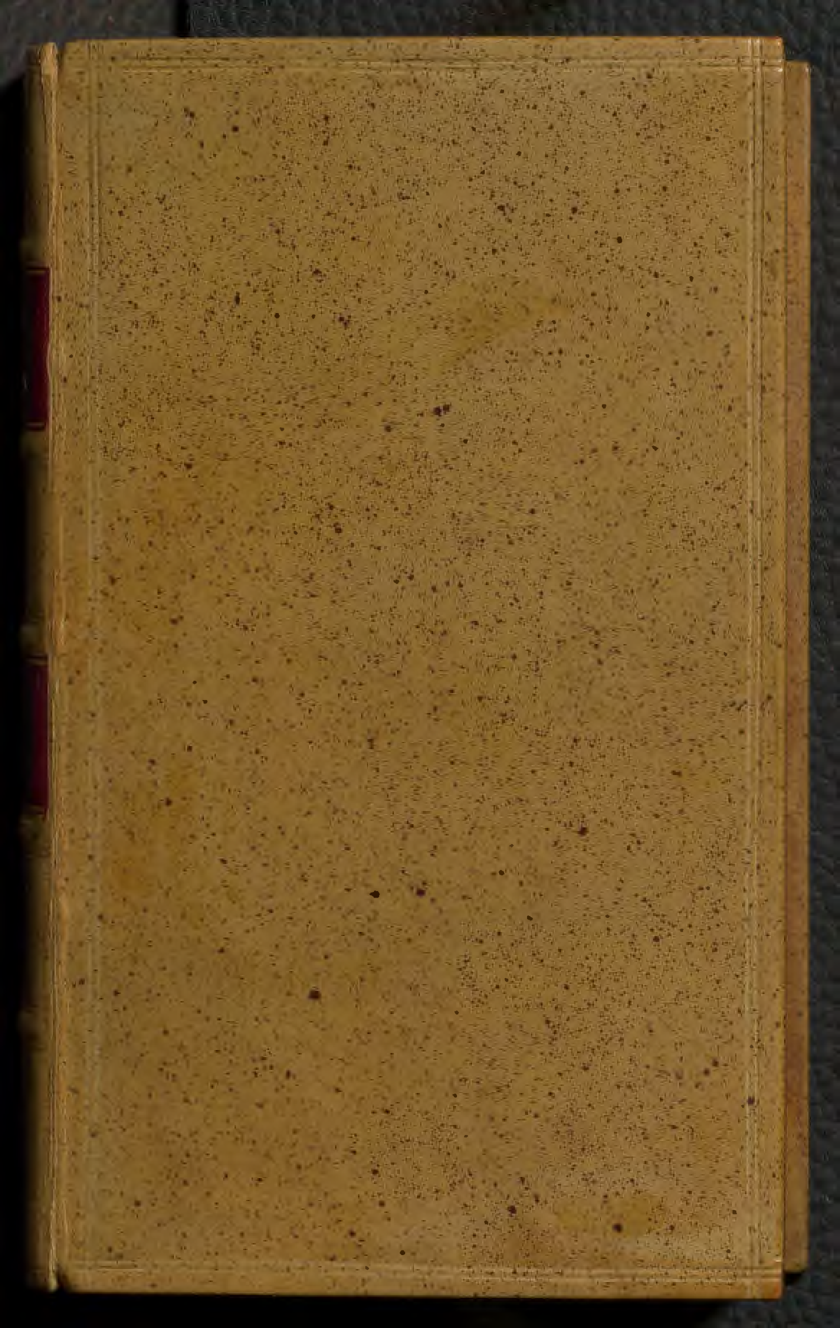


Collated complete

frontis.
2 maps
14 plates

Planche du Titre



VOYAGES
DU BARON DE LAHONTAN
DANS
L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE,

Qui contiennent une Rélation des différens Peuples qui y habitent ; la nature de leur Gouvernement ; leur Commerce, leurs Coûtumes, leur Religion, & leur maniére de faire la Guerre :

L'Intérêt des François & des Anglois dans le Commerce qu'ils font avec ces Nation ; l'avantage que l'*Angleterre* peut retirer de ce Païs, étant en Guerre avec la *France*.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME PREMIER.

Seconde Edition, revuë, corrigée, & augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORÉ, vis-à-vis de la Bourse.
M. DCC. XXVIII.

Planche du livre

ET LEGES ET SCEPTRA TERIT

VOYAGES
DU BARON DE LAHONTAN DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE,

Qui contiennent une Rélation des différens Peuples qui y habitent ; la nature de leur Gouvernement ; leur Commerce, leurs Coûtumes, leur Religion, & leur maniére de faire la Guerre :

L'Intérêt des François & des Anglois dans le Commerce qu'ils font avec ces Nation ; l'avantage que l'*Angleterre* peut retirer de ce Païs, étant en Guerre avec la *France*.

Le tout enrichi de Cartes & de Figures.

TOME PREMIER.

Seconde Edition, revuë, corrigée, & augmentée.



A AMSTERDAM,
Chez FRANÇOIS L'HONORE', vis-à-vis de la Bourse.
M. DCC. XXVIII.



PRÉFACE.

CES Voiages ont été bien reçûs du Public, & la premiere Edition s'en est debitée fort promptement. On veut bien croire que le goût du siécle pour ces sortes de Relations a contribué beaucoup à cet heureux succès ; mais on ne croit pas qu'il faille l'attribuër tout entier à cette raison. Le Livre a sa bonté ; il amuse agréablement, & pour peu qu'on ait de penchant à faire ou à entretenir connoissance avec les hommes du nouveau Monde, on n'a pû lire ces Lettres sans plaisir. Elles fournissent certains détails où les autres Voiageurs ne sont point entrez, & l'Auteur y parle avec une franchise

qui doit sembler bonne aux amateurs de la Vérite. Ce ne sont point ici les recits d'un Jésuite ou de quelque autre Missionnaire, qui, pour donner une haute idée de ses travaux apostoliques, ne parlent que de conversions, que de miracles, & ne font connoître les Sauvages que par raport à la Foi Chrétienne & à la Catholicité. C'est un Gentilhomme curieux & de bon sens, qui a tout vû avec discernement, & qui a tout écrit avec un grand air de sincérité. Jeune & plein de feu il aspiroit ardemment après les découvertes; la fatigue & le péril ne le rebutoient point, & il n'a pas tenu à lui qu'il n'ait poussé ses courses beaucoup plus loin. Pendant ces voiages il tenoit regître de tout ce qui est à la portée d'un Cavalier d'esprit, & qui a fait d'assez bonnes études: aussi ses Narrations & ses peintures sont-elles sensées, & il trouve dans son chemin peu de matieres dont il ne raisonne passablement. S'il

divertit par les faits, il instruit par les choses, & si ses avantures desennuient, ses réflexions occupent utilement. Nous aimons à savoir ce que produit & ce que fait la Nature au delà d'un vaste espace qui sépare un Païs d'avec le nôtre : nous aimons à connoître le tour d'esprit, la Religion, les Loix, les Mœurs, les usages d'un nombre d'hommes à qui nous ne croions point du tout ressembler, & que le grand éloignement nous permet à peine de regarder comme des Individus de nôtre espéce. Monsieur le Baron de *Lahontan* nous instruit sur tout cela, ou du moins il en dit assez pour ne pas mettre en défaut un Lecteur qui sait borner sa curiosité. Quant à la bonne foi de l'Auteur, il n'y a point de raison valable pour la soupçonner. Suivant son témoignage on ne publie que ce qu'il a écrit à un vieux Parent, qui lui faisoit du bien chaque année : or il n'est pas vraisemblable qu'il ait

voulu tromper ſon bienfaicteur, & qu'il lui ait mandé des fauſſetez par reconnoiſſance. Je ſai que tous les Voiageurs ſont ſujets à caution & que s'ils ne ſont point encore parvenus au privilége des Poëtes & des Peintres, il ne s'en faut guére; mais il faut excepter la Nobleſſe; eſt-il croiable qu'un Baron voulût en impoſer? On ne diſconviendra pas néanmoins qu'il n'y ait dans ces Lettres pluſieurs fautes contre la vraiſemblance, & l'on ne doute point que tout Lecteur judicieux ne s'en ſoit aperçû; mais comme ces Lettres ont aparemment été miſes au net ſur des broüillons déja vieux, il n'eſt pas étonnant que nôtre Auteur ſe ſoit trompé, & l'on doit charitablement nommer défaut de mémoire ce qui paroît un manque de ſincérité. Comme il eſt très-mécontent de la *France*, il ſeroit auſſi à craindre qu'il n'entrât un peu de chagrin dans tout ce qu'il dit de deſavantageux au Miniſtere & au Gou-

vernement ; mais d'un autre côté on ſeroit téméraire d'accuſer ce bon Gentilhomme de calomnie, & de le croire capable de ſe vanger aux dépens de la Vérité. Il vaut donc mieux l'en croire ſur ſa parole, ou du moins ſuſpendre ſon jugement juſqu'à ce qu'on ait tiré les piéces originales du cabinet du vieux Parent, je ne croi pas que ce ſoit ſi-tôt.

On eſpere que cette ſeconde Edition ne plaira pas moins que la précédente Quelques perſonnes d'eſprit aiant repreſenté que l'autre Edition péchoit dans le ſtile, qu'on y trouvoit des phraſes baſſes, des expreſſions vulgaires, des railleries froides, & de l'embarras dans la narration : l'on a tâché de remedier à tout cela. On a preſque refondu toutes les Lettres, & l'on croit que le ſtile en paroîtra plus pur, plus net, plus dégagé, & avec un peu plus de fineſſe dans l'enjouëment. On a con-

ſervé le ſens de l'Auteur, mais on a donné un nouveau tour à la meilleure partie de ſon Ouvrage : comme il etoit rempli de tranſpoſitions qui gâtoient abſolument le bon ordre du recit, & qui, par conſéquent, devoient bleſſer le diſcernement du Lecteur, on a eu ſoin de les ôter, & de donner à chaque choſe l'étenduë, & la liaiſon naturelle qu'elle doit avoir dans un quarré; ainſi on n'aura plus le dégoût de trouver dans un endroit ce qui devoit naturellement avoir précédé non-ſeulement de quelques lignes, mais même de quelque page. On ne s'eſt point fait non plus un ſcrupule de mettre la vraiſemblance par tout où l'on a jugé qu'elle manquoit; & l'on a crû ne s'écarter en cela du recit de l'Ecrivain, que pour mieux ſe conformer à ſes intentions. Enfin, ce ſont ici proprement les Voiages du Baron de *la Hontan* habillez de neuf, & on ne leur a donné cette nouvelle parure

que de la vûë de les rendre plus dignes du Public.

Il faut encore avertir que cette Edition est augmentée des *Dialogues de l'Auteur avec un Sauvage.* On auroit pû les donner ici tels qu'ils ont déja paru ; mais comme d'habiles gens les ont trouvez pauvres, & remplis d'un long & ennuieux galimatias, on en a tiré le meilleur, & on l'a ajusté au nouveau stile des Voiages, en observant d'entrer toûjours dans la pensée & dans le sentiment des Interlocuteurs. Au reste, on a jugé qu'il n'étoit pas à propos de charger cette Edition des *Voiages de Portugal & de Danemarc*, qu'on a vû imprimez avec les Dialogues. Le Baron de *Lahontan* n'est pas assez nécessaire pour fatiguer les hommes de ce qui le concerne personnellement dans ces deux Relations, & quant à ce qu'elles contiennent de plus, il n'y a rien de mieux connu.

Qui ne ſait ce que l'Auteur dit de ces deux Roiaumes, de leurs Capitales, de leurs Ports, de leur Commerce, &c. Il eſt donc juſte d'avoir plus d'égard pour le Public, & c'eſt le ménager trop peu, c'eſt lui manquer de reſpect que de propoſer à ſa curioſité une Lecture, ou qui ne lui eſt d'aucune importance, ou qui ne lui aprend rien de nouveau.



TABLE DES LETTRES DU TOME PREMIER.

LETTRE I.

LETTRE II.

LETTRE III.

LETTRE IV.

LETTRE V.

LETTRE VI.

LETTRE VII.

LETTRE VIII.

LETTRE IX.

LETTRE X.

LETTRE XI.

LETTRE XII.

LETTRE XIII.

LETTRE XIV.

LETTRE XV.

LETTRE XVI.

LETTRE XVII.

LETTRE XVIII.

LETTRE XIX.

LETTRE XX.

LETTRE XXI.

LETTRE XXII.

LETTRE XXIII.

LETTRE XXIV.

LETTRE XXV.

VOYA-



VOIAGES DU BARON DE LAHONTAN.

LETTRE I.

Voiage de France en Canada, avec les Côtes, Passages, &c. Et une remarque sur la variation de l'Aiman.



ONSIEUR,

Je suis surpris que le Voiage du nouveau monde puisse tant effraier ceux qui sont obligez de le faire, car je vous jure de bonne foi qu'il n'est rien moins que ce qu'on s'imagine. Il est vrai que la course est un peu longue, mais si la route est difficile, elle ne laisse pas d'avoir ses douceurs, & l'on y ren-

contre tant d'objets differens que l'on se dédommage avec plaisir de la fatigue du chemin. On se croit renaître quand on voit un nouveau Païs. Je vous mandai à mon départ de la *Rochelle*, les raisons de Mr. le *Fevre de la Barre* Gouverneur Général de *Canada* pour envoier en France le Sieur *Mahu* Canadien, & sa résolution de détruire absolument les *Iroquois*, qui sont des Peuples sauvages très-belliqueux. Ces barbares sont amis des Anglois, parce qu'ils en reçoivent du secours; & ils sont nos ennemis parce qu'ils craignent que nous ne les détruisions tôt ou tard. Mr. de la Barre croioit que le Roi lui envoieroit sept ou huit cens hommes, mais la saison étoit si avancée quand nous partîmes de la *Rochelle*, qu'à peine osa-t'on risquer nos trois Compagnies de Marine. J'ai fait cette traverse assez agréablement, j'excepte néanmoins les jours de tempête que nous avons essuiez sur les côtes du Banc de Terre-Neuve. La danse est trop forte en cet endroit, & le moindre vent y met la mer en fureur. Nôtre Fregate en reçût quelques coups; mais comme ces accidens sont ordinaires pendant le cours de cette navigation, nos vieux routiers n'en furent point émus. J'aurois grand tort d'en dire autant de moi, car n'aiant jamais fait de voiages de long cours, j'étois fort étonné de voir les flots s'élever jusqu'aux nuës.

J'apellai tous les Saints du Calendrier à mon ſecours, & je recommandai mon ame à Dieu d'auſſi bon cœur que le bon *Idomenée* ſe recommandoit à *Neptune* lorſqu'il penſa périr au retour de la guerre de Troye. Dès que nous fûmes ſur ce banc les vagues nous parurent tout-à-fait diminuées, & le vent ceſſant peu à peu, la mer devint ſi calme & ſi tranquille, que nôtre vaiſſeau ne pouvoit plus gouverner. Vous ne ſçauriez croire quelle quantité de Moruës nos matelots y pêchérent en un quart-d'heure; car quoi qu'il y eut trente-deux braſſes d'eau, à peine avoit on jetté l'hameçon qu'on faiſoit capture; ſi bien que la vertu de patience étoit bannie de cette pêche, l'on n'avoit que le tems de preſenter l'apas, & de tirer le poiſſon; mais par malheur ces Bancs ſont rares, & l'on y paſſe le plus ſouvent ſans arrêter. Au reſte nous en agîmes fort honnêtement envers le Peuple de Moruës qui habite dans ces quartiers-là; car s'il nous envoia de quoi faire bonne chere en maigre, nous leur ſervîmes les corps d'un Capitaine & de pluſieurs Soldats morts du ſcorbut, & à qui nous ne pouvions donner d'autre ſépulture que la mer. Cependant le vent s'étant rangé à l'Oüeſt-Nord-Oüeſt nous fûmes contrains de louvoier cinq ou ſix jours. Enſuite il ſauta vers le Nord, & nous allâmes atterrer heureuſement au Cap de *Raſe*, quoique

nos Pilotes fussent assez incertains de leur latitude, pour n'avoir pû prendre hauteur dix ou douze jours avant cet atterrage. Ce Cap fut découvert par un matelot perché sur le faite du grand Hunier lequel se prit à crier *terre*, *terre*, je me souvins alors du même cri que fit Saint Paul à l'aproche *de Malte*, γῆν ὁρῶ, γῆν ὁρῶ. Vous remarquerez s'il vous plaît en passant, Monsieur, que je n'ai pas laissé tout mon Grec au Collége. Or afin, que vous ne m'accusiez pas d'un peché d'omission, il faut sçavoir que dès que les Pilotes des vaisseaux se croient près des Côtes, ils ont la précaution de faire monter pendant le jour des mariniers sur les Huniers ou sur les Perroquets pour découvrir: ceux-ci se relevent de deux en deux heures jusqu'à l'entrée de la nuit, auquel tems on cargue les voiles en cas qu'on n'ait pas encore aperçû la terre. En cet état le bâtiment n'avance presque point, puisqu'il ne va jusqu'à l'aube du jour qu'à mats & à corde, & qu'on se met très-souvent côté en travers, Delà vous pouvez juger qu'il est important de reconnoître les Côtes maritimes avant que de les aborder ; cela est si vrai que le matelot qui les découvre, est assuré de tirer quelques pistoles des passagers qui se font un plaisir de le récompenser pour un si bon service, Vous sçaurez aussi que l'*Aiman* varie vingt & trois degrez vers le Nord-Oüest sur

le Banc de Terre-Neuve, c'est-à-dire que la fleur de lis du compas, ou de la boussole, qui doit naturellement se tourner droit vers le vrai Nord du monde où l'étoile Polaire, ne regarde lorsqu'on est sur ce Banc que le Nord-Nord-Oüest, & un degré vers l'Oüest; c'est ce que nous avons observé avec nos compas de variation.

Il étoit environ midi quand on découvrit le Cap, & pour en être plus assurez nous portâmes dessus à pleine voile, à dessein de le reconnoître. Enfin ne doutant plus que ce ne fut ce Promontoire, la joie se répandit dans le vaisseau. On ne parla plus de ces pauvres morts qu'on venoit de jetter dans le grand tombeau, & dont les tristes funerailles avoient retardé le baptême de ceux qui faisoient le trajet pour la premiere fois. Qu'est-ce donc que ce baptême, direz vous; le voici. Les anciens matelots s'étant noircis le visage, puis déguisez avec des guenilles & des cordes d'une maniere tout-à-fait bisarre, sont les baptistes. Dans cette ridicule & pourtant affreuse posture aiant fait mettre à genoux les novices voiageurs, ils les forcent à jurer sur un livre de Cartes Hydrographiques qu'en pareil cas ils feront religieusement aux autres ce qu'on leur fait à eux-même. Après ce serment on fait une longue & copieuse aspersion sur ces malheureux enrôlez, je croi qu'il leur passe bien

cinquante ſceaux d'eau ſur le corps, & celà ſans avoir égard au tems ni à la ſaiſon. Une telle cérémonie n'eſt pas fort édifiante, comme vous voiez; on y joüe ſans ſcrupule, & fort brutalement le miſtére de nôtre régénération; mais des gens de mer n'y regardent pas de ſi près: il y a du haut & du bas dans leur Religion comme dans l'élément à l'inconſtance du quel ils s'abandonnent. Enfin ce lavement maritime eſt de tradition imémoriale, & je croi que les matelots auroient autant de peine à y renoncer qu'au baptême de l'Egliſe; cette épaiſſe nation ne veut point de Catéchiſme là-deſſus. Les principaux endroits où cette folie ſe pratique ſont ſous l'Equateur, ſous les Tropiques, ſous les Cercles Polaires, ſur le Banc de Terre Neuve & aux détroits de Gilbraltar, du Sond & des Dardanelles. Au reſte, on peut s'affranchir de ce tribut en donnant à l'équipage de quoi ſe bien baptiſer intérieurement d'eau-de-vie, & c'eſt à ce prix-là que ceux qui ſont quelque choſe, obtiennent un paſſe-droit. Trois ou quatre jours après ce baptême nous découvrîmes le Cap de Raye ſur le ſoir, & nous entrâmes enſuite heureuſement dans la Baye *Saint Laurent*, à l'entrée de laquelle nous tombâmes dans un calme de peu de durée, qui nous donna le jour le plus clair & le plus beau que nous euſſions vû durant la traverſe. Cela

nous sembloit bon, & nous respirions agréablement après les pluies, & les brouillards, & les gros vents que nous avions essuiez dans le voiage. A une portée de fauconneau, de nôtre Fregate nous aperçûmes un *Espadon* * qui se battoit contre une *Baleine.* Ce spectacle, qui dura deux heures, nous amusa fort agréablement. C'étoit un plaisir de voir sauter l'*Espadon*, de lui voir faire tous ses efforts pour percer, de sa lance la monstrueuse bête au tems qu'elle reprenoit haleine. Nous avions ce combat tantôt à droit, & tantôt à gauche du vaisseau. Les matelots, gens qui n'en cedent guére à l'ancienne Egipte pour la superstition, nous menacérent sur cet augure, d'une violente tempête; mais leur prophétie, aboutit à trois ou quatre jours de vents contraire. Nous louvoiâmes pendant ce tems-là entre l'Isle de Terre-Neuve & celle du *Cap-Breton.* Nous aperçûmes deux jours après les *Isles aux Oiseaux*, à la faveur d'un vent de Nord Est qui nous porta à l'entrée du Fleuve *S. Laurent*, par le Sud de l'Isle d'*Anticostie*, sur le Banc de laquelle nous pensâmes échouër pour l'avoir rangée de trop près. Un second calme nous surprit à l'embouchûre de ce Fleuve, suivi d'un vent contraire qui nous contraignit à

* *Espadon est un poisson de dix à quinze pieds de longueur, & de quatre pieds de circonférence, aiant au bout du museau une espece de scie de quatre pieds de long, de quatre pouces de large & de six lignes d'épaisseur.*

louvoier quelques jours. A la fin peu à peu nous gagnâmes *Tadoussac* où nous jettâmes l'ancre. Ce Fleuve a quatre lieuës de largeur en cet endroit-là, & vingt-deux à son embouchûre, mais il s'étressit peu à peu en remontant vers sa source. Nous levâmes l'ancre deux jours après à la faveur du vent d'Est & de la marée qui nous firent passer heureusement le pas de l'*Isle-Rouge*, où, aussi bien qu'à l'Isle *aux Coudres* située à quelques lieuës plus haut, les courans jettent souvent les vaisseaux sur la Côte. Nous ne fûmes pas si heureux à ce second passage, car le vent nous aiant manqué, nôtre Fregate tomboit sur les Rochers si nous n'eussions donné fond. On en fut quitte pour la peur de perdre le vaisseau ; car pour les hommes, ils se seroient sauvez facilement. Le lendemain, le même vent aiant augmenté, nous apareillâmes, & le jour suivant nous mouillâmes à la traverse du *Cap-Tourmente*, qui pour n'avoir que deux lieuës d'étenduë ne laisse pas d'être dangereuse lorsqu'on ne suit pas bien le chenail. Il ne nous restoit plus que sept lieuës de navigation jusques à la Ville de *Quebec*, devant laquelle nous venons de mouiller. Au reste nous avons trouvé tant de glaces flotantes, & la terre si couverte de neige depuis l'Isle-Rouge jusqu'ici, que nous avons été sur le point de relâcher en France, quoiqu'il ne nous restât plus que

trente lieuës à faire. Nous avions peur de rester dans les glaces, & d'y périr; mais Dieu nous a preservez de ce malheur. J'aprens que le Gouverneur a marqué nos quartiers dans de bons Villages autour d'ici, & comme il faut se préparer à mettre pié à terre, trouvez bon que je prenne congé de vous. Quand je connoîtrai le Païs, je vous manderai ce que c'est. Vous sçaurez d'avance que le froid y est âpre, & que le Dieu Borée y soufle comme il faut. Quant au Fleuve, donnez-moi le tems de l'étudier.

On vient de nous dire, que Mr. *de la Sale* a découvert depuis peu une grande Riviere qui se décharge dans le Golfe de *Mexique*, & qu'il doit s'embarquer demain pour passer en France. Comme il connoît parfaitement bien le Canada vous ne devriez pas manquer de le voir, en cas que vous alliez cet hiver à Paris.

Je suis, Monsieur vôtre, &c.

Au Port de Quebec le 8. *Novembre* 1683.

LETTRE II.

Ce que c'est que les Plantations de Canada *; leur commencement. L'envoi des filles publiques de France en ce Païs-là, son climat & son terrain.*

MONSIEUR,

Dès que nous eûmes mis pied à terre l'année derniere, Mr. de la Barre envoia nos trois compagnies en quartier aux côtes du voisinage de Quebec. Ce mot de *Côtes* n'est connu en Europe que pour côtes de la mer, c'est-à-dire les montagnes, les dunes & tout autre sorte de terrain qui la retirent dans ses bornes; au lieu qu'ici où les noms de Bourg & de Village sont inconnus, on nomme Côtes certaines Seigneuries, dont les habitations sont écartées de deux ou trois cens pas, & situées sur le rivage du Fleuve de *S. Laurent*. On dit, par exemple, telle Côte a quatre lieuës d'étenduë, une autre en a cinq, &c. Les Païsans y sont fort à leur aise, & je souhaiterois une aussi bonne cuisine à toute nôtre noblesse délabrée de France. Que dis-je, Païsans? amende honorable à ces Messieurs. Ce nom-là pris dans sa signi-

fication ordinaire, mettroit nos Canadiens aux champs. Un Eſpagnol, ſi on l'apelloit Villageois ne fronceroit pas plus le ſourcil, ne releveroit pas plus fierement ſa mouſtache. Ces gens-ci n'ont pas tout le tort après tout; ils ne payent ni ſel, ni taile; ils chaſſent & pêchent librement; en un mot, ils ſont riches. Voudriez-vous donc les mettre en parallele avec nos gueux de Païſans. Combien de Nobles & de Gentilshommes jetteroient à ce prix-là les vieux parchemins dans le feu? Leurs habitations ſont ſituées ſur les bords du Fleuve de *Saint Laurent*. Les plus pauvres ont quatre * arpens de terre de front, & trente ou quarante de profondeur. Comme tout ce terrain n'eſt qu'un bois de haute futaie, ils ſont obligez de couper les arbres, & d'en tirer les ſouches, avant que d'y pouvoit mettre la Charuë. Il eſt vrai que c'eſt un embarras & de la dépence dans les commencemens, mais auſſi dans la ſuite on s'en dédommage en fort peu de temps; car dès qu'on y peut ſemer, ces terres vierges raportent au centuple. On ſeme le bled dans le mois de Mai, & la recolte s'en fait à la mi-Septembre. On ne bat point les gerbes ſur le champ; on les ſerre dans la grange à la maniere de nos Provinces Septentrionales, & l'on

* *Arpent eſt un eſpace de terre de cent perches en quarré de dix-huit pied de long.*

ne prend le fléau qu'en hiver, parce qu'alors le grain se sépare plus facilement de l'épi. On y sème aussi de ces petits pois dont nos amateurs de bonne chere font tant de cas, & dont, plûtôt par une sotte ostentation, que par impatience de gueule, on achete si fort la nouveauté. Nous vivons ici très-commodement; l'on y mange, & l'on s'y chauffe à grand marché: le grain, la viande & la volaille; ces trois capitales munitions de bouche coûtent peu, & nous aurions le bois presque pour rien sans le transport, qui cependant est fort peu de chose. Tous les grains sont aussi fort communs. Deux sortes de gens habitent ce païs-ci, les uns sont venus de France avec quelque argent pour s'y établir. Les autres sont des Officiers & des Soldats du Régiment de Carignan, qui se voiant cassez, il y a trente ou quarante ans, vinrent ici changer l'épée en bêche, & le métier de tuer les hommes, en celui de les faire vivre, je veux dire la guerre en agriculture. Tous ces nouveaux venus ne furent point embarassez à trouver du fond; on les mit à même de la haute fûtaie, & on leur en donna tant qu'ils en voudroient défricher, (car tout ce vaste continent n'est qu'une forêt.) Les Gouverneurs Généraux leur donnérent des concessions, pour trois ou quatre lieuës de front & de la profondeur à discretion; en même temps ces Offi-

ciers accorderent à leurs Soldats autant de terrain qu'ils souhaiterent, moiennant un écu de fief par arpent. Après ces premiers Habitans vint une peuplade utile au Païs, & d'une belle décharge pour le Roiaume. C'étoit une petite flote chargée d'Amasones de lit, & de troupes femelles d'embarquement amoureux. Ces Nonnes de Paphos, ou de Cithere aportoient la bénédiction. L'on m'a conté les circonstances de leur arrivée, & j'aime trop à vous divertir pour ne vous en point faire part. Ce chaste troupeau étoit méné au pâturage conjugal par de vieilles & prudes Bergeres. Sçavoir si ces Antiques n'avoient pas été du métier, & si l'âge, cet impitoiable Saturne, ne les avoit point chassées de la lice de Venus, c'est sur quoi je ne suis pas trop bien instruit. Si-tôt qu'on fût à l'habitation, les Commandantes ridées passérent leur Soldatesque en revûë, & l'aiant séparée en trois Classes, chaque bande entra dans une Sale différente. Comme elles se serroient de fort près à cause de la petitesse du lieu, cela faisoit une assez plaisante décoration. Ce n'étoient pas trois boutiques où l'Amour faisoit des montres & des étalages, c'étoient trois magasins tous pleins. Le bon marchand Cupidon ne fût jamais mieux assorti. Blonde, brune, rousse, noire, grasse, maigre, grande, petite, il y en avoit pour les bizarres & pour

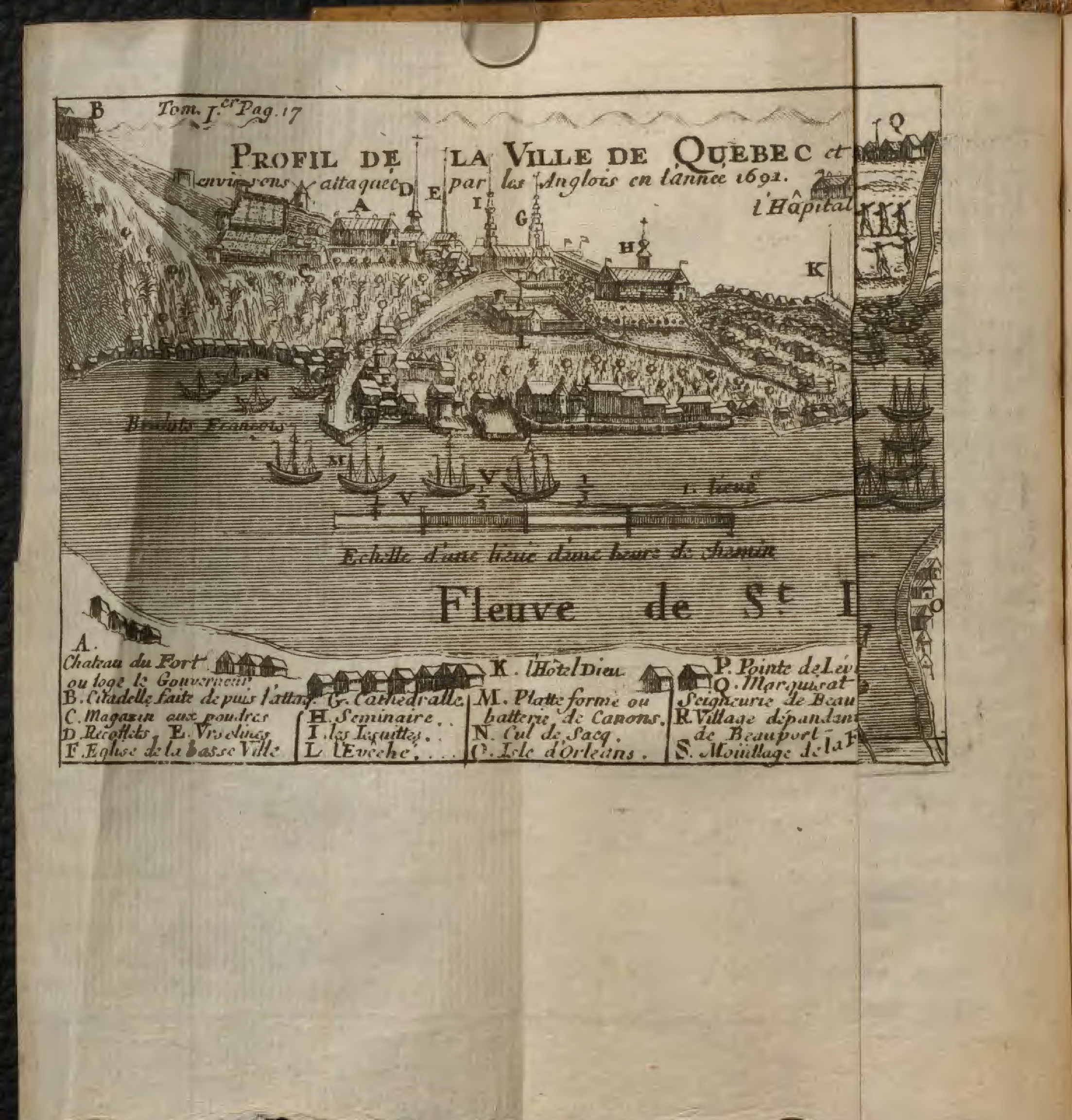
les délicats. Au bruit de cette nouvelle marchandise, tous les bien-intentionnez pour la multiplication accourent à l'empléte. Comme il n'étoit pas permis d'examiner tout ; encore moins d'en venir à l'essai ; on achetoit chat en poche, ou tout au plus on prenoit la piéce sur l'échantillon. Le debit n'en fut pas moins rapide. Chacun trouva sa chacune, & en quinze jours on enleva ces trois parties de venaison, avec tout le poivre qui pouvoit y être compris. Vous me demanderez comment les laides eurent sitôt le couvert. Ne sçavez-vous pas qu'on se jette sur le pain noir pendant la famine ? D'ailleurs, la terreur causée par le cocuage contribuë beaucoup à ce choix. Tel s'imagine n'avoir rien à craindre pour son front avec une Epouse difforme ; cet autre en veut une repléte, croiant que le défaut d'agilité la rendra plus assiduë dans son domestique ; mais ils se trouvent souvent en erreur de calcul, & l'on éprouve en Canada comme en Europe, qu'il n'y a point de précaution sûre contre une femme infidéle. Les cornes ; direz-vous, font-elles donc peur en ce Païs-là ? Chaque épousant se les aplique de si bonne grace ? Il seroit beau voir le Mari d'une traînée apréhender d'être Cocu en gerbe ? Corrigez s'il vous plaît, vôtre plaidoié, Monsieur. Nos gens prétendent bien n'être pas même Cocus en herbe ; ils

vous soûtiennent, mais de fort bonne foi, que ces filles ont recouvré pucelage, honneur, conduite, tout ce qu'il vous plaira, par la vertu de ce batême dont je vous ai parlé, c'est sur ce pied-là qu'ils les prennent. A la vérité, le péché originel à laissé de vilains restes dans ces régénérées, ce qui leur cause souvent des rechûtes; mais, enfin, nos Maris se repaissent de cette idée, ils ne la perdent pas même dans les grands espaces de la premiere nuit de leurs Nôces. Pour reprendre le fil de ma naration, ceux qui vouloient se marier s'adressérent aux directrices, ausquelles ils étoient obligez de déclarer leurs biens & de leurs facultez, avant que de choisir dans une de ces Chasses, celles de ces Vierges relavées qu'ils trouvoient le plus à leur gré. Les parties étant d'accord, le Notaire écrivoit le marché, le pere en faisoit un Sacrement, & elles commençoient à se connoître par le mariage. Le lendemain le Gouverneur Général leur faisoit distribuer assez de provisions pour les encourager à mettre à la voile sur cet orageux Ocean; ils entroient chez eux à peu près comme Noé dans l'Arche, avec un bœuf, une vache, un cochon, une truië, un coc, une poule, deux barils de chair salée, & une piéce d'argent. Les Officiers plus délicats que leurs Soldats, s'allioient dans les familles des anciens Gentilshommes du Païs,

ou dans celles des plus riches Habitans, car il y a près de cent ans, comme vous ſçavez, que les François poſſédent le *Canada*. Tout le monde y eſt bien logé & bien meublé, la plûpart des maiſons ſont de bois à deux étages; les cheminées ſont extrêmement grandes, car on y fait des feux à les ſentir de loin, mais qui font grand plaiſir, je vous aſſure, depuis Décembre juſqu'en Avril, tant le froid pénétre pendant ces quatre mois. Les raiſonneurs attribuënt cela au grand nombre de montagnes qui ſont dans ce vaſte Continent. Le Fleuve ne manque jamais d'être gelé durant ce tems-là, malgré le flux & le reflux de la mer, & la terre eſt auſſi couverte de trois ou quatre pieds de nége, ce qui paroît ſurprenant pour un Païs ſitué au 47. degré de latitude & quelques minutes. Quoi qu'il en ſoit, les jours y ſont en Eté plus longs qu'à Paris, ce qui me paroît extraordinarie. Ils ſont ſi beaux & ſi ſerains, qu'il ne paroît pas en trois ſemaines un nuage ſur l'horiſon. Voilà tout ce que je puis vous aprendre juſqu'à preſent. J'eſpere être bientôt à Quebec, aiant ordre de me tenir prêt à m'embarquer dans quinze jours pour faire voile à *Monreal*, qui eſt la Ville du Païs la plus avancée vers le haut du Fleuve.

Je ſuis, Monſieur, &c.

A la Côte de Beaupré le 2. Mai 1684.



Tom. I.er Pag. 17
PROFIL DE LA VILLE DE QUEBEC et environs attaquée par les Anglois en l'année 1691.
l'Hôpital
Fleuve de St. L
Echelle d'une lieüe d'une heure de chemin
1. lieuë
A. Chateau du Fort ou loge le Gouverneur.
B. Citadelle faite depuis l'attaq.
C. Magazin aux poudres
D. Recollets. E. Vrselines
F. Eglise de la basse Ville
G. Cathedralle
H. Seminaire
I. les Iesuittes
L. l'Eveche
K. l'Hotel Dieu
M. Platte forme ou batterie de Canons.
N. Cul de Sacq.
O. Isle d'Orleans.
P. Pointe de Lév
Q. Marquisat Seigneurie de Beau
R. Village dépandant de Beauport
S. Moüillage de la F

LETTRE III.

Description de Quebec *& de l'Isle* d'Orleans.

MONSIEUR,

La curiosité me porta vers l'*Isle d'Orleans*, avant que de m'aprocher de *Monreal*; Cette Isle a 7. lieuës de longueur & trois de largeur; elle s'étend de la ttaverse du *Cap Tourmente* jusques à une lieuë & demie de *Quebec*, où ce Fleuve se partage en deux branches. Le chenail du Sude, est celui des Vaisseaux, car il ne sçauroit passer que de petites barques par celui du Nord à cause des batures & des Rochers. Cette Isle apartient à un Fermier Général de France qui en retireroit mille écus de rente s'il la faisoit valoir lui-même. Elle est toute entourée d'habitations où le terroir raporte toutes sortes de grains. *Quebec* est la Ville capitale de la nouvelle France. Son circuit est à peu prês d'une lieuë, sa latitude, quarante-sept degrez douze minutes, sa longitude est incertaine, aussi-bien que celle de plusieurs autres Païs, n'en déplaise à

Messieurs les Géographes, qui comptent 1200. lieuës de la Rochelle en cette Ville, sans s'être donnez la peine d'en mesurer le chemin. Quoi qu'il en soit, elle n'est que trop éloignée de France pour les vaisseaux qui en viennent, car leur traverse dure ordinairement deux mois & demi, au lieu qu'en s'en retournant, ils peuvent en trente ou quarante jours de navigation, gagner aisément l'aterrage de *Bel-Isle*, qui est le plus sûr & le plus ordinaire des navires de long cours. La raison de cette difference est, que s'il fait cent jours de l'année des vents d'Est; le vent d'Oüest soufle 260. jours. C'est une vérité connuë de tous les navigateurs.

Quebec est partagé en haute & basse Ville. Les Marchands habitent celle-ci à cause de la commodité du port, le long duquel ils ont fait bâtir de trés-belles maisons à trois étages, d'une pierre aussi dure que le marbre. La haute Ville n'est pas moins belle ni moins peuplée. Le Château bâti sur le terrain le plus élevé, les commande de tous côtez. Les Gouverneurs Generaux qui font leur résidence ordinaire dans ce Fort, y sont commodement logez; c'est d'ailleurs la vûë la plus belle & la plus étenduë qui soit au monde. Deux choses essentielles manquent à *Quebec*, un quai, & des fortifications; il seroit facile d'y faire l'un & l'autre, car les pierres se trouvent sur le lieu. Cette Ville

eſt environnée de pluſieurs ſources d'eau vive la meilleure du monde, mais comme il n'y a eu perſonne juſqu'à preſent qui entendît aſſez bien l'Hydroſtatique pour les conduire à quelques places où l'on pourroit élever des fontaines ſimples ou jailliſſantes, chacun eſt obligé de boire de l'eau de puits. Ceux qui demeurent au bord du Fleuve & conſéquemment dans la baſſe Ville ne reſſentent pas la moitié tant de froid que les habitans de la haute, outre qu'ils ont la commodité de faire tranſporter en bâteau juſques devant leurs maiſons, le bled, le bois & les autres proviſions néceſſaires. Mais ſi l'Hiver eſt plus rude dans la haute Ville, l'Eté n'y eſt pas ſi chaud; il s'y éleve un vent frais qui tempére l'ardeur du Soleil; ainſi compenſation de bien & de mal. On va de l'une à l'autre Ville par un chemin aſſez large, un peu eſcarpé, & bordé de maiſons des deux côtez. Le terrain de *Quebèc* eſt fort inégal, & la cimétrie mal obſervée. L'Intendant demeure dans un fonds un peu éloigné ſur le bord d'une petite Riviere, qui ſe joignant au Fleuve S. Laurent renferme la Ville dans un angle droit. Il eſt logé dans le Palais où le Conſeil Souverain s'aſſemble quatre fois la ſemaine. On voit à côté de grands Magaſins de munitions de guerre & de bouche. Il y a ſix Egliſes à la haute Ville; la Cathédrale eſt compoſée d'un Evêque &

de douze Chanoines qui ſont des Prêtres ſéculiers, vivant néanmoins en communauté comme des Religieux. Leur maiſon qui eſt fort grande, & dont l'Architecture eſt un chef-d'œuvre, apartient au Chapitre. Ces bons Prêtres qui ſe contentent du néceſſaire, ne ſe mêlent uniquement que des affaires de leur Egliſe; leur ſervice eſt tout-à-fait ſemblable à celui de nos Cathédrales de France. La ſeconde eſt celle des Jeſuites ſituée au centre de la Ville. Elle eſt belle, grande & bien éclairée. Le grand Autel eſt orné de quatre grandes colomnes Cylindriques & maſſives d'un ſeul bloc, de certain porphire de Canada noir comme du geais ſans taches & ſans filets. Leur maiſon eſt commode en toutes manieres, car il y a beaucoup de logement. Ces Peres ont de beaux jardins, pluſieurs allées d'arbres ſi touffus, qu'il ſemble en Eté qu'on ſoit dans une glaciere plûtôt que ſous un berceau. A propos de glaciere, c'eſt une précaution qui ne leur manque pas; ils en ont plûtôt trois qu'une, & ils ont grand ſoin de les bien remplir; car ces Reverends tous occupez à éteindre les flâmes de la concupiſcence, aiment extrêmement à boire frais en Eté. Leur Colége eſt une pépiniere fort deſerte; je ne croi pas qu'ils aient jamais eu cinquante écoliers. La troiſiéme Egliſe, ſi pourtant ce nom convient à une petite Chapelle, eſt celle des

Récolets. Ces bons Religieux demeuroient il y a dix ans dans un Hoſpice que Monſieur de *Laval* nôtre Evêque leur fit bâtir. Comme le capuchon eſt inſinuant & multiplicatif, ils firent leur cour à Monſieur de *Frontenac*, & obtinrent par ſon credit permiſſion d'avoir un Convent. Les Jeſuites craignant que ces derniers venus ne battiſſent en ruïne leur ancienne direction, & ne leur enlevaſſent les plus belles dévotes, s'opoſérent à cet établiſſement; ils gagnérent l'Evêque, & celui-ci, par une lâche complaiſance pour le *Loyoliſme* qui fait trembler les Monarques ſur le trône, voulut empêcher l'avancement des Récolets, quoique ſes créatures; mais les Opoſans ſe caſſérent le nez, & par le moien de Monſieur le Gouverneur, ils ont gardé l'Hoſpice, & ils ont de plus une maiſon. La quatriéme eſt celle des Urſulines qui a été brûlée & rebâtie deux ou trois fois de mieux en mieux. La cinquiéme eſt celle des Hoſpitalieres qui ont un ſoin très-particulier des malades, quoique ces Religieuſes ſoient pauvres & mal logées.

Je vous ai dit que le Conſeil Souverain de *Canada* ſe tenoit ici chez l'Intendant. Le Gouverneur Général, l'Intendant & douze Conſeillers de *Capa y de Spada*; ou d'épée, compoſent ce Sénat, & jugent ſans apel en dernier reſſort toutes ſortes de procès. L'Intendant s'arroge le droit de préſidence;

mais le Gouverneur le lui dispute, & en effet, quand il vient à la sale de Justice, il se place à l'oposite de l'Intendant, si-bien qu'aiant également les Juges à leurs côtez, on ne distingue point le siége du Président. Monsieur de *Frontenac*, pendant son Gouvernement, s'inquiétoit fort peu de cette prétention de l'Intendant ; il agissoit avec lui, & avec nos vénérables Sénateurs aussi cavalierement que *Cromwél* agissoit avec les Parlementaires d'Angleterre. Je ne vous dirai point si la Justice est ici plus chaste & plus desintéressée qu'en France ; mais au moins si on nous la vend, c'est à bien meilleur marché. Nous ne passons point par les serres des Avocats, par les ongles des Procureurs, ni par les griffes des Greffiers; cette vermine n'a point encore infecté le *Canada*. Chacun y plaide sa cause ; nôtre Themis est expéditive, elle n'est point herissée d'épices, de fraix, de dépens. Les Juges n'ont que quatre cens francs de gages, grande tentation pour chercher le bon droit des parties dans le fond de leur bourse, quatre cens francs ? Ce n'est pas pour défraier la robe & le bonnet; aussi ces Messieurs sont-ils dispensez d'en porter. Outre ce tribunal il y a encore un Lieutenant Général civil & criminel, un Procureur du Roi, un Grand Prevôt & un Grand-Maître des eaux & forêts. On se sert de traineaux, tant à la Ville

qu'à la Campagne, pour voitures d'Hiver; les chevaux qui les trainent semblent être de vraies machines, tant ils sont impénétrables au froid. J'en ai vû cinquante en Janvier & Février qui vivoient dans les bois & dans la neige presque jusqu'au poitral, sans s'aprocher des maisons de leurs maîtres. L'on va d'ici à la Ville de *Monreal* durant l'Hiver sur le Fleuve glacé par le moien des traineaux sur lesquet ons fait quinze lieuës par jour. D'autres se font trainer par un attelage de deux gros dogues ; mais ils voiagent beaucoup plus lentement. Je parlerai des voitures d'Eté lorsque j'en serai mieux instruit. On me dit qu'on fait des voiages de mille lieuës avec des Canots d'écorce ; attendez que j'aie passé par cette mince navigation, & alors je vous en rendrai bon compte. Les vents de la bande de l'Est régnent ordinairement ici le Printems & l'Automne, & ceux de la partie de l'Oüest dominent l'Hiver & l'Eté. Adieu, Monsieur, il est tems que je finisse ; la matiére me manque. Ne vous plaignez pas de ma briéveté; elle ne durera peut-être que trop peu. Quand je posséderai bien la carte de ce Païs-ci, Dieu sçait combien je vous en conterai. Il ne tiendra pas à moi que vous ne connoissiez à fond l'Eglise, la Police, le Commerce, & tout ce qui concerne le gouvernement du *Canada*. J'espére vous écrire au retour de

la campagne que nous allons faire avec Mr. *de la Barre* au Païs des *Iroquois*. Je m'embarquerai dans sept ou huit jours pour aller à *Monreal*, cependant je m'en vais faire un tour, jusques aux Villages de *Scilleri* du *Sault*, *de la Chaudiere* & de *Lorete*, habitez par des *Abenakis* & des *Hurons*, & comme il n'y a que trois ou quatre lieuës d'ici, je serai de retour la semaine prochaine. Je ne puis vous informer si-tôt des mœurs de ces peuples, il faut du tems pour les bien connoître. J'ai été cet Hiver à la chasse avec trente ou quarante jeunes *Algonkins* bien-faits & très-agiles, expressément pour aprendre leur langue. On en fait grand cas, & elle est d'autant plus utile, que toutes les Nations l'entendent, mille lieuës à la ronde, à la réserve des *Hurons* & des *Iroquois*; ce langage *Algonkin* differe des autres langages circonvoisins, comme le Portugais de l'Espagnol. Au reste, cette langue n'est pas difficile; j'en tiens déja quelques mots qui m'ont coûté peu. D'ailleurs les *Algonkins* ravis qu'on aprenne leur langue n'épargnent pas leurs soins, & se font un honneur de vous en aplanir les difficultez.

Je suis, Monsieur vôtre, &c.

A Quebec le 15. *Mai* 1684.

LETTRE

LETTRE IV.

Description abregée des Habitations sauvages aux environs de Quebec. *Du Fleuve* Saint Laurent *jusqu'à* Monreal. *De la Pêche curieuse des Anguilles. De la Ville* des trois Rivieres, *de celle de* Monreal, *& la descente des Coureurs de bois.*

MONSIEUR,

Avant mon départ de *Quebec* pour *Monreal*, j'allai visiter les Villages d'alentour habitez par les sauvages. Celui de *Lorete* est composé de deux cens familles *Hurones* qui ont embrassé le Christianisme par les soins des Jesuites, quoi qu'avec beaucoup de scrupule. Ceux de *Silleri* & du *Saut de la Chaudiere*, sont composez de trois cens familles d'*Abenakis*, aussi Chrétiens, chez qui les Jesuites ont établi des Missions. Je fus de retour à *Quebec* assez-tôt pour m'embarquer sous la conduite d'un Patron qui auroit mieux aimé un fret de marchandise que de soldats. Le vent de Nord-Est nous poussa en cinq ou six jours, jusqu'aux *trois Rivieres*, nom d'une petite Ville située à trente lieuës de celle-ci. On l'apelle ainsi à cause

d'une Riviere, qui se partageant en trois branches à un demi-quart de lieuë delà, se décharge par trois divers canaux dans le Fleuve S. Laurent. Si nous avions pû aller de nuit, nous aurions fait le voiage en deux jours par les marées; mais il est dangereux de naviguer dans l'obscurité sur ce Fleuve à cause des batures, & des Rochers. Je n'étois pas fâché qu'on mouillât l'ancre tous les soirs; car les ténébres ne m'empêchoient pas de voir pendant ces trente lieuës une grande quantité d'habitations situées aux deux côtez du Fleuve, & qui ne sont éloignées les unes des autres au plus, que d'une portée de mousquet. J'eûs le plaisir de voir faire la pêche des anguilles par les habitans qui se sont établis depuis *Quebec* jusqu'à quinze lieuës au-dessus. Lorsque la marée est basse, & que le flux s'est retiré, ils barrent & traversent de claies cet espace de rivage que l'eau couvroit auparavant. Ils mettent entre ces claies, de distance à autre des ruches, paniers, bouteux & bout de quiévres, qui demeurent en cet état-là trois mois, si c'est une pêche de Printems, & deux mois, si c'est une pêche d'Automne, sans qu'on soit obligé d'y toucher. Toutes les fois que la marée monte les anguilles cherchant les bords du Fleuve & les fonds plats, se traînent en foule vers ces lieux-là, & lorsque la marée se retire & qu'elles veu-

lent garder le rivage, elles trouvent les claies qui les empêchant de suivre le courant, les obligent à s'enfourner dans ces engins. Quand la marée est tout à-fait basse, ou vuide ces mêmes engins, qui sont si pleins qu'ils en rompent, & l'on en retire des anguilles aussi longues & aussi grosses qu'on en puisse voir. On les sale & on les met en barrique, où elles se conservent un an sans se corrompre. Elles sont merveilleuses en toutes sauces, Messieurs les Conseillers de *Quebec* leur font bonne justice à table, & ils sont fort mortifiez quand cette manne ne tombe point.

La Ville *des trois Rivieres* est un Bicoque située au quarante-six degré de latitude, elle n'est fortifiée ni de pieux ni de pierre : la Riviere d'où elle tire son nom prend sa source à cent lieuës au Nord-Oüest de la plus grande chaîne de montagnes qui soit dans l'univers. Les *Algonkins* qui sont à present des Sauvages errants sans demeure fixe, comme les *Arabes*, s'écartent peu des bords de cette Riviere, où ils font de bonnes chasses de Castors. Les *Iroquois* qui ont autrefois détruit les trois quarts de cette Nation de ce côté-là, ont perdu l'envie d'y revenir depuis que les François ont peuplé les Païs qui sont plus avant sur le Fleuve S Laurent. Quand je donne le nom de Bicoque à la Ville *des trois Rivieres*, j'entens son peu d'étenduë,

& le petit nombre de ses habitans, car d'ailleurs elle est fort riche, & bâtie magnifiquement. Le Roi y a établi un Gouverneur qui mourroit de faim, si au défaut de ses minces apointemens il ne faisoit quelque commerce de Castor avec les Sauvages. Au reste, il y a une occupation dominante dans cette Ville, c'est de se grâter, & de tuër les puces; cette vermine y fourmille, à tous momens il faut lui faire la chasse; cela donne aux conversations une activité incommode, & un vif importun; enfin il faudroit être un peu du naturel des chiens pour durer tranquillement dans un tel séjour. On m'a dit que les meilleurs soldats du Païs étoient originaires de ce lieu-là. A trois lieuës plus haut nous entrâmes dans le *Lac S. Pierre*, qui a six lieuës de longueur. Nous le traversâmes avec assez de peine, aiant été obligez de mouiller & lever l'ancre à diverses reprises, à cause du calme. On m'a dit qu'il s'il déchargeoit trois ou quatre Rivieres fort poissonneuses, à l'embouchûre desquelles je découvris de très-belles maisons avec mon telescope. Le vent d'Est s'étant élevé sur le soir, nous sortîmes du Laç, & nous demeurâmes ensuite trois heures, pour refouler le courant du Fleuve jusques à *Sorel*, quoique toutes nos voiles portassent à plein, & qu'il n'y eut pas plus de deux petites lieuës. *Sorel* est une côte

de quatre heures de front. Il se décharge au pié de la maison Seigneuriale une Riviere, qui porte les eaux du Lac *Champlain* dans le Fleuve de Saint Laurent, après avoir formé une Cascade de deux lieuës à *Chambli*. On ne compte que dix-huit lieuës de *Sorel* ici ; ce trajet nous emporta néanmoins trois jours, soit à cause de la foiblesse du vent, soit à cause de la force & de la rapidité du Courant. Cette Navigation est charmante ; ce ne sont que des Isles presque contiguës, & comme les deux bords du Fleuve sont abitez d'ici à *Quebec*, on a le plaisir de faire soixante lieuës entre deux Villages.

L'endroit d'où je vous écris actuellement, s'apelle *Ville Marie*, ou *Monreal*. C'est une Ville, elle est bâtie dans une Isle que l'on nomme aussi *Monreal*, & qui peut avoir quatorze lieuës de longueur & cinq de largeur. Messieurs de *St. Sulpice* de Paris en sont Seigneurs & proprietaires. Ils ont la nomination du Baillif & autres Officiers de Justice, & même autrefois ils avoient celle du Gouverneur. Cette petite Ville est ouverte, sans aucune fortification de pieux ni de pierre. Il seroit aisé d'en faire un poste imprenable par l'avantage de sa situation, quoique son terrain soit égal & sablonneux. Les petits vaisseaux sont contraints de s'arrêter au pié des Maisons d'une face de la

Ville à cause des courants ; car à un demi-quart de lieuë delà, on ne voit sur le Fleuve que rapides, cascades, boüillons, &c. Mr. *Perrot* Gouverneur de la Place n'a que trois mille livres d'apointemeut ; mais comme il fait un grand Négoce de Pelleterie avec les Sauvages, il a, dit-on, amassé cinquante mille écus en fort peu de tems, sçachons lui en bon gré, Monsieur, il est rare qu'un Gouverneur ne s'enrichise qu'aux dépens des Iêtes. Il y a Bailliage à *Monreal*, mais cette Justice est gueuse : l'herbe est ici trop courte, & le pâturage manque ; une bonne mangerie de France engraisseroit bien Mr. le Baillif & ses Officiers. La fortune n'est ici que pour les Marchands : Ceux ci font bien leurs affaires, car les Sauvages des grands Lacs du *Canada*, descendent presque tous les ans, avec une quantité prodigieuse de Castors qu'ils échangent pour des armes, des chaudieres, des haches, des couteaux & mille autres marchandises sur lesquelles on gagne jusques à deux cens pour cent. Le Gouverneur Général est fort exact à venir honorer de sa présence cette espéce de Foire ; outre qu'il est le premier échangeur, ces Sauvages lui font force présens qu'il reçoit plus volontiers que les Placets, ce sont des jours de récolte pour lui. Ce séjour me paroît assez agréable l'été, car on

dit qu'il y pleut rarement en cette ſaiſon-là. Il part d'ici tous les ans des Coureurs de bois qui portent en canot de la marchandiſe chez toutes les autres Nations Sauvages de ce Continent, & ils en raportent des Caſtors. J'en vis revenir il y a ſept ou huit jours 25. ou 30. chargez exceſſivement. Il n'y avoit que deux ou trois hommes pour conduire chaque canot, lequel portoit 20. quintaux peſant ; c'eſt-à-dire quarante paquets de Caſtors, valent cent écus chacun. Ils avoient demeuré un an ou 18. mois en leur voiage. Si ces voiageurs ont fatigué dans une ſi longue courſe, ils s'en donnent à cœur joie au retour. Ceux qui ſont mariez ſont ordinairement plus ſages ; ils vont ſe délaſſer chez eux, & ils y portent leurs profits ; mais pour les garçons, ils ſe plongent dans la volupté juſqu'au cou. La bonne chere, les femmes, le jeu, la boiſſon, tout y va. Tant que les Caſtors durent, rien ne coûte à nos Marchands. Vous ſeriez même étonnez de la dépence qu'ils font en habits. Mais la ſource eſt-elle tarie, le magazin eſt-il épuiſé ? Adieu dentelles, dorures, habillemens, adieu l'attirail du luxe, on vend tout. De cette derniére monnoie, on négocie de nouvelles Marchandiſes ; avec cela ils ſe remettent en chemin, & partagent ainſi leur jeuneſſe entre la peine & la débauche ; ces

Coureurs, en un mot, vivent comme la plûpart de nos matelots d'Europe. Au reste, Messieurs de *St. Sulpice* ont le soin d'envoier ici des Missionaires de tems en tems, qui vivent sous la direction d'un Supérieur fort honoré dans le Païs. Ils sont logez dans une belle, grande & magnifique maison de pierre de taille. Leur Eglise n'est pas moins superbe. Elle est bâtie sur le modéle de celle de *St. Sulpice* de Paris, & l'Autel est pareillement *Isolé*. Leurs Côtes ou Seigneuries au Sud de l'Isle, produisent un revenu considérable, car les habitations sont bonnes, & les Habitans riches en bled, bétail, volaille & mille autres d'enrées qu'il vendent ordinairement à la Ville; mais le Nord de l'Isle n'est pas encore peuplé. Ces Prêtres Seigneurs, avec leur mine toute beate, & toute crucifiée, ont toûjours traversé l'établissement des Jesuites, & des Recolets à *Monreal*; car nos dévots Missionnaires n'aiment pas la multiplication spécifique des ouvriers dans la vigne du Seigneur. Le zéle excite une sainte jalousie, & chaque Ordre voudroit tout convertir. On présume pourtant que Messieurs de *Saint Sulpice* auront le dessous, & qu'ils seront obligez à la fin d'accepter ce renfort de moissonneurs. J'ai vû à une lieuë d'ici, au pié d'une Montagne, un beau Village d'Iroquois Chrétiens, & dirigé par

deux Prêtres de ce Seminaire. On m'a dit qu'il y en avoit encore un plus grand & plus peuplé de l'autre côté du Fleuve à deux lieuës d'ici ; c'est un nommé le Pere *Bruyas*, Jesuite, qui cultive ce champ spirituel.

Dès que Monsieur de la *Barre*, qui ne fait qu'attendre des nouvelles de France pour quitter *Quebec*, en aura reçû, je partirai pour le Fort de *Frontenac* où je suis destiné. S'il en faut croire ceux qui ont fait la même campagne, je pourrai à mon retour vous amuser par le recit de mes méchantes heures, & de mes mauvais jours. Ce sont de terribles ennemis, disent-ils, que ces Iroquois ; nous les verrons. Cependant,

Je suis, Monsieur vôtre, &c.

A Monreal *ce* 14. *Juin* 1684.

LETTRE V.

Des Iroquois ; *la Guerre & la Paix que les François ont fait avec eux ; & comment, &c.*

MONSIEUR,

Je vous écrivis il y a quatre jours, & je ne croiois guére, en fermant ma Lettre,

revenir si promptement à la charge. Le plaisir de recevoir de vos nouvelles me paroissoit en perspective. Je vous remercie d'avoir bien voulu m'aprendre ce qui s'est passé en Europe depuis mon départ. Vous jugez bien qu'un détail aussi ample, & aussi exact que le vôtre, a dû me faire grand plaisir ; & le bon homme Anchise ne fut pas plus transporté de joie lorsqu'il tendit les bras à son cher & pieux Enée dans le Païs des Ombres, que je le fus d'être instruit en ce monde *lointain* de ce qu'on fait dans le vôtre. Vous êtes, dites-vous, dans une curiosité impatiente de connoître Messieurs les *Iroquois*, & de sçavoir si les mœurs & les coûtumes de cette Nation, répondent à l'idée desavantageuse que nous nous en formons. Je souhaiterois pouvoir vous contenter; mais vôtre demande n'est point encore de saison. Je pars après demain pour *Frontenac*. Comment aurois-je le tems de consulter les experts & les connoisseurs sur cette matiére ? Il y a dequoi étudier chez un *Iroquois*, afin que vous le sçachiez, & il me faudroit écouter là-dessus des personnes qui ont fait plusieurs fois le voiage. Quand je le ferai moi-même, j'observerai ces peuples avec toute l'aplication possible, & je ne négligerai rien pour vous satisfaire. Tout ce que je puis à present pour vôtre service, c'est de vous faire

part de ce que j'apris cet Hiver. Je vous le donne ſur la foi de mes Auteurs ; ils ſont d'autant plus croiables qu'ils ont demeuré vingt ans au Païs des *Iroquois*, voici ce qu'ils m'en ont dit.

Ces barbares ne ſont qu'une ſeule Nation, & qu'un ſeul intérêt public. On pourroit les nommer pour la diſtribution du terrain, les Suiſſes de ce Continent. Les *Iroquois* ſont partagez en cinq cantons, ſçavoir les *Tſonontoüans*, les *Goyogoans*, les *Onnotagues*, les *Onoyouts* & les *Agniés*. Chaque canton n'eſt proprement qu'un Village; il y a trente lieuës de l'un à l'autre; ils ſont tous ſituez près de la Côte Méridionale du Lac *Ontario* ou de *Frontenac*, & l'on y parle à peu près le même langage. Si vous vouliez ſçavoir au juſte comment ils nommeroient leurs cantons en François, je ne trouve point à mon ſens de terme plus propre que celui de Cabane. A ce mot n'allez pas vous repreſenter le Palais étroit & roulant des nos bergers. Figurez-vous plûtôt chaque Cabane comme un gros Bourg. Nous en avons en France quantité de Villes beaucoup moins peuplées. Qui dit un canton d'*Iroquois*, dit une douzaine de milliers d'ames. Il s'en eſt trouvé juſqu'à quatorze mille, & l'on calculoit ce nombre par deux mille guerriers, deux mille vieillards, quatre mille

femmes, deux mille filles, & quatre mille enfans. Vous prendrez, s'il vous plaît, cette suputation pour le prix qu'elle me coûte; si vous ne la croiez pas juste envoiez un meilleur Arithméticien. Ce qu'il y a de certain, c'est que les cinq Cabanes se visitent réciproquement tous les ans par des députez; alors on fait le festin d'union, & l'on fume la grande pipe, ou le grand Calumet des cinq cantons. Ces peuples sont alliez des Anglois depuis longtems, & par le commerce des Peleteries qu'ils font avec la *Nouvelle Iork*, ils ont des armes, des munitions & tout ce qui leur est nécessaire, à meilleur marché qu'ils ne l'auroient des François. Les *Iroquois* ne ménagent & nous, & les Anglois que par raport au commerce; s'ils n'avoient pas besoin de trafiquer avec les deux Nations, ils s'en soucieroient fort peu; aussi leur faisons nous bien valoir nôtre trafic, on leur vend les marchandises au quadruple du juste prix. Au reste, ces peuples sont libres dans toute l'étenduë du droit naturel, & il semble que la liberté presque bannie de toute la terre, ait choisi sa retraite & son asile chez eux. Rien ne les divertit davantage que quand on leur parle d'obéïr aux Rois, de craindre les menaces, & les châtimens des Gouverneurs; cela les fait rire, car ils ne peuvent ajuster l'idée des soûmis-

sion avec celle d'un véritable homme, & le seul terme de dépendance leur fait horreur. Chaque *Iroquois* se croit souverain, & il prétend ne relever que de Dieu seul qu'il nomme le *Grand-Esprit*. Ils nous ont presque toûjours fait la guerre depuis l'établissement des Colonies de *Canada*, jusqu'aux premiéres années du Gouvernement de Mr. le *Comte de Frontenac*. Messieurs de *Courselles* & de *Traci*, Gouverneurs Généraux firent quelques campagnes d'hiver & d'Eté par le *Lac Champlain* contre les *Agniés*, mais avec peu de succès. On ne fit que brûler leurs Villages, & enlever quelques centaines d'enfans, d'où sont sortis les *Iroquois Chrétiens* dont je vous ai parlé. Il est vrai qu'on défit quatre-vingt-dix ou cent guerriers, mais il en coûta bien des membres & la vie même à plusieurs Canadiens & soldats du régiment de *Carignan*, qui ne s'étoient pas assez munis contre l'horrible froid qui régne dans le *Canada*. Mr. le *Comte de Frontenac* qui releva Mr. de *Courselles*, aiant connu que ces barbares entendent mieux que nous autres Européens la guerre de ce Païs-là, ne voulut pas faire à son tour des entreprises inutiles, & fort onéreuses au Roi. Au contraire il forma le dessein de conclure une bonne Paix avec cette Nation, & il y travailla de son mieux. Il visoit sagement à trois choses. La pre-

miére de rassurer la plûpart des habitans François, qui étoient sur le point d'abandonner tout, & de s'en retourner en *France*, si la guerre eût duré; la deuxiéme d'encourager par cette Paix un grand nombre de gens à se marier & à défricher des terres, afin d'augmenter les Colonies; la troisiéme de faciliter la découverte des Lacs & des Nations Sauvages qui habitent ces Côtes, afin d'y établir le commerce, & de les attirer dans nôtre parti, par de bonnes alliances, en cas de rupture avec ces *Iroquois*. Ce fut principalement par ces trois motifs que Mr. de *Frontenac* fit, en forme d'ambassade, une députation de quelques Canadiens aux Cabanes. Ils assurérent les *Iroquois* que le Roi aiant été informé qu'on leur faisoit la guerre sans cause, l'avoit fait partir de *France* pour faire la Paix, & leur procurer en même-tems toutes sortes d'avantages touchant le commerce. Ce compliment n'eût pas produit grand effet en Europe, on l'auroit pris pour un leurre & pour un apas; mais la politique *Iroquoise* n'est pas si défiante. Cette Nation écouta donc les députez avec plaisir. Une circonstance contribuoit d'ailleurs à la rendre plus crédule & plus docile. C'est que le Roi d'Angleterre Charles second qui vendoit alors son amitié à la France, avoit ordonné à son Gouverneur de la *Nouvelle York*,

de faire entendre aux *Iroquois* qu'ils étoient perdus sans ressource s'ils ne s'accommodoient au plûtôt avec cette Couronne, & qu'elle aloit faire passer des forces nombreuses pour les accabler. Ils reçûrent donc fort bien l'ambassade, & renvoiérent les députez très-contens. Ceux-ci étoient chargez de dire à Monsieur le Gouverneur que quatre cens *Iroquois* se trouveroient à l'endroit où l'on a construit depuis le Fort de *Frontenac*; que Son Excellence s'y trouveroit avec pareil nombre d'hommes, & que là on conviendroit de tout. Le projet s'exécuta heureusement au bout de quelques mois, la Paix fut arrêtée entre les deux Nations. Monsieur de la *Salle* rendit un service important dans cette occasion; il donna au Gouverneur des Conseils que vous jugeriez vous même Excellens; si j'avois le tems de vous les raporter. Je suis obligé de mettre ordre à mes affaires. Je vous rendrai plus sçavant quand je le serai moi-même. Je suis jusqu'au retour de ma campagne.

Vôtre, &c.

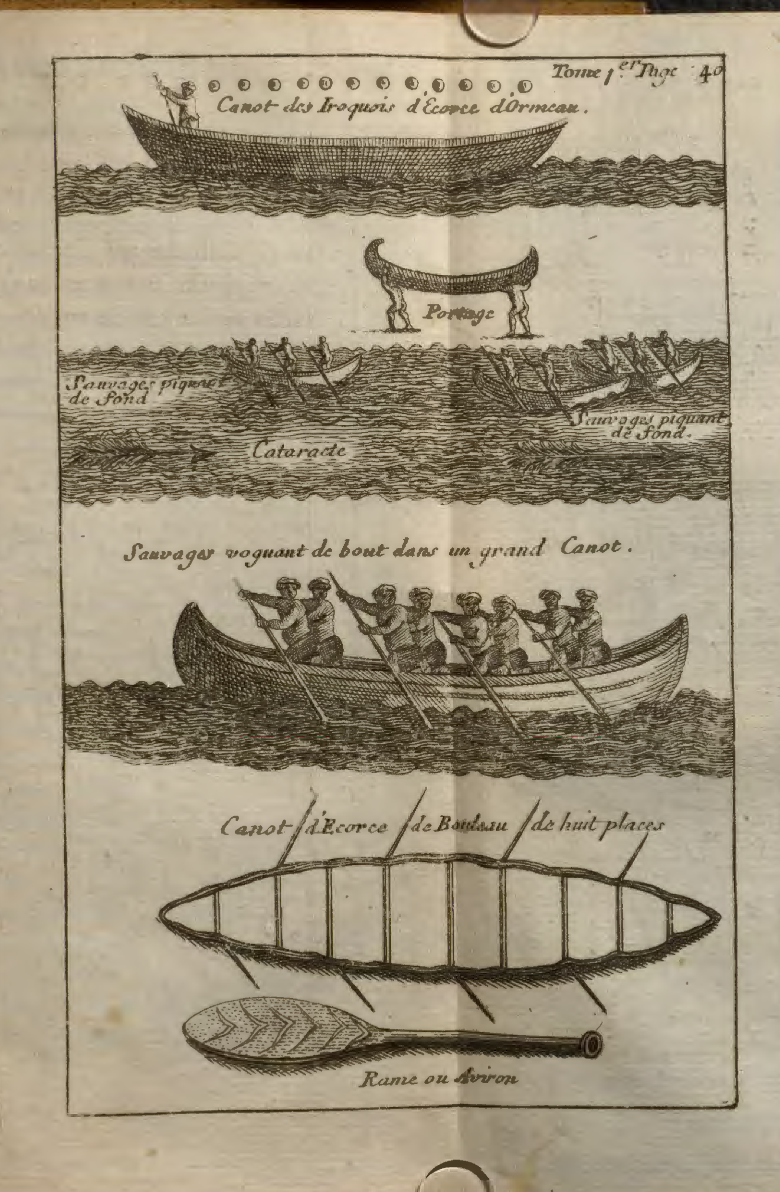
A Monreal *le* 18. *Juin* 1684.

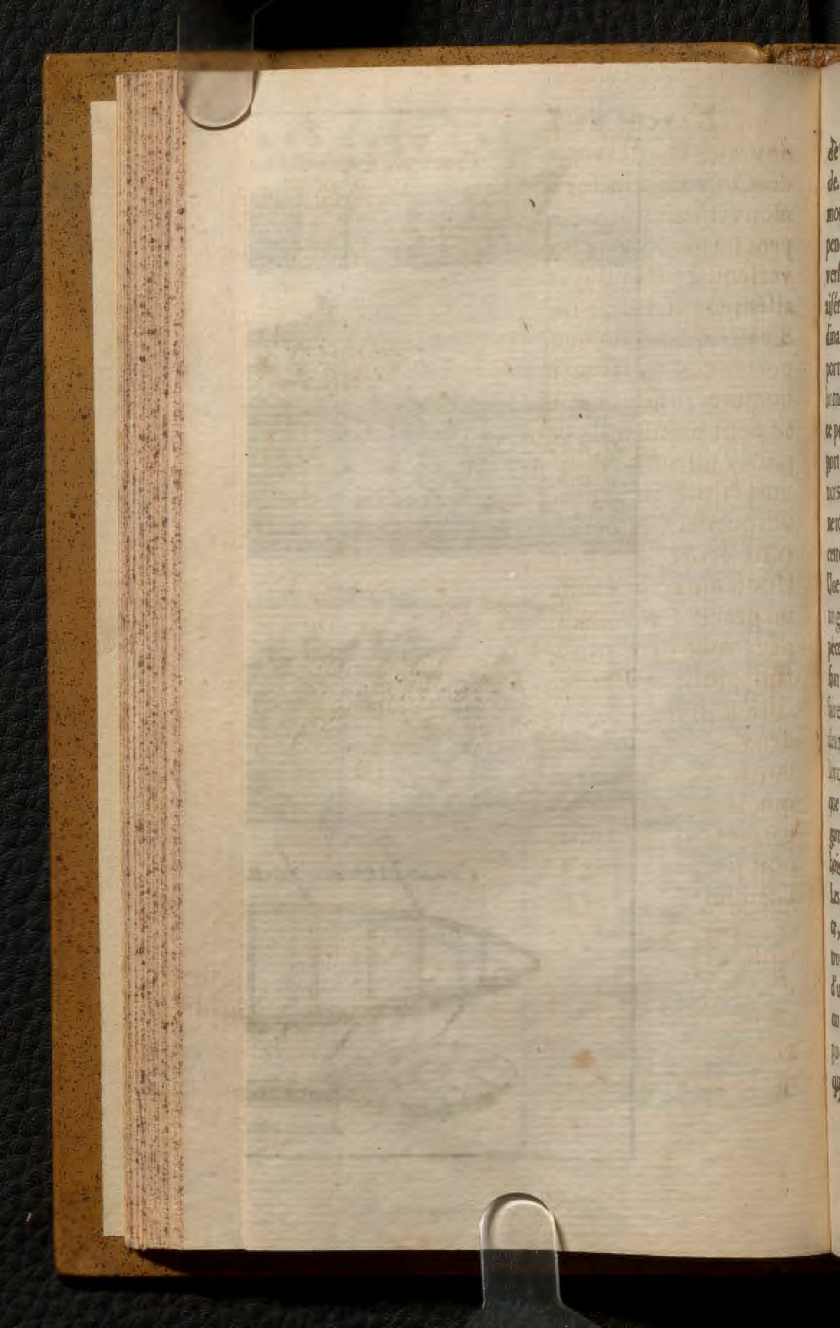
LETTRE VI.

Dés voitures de Canada *qui sont dés Canots d'écorce de bouleau. Comment on lés fait, & la maniére dont on les navigue.*

MONSIEUR,

Je contois de partir aujourd'hui ; mais la quantité de grands canots qu'on devoit amener ici ne s'y trouvant pas encore, le voiage est rétadé de deux jours. Vous profiterez de mon loisir pour connoître ces fragiles voitures ; je vous dirai en peu de mots ce que c'est & cela ne vous sera pas inutile pour bien entendre la navigation, & les courses de ce Païs-ci. Je viens de voir plus de cent canots, grands & petits ; mais comme on ne peut se servir que des premiers pour les expéditions militaires, ou pour les grands voiages, je ne vous parlerai que de ceux-là. Leur grandeur est pourtant differente, c'est-à-dire de dix jusques à vingt-huit pieds de longueur. Lés plus petits ne contiennent que deux personnes. Ils seroient admirables pour le passage du Styx ; je croi qu'ils porteroient un assez bon fret d'ames & d'ombres ; mais pour porter des corps vivans ? Ce sont


Tome I.er Page 40
Canot des Iroquois d'Ecorce d'Ormeau.
Portage
Sauvages piquant de fond
Sauvages piquant de fond.
Cataracte
Sauvages voguant de bout dans un grand Canot.
Canot d'Ecorce de Bouleau de huit places
Rame ou Aviron



de vraies chaiſes de poſte pour l'autre Monde. On y eſt aſſis ſur les talons ; pour peu de mouvement que l'on ſe donne ou que l'on penche plus d'un côté que de l'autre, ils renverſent. Les plus grands peuvent contenir aiſément quatorze hommes : mais pour l'ordinaire quand on veut s'en ſervir pour tranſporter des vivres ou des marchandiſes, trois hommes ſuffiſent pour les gouverner. Avec ce petit nombre de canoteurs on peut tranſporter jusqu'à 20. quintaux. Les grands canots faits d'écorce de *Bouleau* ſont ſûrs, & ne tournent jamais : on léve ordinairement cette écorce en hiver avec de l'eau chaude. Une ſeule écorce ſuffit quelquefois pour tout un grand canot, tant les arbres de cette eſpéce ſont gros en ce Païs-ci ; mais quand il faut pluſieurs écorces on en met une pour faire le fond, & les Sauvages y en coulent deux autres avec des racines pour faire les bords, & cela ſi artiſtement qu'on jureroit que le canot eſt tout d'une piéce. Ils ſont garnies ou de cliſſes & de varangues d'un bois de cédre preſque auſſi leger que le liége. Les cliſſes ont l'épaiſſeur d'un écu ; l'écorce, celle de deux, & les varangues celle de trois. Outre cela il régne à droit & à gauche d'un bout d'un canot à l'autre, deux Maîtres ou précintes, dans leſquels ſont enchaſſées les pointes des varangues & où les huit barres qui lient & traverſent le canot ſont attachées.

Ces bâtimens ont 20. pouces de profondeur; c'est-à-dire des bords jusqu'au plat des varangues; ils ont 28. pieds de longueur & 4. & demi de largeur vers la barre du milieu. S'ils sont commodes par leur grande legereté & par le peu d'eau qu'ils tirent, il faut avoüer, qu'ils sont en récompense bien incommodes, par leur fragilité; car pour peu qu'ils touchent ou chargent sur le caillou ou sur le sable, l'écorce s'entrouvre, & l'eau entrant par les crevasses gâte les vivres, les Marchandises, & toute la cargaison. Chaque jour il y a quelque nouvelle crevasse ou quelque couture à gommer. Toutes les nuits on est obligé de décharger cette voiture à flot, & de la porter à terre, où on l'attache à des piquets de peur que le vent ne l'emporte; car elle pese si peu que deux hommes la portent à leur aise sur l'épaule, chacun par un bout. Cette seule legereté me fait juger qu'il n'y a point de meilleure voiture au monde pour naviguer dans les Riviéres du *Canada* qui sont remplies de Cascades, de Cataractes & de courans. Car à la rencontre de tous ces fâcheux endroits on est obligé ou de transporter les canots par terre, ou de les tirer sur l'eau le long du rivage, pourvû que le Fleuve ne soit pas trop rapide, ni la rive trop escarpée. Ces canots ne valent rien du tout pour la navigation des Lacs, où les vagues les engloutiroient si l'on ne ga-

gnoit terre dès que le vent s'éleve. Cependant on fait des traverſes de quatre ou cinq lieuës d'une Iſle à l'autre ; mais c'eſt toûjours en calme & à force de bras, car outre qu'on pourroit être facilement ſubmergé, on riſqueroit à perdre les vivres. Ajoûtez à cela que les Pelleteries ſeroient perduës pour peu qu'elles fuſſent moüillées, ce qui feroit la plus groſſe perte dans le trafic. Il eſt vrai que ces canots portent de petites voiles, mais il faut un tems à ſouhait pour s'en ſervir. Si le vent eſt un peu fort, quoi-qu'en poupe, il eſt impoſſible d'en profiter ſans s'expoſer à faire naufrage. Il n'y a que les vents modérez qui ſoient propres pour ces ſortes de voitures. Si l'on veut aller au Sud, il faut avoir un des huit rumbs de vents qui ſont entre le Nord-Oüeſt & le Nord-Eſt, pour mettre la voile ; & pour peu que les autres vents ſoufflent (à moins qu'ils ne viennent de la terre qu'on côtoie) on eſt obligé de gagner le rivage au plus vîte, de débarquer précipitamment le canot, & d'attendre le calme. Voici le manœuvre de cette navigation. Les Canoteurs agiſſent ſucceſſivement à genoux, debout, & aſſis. Ils ſont à genoux lorſqu'ils deſcendent les petits Cataractes ou les Caſcades des Riviéres. Ils ſont debout, lorſqu'ils piquent de fonds avec des perches pour refouler les courans & les rapides, & ils ſont aſſis dans les eaux dormantes. Leurs rames

ſont d'érable, & tournées de la maniére que je vais vous les repreſenter. La pêle de la Rame à 20. pouces de longueur, 6. de largeur; & 4. lignes d'épaiſſeur. Le manche, qui eſt gros comme un œuf de pigeon, a trois pieds de longueur ou environ. Ils ſe ſervent de perches ou lates de pin pour refouler les courans les plus rapides, & c'eſt ce qu'on apelle piquer de fond. Ces bâtimens n'ont ni poupe ni prouë; ils ſont également taillez en pointe devant & derriere; ils n'ont ni quilles, ni clous, ni toulets. Ils ne durent que cinq ou ſix ans. Celui qui les gouverne rame comme les autres ſans interruption. Ils coutent ordinairement 80. écus. Celui dans lequel je m'embarque en a pourtant coûté 90. Mais il eſt de franc Bouleau, & l'un des plus ſpacieux canots que l'on puiſſe voir, c'eſt au moins un bord de Vice-Amiral. On m'aprend aujourd'hui que Mr. *de la Barre* léve du monde aux environs de *Quebec*; & que le Gouverneur de cette Iſle vient de recevoir ordre de faire tenir les milices des Côtes circonvoiſines toutes prêtes à marcher.

Je ſuis, Monſieur vôtre, &c.

A Monreal *ce* 20. *Juin* 1684.

LETTRE VII.

Description du Fleuve St. Laurent *depuis le* Monreal *jusqu'au premier grand Lac de* Canada. *Les Sauts, les Cataractes & la navigation de ce Fleuve. Du Fort* Frontenac *& de son utilité. Entreprise de Mr.* de la Barre *Gouverneur Général contre les* Iroquois. *Son accommodement, ses harangues & les réponses.*

MONSIEUR,

Me voici, graces à Dieu, revenu de la Campagne. Il est juste que je vous tienne parole, & que je vous donne une fidéle relation de cette pénible course, écoutez-moi donc bien, je commence mon recit. Nous nous embarquâmes ici le vingt-troisiéme de Juin, & l'on mit deux Soldats dans chaque canot. Le mien étoit conduit par trois habiles Canadiens. Nous voguâmes contre la rapidité du Fleuve jusqu'à trois lieuës de cette Ville. Là nous trouvâmes le *Saut de Saint Loüis*, petit Cataracte si violent qu'on fut contraint de se jetter dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour trainer les canots un demi quart de lieuë contre le courant. Nous nous

rembarquâmes au-dessus de ce passage, & après avoir vogué 12. lieuës ou environ, partie sur le Fleuve, partie sur le *Lac de Saint Loüis*, jusqu'au lieu apellé les *Cascades*, il fallut débarquer & transporter nos canots avec toute leur charge à un demi-quart de lieuë de-là. Il est vrai qu'on les auroit encore pû trainer en cet endroit avec un peu de peine, si nous ne nous fussions pas trouvez au dessus du Cataracte *du Trou*. Je m'étois imaginé que toute la difficulté de remonter le Fleuve ne consistoit qu'en la peine de l'embaras des portages, mais de refouler sans cesse les courans, soit en trainant les canots ou en piquant de fonds, ne me parut pas moindre. Nous abordâmes à cinq ou six lieuës plus haut aux *Sauts de Cédres & du Buisson*, où l'on fut encore obligé de faire des portages de cinq cens pas. Nous entrâmes à quelques lieuës au-dessus dans le *Lac St. François*, à qui l'on donne 20. lieuës de circonférence, & l'aiant traversé nous trouvâmes des courans aussi forts que les précédens. Le plus violent de tous fut celui du *Long Saut* où l'on fit un portage d'une demi lieuë. Il ne nous restoit plus à franchir que le pas des *Galots*. Nous fûmes obligez de traîner encore nos canots contre la rapidité du Fleuve. Enfin après avoir essuié bien des fatigues à tous ces passages, nous arrivâmes au lieu nommé la *Galete*. De cet em-

Isle du bois blanc

Isle de Missili-makinack

LAC DES HURONS

Courants surprenant portant tantôt icy et tantôt là

la Pesche du Poisson blanc

25 25 25 20 18 20 18 18 18 15 15 15 15 15 15

12 12 12 10 10 10

Brasses d'Eau

6 6 6 6 4 4 4 4 3 3 3 2 2 2 1 1 1 1

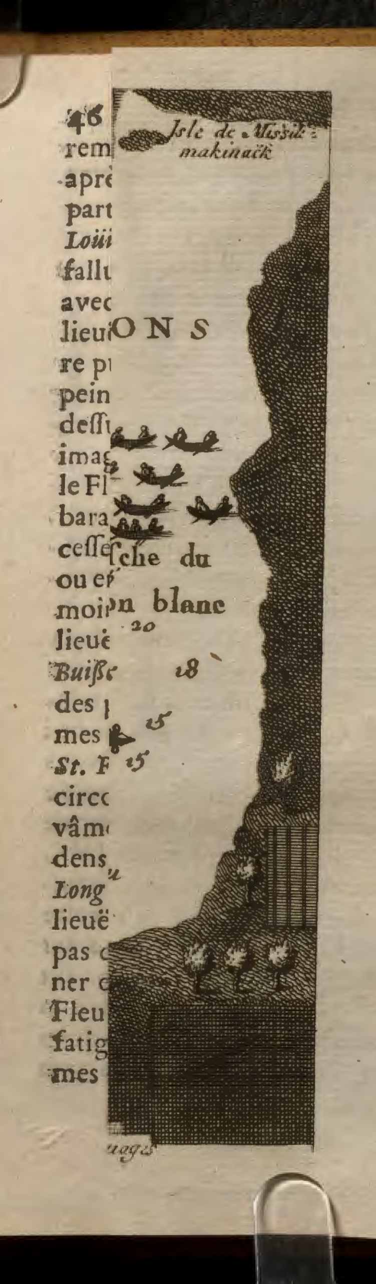
A B C E

Embouchure

E. Village des Outaouas

A. Village des François. B. Maison des Iesuites. C. Village des Hurons. D. Chams des Sauvages

rem
apré
part
Loüi
fallu
avec
lieu
re pı
pein
deſſı
imag
le Fl
bara
ceſſe
ou eſ
moi
lieuë
Buiſſ
des
mes
St. F
circ
vâm
dens
Long
lieuë
pas
ner
Fleu
fatig
mes



droit au *Fort de Frontenac* il ne nous reſtoit plus que vingt heures de chemin. Encore la navigation devoit-elle être beaucoup plus douce puiſque nous allions voguer ſur une eau tranquille & preſque auſſi dormante que celle d'un Etang. Auſſi nos canoteurs quitérent-ils la perche, & ne ſe ſervirent plus que de la rame. Au reſte tous ces travaux dont je viens de parler n'étoient rien pour moi comparez à la perſécution des *Maringoüins*. Ce ſont ces moucherons qu'on appelle en France des couſins. Ne leur auroit-on point donné ce nom parce que les petits paraſites font bonne chere, & s'engraiſſent d'un ſang qui ne leur coûte rien ? Quoiqu'il en ſoit leur fréquentation eſt un ſpécifique contre le trop de ſommeil ; ils garantiſſent des rêves impurs ; ils tiennent leur homme allerte, tout ſentinelle devroit en faire bonne proviſion. Tout le *Canada* eſt infecté de ce mauvais couſinage, & il vient fondre par nuées ſur vôtre pauvre peau. L'on peut s'en préſerver, par la fumée de la pipe, mais il n'eſt pas donné à chacun de goûter les délices de la tabagie, & tel trouveroit le remede pire que le mal. Il eſt plus facile & même plus ſur de recourir à la précaution des berceaux. Un berceau ce ſont des branches d'arbres, hautes de deux pieds ; on les fiche en terre de diſtance en diſtance à proportion qu'on veut faire l'eſpace long ou large :

comme ces branches sont plantées en demi cercle, elles se joignent par la partie supérieure & font un arc. On attend un lit dessous, on le dresse, & pour le dessus, on le couvre d'un grand drap qui trainant à terre de tous côtez ferme l'entrée aux *Maringouins*, & les oblige à faire le bivaque Nous arrivâmes au *Fort de Frontenac* après vingt jours de navigation. Dès que nous fûmes débarquez, Mr. *Duta* Commandant de nos troupes visita les Fortifications & les trois grosses barques ancrées au Port. Nous y fîmes des réparations considérables, & ces trois bâtimens furent radoubez & apareillez en fort peu de tems. Ce Fort quarré avoit de grandes courtines flanquées de quatre petits bastions; ces flancs n'avoient que deux crénaux, & les murailles étoient si basses qu'on y auroit pû facilement grimper sans échelle. Monsieur de la *Salle* qui après avoir si bien contribué à la conclusion de la Paix avec la Nation Iroquoise avoit obtenu du Roi pour lui, & pour ses descendans la propriété de ce Fort, l'avoit tellement négligé qu'au lieu d'en retirer les profits du commerce il lui étoit à charge par la dépense qu'il étoit obligé d'y faire. Ce Fort me paroît avantageusement situé pour trafiquer avec les cinq Nations *Iroquoises*. Car leurs Villages n'étant pas bien éloignez du Lac, il leur est plus facile d'y transporter leurs Pelle-

Pelleteries en canot, que de les transporter à la *Nouvelle York* par terre. Mais je le croi de peu d'utilité en tems de guerre, à cause des cataractes & des grands courans dont je vous ai parlé, où je suis persuadé que cinquante *Iroquois* peuvent arrêter à coups de pierres cinq cens François bien armez. Imaginez-nous, Monsieur, qu'en l'espace de vingt lieuës le long du Fleuve, l'eau est si rapide qu'on n'oseroit éloigner le canot de quatre pas du rivage. Il n'est pas moins dangereux de chercher l'ennemi par terre. Tout le Canada n'étant, comme je vous ai dit, qu'une vaste forêt, on tombe d'embuscade en embuscade, & il n'y a pas non plus de sûreté à marcher sur le bord de ce Fleuve à cause des arbres épais & touffus dont il est planté. Les Sauvages, Satires & Faunes réels, vrais Habitans de bois, sont naturalisez à sauter de rocher en rocher, à percer les ronces & les broussailles à courir à travers les épines & les buissons comme en rasse Campagne. Ce n'est pas le fait du François; il ne court pas à l'aveugle, & il veut voir où il met les pieds. Si nous avions le même talent que ces Sauvages vous pourriez me répondre qu'en faisant marcher cinq ou six cens hommes par terre pour couvrir les canots qui porteroient des vivres, il n'y auroit presque rien à craindre : Il est vrai, mais aussi ces troupes consumeroient plus de vi-

vres que ces canots n'en sçauroient porter avant que d'arriver à ce Fort ; outre que les *Iroquois* y seroient toûjours supérieurs. Je ne vous dis rien de cette Place, je vous en ferai la description lorsque je vous parlerai de la *Nouvelle France* en général. Il vaut mieux à present reprendre le fil de la Relation. Quand le bruit se fut répandu que nous étions au *Fort de Frontenac*. Les *Iroquois* des deux petits Villages nommez *Ganeousse* & *Quenté* qui ne sont éloignez de ce poste que de sept ou huit lieuës, accoururent pour nous faire vivre grassement & à bon marché. Nous étions accablez de viande & de poisson : c'étoient des profusions de cerf, de chevreuil, de poulets d'Inde, & le tout pour des aiguilles, des couteaux, de la poudre & des balles. Monsieur de la Barre nous joingnit sur la fin d'Août ; mais loin de profiter de notre abondance, peu s'en fallut qu'il ne fît là le grand & dernier voiage. Il fut attaqué d'une fiévre qui lui fit faire bien du chemin en peu de tems, & son Esculape avoit déja prononcé l'arrêt de condamnation. Ce mal fit aussi-bien du ravage sur la milice que Monsieur de la Barre avoit amenée avec lui, & par un bonheur assez singulier nos trois Compagnies ne branlérent point, la contagion les épargna comme par respect, ou par faveur. Cette sorte de fiévre, quoiqu'intermittente, avoit tout le pouvoir

necessaire pour envoier le malade en poste dans l'autre monde. Dans le frisson les mouvemens convulsifs, les tremblemens & la fréquence du pouls étoient si violens: que la plûpart des malades perissoient au deux ou troisiéme accès: leur sang étoit brun, tirant sur le noir, mêlé d'une espéce de sérosité jaunâtre, qui ressembloit assez à du pus. Nous demandions raison de ces Symptomes au Medecin de Mr. *de la Barre*, & ce Docteur soutenans en habile homme la réputation de ses Maîtres & de ses confreres, nous ébloüissoit par ses grands mots. Jamais Hipocrate & Galien n'ont débité de plus beau verbiage sur l'origine de la fiévre. Cette maladie disoit-il après s'être bien froté le front, & comme s'il avoit eu toute l'autorité doctorale peinte sur le visage, cette maladie ne peut s'attribuër qu'aux mauvaises qualitez de l'air & des alimens. Quand je le vis prêts à s'enfoncer dans ce lieu commun, je m'attendis bien au pompeux galimatias. En effet, il sortit de la savante bouche comme un torrent de phisique. Je vous dirai ce que j'en ai retenu, redoublez vôtre attention. L'air étant trop rarefié par le rapide mouvement que la chaleur excessive de la saison cause aux vapeurs, on n'en reçoit pas assez pour une saine & salubre respiration; d'ailleurs le peu d'air que l'on tire, & que l'on pompe

par les tuiaux pulmonique s'étant chargé d'insectes, & de petits corps impurs jette la nature dans un mortel dérangement. De plus l'eau-de-vie & les viandes salées aigrissent le sang. Cette aigreur observez bien Monsieur, cette aigreur cause une espece de coagulation du chile & du sang lors qu'ils se mêlent dans les veines : cette coagulation l'épaissit & l'empêche de passer dans le cœur aussi vîte que de coûtume; cela donne lieu à une fermentation extraordinaire, & voilà dans son plein jour la fiévre du Fort de *Frontenac*. Avez-vous jamais vû raisonner plus profondement sur les obstacles que le sang peut trouver dans sa circulation? Cette aigreur du chile qui coagule le chile, cette coagulation qui épaissit; cette épaisseur qui étrecit le passage, n'étes vous pas charmé d'une telle gradition; celle du Médecin, malgré lui sur la langue empêchée de la fille muete ne me paroît pas mieux enchainée. Avec tout ce docte étalage je ne laisse pas de me sentir un scrupule. Si l'Oracle de nôtre Esculape est vrai pourquoi cette fiévre n'a-t'elle pas répandu sa malignité sur tous les habitans du Fort, pourquoi s'est-elle acharnée sur ces pauvres gens de milice? cela me fit proposer une autre conjecture. C'est que ces Soldats de milice qui n'étant pas assez habiles pour naviguer avec la perche en * pi-

* *Piquer de fond. Voiez ma derniere Lettre.*

quant de fonds, furent obligez de se jetter sans cesse à l'eau pour trainer leurs canots dans les rapides continuels du Fleuve ; Or comme ces eaux étoient naturellement froides, & les chaleurs tout à fait excessives, le sang pouvoit bien se glacer par antiperistase, & causer vrai-semblablement des révolutions dans la nature qui produisirent les fiévres dont je parle, s'il est vrai comme on le dit, que *omnis repentina mutatio periculosa est.* Je regardois ce raisonnement comme une riche découverte, & j'étois fort content de mon savoir. Mais on me demanda de quel monde je venois avec ma vieille & surannée *Antipéristase*, & comme l'on m'objecta d'ailleurs que Monsieur *de la Barre*, qui probablement ne s'étoit pas jetté à l'eau, n'en avoit pas été moins du nombre des *Antiperistasiés* je renonçai à la théorie de la fiévre, trop content de ne l'avoir pas logée sous ma peau. A peine Monsieur *de la Barre* se trouva-t'il convalescent que lui & nous rentrâmes dans nos canots. Ce Général marquoit en cela plus de courage que de prudence. Nous avions fait au Fort une station de quinze ou vingt jours ; la saison étoit avancée ; la maladie avoit affoibli & diminué les milices, n'en étoit-ce pas assez pour prévoir que le dessein échoüeroit ? nous nous embarquâmes néanmoins, & nous fîmes une manœuvre si diligente afin de profiter des calmes, qu'en

cinq ou six jours nous arrivâmes devant la Riviére de *la Famine*, ou la crainte d'un orage nous obligea d'entrer incessamment. Mr. *de la Barre* eut là des nouvelles de Mr. *Dulhut*. Ce dernier avoit fait partir un canot de *Missilimakinac* pour donner avis à nôtre Général que conformement à ses ordres, il avoit engagé les *Hurons*, les *Outaouas*, & quelques autres Peuples circonvoisins à se joindre à l'Armée Françoise, & que de plus il amenoit un renfort de deux cent braves coureurs de bois. Cette nouvelle qui dans une meilleure conjoncture auroit bien réjoüi Mr. *de la Barre*, ne le toucha point. Ce grand nombre de malades qu'il traînoit avec soi, & qui rendoit sa Flote comme un Hôpital mouvant, l'effraioit. Ce triste spectacle lui fit ouvrir les yeux sur tous les autres inconveniens. La crainte que les *Iroquois* ne vinssent alors fondre sur nous n'étoit pas le danger le moins pressant, & ce fut un grand bonheur qu'ils ne s'en avisérent pas. Enfin Monsieur *de la Barre* aprés avoir pesé toutes choses mûrement prit le parti le plus sûr pour se dégager d'un si mauvais pas. Ce fut de renvoier le même canot à Mr. *Dulhut*, & de lui ordonner, en quelque lieu qu'on le rencontrât, de congédier au plus vîte les coureurs, les Sauvages, & d'éviter fort soigueusement une jonction a vec nous. Heureusement que Mr. *Dulhut* reçût l'ordre

à *Niagara* où il pouvoit encore l'executer assez à propos. Il fit donc aux Sauvages une civilité de remercîment, & les renvoia; mais ceux ci ne se paiérent pas de cette monnoie; ils s'en allérent fort chagrins, & accommodant la Nation Françoise de toutes piéces, ils la donnoient de bon cœur au *mauvais esprits.* Monsieur *de la Barre* voulant aussi écarter le péril du côté des *Iroquois*, résolut d'y emploier Mr. *le Moine.* C'est un honnête homme de Normand, & si estimé de ces peuples, aparemmment pour sa droiture, qu'ils le surnomment *Akouessan*, c'est-à dire la perdrix. Il fut envoié au Village des *Onnontagues* à dix huit lieuës de la Riviere où nous étions, & Monsieur *de la Barre* le conjura lors qu'il partit, d'user de toute son adresse natale pour lui amener quelques Anciens de cette Nation. Mr. *le Moine* ne perdit pas sa peine ni ses sollicitations. Peu de jours après son départ on le vit revenir comme en triomphe accompagné de la *Grangula*, *Iroquois* de la premiére volée, & suivi de trente jeunes Guerriers. Nôtre Général aiant apris avec beaucoup de plaisir la nouvelle du débarquement de cette troupe, lui envoia aussi-tôt pour rafraîchissement, du pain, du vin & des truites saumonnées, dont la pêche étoit si copieuse qu'on en prenoit jusqu'à cent d'un coup de fillet. Il fit aussi faire des complimens à Son

Excellence *Iroquoise* : le député lui dit que le Seigneur *de la Barre* avoit bien de la joie de son arrivée, & qu'il se feroit un grand plaisir de lui parler après qu'elle se seroit donné quelques jours de repos. Cependant on avoit eû la précaution de renvoier tous les malades à la Colonie pour ne les pas exposer à la vûë des *Iroquois*. Mr. *le Moine*, quoique Normand, avoit aussi daigné donner une petite atteinte à sa candeur faisant accroire à ceux qu'il avoit amenez, que le corps de nôtre armée étoit au *Fort de Frontenac*, & que nous autres soldats campez n'étions qu'un détachement choisi par le Général pour l'escorter. D'abord ces bonnes personnes de Sauvages prirent tout pour argent comptant ; mais ils se desabusérent & s'aperçûrent que leur fidéle Perdrix les trompoit. Quelques-uns de la bande qui n'étoient pas tout-à-fait étrangers dans nôtre langue, aiant rodé la nuit auprès de nos tentes, furent informez de tout par des conversations dont on ne les croioit pas témoins, & ne manquérent point à faire part de la découverte à leurs camarades. Nos voiageurs s'étant délassez pendant deux jours, le maître *Iroquois* fit demander audience à Monsieur *de la Barre*. Ce Général l'accorda volontiers, & la *Grangula* n'aiant pas manqué de venir avec sa suite à l'heure dont on étoit convenu, fut admis, non avec toutes


Tome I.er Pag: 56
Canots et bateaux de l'Armée
Campement
de Mr.
de la Barre
Officiers François
2 interprete
Officiers François
Mr. de la Barre.
Famine
Calumet de Paix
Coliere de Porcelaine.
Cabane de ses Iroquois
Gens des Milices et des troupes
La Gran Gula
Cortége de la Grangula assis sur le Cul
Lac de Frontenac

Excellen
le Seigne
de son ar
plaisir de
donné q
on avoit
malades
à la vûë
que Nor
une peti
croire à
corps de
nac, & q
tions qu'
ral pour
sonnes d
comptan
perçûrer
poit. Q
toient p
langue,
tentes, f
versation
& ne m
découve
geurs s'
le maîtr
Monsieu
volontie
qué de v
étoit co

les façons du cérémonial de Cour, mais avec un grand air de cordialité. Vous sentez, je m'assure, une grande impatience de sçavoir ce qui se passa dans cette entrevûë, il faut vous contenter. L'Interpréte bien instruit auparavant par Monsieur *de la Barre*, fit un long discours. *L'Iroquois* écoutoit de toutes ses oreilles. Il étoit placé le premier de sa troupe, tout assis par terre les jambes croisées, suivant la coûtume des Orientaux, & la pipe leur servoit de contenance. Monsieur l'Ambassadeur Sauvage avoit vis-à-vis de lui le grand Calumet de Paix. Vous devez connoître cet instrument aussi bien que le Colier, si vous voulez comprendre quelque chose à la harangue de Monsieur *de la Barre*, aprenez donc ce que c'est.

Le Calumet de Paix est une grande pipe faite de certaine pierre ou marbre rouge, noir, ou blanc; le tuiau a quatre ou cinq pieds de long. Le corps du Calumet à huit pouces; la bouche où l'on met le tabac en a trois. Sa figure est à peu près comme celle d'un marteau d'armes. Les Calumets rouges sont les plus en vogue & les plus estimez. Les Sauvages s'en servent, pour les négociations, pour les affaires politiques, & sur tout dans les voiages, pouvant aller par tout en sûreté dès qu'on porte ce Calumet à la main; il est garni de plumes jaunes, blanches & vertes, & il fait chez eux le même

effet, que le pavillon d'amitié fait chez nous; car les Sauvages croiroient avoir fait un grand crime, & même attirer le malheur sur leurs Nations, s'ils avoient violé les droits de cette vénérable pipe. Les Coliers, sont certaines bandes de deux ou trois pieds de longueur & de six pouces de largeur, garnis de petits grains de porcelaine, qui sont de certains coquillages qu'on trouve au bord de la mer entre la *Nouvelle York* & la *Virginie*. Ces grains sont ronds & gros comme de petits poix, & une fois plus longs qu'un grain de bled. Ils sont bleus ou blancs, percez en long comme les perles, & enfilez de la même maniére, à des fils à côté les uns des autres. On ne sauroit conclure aucune affaire, ni entrer en négociation avec les Sauvages de *Canada*, sans l'entremise de ces Coliers, qui servent de contracts & d'obligations parmi eux, l'usage de l'écriture leur étant inconnu. Ils gardent quelquesfois un siécle ceux qu'ils ont reçû de leurs voisins; & comme chacun a sa marque differente, on aprend des vieillards le tems & le lieu où ils ont été donnez, & ce qu'ils signifient, après lequel siécle ils s'en servent à de nouveaux traitez. Après cette instruction préliminaire, venons au discours.

„ Le Roi mon maître informé que les „ cinq Nations *Iroquoises* contrevenoient de

puis long-tems à la Paix, m'aordonné de «
me transporter ici avec une escorte, & «
d'envoier *Akouessan* au Village des *Onnatagues*, pour inviter les principaux Chefs «
à me venir voir. L'intention de ce grand «
Monarque est que nous fumions toi & «
moi ensemble dans le grand *Calumet* de «
Paix ; pourvû que tu me promettes au «
nom des *Tsonontoüans*, *Goyogoans*, *Onnotagües* ; *Onoyouts* & *Agniés*, de donner «
une entiere satisfaction & dédommagement à ses sujets, & de ne rien faire à l'avenir, qui puisse causer une fâcheuse rupture. «

Les *Tsonontoüans*, *Goyogoans*, *Onnotagues*, *Onoyouts* & *Agniés*, ont pillé, ruiné «
& maltraité, tous les coureurs de bois, «
qui alloient en course chez les *Ilinois*, «
chez le *Oumamis* & chez les autres peuples «
enfans de mon Roi. Or comme ils ont agi «
en ces occasions contre les traitez de la Paix «
concluë avec mon Prédecesseur ; je suis «
chargé de leur en demander réparation, «
& de leur signifier qu'en cas de refus, ou «
de récidive à ces pillages, j'ai ordre exprés «
de leur déclarer la guerre. «

*Ce Colier * affermit ma parole.*

Les guerriers des cinq Nations ont introduit les *Anglois* dans les Lacs du Roi «

* *Affermit est la phrase Iroquoise au lieu de garantit.*

„ mon maître, & chez les peuples ses en-
„ fans, pour détruire le commerce de ses
„ sujets, & pour obliger ces Nations à se
„ soustraire à l'obéïssance qu'elles lui doi-
„ vent. Il les y ont menez malgré les dé-
„ fences du précédent Gouverneur de *Nieu-*
„ *York*, qui prévoioit les risques où ils s'ex-
„ posoient les uns & les autres. Je veux
„ bien oublier ces démarches, mais si *pa-*
„ *reille chose* arrive dorénavant, j'ai ordre
„ exprès de vous déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

„ Ces mêmes guerriers ont fait plusieurs
„ incursions barbares, chez les *Ilinois* & chez
„ les *Oumamis*. Ils y ont massacré hommes,
„ femmes & enfans, pris, lié, garroté &
„ emmené un nombre infini de Sauvages,
„ de ces deux Nations qui se croioient bien
„ en sûreté dans leurs Villages au milieu de
„ la Paix. Ces peuples qui sont enfans de
„ mon Roi doivent cesser d'être vos esclaves.
„ Il faut leur rendre la liberté & les renvoier
„ au plus vîte dans leur Païs, & si les cinq
„ Nations refusent de le faire, j'ai ordre
„ exprès de leur déclarer la guerre.

Ce Colier affermit ma parole.

„ Voilà ce que j'avois à dire à la *Grangula*,
„ à qui je m'adresse pour raporter aux
„ *Tsonontoüans*, *Goyogoans*, *Onnotagues*, *On-*
„ *noyouts* & *Agniés*, la déclaration que le Roi

mon maître m'a commandé de leur faire. "
Il seroit fâché qu'ils l'obligeassent d'en- "
voier une forte armée au Fort de *Cata- "
racouy pour entreprendre une guerre qui "
leur seroit fatale. Il auroit aussi du cha- "
grin si ce Fort, qui est un ouvrage de "
Paix servoit de prison à vos guerriers. Il "
faut empêcher de part & d'autre que ce "
malheur n'arrive. Les François qui sont "
freres & amis des cinq Nations, ne trou- "
bleront jamais leur repos; pourvû qu'el- "
les donnent la satisfaction que je leur de- "
mande, & que les traitez de la Paix soient "
desormais observez exactement. Je se- "
rois au désespoir que mes paroles ne pro- "
duisissent pas l'effet que j'en attends; car "
alors je ne pourrois me dispenser de me "
joindre au Gouverneur de la *Nieu-York*, "
qui par l'ordre du Roi son Maître m'aide- "
roit à brûler les cinq Villages, & à vous "
détruire. "

Ce Colier affermit ma parole.

Voilà, Monsieur, le contenu de la harangue de Monsieur *de la Barre.*

Son Interpréte aiant fini la *Grangula* qui pendant tout le discours avoit eu les yeux fixement attachez sur le bout de sa pipe, se leve, & soit par une civilité bisarre, ou pour se donner sans façon le tems de méditer sa

* Apellé Fort Frontenac par les François.

réponse il fait cinq ou six tours dans nôtre cercle composé de Sauvages & de François. Revenu en sa place il resta debout devant le Général assis dans un bon fauteüil, & le regardant il lui dit.

„ *Onnontio*, je t'honnore ; tous les guer-„ riers qui m'accompagnent t'honnorent „ aussi. Ton Intèrpréte a cessé ton discours, „ je m'en vais commencer le mien, ma „ voix court à ton oreille, écoute mes pa-„ roles.

„ *Onnontio*, il falloit que tu crusses en par-„ tant de *Quebec*, que l'ardeur du Soleil „ avoit embrasé les Forêts, qui rendent nos „ Païs inaccessibles aux François, ou que le „ Lac nous avoit tellement inondez que „ nos Cabanes se trouvant environnées de „ ses eaux, il nous étoit impossible d'en sor-„ tir. Oüi, *Onnontio*, il faut que tu l'aies „ crû, & que la curiosité de voir tant de „ Païs brûlez ou submergez t'ait porté jus-„ qu'ici. T'en voilà maintenant désabusé, „ puisque moi & mes guerriers venons ici „ t'assurer que les *Tsonontoüans*, *Goyogoüans*, „ *Onnotagues*, *Onoyouts* & *Agniés* n'ont pas „ encore péri. Je te remercie en leur nom, „ d'avoir raporté sur leurs terres ce Calu-„ met de Paix que ton prédécesseur a reçû de „ leurs mains. Je te félicite en même-tems „ d'avoir laissé sous la terre la hache meur-

triere qui a rougi tant de fois du sang de tes " François. Ecoute, *Onnontio*, je ne dors " point, j'ai les yeux ouverts, & le Soleil " qui m'éclaire, me fait découvrir un grand " Capitaine à la tête d'une troupe de guer- " riers qui parle en sommeillant. Il dit qu'il " ne s'est aproché de ce Lac que pour fumer " dans le grand Calumet avec les *Onnota-* " *gues*, mais la *Grangula* voit au contraire que " c'étoit pour leur casser la tête, si tant de " bras François ne s'étoient affoiblis. "

Je voi qu'*Onnontio* rêve dans un camp " de malades, à qui le *grand Esprit* a sauvé " la vie par des infirmitez. Ecoute, *On-* " *nontio*, nos femmes avoient pris les casse- " têtes, nos enfans & nos vieillards por- " toient l'arc & la fléche à ton camp, si nos " guerriers ne les eussent retenus & désar- " mez lorsque ton Ambassadeur *Akouessan* " parut à mon Village : c'en est fait, j'ai " parlé. "

Ecoute, *Onnontio*, nous n'avons pillé " d'autres *François* que ceux qui portoient " des fusils, de la poudre & des bales aux " *Oumamis* & aux *Ilinois* nos ennemis, parce " que ces armes nous auroient pû coûter " la vie. Nous avons fait comme les Jesui- " tes, qui cassent tous les barrils d'eau-de- " vie qu'on porte dans nos Villages, de peur " que les ivrognes ne leur cassent la tête ; " nos guerriers n'ont point de Castors pour "

„ paier toutes les armes qu'ils ont pillées;
„ & les pauvres vieillards ne craignant point
„ la guerre.

Ce Colier contient ma parole.

„ Nous avons introduit les *Anglois* dans
„ † nos Lacs pour y trafiquer avec les *Outaouas* & les *Hurons*. De même que les
„ *Algonkins* ont conduit les *François* à nos
„ cinq Villages pour y faire un commerce
„ que les *Anglois* disent leur apartenir. Nous
„ sommes nez libres; nous ne dépendons
„ * d'*Onnontio* non plus que de ‡ *Corlar*, il
„ nous est permis d'aller où nous voulons,
„ d'y conduire qui bon nous semble, d'a-
„ cheter & vendre à qui il nous plaît. Si tes
„ Alliez sont tes esclaves ou tes enfans, trai-
„ te les comme des esclaves; ou comme des
„ enfans, ôte leur la liberté de ne recevoir
„ chez eux d'autres gens que les tiens.

Ce Colier contient ma parole.

„ Nous avons cassé la tête aux *Ilinois* &
„ aux *Oumamis*, parce qu'ils ont coupé les
„ Arbres de Paix qui servoient de limites à
„ nos frontiéres. Ils sont venus faire de
„ grandes chasses de Castors sur nos terres,
„ ils en ont entiérement enlevé ¶ & mâles &

† *Ils prétendent que les Lacs leur apartiennent.*

* *Onnontio, c'est le Gouvernement Général de Canada.*

‡ *Corlar, c'est le Gouvernement Général de la Nouvelle Yorck.*

¶ *C'est un crime capital parmi les Sauvages de détruire tous les Castors d'une cabane.*

femelles, contre la coûtume de tous les " Sauvages. Ils ont attiré les *Chaouannos* " dans leurs Païs & dans leur parti. Ils leur " ont donné des armes à feu, après avoir " médité de mauvais desseins contre nous. " Nous avons moins fait que les *Anglois* & " les *François*, qui sans droit ont usurpé les " terres qu'ils possédent sur plusieurs Na- " tions qu'ils ont chassées de leurs Païs pour " bâtir des Villes, des Villages & des For- " teresses. "

Ce Colier contient ma parole.

Ecoute *Onnontio*, ma voix est celle des " cinq *Cabanes Iroquoises*. Voilà ce qu'elles " te répondent. Ouvre encore l'oreille pour " entendre ce qu'elles te font savoir. "

Les *Tsonontoüans*, les *Goyogoans*, les " *Onnontagues*, les *Onnoyouts* & les *Agniés* " disent, que quand ils * enterrent la ha- " ché à *Cataracouy*, en presence de ton pré- " décesseur, dans le centre du Fort, ils " plantérent au même lieu l'arbre de Paix " pour y être soigneusement conservé; qu'au " lieu d'une retraite de Guerriers, ce poste " ne seroit plus qu'une retraite de Mar- " chands : Qu'au lieu d'armes & de mu- " nitions qu'on y transportoit, il n'y pou- " roit entrer que des Marchandises & des " Castors. Ecoute, *Onnontio*, prens gar- "

* *Chez eux enterrer la hache, c'est-à-dire faire la Paix, & la déterrer, c'est faire la guerre.*

„ de à l'avenir qu'un aussi grand nombre de
„ Guerriers que celui qui paroît ici, se trou-
„ vant enfermé dans un si petit Fort n'étouf-
„ fe cet arbre. Ce seroit dommage qu'aiant
„ si aisément pris racine, on l'empêchât de
„ croître & de couvrir un jour de ses ra-
„ meaux ton Païs & le nôtre. Je t'assure au
„ nom des cinq Nations, que nos Guerriers
„ danseront sous ses feüillages la danse du
„ Calumet ; qu'ils * demeureront tranquil-
„ les sur leurs nattes, & qu'ils ne déterreront
„ la hache pour couper l'abre de la Paix,
„ que quand leurs fréres *Onnontio* & *Corlar*
„ conjointement, ou séparément voudront
„ attaquer les Païs dont le grand Esprit a dis-
„ posé en faveur de nos ancêtres.

„ *Ce Colier contient ma parole, & cet autre*
„ *le pouvoir que les cinq Nations m'ont donné.*
„ Ensuite la *Grangula* s'adressant à Mr. *le Moi-*
„ *ne*, il lui dit.

„ *Akouessan* prens courage, tu as de l'es-
„ prit, parle, explique ma parole, n'ou-
„ blie rien, dis tout ce que tes fréres & tes
„ amis annoncent à ton Chef *Onnontio* par
„ la voix de la *Grangula* qui t'honore, & t'in-
„ vite à recevoir ce present de Castors, & à
„ te trouver tout à l'heure à son festin.

„ Ces presens de Castors sont envoiez à
„ *Onnontio* de la part des cinq Nations, la
„ *Grangula* finit ici.

* *Demeurer sur la nate. Cette phrase signifie conserver la Paix.*

Mr. *le Moine*, & les Jésuites qui assistoient à la cérémonie expliquérent la naïve, & pourtant non trop sotte réthorique du Sauvage. Mr. *de la Barre* qui ne s'attendoit point du tout à un tel compliment fut très-mortifié ; il voioit que l'Orateur avoit frapé au but, & c'est ce qui le faisoit enrager. Etant rentré brusquement dans sa tente il y pesta de fort bonne grace, & l'on eut de la peine à calmer ses premiers mouvemens. Cependant la *Grangula*, s'inquiétant fort peu du succès de sa réponse, alloit son chemin. Il traita plusieurs François, & lui, & ses Guerriers ne manquérent pas à la maniere Iroquoise d'ouvrir le festin par une danse dont le ridicule étoit fort propre à impatienter les conviez, & à leur avancer la faim. Deux jours aprés les Sauvages partirent pour leur Cabane, & nous pour *Monreal*. Nous ne fûmes pas plûtôt sur le Lac que les Milices secoüérent le joug de la discipline ; elles se débandérent avec tant de diligence qu'en moins de rien tous leurs canots furent dispersez. Il n'y eut que nos trois Compagnies qui ne se quittérent point, parce que nous étions tant Officiers que Soldats dans des bâteaux plats de planches de sapin, qu'on avoit construit expressément pour nos Troupes. Je ne me sentois pas fort à mon aise dans cette nouvelle voiture. Je regretois de bon cœur le canot qui m'a-

voit aporté. Il nous faisoit descendre avec ces bâteaux plats les chûtes d'eau ; les Cascades, les Cataractes ; il nous falloit franchir des passages pleins de boüillons, de rochers, & où les canots sautent à peine lors qu'ils sont chargez, & l'on nous prédisoit un naufrage infaillible dans quelqu'un de ces endroits dangereux. J'avois d'autant moins d'espérance qu'on nous contraignoit à faire l'épreuve d'une chose jusqu'alors inoüie. En effet, jamais bâteau plat n'avoit encore monté ni descendu ces affreux précipices. Il fallut bien, néanmoins, risquer le paquet, mais ce ne fût pas sans trembler, & croiez-moi, Monsieur, nous étions tous Chevaliers de la triste figure. Toute nôtre précaution ce fût de bien marquer à nos Soldats quelles differentes manœuvres de rame ils devoient faire suivant la diverse exigence du cas. Nous fîmes aussi passer devant nous plusieurs canots qui sautoient ces Cataractes à nôtre tête, & nous indiquoient ainsi le chemin. Sans cela ces Montagnes d'eau nous auroient tous engloutis. Imaginez-vous, Monsieur, que les courans vont presque aussi vîte qu'un boulet de canon, & qu'il faut éviter des rochers sur lesquels on seroit porté si on donnoit un faux coup d'aviron, car on descend en zigue zague pour suivre le fil de l'eau qui fait cinquante détours. Les canots même y périssent quelquefois lors

qu'ils ſont chargez. Mais ſi dans cette route périlleuſe on navigue entre la mort & la vie, on eſt au moins dédommagé par la vîteſſe & par la rapidité du voiage. On va comme ſi l'on étoit porté par le vent. En combien de tems croiez-vous que nous vînmes de la *Galéte* ici ? Vous n'avez pas oublié qu'il y a deux petits Lacs d'une eau preſque dormante à traverſer, nous fîmes cependant tout ce long trajet en deux jours. Nous avons apris à nôtre arrivée que Mr. le Chevalier *de Callieres* étoit venu pour prendre la place de Mr. *Perrot*, Gouverneur de cette Ville. Ce changement ne ſurprend pas beaucoup ; on le regarde comme un fruit de pluſieurs démêlez que Mr. *Perrot* a eus avec les Gouverneurs Généraux ; attendez que je connoiſſe mieux la Carte du Païs, & je vous régalerai de ces anecdotes. Vous ſçaurez cependant qu'on ſe récrie ici terriblement contre nôtre derniére expédition. L'on publie de jolies choſes à l'honneur & gloire de Mr. *de la Barre*; on dit entr'autres qu'il a voulu envoier une petite Flote de Caſtors qu'il avoit fait trafiquer chez les Sauvages des Lacs. Il a l'Egliſe & la Robe à ſes trouſſes : ces Meſſieurs ont écrit à la Cour de leur mauvaiſe encre contre lui, ce ſera un grand haſard s'il l'échape. Avec tout cela je le croi fort innocent le bon homme, & pourquoi la nature ne lui faiſoit-elle pas le nez plus long?

On vient de me dire presentement que Messieurs de *Hainaut*, *Montortier*, & *Durivau*, Capitaines de Vaisseaux, sont arrivez à *Quebec*, pour y passer l'hiver ; & lui servir de Conseillers ; que le dernier des trois a amené une Compagnie franche qu'il commande lui-même.

Je ne puis vous écrire avant le Printems prochain, parce que les derniers Vaisseaux qui doivent repasser cette année en France sont prêts à faire voile.

Je suis, Monsieur vôtre, &c.

A Monreal 2. Novembre 1684.

LETTRE VIII.

On travaille à fortifier le Monreal. Le zéle indiscret des Prêtres Seigneurs de cette Ville. Description de Chambli. De la descente des Sauvages des grands Lacs pour faire leur Commerce, & comment il se fait.

MONSIEUR,

Vôtre Lettre a fait bon voiage. Cela ne se pouvoit pas autrement, puisqu'elle est venuë sous les auspices du Vin. C'est

un Bordelois petit à la vérité, mais bien chargé de vendange qui m'a aporté de vos chéres nouvelles, & c'est-là le seul Vaisseau qui soit arrivé cette année. Mr *de la Salle* a donc obtenu du Roi quatre Navires pour aller chercher l'embouchûre du *Missisipi* ? J'espére que Sa Majesté ne perdra pas son avance, & que cette navigation sera fructueuse pour le Commerce. Mais ce n'est pas ce qu'il vous faut que des pronostics sur ce qui se passe en France. Je voi que vôtre curiosité s'aiguise de plus en plus sur les affaires de nôtre Monde. Vous me demandez, mais d'un ton qui sent fort l'empressé, que je vous rende mes comptes de sept ou huit mois. Vous serez obéï, Monsieur, & afin que vous aiez des Relations suivies, je me racrocher la fin de ma derniére Lettre.

Mr. le Chevalier *de Callieres* a débuté dans son Gouvernement par un dessein d'éclat, ç'a été de nous mettre à l'abri d'une nouvelle fortification. Si-tôt donc qu'il fût installé, il ordonna aux Habitans de cette Ville, & des environs d'aller dans la Forêt, couper des pieux de quinze pieds de longueur. Cet ordre fut aplaudi, & on l'a executé cet hiver avec tant d'empressement que tous les pieux sont déja ici. On doit les planter un de ces jours pour revêtir la Ville de l'enceinte préméditée.

& c'eſt à quoi l'on emploiera juſqu'à cinq ou ſix cens hommes. Pour ce qui eſt de la vie que je méne, elle n'eſt guére conforme ni à mon âge, ni à mon humeur. Le plus grand plaiſir que j'aie eu cet hiver, ç'a été de chaſſer avec les *Algonkins*. L'amuſement eſt un peu violent, mais j'attrapois la Langue de ces Sauvages, & c'étoit-là mon principal but. J'ai paſſé en Ville le reſte de la mauvaiſe Saiſon, & je l'ai paſſé le plus deſagréablement du monde. Vous avez au moins en Europe les divertiſſemens du Carnaval, mais c'eſt ici un Carême perpétuel. Nous avons un bigot de Curé dont l'Inquiſition eſt toute miſantrope. Il ne faut pas penſer ſous ſon deſpotiſme ſpirituel ni au jeu, ni à voir les Dames, ni à aucune partie d'un honnête plaiſir. Tout eſt ſcandale & péché mortel chez ce bourru. Croiriez-vous qu'il a refuſé la Communion à des femmes du premier rang pour une ſimple fontange de couleur? Le pis, c'eſt qu'il a des eſpions par tout, & quand on a le malheur d'être ſur ſes tablettes, il vous envoie publiquement du haut de ſa Chaire une ſanglante cenſure, jugez ſi un honnête homme peut s'accommoder de cela. N'y a-t'il point de remméde, direz-vous? aucun. Le Gouverneur n'oſeroit s'en mêler, les Devots ont les bras trop longs, & de plus comme ces Meſ-

Messieurs de *St. Sulpice* sont aussi nos Seigneurs temporels, ils prennent pié là-dessus pour nous tirannifer. Ne vous imaginez pas que ces Prêtres bornent leur autorité aux Prédications, & aux Mercuriales dans l'Eglise, ils persécutent jusques dans le domestique, & dans l'intérieur des maisons. C'est trop peu pour leur zéle que d'excommunier les masques, ils les poursuivent comme on poursuivroit un Loup, & aprês avoir arraché ce qui couvre le visage, ils vomissent un torrent de bile contre ceux qui s'étoient déguisez. Ces Argus ont toûjours les yeux ouverts sur la conduite des femmes & des filles; les Peres & les Maris peuvent dormir en toute assurance, & s'ils avoient quelque chose à craindre, ce ne seroit que de la part de ces vigilantes sentinelles. Pour être bien dans leurs papiers, il faut communier tous les mois, & de peur que les Catholiques au gros Sas n'enfraignent le précepte de se confesser au moins une fois l'année, chacun est obligé de donner à Pâques un billet à son Confesseur. Mais de toutes les véxations de ces Perturbateurs, je n'en trouve point de plus insuportable que la guerre qu'ils font aux Livres. Il n'y a que les volumes de dévotion qui vont ici tête levée : tous les autres sont défendus & condamnez au feu. Que j'étois derniérement dans une grande

colere contre mon fat de Curé ? Lorsqu'il étoit chez mon hôte en mon absence, il entre hardiment dans ma chambre, & aiant trouvé sur ma table un *Petrone*, il lui casse bras & jambes ; il en déchire tous les feüillets prétendus scandaleux : Revenu au logit, & m'apercevant du ravage, je ne me possedois pas. J'estimois d'autant plus ce Roman que ses lacunes étoient remplies, & qu'il n'étoit point mutilé. Enfin la fureur me saisit ; je voulois courir chez le boureau, & si l'on ne m'avoit retenu, je croi qu'il lui auroit coûte cent poils de la barbe pour chaque feüillet de mon Livre. Laissons ces cagots pour quelque chose de plus curieux.

Les glaces du Fleuve qui fondirent & se détachérent le 30. de Mars (car c'est ordinairement dans ce tems-là que le Soleil commence à reprendre vigueur) me donnérent occasion d'aller avec un petit détachement de Soldats à *Chambli*, qui n'est éloigné de cette Ville que de cinq ou six lieuës. Ce poste est situé sur le bord d'un bassin de deux lieuës de circonférence, où se decharge le *Lac Champlain* par une cascade d'une lieuë & demi de longueur, dont il se forme une Riviére qui se décharge à *Sorel* dans le Fleuve de *S. Laurens*, comme je vous l'ai expliqué dans ma quatriéme lettre. On y faisoit autrefois beaucoup plus de commerce de Castors

qu'aujourd'hui, car les *Soccokis*, les *Mahingans*, & les *Oponangos* (trois Nations qui se sont retirez chez les Anglois pour éviter la poursuite des *Iroquois*) y venoient en foule échanger leurs pelleteries pour d'autres Marchandises. Le *Lac Champlain* qu'on trouve au dessus de cette Cascade est de 80. lieües de circonference. Au bout de ce Lac on trouve celui du *S. Sacrement*, par lequel on peut aller facillement à la nouvelle Yorck, en faisant un portage de deux lieües jusqu'à la *Riviére du Fer*, qui se décharge dans celle de *Manathe*. Lorsque j'étois à *Chambli* je vis passer deux canots François chargez de Castors; ces voitures alloient furtivement à la Nouvelle Yorck, & l'on disoit tous bas que c'étoit pour le compte de Mr. *de la Barre*. Ce commerce clandestin est expressément défendu, parce qu'on est obligé de porter ces peaux au Bureau de la Compagnie, où elles sont taxées cent soixante pour cent moins que les Anglois ne les achetent à leurs Colonies. Le petit Fort qui est situé au pié du Saut sur le bord du bassin de *Chambli*, n'étant que de simples palissades, ne sauroit empêcher que bien des gens n'entreprennent un voiage qui donne tant de profit. Les habitans qui demeurent aux environs, sont fort exposez aux courses des *Iroquois* en tems de guerre, malgré cette foible Forteresse. J'y

D 2

ſejournai un mois & demi, enſuite je revins ici, où Mr. *de la Barre* arriva quelques jours après accompagné de Meſſieur *de Hénaut*, *Montortier* & *du Rivau*. Je vis débarquer preſque en même tems vingt cinq ou trente canots de coureurs de bois, chargez de Caſtors venant des grands Lacs. La charge de chacun étoit de quarante paquets. Chaque paquet peſoit cinquante livres, & valoit cinquante écus au Bureau des Fermiers. Ils étoient ſuivis de cinquante canots *Outaouas* & *Hurons*, qui deſcendent preſque tous les ans à la Colonie, pour y faire emplête, ce qu'ils font à meilleur marché qu'en leur propre Païs de *Miſſilimakinac*, ſitué ſur le Rivage du *Lac des Hurons* à l'embouchure de celui des *Ilinois*. Vous ne ſerez pas fâché d'aprendre le détail de cette eſpéce de Foire ſauvage à *Monreal*.

Ces Marchands ſe campent à cinq ou ſix cens pas de la Ville. Le jour de leur arrivée ſe paſſe tant à ranger leurs canots & débarquer leurs Marchandiſes, qu'à dreſſer leurs tentes, leſquelles ſont faites d'écorce de bouleau. Le lendemain ils font demander au Gouverneur Général une audience, qu'il leur accorde le même jour en place publique. Chaque Nation fait un Corps ſéparé; mais tous ces cercles étant aſſis par terre, & chaque Sauvage aiant la pipe à la bouche, l'un d'eux choiſi par la troupe comme le plus

éloquent se léve, & s'adressant au Gouverneur qui est dans un fauteüil, il lui dit, Que ces freres sont venus pour visiter " & renouveller en même tems avec lui " l'ancienne amitié ; que le principal mo- " tif de leur voiage est celui de procurer " l'utilité des François, parmi lesquels il " s'en trouve qui n'aiant ni moïen de tra- " fiquer, ni même assez de force de corps " pour transporter des Marchandises le long " des Lacs, ne pourroient faire de profit, " si ses freres ne venoient eux-mêmes trafi- " quer les Castors dans les Colonies Fran- " çoises, qu'ils sçavent bien le plaisir qu'ils " sont aux habitans du *Monreal*, par raport " au gain que ces mêmes habitans en reti- " rent, qne ces peaux étant fort cheres en " France, & au contraire les Marchandi- " ses que l'on donne en échange aux Sau- " vages coûtant très-peu, ils sont bien-ai- " ses de marquer leur bonne volonté aux " François, & de leur procurer presque " pour rien ce qu'ils recherchent avec tant " d'empressement. Que pour avoir le " moien d'en aporter davantage une autre " année, ils sont venus prendre en échange " des fusils, de la poudre & des bales, pour " s'en servir à faire des chasses plus abon- " dantes, ou à tourmenter les *Iroquois*, en " cas qu'ils se mettent en devoir d'ataquer " les habitations Françoises ; & qu'enfin "

„ pour assurer leurs paroles, ils jettent un
„ colier de porcelaine avec une quantité de
„ Castors au *Kitchi Okima* ou Gouverneur,
„ dont ils demandent la protection, en cas
„ qu'on les vole ou qu'on les mal-traite dans
„ la Ville.

Le Harangueur aiant fini reprend sa place & sa pipe, & se remet tranquillement à fumer. L'interpréte explique le compliment du Sauvage. Le Gouverneur y répond obligeamment, & fait un present à son tour. Mais vous remarquerez que Son Excellence avant que de répondre *lorgne* bien le don gratuit, & qu'il en fait la régle de ces paroles doucereuses, & de sa libéralité. Le Gouverneur aiant congedié les Sauvages, ils retournent à leurs tentes où ils achévent de disposer tout pour l'échange.

Le lendemain ces Marchands viennent en Ville suivis de leurs esclaves qui portent les peaux. Ils s'adressent, autant que cela se peut, aux meilleures bourses, & à ceux des échangeurs qui donnent les piéces de munition & de ménage à plus bas prix. Ce Commerce est permis à tous les habitans, & s'étend sur tout excepté sur le vin, & l'eau de vie. Il y a raison très-valable pour défendre ce dernier trafic. La plûpart des Sauvages aiant des Castors de reste après avoir fait leurs autres provisions néçessaires, ne demanderoient pas mieux que de troquer ces

peaux pour avoir de quoi boire, & cela auroit de funeſtes ſuites. Ces boiſſons fortes, & auſquelles ils ne ſont point accoûtumez, aiant une fois irrité le palais, ils en prennent ſi exceſſivement qu'il leur monte de violens tranſports au cerveau. Ils égorgent leurs eſclaves: Ils ſe querellent, ſe battent, ſe mangent le nez, & ſe tuëroient infailliblement, ſi ceux d'entre leurs compatriotes qui ſont ſobres, & qui déteſtent ces ſortes de breuvages ne les retenoient. Au reſte, on ne peut point reprocher à ces Marchands Sauvages, comme à la plûpart de nos Negocians Chrétiens, qu'ils font leur grande divinité de l'or & de l'argent. C'eſt du feu pour eux que ces métaux ſi puiſſans; ils ne veulent point y toucher, & le Capucin le plus auſtére ne s'en défendroit pas plus ſcrupuleuſement. Ils ont la même indifference pour les habits. C'eſt un plaiſir de les voir courir de boutique en boutique l'arc & la fléche à la main tout-à-fait nuds. Nos Françoiſes qui ont de la pudeur, ou qui veulent paroître en avoir, portent leur éventail ſur les yeux, pour ne pas être effraiés à l'aſpect de ſi vilaines choſes; mais ces droles qui connoiſſent auſſi-bien que nous les jolies Marchandes, ne manquent pas de leur offrir ce qu'elles daignent quelquefois accepter, quand elles voient la marchandiſe de bon aloi. Il y en a plus d'une, s'il en faut

croire la chronique ſcandaleuſe, qui aprés avoir mis à bout la perſévérance de pluſieurs Officiers, prennent au mot ces vilains ſatires, & rendent la place dès la premiére ſommation. Je m'imagine que c'eſt moins *per il guſto, che per la curioſità*, car enfin ils ne ſont ni galans ni capables d'attachement. Quoi qu'il en ſoit, l'occaſion dans un tel cas eſt d'autant plus pardonnable qu'elle eſt rare. Quand les échanges ſont finis, nos Sauvages prennent congé du Gouverneur, & s'en retournent chez eux par la Riviere des *Outaouas*. Voilà une deſcription abregée d'une des meilleures récoltes du Canada. Les riches & les pauvres en profitent, car vous ſçaurez que pendant ce tems-là tout le monde devient Marchand.

Je ſuis, Monſieur vôtre, &c.

A Monreal *le* 28. *Juin* 1685.

LETTRE IX.

Du Commerce de Monreal. *Arrivée de Monsieur le Marquis* de Denonville *avec des troupes. Rapel de Monsieur* de la Barre. *Description curieuse de certaines permissions pour le Commerce des Castors dans les Païs éloignez.*

MONSIEUR,

Il y a trois semaines que je dois réponse à vôtre seconde Lettre ; mais comme je sçavois qu'il ne partoit point de vaisseau qu'à present, je ne me suis pas pressé de vous écrire plûtôt. Vous m'avez fourni la matiére & le texte de cette épître quand vous me demandez ce que c'est le Commerce de *Monreal*, le voici. Presque tous les Marchands qui sont établis en cette Ville ne travaillent que pour ceux de *Québec*, dont ils sont Commissionnaires. Les barques qui transportent ici les Marchandises séches, les vins, & les eaux-de-vies sont en très-petit nombre, mais elles font plusieurs voiages durant l'année. Les habitans de *l'Isle de Monreal* & des Côtes circonvoisines viennent faire leur emplêtes à la Ville deux fois l'an, achetant leurs Marchandises cinquante pour-

cent plus qu'à *Quebec*. Les Sauvages d'alentour, établis ou vagabonds, y portent des peaux de Castor, d'Elan, de Caribou, de Renard & de Martre; en échange de fusils, de poudre, de plomb & autres nécessitez de la vie. Tout le monde y trafique avec liberté, & c'est la meilleure profession du monde pour s'enrichir en très-peu de tems. Tous les Marchands s'entendent à merveilles pour vendre leurs effets au même prix. Mais les habitans sçavent bien faire échouër cette machine, car quand ils voient que le complot va trop loin, & que ces Messieurs vendent exorbitamment, on réhausse le prix des denrées, & des vivres à proportion. Quant aux Gentilshommes qui ont famille, il n'y a que la grande œconomie qui puisse les soûtenir. La seule parure de leurs filles suffiroit pour les ruiner, tant elles s'habillent magnifiquement; car le faste & le luxe régnent autant dans la Nouvelle France que dans l'ancienne. Il faudroit, à mon avis, que le Roi fit taxer les Marchandises à un prix raisonnable, & qu'il défendit aux Négocians de ne vendre ni brocards, ni franges, ni rubans d'or & d'argent, non plus que des points & des dentelles de haut prix.

Mr. *le Marquis de Denonville* est venu en qualité de Gouverneur Général relever Mr. *de la Barre*, qu'on rapelle sur les accusations de ses ennemis. Comme vous êtes à

la portée de la Cour vous sçavez mieux que moi que Mr. de *Denonville* en montant à ce nouveau degré de fortune à vendu à Messieurs *Murcey* le Régiment de Dragons de la Reine dont il étoit Mestre de Camp : Que Madame sa femme a eu assez de courage & de résolution pour s'exposer à la fatigue & au péril d'une si longue course ; & qu'outre sa famille, il a de plus amené quelques compagnies de marine. Ce nouveau Général étant arrivé à *Quebec* renvoia Messieurs de *Hainaut*, *Montortier* & *Durivo* Capitaines de vaisseaux & de compagnie ; il fit aussi partir avec eux plusieurs Officiers. Quelques semaines après il est venu à *Monreal* avec cinq ou six cens hommes de troupes réglées. Il nous a tous mis en quartier d'Hiver dans les differentes habitations des Côtes. Mon quartier s'apelle *Boucherville*. Il n'est éloigné de *Monreal* que de trois lieuës. J'y suis depuis quinze jours, & selon toutes les aparences, à la solitude près, je m'y trouverai mieux qu'à la Ville, car au moins il n'y aura que l'emportement zélé d'un simple Prêtre à essuier en cas de bal, de jeu, & de festin. On vient de me dire que le Général a donné les ordres pour achever de fortifier le *Monreal*, & qu'il doit s'embarquer incessamment pour retourner à *Quebec*, où les Gouverneurs Généraux passent ordinairement l'Hiver. Les mêmes Sauvages dont je vous ai parlé

dans ma derniere, ont rencontré des *Iroquois*, sur la grande Riviere des *Outaouas*, qui les ont avertis que les Anglois se préparoient à transporter à leurs Villages, situez à *Missilimakinac*, de meilleures marchandises & à plus bas prix que celle des François. Cette nouvelle chagrine également les Gentilshommes, les coureurs de bois & les marchands qui perdroient en ce cas-là considérablement. Car il faut que vous sçachiez que le *Canada* ne subsiste que par le grand commerce des Pelleteries, dont les trois quarts viennent des peuples qui habitent aux environs des grands Lacs. Si ce malheur arrivoit tout le Païs en souffriroit, par raport à la ruïne totale de certains congez dont il est à propos de vous donner l'explication.

Ces congez, sont des permissions par écrit que les Gouverneurs Généraux accordent, au nom du Roi aux pauvres Gentilshommes & aux vieux Officiers chargez d'enfans, afin qu'ils puissent envoier des marchandises dans ces Lacs. Le nombre en est limité à vingt-cinq par année, quoi qu'il y en ait d'avantage d'accordez, Dieu sçait comment. Il est défendu à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'y aller ou d'y envoier, sous peine de la vie, sans ces sortes de permissions. Chaque congé s'étend jusqu'à la charge de deux grands

canots de marchandises. Quiconque obtient pour lui seul un congé ou un demi congé, peut le faire valoir soi-même ou le vendre au plus offrant. Un congé vaut ordinairement six cens écus, & les marchands ont coûtume de l'acheter. Ceux qui les obtiennent n'ont aucune peine à trouver des coureurs de bois pour entreprendre les longs voiages qu'ils sont obligez de faire, s'ils veulent en retirer des profits considérables. Le terme ordinaire est d'une année & quelquefois plus. Les marchands mettent six hommes dans les deux canots stipulez par ces permissions; avec mille écus de marchandises propres pour les Sauvages, qui sont taxées & comptées à ces coureurs de bois, à quinze pour cent plus qu'elles ne sont venduës argent comptant à la Colonie. Cette somme de mille écus raporte ordinairement au retour du voiage sept cens pour cent de profit, quelquefois plus, quelque fois moins; parce qu'on écorche les Sauvages du bel air; ainsi ces deux canots qui ne portent que pour mille écus de matchandises, trouvent après avoir fait la traite, assez de Castors de ce provenu pour en charger quatre. Or quatre canots peuvent porter 160. paquets de Castors, c'est-à-dire 40. chacun, chaque paquet valant cinquante écus; ce qui fait en tout au retour du voiage la somme de huit mille écus.

Voici comment on en fait la répartition. I. Le Marchand retire en Castors de ces huit mille écus de Pelleteries le paiement du congé que j'ai fait monter à 600. écus: celui des marchandises qui va à 1000. Ensuite sur les 6400. de surplus il prend quarante pour cent pour la *Bomerie* * ce qui fait encore 2560. écus. Après quoi le reste est partagé entre les six coureurs de bois qui n'ont assûrément pas volé les six cens écus, ou à peu près, qui reste à chacun d'eux, car leur travail est inconcevable. Au reste, vous remarquerez que le Marchand gagne, outre cela, vingt-cinq pour cent sur des peaux de Castors, en les portant au Bureau des Fermiers-Généraux où le prix des quatre sortes de Castor est fixé. Car s'il vendoit ces Pelletries à quelque autre Marchand du Païs argent comptant, il ne seroit paié qu'en monnoie courante du Païs qui vaut moins que les lettres de change du Directeur de ce Bureau pour la *Rochelle* ou pour *Paris* où elles sont paiées en livres de France qui valent vingt sols; au lieu que la livre de Canada n'en vaut que 15. Il faut que vous preniez garde que c'est seulement sur les Castors, où l'on profite de 25. pour cent qu'on apelle ici de *benéfice*; car si l'on compte à quelque Marchand de *Quebec* 400. livres de *Canada* en argent, & qu'on porte la lettre de

* *Bomerie prêt à grosse avanture.*

n'en
eſt la
a de
com-
Les
a mi-

c.

---

e avec
Mon-
e c'eſt
ont, on

de vos
pour-
. Acte
éroſi-
lre de
hampi-
bec. Il


Sauvage tuant des Martres ou des Chats Sauvages
Sauvage tuant des Gelinotes de bois par la voix d'un Chien, avec ses Fleches.
PARC
Cerfs renfermez dans un parc après avoir été poursuivis par les Sauvages.
Sauvage tuant un Ours sur un Arbre
Renard qui se tuë lui meme par un fusil tendu et pointe sur un appas.

change en France, son correspondant n'en paiera que trois cens de *France*, ce qui est la même valeur. Vous n'aurez que cela de moi cette année-ci qui nous a donné un commencement d'Automne assez froid. Les vaisseaux de *Quebec* doivent partir à la mi-Novembre selon la coûtume ordinaire.

Je suis, Monsieur vôtre, &c.

A Boucherville *le 2. Octobre* 1685.

LETTRE X.

Monsieur de Champigni *arrive de France avec des troupes, pour prendre la place de Monsieur de* Meules *qui est rapellé. Ce que c'est que les* Orignaux, *& la maniére dont on les prend à la chasse.*

MONSIEUR,

Quoique je n'aie pas encore reçû de vos nouvelles cette année-ci, je ne laisserai pourtant pas de vous donner des miennes. Acte de mon désintéressement & de ma générosité. Ce que j'ai d'abord à vous aprendre de plus considérable, c'est que Mr. de *Champigni* a débarqué heureusement à *Quebec*. Il

améne de France quelques compagnies de marine, & il vient relever Mr. de *Meules* dans l'Intendance du *Canada*. L'on a écrit à la Cour contre ce dernier ; c'est la cause de son rapel ; mais il y a de la malice & de la calomnie du côté de ses accusateurs. On a imputé à ce Magistrat d'aimer trop son utilité particuliére, & de faire toûjours marcher son intérêt avant le bien public ; mais l'imputation est fausse, & il est aisé à Mr. de *Meules* de se blanchir & de se justifier. Je croi bien qu'il n'a pas négligé ses propres affaires ; il y a même beaucoup d'aparence qu'il a fait un certain commerce sous-terrain qui est un vrai petit Pérou ; mais au fond, cet Intendant ne faisoit tort à personne ; au contraire, il faisoit subsister beaucoup de pauvres gens, & mille malheureux seroient morts de faim, à la lettre, si Mr. de *Meules* ne leur avoit fourni le moien d'avoir du pain. Pour Monsieur de *Champigni*, son nom ne vous est pas, sans doute, inconnu, & vous sçavez que sa famille est des plus illustre dans la Robe. Il a la réputation d'un très-honnête homme : on fait aussi grand cas de Madame sa femme, & on la dit d'un mérite distingué. C'est une consolation pour nous autres pauvres Sauvages que la vertu vienne nous trouver de si loin. On attend tous les jours à *Monreal* nôtre nouvel Intendant. Il doit y venir avec Mr. le

Gouverneur pour dresser un nouveau regître des habitans de cette Isle, & des Côtes circonvoisines. On ne publie point le but de ce récensement : mais je suis fort trompé s'il ne regarde pas les *Iroquois* : je croi qu'il y a sur le tapis quelque dessein contr'eux, & qu'on veut se dédommager de la derniere entreprise. Je ne vous envoie point de fruits d'hiver, car il ne s'est rien passé de nouveau à la Colonie pendant cette saison. Tout ce que je puis faire pour le service de vôtre curiosité, c'est de vous faire part de ma chasse aux *Orignaux*. J'ai passé tout mon hiver à courir après ces bêtes; j'ai fait en cela le Sauvage dans toutes les formes, mais plus dans la vûë d'aprendre la langue que pour me divertir. Cette chasse se fait sur les néges; avec des *Raquettes* telles que vous les voiez dessignées sur ce papier. Elles ont deux pieds & demi de longueur & quatorze pouces de largeur ; le tour de la Raquette est de bois fort dur d'un pouce d'épaisseur, qui retient les mailles de la maniere que celles dont on se sert pour joüer à la paume, à la reserve que celles-ci sont faites de cordes de boiau, & les autres de petits lacets de peaux de Cerfs ou d'Orignaux. Vous y voiez deux petites barres de bois qui les traversent; afin que les mailles tenant à plusieurs endroits soient plus roides & plus stables. Le trou qui est à l'endroit où vous dé-

couvrez ces deux couroies, est le lieu où l'on met la pointe du pied, afin qu'étant bien attaché par ces ligatures qui font deux tours au-dessus du talon, le pied soit fermé par le bout qui à chaque pas qu'on fait sur la nége s'enfonce en ce trou, lorsqu'on léve le talon. Ces chaussures sont heureusement inventées pour marcher sur la nége; on court moins vîte avec des souliers dans un chemin battu. Il faut avoüer aussi qu'on en a grand besoin. La nége est ici fort copieuse; ordinairement il n'y en a pas moins de quatre pieds sur la terre; ainsi les **Râquettes** sont nécessaires, non-seulement à chasser l'Orignal, & à courir dans les Bois, mais même pour aller à l'Eglise lorsqu'elle est éloignée de l'Habitation. Par cette bisarre voiture j'ai bien tracé quarante lieuës de Forêts à la poursuite de ces Orignaux; cet exercice est un peu violent, & je vous assûre que la peine en passe le plaisir. Mais il est grand tems de vous donner une peinture de ces animaux. L'Orignal est un espéce d'Elan qui différe un peu de ceux qu'on voit en *Moscovie*. Il est grand comme un Mulet d'Auvergne, & de figure semblable, à la réserve du mufle, de la queuë & d'un grand bois plat qui pese jusques à 300. livres, & même jusqu'à quatre cens, s'il en faut croire quelques Sauvages qui assûrent en avoir vû de ce poids-là. Cet animal cherche ordinaire-


11.e Raquettes
BRAYER
Est un morceau, d'Etoffe de toutes couleurs qu'il passe à une ceinture de corde tant par le devant que par le derriere
Orignaux ou Elans


Arme des Outagamis appellées Renards
Arme des Outchipoues appellées Sauteurs
Arme des Oumamis
Arme des Pouteouatamis appellées Puants

ment les terres franches. Le poil de l'Orignal est long & brun, sa peau, forte & dure, quoique peu épaisse, la viande en est bonne, mais la femelle a la chair plus délicate. On prétend que le pied gauche de celle-ci est un spécifique contre le mal caduc; je m'en raporte à la tradition, & je vous conseille de n'en croire que ce qu'il vous plaira. L'Orignal ne court, ni ne bondit, mais son trot égale presque la course du Cerf. Les Sauvages assurent qu'il peut en Eté trotter trois jours & trois nuits sans se reposer. Si les chevaux avoient la même force, n'est-il pas vrai, Monsieur, qu'on courroit la poste à bon marché? Il vous plaira de recevoir aussi ce fait sur la bonne foi des Canadiens. Les Orignaux s'atroupent ordinairement à la fin de l'Automne, mais la bande est beaucoup plus nombreuse au Printems: vous en devinez bien la raison, c'est l'amour qui les rend alors bêtes de compagnie. En effet, cette société dure tant que leurs femelles sont en chaleur, après-quoi ils se dispersent. Il vous falloit cet avis préliminaire avant que d'en venir à nôtre chasse, en voici l'histoire. Nous allâmes donc chercher ces Messieurs les Orignaux jusqu'à quarante lieuës au Nord du Fleuve *St. Laurent*, nous trouvâmes un petit Lac de trois ou quatre lieuës de circuit. Arrivez au bord d'un petit Lac qui a bien quatre lieuës de circuit, il

fut résolu dans nôtre vénérable troupe qu'on planteroit-là le piquet. Chacun mit la main à l'œuvre, & en peu de tems nous eûmes nettoié la place qui étoit couverte de négé; nous eûmes préparé des écorces d'arbres & planté nos Cabanes dont ces écorces faisoient tous les matérieux. Mais ne se passa-t-il rien, direz-vous, pendant cette route de quarante lieuës ? Rien, sinon que chemin faisant nous nous exercions sur les Liévres & sur les Gelinotes; c'étoit comme un prélude de la grande guerre, & nous tuâmes assez de ces innocens ennemis pour faire bonne chere pendant tout le chemin. Si-tôt que nous fûmes établis dans nôtre petit Camp, quelques Sauvages allérent à la découverte des Orignaux, les uns vers le Nord & les autres vers le Midi, jusqu'à deux ou trois lieuës du cabanage. Ils ont pour cela tout le mérite d'une bonne meute; s'ils ne flairent point, du moins sont-ils très-experts à découvrir les pistes. Quand ils en ont trouvé de fraîches, l'un d'eux accourt aux Cabanes, & vient inviter tout le Batail-lon à marcher à l'ennemi. Cette marche est ennuieuse. Nous faisons quelquefois deux lieuës sans rien trouver. Enfin à force de suivre la piste, on apercevoit la proie. Cinq, dix, quinze, vingt Orignaux paroissoient ensemble, & se promenoient gravement avec leur bois de haute fûtaie. Se

voiant découverts ils prennent leur parti, & sans attendre le *Qui vive* ? ils fuient à toutes jambes, soit de compagnie, soit separément. C'est un plaisir de voir tracer ces animaux sur la nége ; ils s'y enfoncent quelquefois jusqu'au poitrail. Mais cette même nége leur est utile ou dangereuse suivant qu'elle est dure ou molle : si elle est condensée & glissante, on peut joindre la bête aprés un quart de lieuë de course ; mais si la nége est fraîchement tombée, on est en risque de courir trois & quatre lieuës, encore souvent n'attraperoit on rien sans le secours des chiens qui ont l'adresse d'arrêter ces fuiards dans les endroits les plus couverts de nége. Dès qu'on se trouve à portée on tire le fusil ; mais il faut viser bien droit ou se tenir sur ses gardes ; car quand ces bêtes n'en ont pas autant qu'il leur en faut, elles se fâchent, & reviennent toutes furieuses sur le tireur. Les Sauvages se couvrent d'un arbre pour se garantir des pieds du vindicatif blessé ; mais s'il peut joindre son homme, le Sauvage est à plaindre, l'animal le foule aux pieds, & il a la mal-honnêteté d'écraser un ennemi qui dans ce moment-là voudroit l'Orignal bien loin. Aprés qu'on a tué raisonablement, on pense à profiter de la chasse. Dans cette vûë-là on dresse des Cabanes sur le champ de bataille ; on y allume de grands feux, puis les Escla-

ves écorchent les morts ; & ils en étendent les peaux à l'air. Pendant que nous travaillions ainsi aux funerailles de nos Orignaux, la bise soufloit cruellement. Un des Soldats qui m'accompagnoient me dit, qu'il falloit avoit le sang d'eau-de-vie, le corps d'airain & les yeux de verre, pour résister à un froid si âpre. Cette saillie me fit rire ; je la trouvai d'autant meilleure qu'effectivement nous étions glacez ; c'est tout vous dire que nous ne pouvions durer la nuit sans avoir du feu tout autour de nous. Au milieu de ce tourment, on ne laisse pas de prendre courage, & la chair de ces bêtes sert, du moins au dedans, de fourure & d'abri contre l'âpreté du froid. Tant que cette provision dure, on ne pense point à décampet ; mais si-tôt qu'elle manque, il faut lever le piquet, se remettre à la découverte, & ne point desarmer qu'on n'ait fait un nouveau massacre. Cette chasse dure ainsi à différentes reprises jusqu'à la fonte des glaces & des néges. Alors les Sauvages s'arrêtent, & se rabatant sur les Liévres, & sur les Perdrix qui sont en grand nombre dans les Bois, ils ont la sobriété d'en vivre au défaut des Orignaux. Dès que les eaux sont ouvertes on dispose tout pour l'embarquement, & où sont les vaisseaux ? Vous ne devineriez jamais que la chasse même les a fournis. On coût ensemble les peaux de ces bêtes Orignales, ce

qui se fait fort aisément ; on enduit les coûtures avec de la terre grâsse au lieu de goudron ; en quatre jours nôtre Flote de canots fut équipée, & nous sommes revenus par cette voiture avec tout nôtre bagage à l'habitation. Voilà, Monsieur, à quoi je me suis diverti pendant les trois plus rigoureux mois de l'année, à courir après les bêtes sauvages, & à mener une vie presque aussi sauvage que la leur. Au reste, le calcul de nôte châsse se monte à soixante six Orignaux. La récolte n'est pas mauvaise ; mais vous sçaurez que nous faisons grace à l'espéce. Comme nous ne chassions que pour nôtre plaisir, nous ne poussions pas les ennemis à toute outrance. Nous eussions doublé, voire triplé le carnage, si nôtre conquête avoit été intéressée, & si nous n'avions eu pour but que d'assembler force peaux. N'allez pas conclure de ce recit que les Orignaux ont paix avec les Sauvages pendant l'Eté. On emploie cette saison à leur dresser des embuscades. Lorsque ces pauvres bêtes ne songent qu'à passer leur chemin, elles se trouvent tout d'un coup engagées dans un lacet de corde attaché à deux arbres sur quelques passages que l'on embarrasse tout exprès avec des broussailles. Ont-elles évité ce piége ? elles peuvent tomber dans un autre. Le Chasseur prend le dessous du vent ; il rampe comme une couleu-

vre dans les taillis, & décharge son fusil, sans que l'animal puisse s'apercevoir d'où lui vient le coup. Il est pourtant vrai que ces deux sortes d'attentats sur la vie des Orignaux sont souvent déconcertez, & que de ces manieres-là l'on en détruit fort peu. Les Cerfs & les Caribous ont à peu-près le même sort que les Orignaux. Caribou est une figure d'animal à gros musle & à longues oreilles on ne lui donnera rien de trop en le nommant âne sauvage: Comme il a le pied large il échape aisément sur la nége durcie, en quoi il différe de l'Orignal qui alors est presque aussi-tôt forcé que levé. Je suis à bout de ma matiére. J'ajoûte seulement que ce voiage m'a mis dans un grand goût de chasse. C'est bien mon dessein d'y donner tout mon loisir quand je ne pourrai rien de mieux. Je souhaiterois, cependant, une chasse un peu moins fatigante que celle des Orignaux, & c'est ce que mes Conducteurs les Sauvages m'ont promis.

Je suis, Monsieur vôtre, &c.

A Boucherville *le 8. Juillet* 1686.

LETTRE XI.

Autre chasse curieuse de divers Animaux.

MONSIEUR,

Il est vrai que je ne vous écrivis qu'une fois l'année passée, vous devez assez me connoître pour être persuadé que la négligence n'y a point de part. Je suis bien-aise que cette lettre gardée de feu & d'eau soit parvenuë jusqu'à vous ; vous me citez juste le jour de sa naissance, elle est en effet du 8. de Juillet. Quant à la vôtre, elle est arrivée fort à propos. Je traînois sur vôtre chapitre une inquiétude incommode ; plusieurs vaisseaux m'ont refusé de vos nouvelles ; je ne sçavois à quoi m'en prendre, & j'ai été même jusqu'à vous soupçonner d'être mort. Brisons sur ce vilain endroit, & venons à nôtre commerce épistolaire. Si-bien donc que mes Orignaux vous ont fait plaisir. J'en ai de la joie, & cela m'engage à vous rendre compte de mes autres chasses. Je me figure bien, en effet, que ces sortes de rélations sont de vôtre goût, car vous aimez la chasse ; & je vous connois pour un grand exterminateur de gros & de petits pieds.

Puisque chasse y a, je vous en garde une excellente, c'est celle des Castors : mais je n'y suis pas encore assez sçavant ; je ne la connois que par oüi dire. En attendant que je l'aprenne par les yeux, écoutez le recit d'une autre expédition meurtriere ; elle n'est pas tout-à-fait indigne de vôtre curiosité.

Nos Sauvages m'aiant promis de me mener à la chasse sur quelques Rivieres, Etangs, ou Marais qui se déchargent dans le Lac de *Champlain*, je les sommai plus d'une fois de tenir parole. Enfin, au commencement du mois de Septembre dernier nous entrâmes dans nos canots, & nous mîmes à la rame. Mes guides étoient environ quarante, tous gens très-habiles en ce métier, & qui connoissent parfaitement bien les lieux propres à prendre les Oiseaux de Rivieres & les bêtes fauves. Nôtre premiere station fut sur le bord d'un Marais de quatre ou cinq lieuës de circuit. On dressa-là les cabanes, & l'on fit sur l'eau plusieurs hutes à une certaine distance les unes des autres. Cette hute est de feuillage, & assez grande pour contenir trois ou quatre chasseurs. Ensuite on tend les piéges. Ce sont des peaux d'Oyes, d'Outardes, & de Canards remplies de foin, & attachées par les pieds avec deux clous sur certains morceaux de bois fort minces qu'on laisse floter autour

de la hute. Tout étant ainsi préparé, les Sauvauges attachent leurs canots, & s'enfoncent quatre à quatre dans les niches, & ils y attendent patiemment la chûte des Cailles, je veux dire des Oyes, des Canards, des Outardes, des Sarcelles, & d'autres Oiseaux de Riviere inconnus en Europe, & qui abondent en ce Païs-ci. La gent volatile déçûë par un naturel si bien contrefait, & prenant ces animaux empaillez pour des individus vivans, descendent en nuée pour leur tenir compagnie; mais ils sont mal paiez de leur civilité; car lorsqu'ils ne pensent qu'à se réjoüir avec leurs prétendus camarades, les Sauvages font pleuvoir sur eux le salpêtre & le plomb, puis sautant dans les canots, ils ramassent le butin. Ils les prennent encore avec des filets qu'ils tendent à palt à l'entrée des Rivieres sur la superficie de l'eau. Cet exercice dura quinze jours: il ne tenoit qu'à nous de le continuër; mais nous fûmes attaquez d'un grand dégout pour les Oiseaux de Riviere, & le cœur nous soûlevoit contre ce gibier. Pour changer donc de victuaille en gens d'honneur, & sans dégénérer, nous conjurâmes la ruïne des tourterelles. Cette espéce est une des plus fécondes qu'il y ait en Canada; elle y fourmille: C'est bien ici où la prophétie du Berger de l'Eglogue s'accomplit à la lettre, *la tourterelle ne cessera de pousser ses*

gemiſſemens de deſſus l'Orme, nec gemere aëria ceſſabit turtur ab ulmo. Croiriez-vous que ces Oiſeaux nous pillent ici, tant il y en a ? On eſt contraint de les exorciſer comme ſi c'étoient des légions de diables, & il n'y a pas encore long-tems que nôtre Monſeigneur l'Evêque fût contraint de les foudroier à groſſes goutes d'eau benite, pour le ſalut des biens de la terre. En vertu donc de nos mauvaiſes intentions contre les tourterelles, nous fîmes un ſecond embarquement. Après une courte navigation nous mîmes pied à terre à l'endroit où nous devions nous arrêter, & qui devoit être le champ de nos exploits. C'étoit une plaine environnée d'arbres mais ſi chargée de nos petits ennemis, que je puis dire, ſans outrer l'hiperbole, qu'il y en avoit autant que de feuilles. Je dois vous avertir que c'étoit un extraordinaire. Nous avions juſtement pris le tems que ces Oiſeaux aviſez, s'enfuient du Nord, pour ſe réfugier vers le Midi. L'on auroit dit qu'ils ſe ſeroient donné le mot pour faire une pauſe ſur ces arbres, & que toute la nation tourterelle étoit convenuë de ce lieu-là, pour y tenir un grand conſeil de département, & des aſſiſes de répartition. Sérieuſement, il y en avoit une quantité prodigieuſe ; nous en fîmes nôtre cuiſine à l'endroit même pendant dix-huit ou vingt jours, mais je

croi que mille bons mangeurs y auroient eu contentement. Je m'imagine que vous me plaignez, Monſieur, de ce que j'ai vécu ſi long-tems d'une même viande; mais j'avois un moien pour me délaſſer l'apetit. J'allois avec deux jeunes Sauvages me promener, le fuſil ſur l'épaule, le long d'un ruiſſeau qui traverſoit nôtre plaine. C'étoit-là pour moi une chaſſe d'acceſſoire. Nous y faiſions capture de Beccaſſes, de Ralles, & ſur tout d'un certain Oiſeau qu'ils nomment, je ne ſçai pourquoi, *Bateur de faux*; il eſt gros comme une Caille; il ne ſe peut rien manger de plus délicat. Nous tuâmes auſſi dans la même courſe des rats muſquez: ce ſont de petits animaux qui ont effectivement toute la figure d'un rat, mais qui ſont de la taille du Lapin. Leur peau eſt preſque auſſi eſtimée que celle du Caſtor; mais on recherche principalement leurs teſticules; il en ſort une odeur admirable; la Civéte & la Gazelle n'exhalent rien de ſi fort, ni de ſi doux. Les rats muſquez ſe proménent ſoir & matin ſur l'eau le nez au vent, & c'eſt à cette maniére de nager qu'on les découvre. Ainſi en eſt-il des *Fouteréaux* qui ſont de petites Foüines amphibies. Mais voici des bêtes dignes que vous réveilliez vôtre attention. Elles aprochent aſſez du Liévre pour la groſſeur, mais elles ſont

plus courtes : la chair n'en eſt pas bonne & au contraire on priſe extrêmement leur peau. Les Canadiens apellent ces quadrupedes des *Siffleurs*, parce que lorſqu'il fait beau ils ont coûtume de ſifler à l'entrée de leur taniere. Mes Sauvages en aiant découvert un le laiſſérent, pour m'obliger, ſe divertir au ſon de ſa flûte naturelle, ce qu'il fit pendant une heure, & à diverſes repriſes, mais enfin on lui coupa le ſiflet d'un coup de fuſil. J'étois bien content de voir tant de differens animaux; & comme mes Sauvages s'en apercevoient, cela leur augmenta l'envie de me faire plaiſir; ils dirent qu'ils vouloient me donner joie entiere. Ils me diſoient cela par raport aux *Carcajoux*, c'étoit une promeſſe tacite de m'en faire voir. M'aiant donc laiſſé ils coururent près de trois lieuës au delà de nôtre Marais pour chercher les tanieres de ces bêtes : quand ils en eurent trouvé quelques-unes, ils revinrent en diligence m'en avertir & me conduiſirent ſur les lieux. Vous voiez, Monſieur, que les Sauvages n'épargnent pas leur peine quand il s'agit d'obliger un ami ; nous autres qui nous piquons de belle éducation & de politeſſe, en ferions-nous autant ? Arrivez auprès des habitations ſous-terraines de ces Carcajoux, il fut queſtion d'en attraper; voici le détail de l'expédition. Dès la plus

petite pointe du jour nous nous postâmes en sentinelle auprès de leurs trous : Nous étions couchez ventre contre terre, & nous faisions l'honneur à ces solitaires de les attendre en cette posture à la porte de leur hermitage. Nos chiens étoient derriére à une portée de mousquet, tenus par des esclaves. Aux premiers raions du Soleil la bête se déterre, montre son nez, & quite sa retraite. Alors un Sauvage saute sur la taniere, la bouche, apelle les chiens, tout cela se fait en un instant. Nous eûmes le plaisir d'en voir sortir deux en même-tems. C'étoient des braves; nos Brisauts avec toutes leurs dents héroïques trouvérent à qui parler ; le combat dura plus d'une demi heure, & tel de nos assaillans, avec l'oreille saignante, & la fesse déchirée commençoit à se rebuter : mais enfin, il fallut céder à la force ; les deux vaillans champions furent étranglez quoi qu'ils méritassent de finir par une blessure plus honorable, tant est grande l'injustice du sort. Ce qu'il y a de plus glorieux pour la mémoire des défunts, c'est que le Carcajoux n'est pas un Singlier pour se défendre si bien ; figurez-vous un double Blérean, c'est l'image la plus ressemblante que je puisse vous donner de cet animal. Nos chiens triomphans conservérent bien peu le lustre de leur victoire. Dès le lendemain, ils en-

rent la honte de n'avoir osé mordre. Comme nous avions toûjours l'œil au guet en marchant, nous découvrîmes un *Porc-épi* qui se reposoit à son aise entre les branches d'un petit arbre. Nous eûmes la malice de mettre le fauteüil & le Seigneur par terre; trois ou quatre coups de hache bien assonez contre l'arbrisséau en firent l'affaire. C'étoit quelque chose d'affreux de voir alors la bête hérissée. Devenuë furieuse par sa chûte, & comme si elle en eut ressenti tout l'affront, elle dardoit ses poils jusqu'à trois & quatre pas; il sembloit qu'elle voulût nous larder de poinçons aigus, je vous avouë qu'elle faisoit horreur. Aussi nos chiens n'eurent-ils pas l'audace d'aprocher; ils japérent de toute leur force, & du reste, i's eurent un profond respect pour la fourure inabordable de l'animal. Nous jugeâmes à propos d'imiter leur prudence, & pas un de nous n'eut la hardiesse d'avancer jusqu'à la portée des traits. Tout ce que nous pûmes obtenir de nôtre courage, ce fut de nous battre à coup-sûr, & par la régle démonstrative du Bourgeois Gentilhomme, tuër sans pouvoir être tué. En un mot, nous fîmes la proüesse d'assommer la béte, de loin. Quand nous fûmes bien assûrez de sa mort, on en vint à l'abordage, & nous rendîmes à son corps les mêmes devoirs funébres que l'on rend

CARTE GENERALE DU CANADA EN PETIT POINT

Marque des Villages Sauvage
Marq. des Portages d'un lieu à un autre
Marq. des établissements François

Septentrion
Occident
Orient
Midy.

Lac Superieur
Saut S.te Marie
Misili
Makinac
Grande Riviere des Outaoüas
Quebec
Les 3 Rivieres
Saint Laurens
Monts Notre Dame
Monréal
Lac des Hurons
Lac des Illinois
Fort de Frontenac
Fleuve
Lac de Frontenac
Baston
Païs des Anglois
Fort de S.t Joseph
Agnies
Onnotagues
Sonontouans
Ounoyoutes
Saut d'une demi lieue
Fort Nigara
Païs des Iroquois
Goyogouans
Manat
Mer de Canada
Lac Erie

Echelle des lieues à 20. au degre.
20. 40. 60. 80. lieues

à un Don Pourceau. On brûla toutes les armes du vaincu, on lui unit sa peau, on l'éventra ; puis, au lieu du saloir on le mit à la broche, & nous en fîmes un bon repas. Je ne trouvai pourtant pas ce que je m'étois promis, & il s'en fallut beaucoup que cette viande me semblât aussi bonne que nos chasseurs me l'avoient fait espérer.

Après la moisson des tourterelles, c'est-à-dire, après le passage de ces Oiseaux, mes Sauvages me firent un compliment très-conforme à mon intention. Ils me dirent que m'étant dégoûté l'année derniere de la chasse des Orignaux par le froid excessif qu'il y faut endurer, ils auroient soin de me renvoier en canot aux habitations avant les glaces ; mais que comme j'avois encore un mois à rester avec eux, ils vouloient me faire bien passer mon tems, & me montrer de nouvelles chasses qui me feroient oublier les précédentes. Vous jugez bien que je taupai de bon cœur à toutes les deux propositions ; mais ne voulant pas me laisser conduire à l'aveugle, je leur demandai où ils avoient dessein de me mener. Prendre des Loutres à quinze ou seize lieuës d'ici ; répondirent-ils ; l'occupation est très-divertissante, & ce qu'il y a de meilleur, c'est qu'elle n'est pas moins profitable : si la chasse est heureuse nous pouvons faire un amas considérable de peaux.

Moi encore plus content du dessein, il ne fut plus question, pour l'exécuter, que de partir du camp des tourterelles. Nous pliâmes donc bagage, & nous étant rembarquez, nous remontâmes contre le courant de la Riviere, jusques dans un petit Lac de deux lieuës de circuit, au bout duquel il s'en trouve un autre plus grand, séparez l'un de l'autre par un Istme de 150. pas. Ce fut à une lieuë delà que nous débarquâmes, & que nous fixâmes nôtre séjour. Après avoir élevé nos maisons portatives, quelques Sauvages se mirent à pêcher des Truites; mais le plus grand nombre passa le tems à dresser des piéges ou trapes pour prendre des Loutres sur les bords de ce Lac. Cette trape se fait avec des piquets en forme d'un petit parc quarré; il y a au milieu une espéce de porte suspenduë par le moien d'une corde passée dans une fourche, à laquelle on lie une Truite bien serré. Lorsque le Loutre vient à terre & qu'il voit ce friand morceau, il entre plus de la moitie du corps dans cette cage fatale, pour avaler le poisson; mais à peine y touche-t'il que le piquet qui soûtient la porte attiré par la petite corde qui tient l'apas, venant à tomber, cette porte chargée de bois, & conséquemment fort pesante, lui tombe sur les reins & l'écrase. Quand ces piéges sont ainsi tendus, les Sauvages ne se don-

nent plus aucun mouvement de chaſſe ; ils en donnent la direction aux eſclaves qui viſitent les trapes tous les matins, qui remettent un nouvel apas, & qui raportent la capture. Vous ne croiriez pas combien elle eſt copieuſe cette capture ; on ne reſta que quelqucs jours en cet endroit-là, & cependant on prit deux cens cinquante Loutres. La peau en eſt beaucoup plus belle en Canada qu'en Moſcovie, ni qu'en Suéde. On ne la vend néanmoins ici que deux écus ; mais vous ſçavez qu'en France elle en coûte quatre, ſix, & même juſqu'à dix, lorſqu'elles ſont noires & bien fournies de poil. A la chaſſe des Loutres ſucceda celle des Cerfs. Nos Sauvages m'aiant conduit vers cet Iſtme que je vous ai marqué, je fus ſurpris d'y voir un Parc fait avec des arbres abattus les uns ſur les autres, & entrelaſſez de branches & de brouſſailles ; on y entroit par un quarré de pieux dont l'ouverture étoit aſſez étroite. Leur aiant demandé l'uſage de cet artifice, ils me dirent que c'étoit pour prendre des Cerfs, & que je ſerois bien-tôt témoin de cette vérité. En effet, après avoir un peu racommodé cet ouvrage, ils ſe mirent en devoir de me tenir parole. D'abord nous nous tranſportâmes à trois lieuës delà, marchant toûjours entre des Etangs & des Marais. Après avoir fait ce chemin, les chaſ-

ſeurs ſe débandérent ; ils alloient diſperſez çà & là chacun eſcorté de ſon chien. Je reſtai avec un ſeul Sauvage, & nous avions fort peu marché lorſque je vis un grand nombre de Cerfs ; ils couroient les uns à l'opoſite des autres, tous également effraiez, & cherchant par la vîteſſe de leurs jambes à ſe mettre en ſûreté. Il s'en preſenta devant nous plus de dix d'une ſeule troupe, mais qui rebrouſſérent chemin pour ne pas s'embourber dans le Marais, d'où effectivement ils ne ſeroient jamais ſortis. Mon compagnon me félicitoit de m'avoir, & m'aſſûroit que nous ſerions les ſeuls qui n'aurions point de grande fatigue à eſſuier, parce qu'il avoit choiſi le chemin le plus droit, & le plus court. Enfin après avoir marché à grand pas, & couru de tems en tems, nous arrivâmes à nôtre Parc, aux environs duquel pluſieurs Sauvages étoient couchez ventre à terre, pour fermer la porte du quarré de pieux lorſque les Cerfs y ſeroient entrez. Nous y en trouvâmes trente-cinq, & ſi le Parc eût été mieux fermé nous en tenions plus de ſoixante ; car les plus legers ſautérent par-deſſus, au lieu d'entrer dans le réduit. On fit main baſſe ſur ces malheureux priſonniers, mais on fit grace aux femelles pleines, & leur fécondité leur ſauva la vie. Je demandai les langues & la moëlle des morts, & les vain-

queurs se firent un plaisir de m'accorder ces dépoüilles de massacre. Au reste, le Cerf est ici fort gras, mais la viande n'en est délicate que vers les côtes. Ce ne fût pas la seule chasse que nous fîmes, car deux jours après nous allâmes à celle des *Ours*; & comment ces peuples passent les trois quarts de la vie à chasser dans les bois, ils ont un talent merveilleux pour cet exercice là, particulierement celui de connoître les troncs d'arbres où ces animaux se nichent. Je ne pouvois me lasser d'admirer cette science, lorsqu'en marchant dans les forêts à cent pas les uns des autres, j'entendis un Sauvage qui crioit, voici un Ours; Je leur demandai à quoi il connoissoit qu'il y eut un Ours dans l'arbre, au pied duquel il donnoit des coups de hache, ils me répondirent tous, que cela étoit aussi facile à découvrir que la piste d'un Orignal sur la neige. Ils ne se tromperent presque point en cinq ou six chasses que nous fîmes, car après avoir donné quelque coup aux arbres où ils s'arrêtoient, l'Animal sortant de son trou se voioit en même tems criblé de coups de fusil. Les Ours de *Canada* sont extrêmement noirs & peu dangereux, ils n'attaquent jamais, à moins qu'on ne tire dessus & qu'on ne les blesse. Ils sont si gras, particulierement dans l'Automne, qu'à peine ont-ils la force de marcher; ceux que nous

prîmes l'étoient extraordinairement, mais cette graisse n'est bonne qu'à brûler, au lieu que la viande, & sur tout les pieds, sont d'un goût exquis. Les Sauvages soûtiennent, que c'est la chair la plus délicate qu'on puisse manger. Pour moi j'avoüe qu'ils ont raison. Nous eûmes le plaisir en cherchant des *Ours* de voir des martres & des chats sauvages sur des branches, auxquels Animaux ils tirerent à la tête pour conserver la peau. Mais ce que je trouvai de plus plaisant fut la stupidité des *Gelinotes* de bois, qui étant perchées à troupes sur les arbres se laissoient tuer les unes aprés les autres à coups de fusil sans branler; les Sauvages les abattent ordinairement à coups de fléches; ils disent qu'elles ne valent pas une charge de poudre qui peut arrêter un Orignal ou un Cerf. J'ai fait cette chasse pendant l'hiver autour des habitations; usant d'une sorte de chien qui les sentant du pied de l'arbre se met à japer: alors je m'aprochois & regardant sur les branches, j'y découvrois ces Oiseaux. Le dégel étant survenu, je fis une partie avec quelques Canadiens pour aller à deux ou trois lieuës avant dans le Lac expressément pour le seul plaisir de les voir battre des aîles. Je vous assûre que c'est la chose du monde la plus curieuse, car on entend de tous côtez un bruit à peu prés comme celui d'un tambour

qui dure une minute ou environ. On eſt enſuite un demi quart d'heure ſans rien entendre, pendant qu'on s'aproche vers le lieu, d'où le bruit eſt venu, & ce même bruit recommençant on avance toûjours en s'arrêtant de tems en tems, juſques à ce qu'enfin on découvre ſur un arbre abatu pourri & couvert de mouſſe la malheureuſe Gelinote, qui apelle ſon Mâle, en battant ſi fort les aîles l'une contre l'autre qu'on entend ce bourdonnement d'un demi quart de lieuë. Cela ne dure que les mois d'Avril, Mai, Septembre & Octobre. Il faut remarquer que c'eſt toûjours ſur le même arbre qu'elles battent conſtamment ſans changer, commençant le matin à la pointe du jour, & ne finiſſant qu'à neuf heures, & le ſoir une heure devant le coucher du Soleil juſqu'à la nuit. Je vous avouë que je me ſuis contenté de voir & d'admirer pluſieurs fois ce battement d'aîles, ſans vouloir tirer deſſus. Enfin, Monſieur, outre le plaiſir de tant de chaſſes differentes, j'ai encore eu celui de m'entretenir au milieu des bois avec les honnêtes gens des ſiécles paſſez : le bon homme *Homere*, l'aimable *Anacreon* & mon cher *Lucien* n'ont jamais voulu me quitter. *Ariſtote* mouroit d'envie de me ſuivre, mais mon canot n'étant pas aſſez grand pour le contenir avec ſon équipage de Sillogiſmes Peripateticiens, il fut contraint de retourner

chez les Jesuites qui l'entretiennent fort généreusement. Je me défis de ce grand Philosophe avec beaucoup de raison ; car il n'auroit pas manqué d'effraier mes Sauvages par son jargon ridicule & ses termes vuides de sens. Adieu, Monsieur, je suis au bout de mes chasses & de ma lettre ; je n'ai pas encore reçû de nouvelles de *Quebec*, où l'on continuë à faire de grands préparatifs pour quelque entreprise considérable. Le tems nous aprendra bien des choses dont je vous informerai par la voie des derniers Vaisseaux qui partiront de *Québec* à la fin de l'Automne. Je finis par le compliment ordinaire de.

Vôtre, &c.

A Boucherville *ce* 28. *Mai* 1687.

LETTRE XII.

Arrivée de Mr. le Chevalier du Vaudreuil *en Canada avec des troupes. On assemble à* Sainte Hélene *toutes les forces pour aller contre les* Iroquois.

MONSIEUR,

Pour cette fois-ci, j'espére vous donner

contentement. Je ſuis tout plein de nouvelles, & ſi quelque choſe m'embarraſſe, c'eſt le choix du début. On me mande du Bureau de Mr. *de Segnelai* que nôtre Gouverneur a ordre de m'accorder un voiage de France. Ma famille a comme extorqué cette grace, tant on a eu de peine à l'obtenir. Mes parens m'écrivent de venir au plûtôt, & que mes affaires domeſtiques ſont preſſantes ; mais Mr. *de Denonville* prononça hier un arrêt contradictoire ; il me déclara en bonne compagnie que je ne pouvois partir pour Paris qu'après la Campagne.

Suivant toutes les aparences elle ſera chaude cette Campagne. Nous en voulons aux *Iroquois* : Mr. *de Denonville* a réſolu de les exterminer, mais ils ſont gens à vendre cherement le terrain. Jugez de là ſi je ſuis fort aſſuré de vous revoir ; au lieu du Congé que j'attens du Gouverneur, quelque Iroquois pourroit bien m'en faire preſent d'un pour l'autre Monde. Quoiqu'il en ſoit, on ſe donne ici de grands mouvemens, & tout s'y diſpoſe pour cette expédition. Mr. *de Denonville* avoit pris ſes meſures pour cela dès l'an paſſé. On dit qu'il envoia chez les Sauvages nos Alliez qui habitent le long des Lacs & aux environs, des Emiſſaires qui ont du crédit chez ces Peuples pour les attirer dans le deſſein

qu'il a d'anéantir les *Iroquois*. Je ne sçai si ce manége aura son effet ; L'affirmative est fort probable ; c'est prendre nos Sauvages par l'endroit favori, & je croi qu'ils se joindront à nous, plus pour contenter la haine mortelle qu'ils ont pour la Nation *Iroquoise*, que pour satisfaire aux devoirs de l'Alliance. De plus, nôtre Gouverneur a eu soin pendant l'hiver de faire remplir les Magasins ; il a envoié des vivres au Fort de *Frontenac*, & il a fait construire une grande quantité de ces bâteaux dont je vous ai parlé, si je ne me trompe, dans ma quatriéme Lettre. Nos Troupes sont prêtes, & campent déja dans cette Isle de *Monreal* : Mr. *de Denonville* les y amena il y a quatre jours. Elles consistent en vingt Compagnies de Marine, en Milices, & en Sauvages Chrétiens, le tout se monte à deux mille hommes. Cette Armée, pour contenir trois différentes Classes de Soldats, n'est-elle pas nombreuse ? Ne vous en moquez point, nous prétendons bien, contre-balancer par nôtre valeur la copieuse soldatesque de vôtre Monde, & à voir nôtre air menaçant, on nous prendroit pour des Phalanges Macédoniennes. Pendant nôtre voiage douze Compagnies de Marine nouvellement débarquées à *Quebec* garderont la Colonie : Elles sont venuës de France sur une Escadre de six Vaisseaux du second rang com-

mandée par Mr. d'*Amblimont* ; il s'étoit embarqué à la Rochelle, & il a fait le trajet eu vingt-huit jours, peut-on passer plus rapidement de l'ancien Monde au nouveau? Mr. le Chevalier *de Vaudreüil* a été de cette heureuse traverse : c'est lui qui doit commander nos Troupes, & il a le courage de ne vouloir pas que les fatigues qu'il vient d'essuier sur la Mer le dispensent de sa fonction. Le Gouverneur de *Monreal* est aussi de la partie. Mr. *de Champigni* a pris les devants, & doit nous attendre au Fort de *Frontenac*. Enfin, nôtre grosse & formidable Armée se mettra en marche après demain sous la conduite de Mr. *de Denonville*. Il méne avec lui un maître Iroquois ; c'est le héros des cinq Villages, mais son histoire me méneroit trop loin. Au reste, les plus sensez n'ont pas bonne opinion de cette entreprise, & la nomment une levée de bouclier. Pour moi, sans m'ériger en Prophête, je suis persuadé qu'elle aura le même sort que l'échaufourée de Mr. *de la Barre*. Je pose pour un principe incontestable que nous ne sçaurions détruire les *Iroquois* par nous-mêmes. Mais d'ailleurs pourquoi s'aheurter à la ruïne d'une Nation qui nous laisse en repos ? Tel est le bon plaisir de certains esprits turbulens qui trouvent leur compte dans le desordre au préjudice des véritables intérêts du Prince, & aux dépens

de la tranquillité publique. Nous verrons le fruit de ces hautes espérances, garre l'accouchement de la Montagne. Je ne manquerai pas à nôtre retour de vous envoier une rélation exacte de nos exploits. J'aimerois mieux vous la porter moi-même, quoiqu'il arrive, croiez-moi toûjours,

Monsieur, vôtre, &c.

A l'Isle Sainte Hélene vis-à-vis du Monreal le 8. Juin 1687.

LETTRE XIII.

Mauvaise réüssite de la Campagne contre les Iroquois. Embuscade. Ordre à l'Auteur de partir pour les grands Lacs avec un détachement de Troupes.

MONSIEUR,

Si jamais homme a pesté contre sa malheureuse destinée, c'est moi. Il y a deux mois que je me repais de la douce idée du voiage de France. Figurez-vous avec quelle impatience j'attendois mon départ. Jamais Aman transi n'a mieux trouvé les momens des jours, & les jours des années.

Terminer des affaires importantes, travailler à ma fortune, voir ma famille, mes amis, & vous, ſur tout, Monſieur, qui m'êtes ſi cher, toutes ces penſées me chatoüilloient vivement l'imagination, & l'Amant le plus paſſionné ne peut ſe repreſenter une joüiſſance avec plus de plaiſir. Mais hélas! ces belles eſpérances ſont évanoüies, c'eſt comme ſi j'avois fait un agréable rêve, & mon biſarre deſtin, au lieu de me laiſſer embarquer pour la Rochelle, me relance au bout du Monde. Avant que d'expliquer l'énigme, je veux vous tenir parole, & vous rendre compte de nôtre glorieuſe Campagne, préparez-vous à écouter de merveilleux évenemens.

Mr. *de Champigni* ouvrit la Scéne par une belle & vaillante proüeſſe, voici ce que c'eſt. Vous n'aurez pas ſans doute, oublié que ce Monſieur l'Intendant avoit précédé de quelques jours la marche de nôtre armée. En effet, il fit le voiage en canot à l'abri d'une bonne eſcorte, & il arriva au Fort de *Frontenac* dix jours avant les troupes. Pour ne point perdre de tems, Mr. *de Champigni* annonça la rupture par une barbare hoſtilité. Il envoia trois cens Canadiens pour enlever deux Villages d'Iroquois, Villages ſituez à ſept ou huit lieuës du Fort. Les conquerans eurent bien-tôt expédié l'affaire. Etant arrivez vers le ſoir, ils n'eurent que la peine de

se jetter sur les habitans, & ces pauvres Sauvages qui ne se défioient de rien se virent en même-tems entourez, saisis & liez. Dans ce triste équipage on les conduisit à *Frontenac*. L'Intendant leur y fit une desagréable réception : il ordonna qu'ils fussent attachez de file à des piquets par le col, par les mains & par les pieds. Cependant nous partîmes de *l'Isle St. Hélene* le 10. de Juin & nous arrivâmes le 1. de Juillet à *Frontenac*. C'étoit déja pour nous un grand pas de franchi. Nous nous trouvions délivrez de ces Sauts, de ces Cataractes, de ces rapides, & de ces courans dont je croi vous avoir parlé dans l'entreprise de Mr. *de la Barre*, & nous nous sçavions très-bon gré d'avoir fini cette pénible & dangereuse route. Nous avions même fatigué au double de l'autre fois; car il ne s'agissoit plus d'un portage de canots; c'étoient des bâteaux pesans qu'il falloit haler à force d'hommes & d'amarres, qu'il falloit tirer à force de bras par ces chemins presque insurmontables. A nôtre débarquemeut nous aprîmes la glorieuse expédition des Soldats de Mr. *de Champigni*, & l'arrêt édifiant de ce Magistrat. Ne pouvant croire une si grande injustice, je me hâte d'entrer dans le Fort. J'y vis, en effet, ces enfilades d'*Iroquois* atachez comme je vous l'ai marqué. Ce spectacle m'attendrit, & me causa de l'indignation. Ce

qui me surprit le plus, ce fut de trouver ces prisonniers tous chantans. Je crus d'abord que c'étoit ou stupidité, ou Philosophie naturelle ; mais on me dit que c'étoit une coûtume établie chez tous les Peuples du Canada ; lorsqu'ils sont prisonniers de guerre, c'est par le chant qu'ils expriment leurs plaintes & leurs regrets. Cette mélodie dure nuit & jour, & leurs airs sont des *in promptu* composez sur le champ par la nature ou plûtôt par la douleur. Toute la lettre de leur Musique me paroissoit fort sensée, & j'aurois bien défié Mr. nôtre Intendant de pouvoir y répondre solidement. Jugez-en vous-même, Monsieur, voici les paroles que ces infortunez répétoient le plus souvent, vous les ferez noter par tel Musicien qu'il vous plaira ; pour les bien comprendre, il faut sçavoir que les Conquérans des deux Villages avoient égorgé les Vieillards, cette circonstance m'étoit échapée. « Quelle ingratitude ! quelle scele- « ratesse ! quelle cruauté ! s'écrioient-ils, « dans leurs lugubres & discordans con- « certs. Nous n'avons cessé depuis la Paix « de pourvoir à la subsistance de ce Fort « par nôtre pêche, & par nôtre chasse. « Nous avons enrichi les François de nos « Castors, & de nos autres Pelleteries, & « pour récompense, on vient traîtreuse- « ment dans nos Villages ; on massacre «

„ nos Peres & nos Vieillards ; on nous fait
„ Esclaves, & l'on nous tient dans une
„ posture où on ne peut se défendre des
„ moucherons, ni par conséquent attraper
„ le sommeil. On nous a fait souffrir mil-
„ le morts quand on a versé devant nos
„ yeux le sang de nos peres, & si l'on nous
„ conserve la vie, c'est pour nous la ren-
„ dre plus affreuse que la mort même.
„ Est-ce donc-là cette Nation dont les Jé-
„ suites prônent si fort la droiture & la
„ bonne foi ? Mais les cinq Villages au-
„ ront soin de nôtre vengéance, & nos
„ Compatriotes n'oublieront jamais l'hor-
„ rible violence qu'on nous fait. " C'est la substance de ce qu'ils chantoient, car vous vous doutez bien que je n'ai pas traduit leur Opéra mot-à-mot. Comme je passois ces pauvres souffrans en revûë, j'en aperçûs un de ma connoissance : c'étoit un homme de cinquante cinq ans, & qui m'avoit souvent régalé dans sa Cabane pendant les six semaines de service que je fis au Fort de *Frontenac* lors de l'entreprise de Monsieur *de la Barre*. Mon ami l'*Iroquois* sçavoit l'*Algonkin*. M'en étant donc aproché, je lui fis connoître en cette langue que son malheur me touchoit sensiblement; je m'offris de plus à le faire bien nourir tant qu'il resteroit au Fort, & à lui donner des lettres de recommandation pour mes amis

amis *de Monreal* quand on y tranſporteroit les priſonniers. Ma compaſſion le toucha, & il me dit qu'il voioit bien que la plûpart de nos gens déteſtoient la maniére très inhumaine dont on les traitoit ; mais il me remercia de mes offres, & me déclara qu'il vouloit partager en toute égalité la mauvaiſe fortune avec ſes compagnons. Tout le ſoulagement qu'il voulut de moi, ce fut que j'écoutaſſe le recit de leur avanture. Alors il me fit cette hiſtoire parlant de tout ſon cœur, comme vous pouvez-bien vous imaginer, & diſant les choſes avec une naïveté tout-à-fait touchante. Mais ſur tout, lorſqu'il vint à toucher l'endroit du maſſacre des Vieillards, il avoit peine à s'exprimer, tant la douleur le pénétroit, ſes paroles étoient entrecoupées de ſoûpirs & de ſanglots : il inſiſta auſſi beaucoup ſur tous les ſervices qu'il avoit rendus aux François, & il ne ſe laſſoit point de demander ſi des hommes étoient capables d'une ſi honteuſe méconnoiſſance. Enfin une abondance de larmes l'obligea de finir : *Quaque poteſt narrat, reſtabant ultima, flevit.* Je ne pouvois condamner aſſez en moi-même la dureté dont on uſoit envers ces innocens, mais le zéle de la juſtice m'emporta trop loin, & peu s'en fallut que je n'en fuſſe le martir. Comme j'avois actuellement l'eſprit occupé du déplorable ſort de

ces Iroquois, je vis quelques-uns de nos jeunes Sauvages qui, pour se divertir leur brûloient les doigts avec des pipes allumées. Je vous avouë que cette férocité me fit perdre patience; je donnai sur ces coquins à grands coups de canne, & si l'on m'avoit laissé faire, je crois que je les aurois assommez. Les Supérieurs informez de mon incartade me firent apeller, & après m'avoir réprimendé des grosses dents on m'envoia dans ma tente en arrêt. Cependant les Sauvages étoient en émeute; ils demandoient ma mort avec menace de retourner chez èux si on leur refusoit cette satisfaction. L'affaire étoit délicate, & l'on ne pouvoit se passer de leur secours. Ce qu'il y avoit de pis pour moi, c'est qu'ils vouloient être Parties, Juges, Bourreaux; entamer & finir le procès à coup de fusil. A vous dire le vrai, pendant tout ce fracas je me serois voulu d'une équité plus tranquille & moins entreprenante. Mais enfin l'on apaisa ces Messieurs les Sauvages. On leur fit accroire que j'avois bû, & qu'il y avoit une défense expresse de me dónner aucune boisson enivrante. Vous remarquerez, Monsieur, que l'ivresse est innocente chez ces peuples; ils la regardent comme un accès de phrénésie, & ils se moquent de nous de punir comme un crime ce qui s'est fait sans usage ni de raison, ni

de volonté. Pour mieux calmer la fureur de ces Sauvages, on leur promit de me mettre en prison au retour de la campagne; ils prirent le tout pour argent comptant, & j'en fus quitte pour cinq jours d'arrêt. On a mené les prisonniers à *Quebec*, & l'on dit qu'ils seront transportez en France pour servir dans les Galéres. Je reprens le fil de ma rélation. Le Sieur *de la Forest* Officier de Monsieur *de la Salle*, arriva au Fort dans un grand canot conduit par huit ou dix coureurs de bois. Il aprit à Monsieur de *Denonville* qu'un parti d'*Ilinois* & d'*Oumamis* aiant attendu les *Hurons* & les *Outaouas* au Lac de *Ste. Claire* s'étoient joints à eux, & marchoient vers la Riviere des *Tsonontoüans*, où l'on avoit marqué le rendez-vous général. Mr. *de la Forest* raporta aussi que Mr. *de la Durantais* avoit surpris avec le secours des Sauvages une petite Flote de Canots Anglois, qui alloit sous la conduite de quelques Iroquois, trafiquer avec les Nations des Lacs des Marchandises dont elle étoit chargée, & lesquelles se montoient bien à cinquante mille écus. Il dit de plus que Mr. *Dulhut* assisté de coureurs de bois & Sauvages, avoit aussi attrapé une autre troupe d'Anglois & d'Iroquois qui portoient des Marchandises à *Missilimakinac*, que les preneurs avoient partagé la capture entr'eux, & retenu les Iroquois prisonniers avec leur

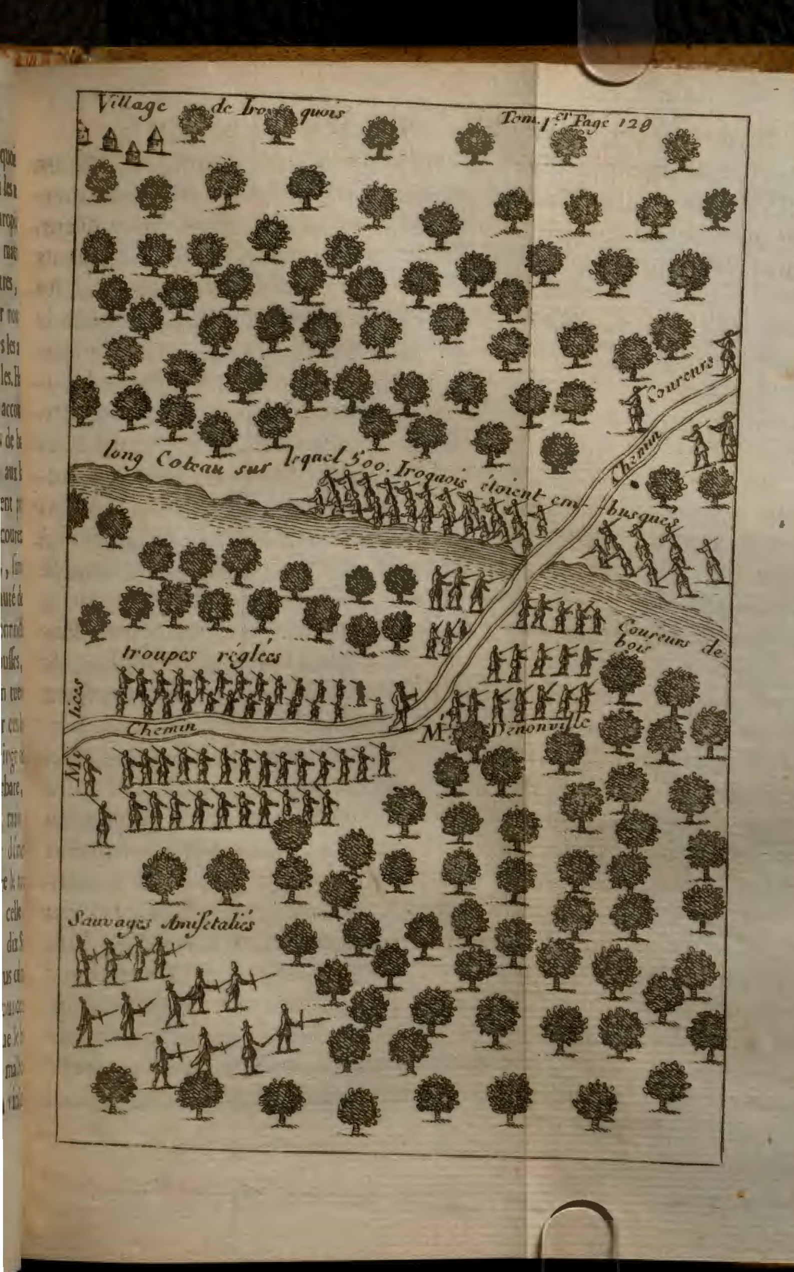
Chef nommé Major *Gregori*. Enfin, Monſieur *de la Foreſt* preſſa nôtre départ, & dit au Gouverneur Général qu'il n'y avoit point de tems à perdre ſi nous voulions joindre le ſecours des Lacs au rendez-vous commun. Dès le lendemain troiſiéme de Juillet toutes les troupes furent embarquées. Monſieur *de la Foreſt* qui ſe remit en canot au même-tems que nous, prit par le Nord du Lac la route de *Niagara* où il devoit attendre ce redoutable renfort. Nous allâmes à l'opoſite, & nôtre navigation fut fort tranquille à la faveur des calmes qui régnent preſque toûjours pendant cette ſaiſon. La rencontre ne pouvoit guére être plus heureuſe; à une heure près, Nous & nos Alliez ſerions arrivez enſemble à la Riviere des *Tſonontoüans*. Les Sauvages n'avoient garde de ne pas tirer un bon augure de cette heureuſe rencontre; ils ont l'ame tout-à-fait tournée à la ſuperſtition, & une bagatelle ſuffit pour exercer leur génie prophétique: ils prédirent donc de nôtre avanture la ruïne entiere de la Nation Iroquoiſe, les ſuites vous feront voir la juſteſſe du pronoſtic. Dès le ſoir même de nôtre débarquement on tira de l'eau toutes les voitures, ce que l'on fit à l'abri d'un bon corps de garde. A ce premier travail ſucceda la conſtruction d'un Fort. L'ouvrage n'étoit pas d'une grande défen-

se, ce n'étoient que des pieux; mais cela valoit mieux que rien pour enfermer les canots, les bâteaux & les bagages, & d'ailleurs on détacha quatre cens hommes sous le commandement du Sieur *Dorvillers* pour veiller à la garde de cette importante Forteresse. Le jour suivant on fit une exécution qui n'étoit assûrément point propre à attirer la benediction du Ciel sur l'entreprise, on fusilla très-injustement un jeune Canadien. Tout son crime étoit d'avoir servi de guide à l'une de ces deux troupes Angloise qui alloit trafiquer. Non-seulement il n'y avoit rien-là de capital, mais la chose étoit même fort innocente. Nous étions en paix avec l'Angleterre, & par conséquent ce Canadien qui n'étoit point esclave avoit la liberté de vivre avec les Anglois: d'ailleurs ceux-ci ont des prétentions sur les Lacs du Canada. Mais ce qui devoit suffire pour sauver la vie à ce malheureux, c'est qu'après avoir rendu de grands services au Roi, par une parfaite connoissance des Païs & des langues de ce continent, un Gouverneur Général eut la dureté de lui refuser la permission de continuër ses courses pour son petit commerce, ce qui l'obligea de se retirer à la *Nouvelle Angleterre*, où il fut reçû avec beaucoup de considération, & comme un homme fort utile: on n'eût aucun égard à cette jurispru-

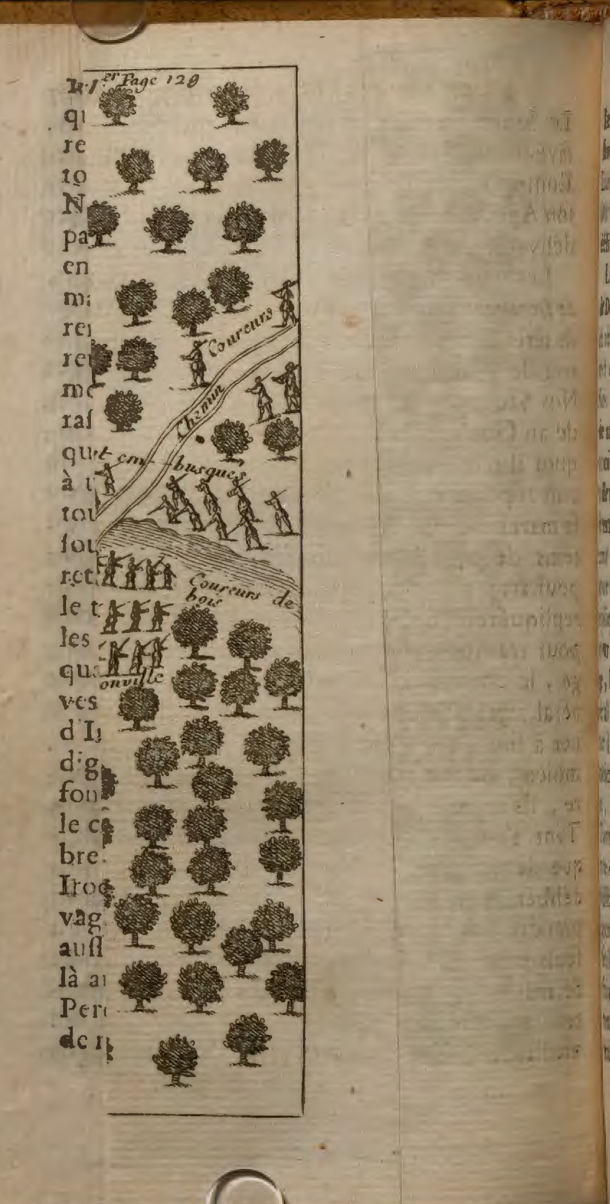
dence équitable, & l'innocent Canadien fut traité en deserteur, il se nommoit la *Fontaine Marion*. Après ce sacrifice de mauvaise odeur, on disposa tout pour aller le lendemain au grand Village des *Tsonontoüans*. Le portage des vivres & des provisions ne causa point d'embarras; chacun étoit muni de ses dix galétes, c'étoit toute nôtre cuisine. Il est vrai que la traite ne devoit être ni longue, ni difficile, nous n'avions que sept lieuës, le terrain étoit uni & toûjours dans un bois de haute futaie. L'Armée se mit donc en mouvement. Suivant l'ordre de la marche les coureurs de bois soûtenus d'une partie des Sauvages formoient l'avant-garde: Les troupes & les milices étoient comme le corps de bataille, & le reste des Sauvages étoit à la queuë, & faisoit l'arriére-garde. Le premier jour on ne fit que quatre lieuës, & on les fit sans rien découvrir. Le second jour nos découvreurs aiant encore pris les devans pousserent jusques aux champs du Village, & ne rencontrérent pas une ame, vous concevez bien qu'ils revinrent promptement nous annoncer cette bonne nouvelle; ils en étoient fiers & glorieux à proportion qu'ils s'imaginoient nous faire plaisir. En effet, sur cet agréable raport nous ne doutâmes point que l'ennemi n'eût pris la fuite, & nous flâtant d'attraper au moins

les femmes, & les enfans, & les vieillards, nous marchâmes sans ordre, & avec beaucoup de précipitation, on nous eut pris pour des chasseurs qui courent après un gibier abatu. Nous avançâmes ainsi lestement jusques à un quart de lieuë du Village, mais lorsque nous passions au pié d'un côteau nous ouïmes d'horribles cris qui furent accompagnez de plusieurs décharges de mousqueterie. C'étoient environ cinq cens *Tsonontoüans* qui s'étoient mis en embuscade sur ce côteau, nos coureurs de bois avoient passé & repassé à une portée de pistolet; mais ils n'avoient point aperçû ces Iroquois qui étoient couchez ventre contre terre, & qui n'avoient fait aucun mouvement. Ce danger imprévû fût un coup de foudre pour nos troupes. Toute l'armée perdit la tramontane; on ne voioit plus que des hommes saisis de fraieur, & qui couroient çà & là entre de gros arbres, sans sçavoir où. Il n'y avoit pas la moindre ombre de compagnie, de bataillon, ni d'aucun autre rang militaire. Nous tirions au hasard, & plus souvent contre nos gens que contre l'ennemi. On avoit beau crier, *à moi Soldats d'un tel Bataillon*, point de réponse, & l'obscurité étoit si grande qu'à peine se pouvoit-on distinguer de trente pas. Ce fut alors que l'entreprise me parut dans tout son impossible; je conçûs

que la nature avoit donné aux Iroquois un retranchement inabordable, & qui les mettoit à couvert de nous autres Européens. Nous étions donc dans un fort mauvais pas, graces à Messieurs nos Maîtres, les ennemis venoient déja fondre sur nous la massuë à la main, & suivant toutes les aparences ils alloient être nos Hercules. Heureusement que nos Sauvages plus accoûtumez que les François à ces sortes de bourasques se ralliérent ; ils font tête aux Iroquois; ceux-ci, qui ne s'attendoient point à une telle résistance, plient, & courent à toutes jambes vers leurs Villages, sans se soucier ni de l'ordre, ni de la beauté de la retraite. Mais nos Alliez, qui connoissent le terrain, se mettent à leurs trousses, & les poursuivent de si prés qu'ils en tuérent quatre-vingt : nous vîmes revenir ces braves portant en trophée quatre-vingt têtes d'Iroquois. Cette métode est barbare, & digne de ceux qui l'observent ; mais au fond le moien est infaillible pour démêler le courage, & pour sçavoir au juste le nombre des morts. Nôtre perte passa celle des Iroquois ; cent de nos François, & dix Sauvages restérent sur la place. Nous eûmes aussi une vingtaine de blessez : de tous ceux-là aucun ne me fit plus de pitié que le bon Pere Angeleran Jesuite ; il eût le malheur de recevoir un coup de fusil dans sa virilité :



Village de Iroquois
Tom. 1er Page 129
long Coteau sur lequel 500. Iroquois étoient embusqués
Chemin
Coureurs
troupes réglées
Coureurs de bois
Chemin
M. Denonville
Sauvages Amistalies


T. 1.er Page 129
Coureurs
Chemin
embusques
Coureurs de bois

Le Saint homme reçût cela comme une faveur du Ciel ; il baisa la main qui le faisoit Eunuque, & se crût plus privilégié dans son Apostolat que Saint Paul, puisqu'on le délivroit de l'écharde.

Les vainqueurs firent present à Monsieur *de Denonville* de leur affreux butin. Cet amas de têtes d'hommes faisoit horreur, & inspiroit de l'indignation contre nôtre espéce. Nos Sauvages en faisant cette belle offrande au Gouverneur lui demandérent pourquoi il n'avançoit pas. Monsieur *de Denonville* répondit qu'il étoit obligé de suspendre sa marche pour donner aux Chirurgiens le tems de penser les blessez. Vous perdez pour trop peu de chose un tems si précieux, repliquérent-ils, faites faire des brancards pour transporter vos blessez jusqu'au Village, le chemin n'est pas long. Nôtre Général rejetta le conseil, & tâcha de les amener à son sentiment ; mais il n'y eut pas moien, & pour tout ce qu'on pût leur dire, ils ne voulurent jamais en démordre. Tant s'en faut. S'étant assemblez, quoique de plus de dix Nations differentes, ils délibérérent sur le parti qu'ils avoient à prendre, & la résolution fut qu'ils iroient seuls achéver l'exécution du dessein. Ces fuiards, disoient-ils, n'auront osé nous attendre, & nous enleverons au moins, les vieillards, les femmes, & les enfans,

Comme ils partoient dans cette bonne disposition, Mr. *de Denonville* rompit le coup. Il les fit prier, par interprête, de ne le point quitter, de ne point s'éloigner de son camp; il les fit exhorter de vouloir bien seulement se reposer ce jour-là, donnant sa parole que dès le lendemain il iroit avec eux porte le fer & le feu chez les ennemis. La proposition qui d'elle-même, étoit assez raisonnable ne plût point du tout aux Sauvages; la plûpart s'en retournérent chez eux, & disoient pour justifier leur conduite, „ que les François n'alloient point ronde„ ment en besogne, qu'ils ne vouloient „ point la guerre de bonne foi, & qu'ils „ sembloient avoir plus d'envie d'éprouver „ les Iroquois que de les combattre, puis„ qu'ils perdoient volontairement les plus „ belles occasions; que quand l'intention „ des François seroit droite, ils prenoient „ l'allarme trop vîte, & que leur courage „ ne duroit pas plus qu'un feu de paille; „ qu'on faisoit un grand honneur à eux „ Guerriers Sauvages de les apeller de „ toutes parts pour brûler des Cabanes d'é„ corce qui étoient des ouvrages de trois „ ou quatre jours; Que les habitans de „ ce Village se souciéroient fort qu'on ra„ vageât leurs moissons, comme si la Na„ tion Iroquoise n'avoit pas assez de bled „ d'Inde pour les faire subsister; qu'enfin

c'étoit pour la seconde fois que le Gou- «
verneur de Canada leur donnoit la pei- «
ne de le venir joindre inutilement, que «
désormais il n'y auroit ni promesses, ni «
protestations qui pussent les tirer de chez «
eux. Voilà l'honnête adieu que nos Al- «
liez nous firent en prenant congé de nous. Les sentimens furent partagez sur cette affaire. Les uns condamnoient le procedé du Général, & disoient que la raison des blessez n'étoit point valable : d'autres loüoient la fermeté de Monsieur *de Denonville*, & la soûtenoient très-raisonnable. Pour moi, je me raporte, & j'opine des deux oreilles ; je sçai que ceux qui tiennent le timon sont les plus embarassez, & content d'avoir raporté le fait tel qu'il est, je ne m'embarque point dans la question de droit. Le jour suivant on tint parole aux Sauvages qui étoient restez ; on mit les blessez sur des brancards, toute la grande armée décampa, & nous marchâmes droit au Village. Nous n'y trouvâmes d'animaux tuables que des chevaux, des bœufs, de la volaille, & quantité de cochons, mais point d'hommes, les sages Iroquois avoient eu la précaution de mettre le feu à leurs Cabanes, & de se retirer. On se répentit alors de n'avoir pas crû les Alliez ; mais les bonnes ames voiant que c'étoit autant de tuërie épargnée en avoient de la joie. Les

plus fâchez passérent leur mauvaise humeur sur le bled d'Inde ; on vous le renversoit à grands coups d'épée, nous emploiâmes cinq ou six jours à cette vigoureuse occupation. Comme nous ne faisions que nous animer par cette fureur martiale, nous avançâmes jusques à trois lieuës toûjours battant nôtre ennemi le bled d'Inde. Nous trouvâmes la deux petits Villages abandonnez de la même maniére que le précédent, & il ne tint qu'à nous d'y faire une grosse provision de cendres. Au reste, nous avions le plaisir de voir un beau Païs ; rien n'étoit plus agréable que la Campagne, & les Bois étoient tout plantez de Chênes, de Noiers, & de Châtaigners sauvages. Couverts de lauriers poudreux d'avoir fait ainsi fumer trois Habitations au seul bruit de nos approches, nous traversions ces charmantes solitudes comme en triomphe, & accompagnez de nos bêtes prisonniéres, sur tout de tant de cochons, nous regagnâmes le bord du Lac. Aprés deux jours d'un repos si bien mérité nous nous embarquâmes pour *Niagara*, la Navigation étoit de trente lieuës, & nous la fimes en quatre jours. On n'en mit que trois aussi tôt aprés nôtre débarquement à construire un Fort de pieux à quatre bastions. Il est situé au Sud sur un côteau au pied duquel le *Lac Errié* se décharge dans le *Lac de Frontenac*. On doit

le pourvoir de vivres & de munitions pour huit mois ; il sera défendu par cent vingt soldats, & Mr. *des Bergéres* les commandera sous les ordres de Mr. *de Troyes*. Cet ouvrage a fort édifié nos bons amis les Sauvages : ils en marquérent hier leur réconnoissance à Mr. *de Denonville* en prenant congé de lui. Ce fut le texte de leur harangue, car jamais ils n'arrivent ; ni ne s'en vont que la harangue à la bouche. Ils dirent donc à Mr. le Gouverneur qu'étant obligez de se séparer, ils étoient ravis de laisser à *Niagara* une Forteresse placée si avantageusement, & si propre à leur servir de retraite dans leurs courses contre les Iroquois. " Tu nous a promis, ajoûtérent-ils, de ne finir la guerre qu'après avoir " exterminé les cinq Nations, ou du moins " qu'après les avoir contraintes de se reti- " rer ailleurs ; nous nous réposons sur ton " engagement, & nous espérons que tu " tiendras parole en homme de bien. Tu " ne pourrois conclure un accommode- " ment avec nos ennemis communs, sans " deshonorer ta Nation, & sans causer la " ruïne de ses fidéles Alliez. Mr. *de De- " nonville* n'avoit garde de ne les pas fortifier dans ces douces espérances. Il assura ces Sauvages qu'ils ne venoient de voir qu'un petit essai de ses projets contre la Nation Iroquoise, & qu'il leur gardoit bien d'au-

tres proüesses ; qu'enfin il avoit juré la perte de cette barbare Nation, & que malgré toute la résistance qu'elle pourroit faire, elle seroit noiée dans son propre sang, ou contrainte de se retirer du côté de la Mer. Avec ces belles paroles les bonnes gens s'en allérent les plus contens du monde, & ils chantoient déja l'épitaphe du dernier Iroquois.

A peine les Sauvages furent-ils partis que nôtre Général me fit apeller : je crus qu'il vouloit m'entretenir sur mon prochain voiage de France, mais j'étois bien la dupe de mon souhait. Il me dit que comme je parlois bon Sauvage, il avoit jetté les yeux sur moi pour commander un détachement que nos Alliez avoient demandé pour couvrir leur Païs, & que quant à l'ordre qu'il avoit reçû de m'accorder un congé, c'étoit son affaire, & qu'il se chargeoit de s'en disculper à la Cour. Je restai immobile comme une statuë à ce compliment dont j'étois fort éloigné de me défier: il fallut dire oüi néanmoins, & c'est ce que je fis en enrageant de la meilleure grace qu'il me fut possible. En effet, je me prépare à faire ce voiage si différent pour mes intérêts, & pour mon plaisir, du voiage de France. Je fais actuellement mes adieux, & mes amis s'empressant à me consoler de ce contre-tems. Les uns me procurent de

bons soldats ; les autres me donnent des hardes, des livres, du tabac & cent autres menuës nécessitez qu'ils peuvent recouvrer aisément à la Colonie. Je me suis heureusement garni de mon Astrolabe en partant de *Monreal*, avec lequel je pourrai prendre les hauteurs de ce Lac. Il ne me sera pas moins utile dans mon voiage, qui sera de deux ans ou environ selon toutes les aparences. Les soldats qu'on me donne sont vigoureux & de bonne taille, & mes canots sont grands & neufs. Je dois aller en compagnie de Mr. *Dulhut* Gentilhomme Lionnois, qui a beaucoup de mérite & de capacité, & qui a rendu des services très-considérables au Roi & au Païs. Mr. *de Tonti* doit être aussi de la partie ; Il y a une troupe de Sauvages qui sont prêts à nous suivre. Mr. *de Denonville* partira dans deux ou trois jours pour s'en retourner à la Colonie par le Nord du *Lac de Frontenac*. Il doit laisser en passant au Fort du même nom, autant d'hommes & de munitions qu'en celui-ci. Je vous envoie quelques lettre par mes parens, à qui je vous prie de les faire tenir sûrement. Je vous écrirai l'année prochaine, si j'en trouve l'occasion en vous envoiant la rélation de mon voiage.

Je suis, Monsieur vôtre, &c.

A Niagara *le* 2. *Août* 1687.

LETTRE XIV.

Départ de Niagara. *Rencontre des* Iroquois *au bout du portage. Suite du voiage. Briéve description des Pais situez sur la route. Arrivée de l'Auteur au Fort* Saint Joseph *à l'embouchûre du* Lac des Hurons. *Arrivée d'un parti* des Hurons *à ce Fort. Le coup qu'ils firent. Leur départ pour* Missilimakinac. *Rencontre du frere de Monsieur* de la Salle *miraculeusement conduit. Description de* Missilimakinac.

MONSIEUR,

La méchante nouvelle que vous m'annoncez ne me surprend point du tout. J'avois bien prévû que la chose tourneroit de même ; & prévoiant la perte de mon bien infaillible, je ne comptois plus que sur la Cappe & l'Epée. J'ai reçû ce revers d'assez bonne grace. Ne m'en faites pas un grand mérite ; il y a dans ma Philosophie pour le moins autant de matiére que de raisonnement. Je ne laisse pas de suivre vôtre avis ; il me paroit fort bon Je fais donc une tentative à la Cour, j'écris en ce Païs-là ; mais à vous dire le vrai je n'espére rien,

ce seroit une espéce de miracle si le bon droit y triomphoit de la faveur. Cependant je ne veux pas que mon malheur vous fasse rien perdre : si l'on est injuste à mon égard, je ne dois pas pour cela vous manquer de parole. Je vous ai promis une rélation de mes courses, je vais m'aquiter, tenez-vous bien en garde contre le sommeil.

Je m'embarquai à *Niagara* le troisiéme jour d'Août. Le Vaisseau Amiral de ma Flote que je montois, comme de raison, étoit un vaste canot, huit Soldats du détachement en faisoient tout l'équipage, & toute la manœuvre. Aussi fier sur mon fragile bord, qu'un Doge de Venise sur son Bucentaure. J'ordonnai dès le même jour qu'on fit rame, & l'on remonta trois lieuës contre le courant du Détroit, ce fût nôtre premiere & unique Navigation. Le premier objet que je vis à nôtre descente. Ce fut Mr. Grisolon de la Tourete frere de Mr. Dulhut. Le Sr. Grisolon fût plus heureux que sage, il étoit venu-là de *Massilimakinas* escorté du seul canot qui le portoit, & dans le dessein de joindre l'armée, Dieu lui fit une belle grace de ne point rencontrer les Iroquois, son canot n'étoit-il pas apendable à une Chapelle miraculeuse. Le lendemain fut pour nous une rude journée : il nous falut user de reconnoissance envers nos canots, leur rendre le bon office que

nous en avions reçû, en un mot chargez navire & fret sur nos épaules. Cette fatiguante Caravanne étoit de deux mortelles lieuës une & demie au dessus du Saut de *Niagara*, & demie au-dessus, cela se nomme le Grand Portage du Sud. O le maudit portage! Imaginez-vous, Monsieur, que d'abord, & comme pour se dégourdir les jambes, il faut grimper sur trois montagnes. Il est vrai qu'après cela on respire dans un chemin uni est battu, mais il est fort ennuieux: à tout moment on se croit à la merci des Iroquois, & ces vilains Messieurs se seroient fait un amusement de nous assommer à coup de pierres. Nons volions donc sur les aîles de la peur. Je n'ajoûterai pas néanmoins, & sans regarder derriere nous; car les allarmes étoient fréquentes, la crainte les multiplioit, & l'on ne pouvoit veiller trop exactement. Lorsque nous étions dans ses transes, quelques-uns de nos Coureurs vinrent tous hors d'haleine nous avertir qu'ils avoient découvert environ un millier d'ennemis. Quel coup d'éperons, sans déliberer, sans même réflechir, il fut conclu à la pluralité des voix que la vie étoit plus noble que le bagage, nous abandonnâmes plus de la moitié de nôtre charge pour nous tirer au plus vîte d'un si mauvais pas. Il ne s'en fallut pourtant guére que nous n'y restassions. Le péril étoit commun à tout le

détachement ; mais quatre Sauvages & moi, nous en eûmes bien la meilleure part. Je m'étois écarté avec eux environ de cent pas du chemin, pour voir le Saut de *Niagara.* Pure gasconnade vous écrierez-vous, est-il tems d'être curieux quand il est question de sauver sa vie. Je vous permets d'en croire ce qu'ils vous plaira. Ce que je vous donne pour certain, c'est qu'un quart-d'heure après que je me fus détaché de la troupe, je vis accourir nos découvreurs qui m'aprirent que les *Iroquois* aprochoient. Jugez si je perdis le goût de la curiosité : nous réjoignîmes promptement le gros. On n'eût que le tems de se rembarquer, & à peine étions-nous hors de la portée des armes que nous vîmes paroître ces mille Sauvages sur le bord du Détroit. Je vous avouë que je me sus fort bon gré de nôtre diligence. Si j'étois tombé entre les mains des *Iroquois* cela m'auroit chagriné tout de bon. Ce sont des Maîtres tout-à-fait incommode; le premier ordre qu'ils vous donnent c'est de vous laisser rôtir à petit feu. On peut dire à la lettre de ces bourreaux ce qu'un Italien disoit joliment de l'amour, passe pour mourir, la moitié n'est qu'une négative; mais être brûlé vif, c'est trop; *Il morir e niente, ma il vivere bragiando, e troppo.* Je fremis quand j'y pense, & sortons bien vîte de la cuisine des *Iroquois.* Il vaut mieux vous donner une

description du Saut de *Niagara*. Ce Cataracte est d'un aspect éfraïant. Figurez-vous sur une hauteur de sept ou huit cens pieds une nape, ou une eau de demi-lieuë de largeur. Vers le bord de ce sommet liquide s'éléve une Isle penchante, & que l'on croiroit à l'œil prête à culbuter jusqu'au pied de la montagne : Cette Isle est environnée de courant qui sont d'une rapidité extraordinaire. Les animaux terrestres & les poissons y sont souvent atrapez; car dès qu'ils ont seulement traversé un demi-quart de lieuë au-dessus du Saut, ces mêmes courans les entrainent & les font tomber. La chûte de ces pauvres bêtes est une bonne manne pour les *Iroquois*; il y en a toûjours une cinquantaine à deux lieuës de-là, qui viennent en canot tirer les poissons & les animaux qui se sont tuez en tombant. Il y a de plus en cet endroit-là une singularité bien remarquable, c'est que trois hommes peuvent aisément passer de front entre la cascade & le pied du rocher, sans recevoir que quelques goûtes d'eau. Je reviens à nôtre voiage.

La proximité de ce Bataillon Sauvage que j'ai laissé sur le bord du Détroit operoit sur nos bras une vigueur merveilleuse : on rama toute la nuit mais d'une grande force, & il n'y avoit personne dans nôtre troupe qui n'eut souhaité être un de ces fameux Geants à cent bras. Le matin nous

arrivâmes à l'embouchûre du Lac Errié. Cet endroit eſt rapide, mais la joie que nous avions de nous trouver-là, ne nous permettoit pas d'y faire réfléxion. D'où venoit cette joie? direz-vous C'eſt que quand nous fûmes-là, nous n'avions plus rien à craindre des *Iroquois*. Leurs canots ne ſont pas propres pour naviguer dans ces Lacs ; comme ils les conſtruiſent d'écorce d'ormeau, ils n'aprochent pas de la legéreté ni de la vîteſſe des nôtres qui ſont d'écorce de bouleau. D'ailleurs les canots à l'Iroquoiſe ſont d'une figure extravagante, ils ont beaucoup de largeur ; trente hommes y peuvent ramer tout à la fois, aſſis, ou debout, quinze à chaque rang ; mais le bord du canot eſt ſi bas qu'un peu de vent ſuffiroit pour le renverſer, & voilà ce qui rend aux *Iroquois* la navigation des Lacs impoſſible. Nous côtoiâmes donc le Nord du Lac Errie à la faveur des Calmes qui régnent ordinairement en Eté, principalement dans les endroits Méridionaux. Nous paſſions le tems le long cette Côte à la pêche, mais nous y eûmes encore un autre divertiſſement, c'étoit de voir des troupeaux de cinquante à ſoixante Coc-d'Inde exercer leurs jambes, & courir d'une vîteſſe incroiable ſur le Rivage. Nos Sauvages empêchoient bien que tous ces Jéſuites ne d'échantaſſent trop à la courſe ; ils en tuoient aſſez che-

min faisant pour nous en régaler, & en échange nous leur faisions part de nôtre poisson. Nous continuâmes ainsi nôtre route jusqu'à une longue pointe qui avance quatorze ou quinze lieuës dans le Lac. On y moüilla l'ancre le vingt-cinq d'Août, (je me sers de cette Phrase Marine pour faire honneur à nôtre navigation.) La rencontre de ce Promontoire nous jettoit dans une fâcheuse alternative. Il falloit se résoudre ou à faire un portage, ou à côtoïer sur trente-cinq lieuës d'eau: le portage est tuant, mais celui-ci n'étoit que de deux cens pas, si bien qu'il fut préféré à la navigation, non seulement pour gagner du tems, mais beaucoup plus, parce que c'étoit autant de diminution sur la chaleur qui étoit alors brûlante. Je ne suis pas un Journaliste fort savant comme vous avez bien pû vous en apercevoir, & vous devez me savoir gré de ce que je vous épargne un calcul stérile & ennuieux. Passons-donc du vingt-cinquiéme d'Août au sixiéme de Septembre. Ce fut ce jour-là que nous entrâmes dans le Détroit du Lac Huron: ce Détroit est un courant assez foible, & qui n'a guére plus d'une demi-lieuë de largeur; nous le remontâmes jusqu'au Lac de *Sainte Claire* qui a douze lieuës de circuit.

Nous côtoïâmes ce Lac d'un bout à l'autre; après-quoi on rentra dans le Dé-

troit, où nous réfoulâmes six lieuës pour gagner l'entrée du Lac *Huron*. La Flote arriva le quatorze à ce Port, & dès le même jour se fit le débarquement. Au reste, pour vous récompenser de tant de jours que j'ai suprimez dans la Rélation de mon voiage, & pour mettre quelque chose dans ce vuide, il faut vous aprendre ce que c'est que le Détroit du Lac *Huron*. Rien n'est plus agréable aux yeux que la rive, & que le bordage de cette eau; si vous aimez le Phébus ce Païsage est un vrai jardin planté par les mains de la nature; attendez s'il vous plaît, le terme de *Jardin* est inconnu, celui de Verger est plus propre; car ce sont des arbres fruitiers de toutes les espéces: il est vrai que ces fruits n'étant point cultivez font plus de plaisir à la vûë qu'au goût; mais la prodigieuse quantité qu'il y en a fait un très-bel effet. Les Cerfs & les Chevreuils se donnent cariere sur ces Rivages; on voit ces animaux simboliques des bons ou malheureux Maris s'y promener à grosses bandes. Comme ils font leur domicile & leur chez soi de plusieurs petites Isles situées sur cette eau, nous avions l'honnêteté de nous arrêter en passant pour leur rendre visite, nous frapions à leur portes, ou ce qui revient au même, nous bations l'Isle, mais ces Insulaires peu polis, & qui ne connoissent point l'hospitalité, ou qui peut-être,

& non ſans fondement, nous prenoient pour des hôtes à la dragonne, deſertoient de chez eux, & ſe lançoient à l'eau pour traverſer à la nage en terre ferme ; mais nos canoteurs diſperſez çà & là au tour de l'Iſle, les aſſaſſinoient de guetapant dans le trajet.

Après avoir mis pied à terre nous allâmes à ce Fort où je devois établir le Siége de mon Empire. Meſſieurs Dulhut & Tonti me déclarérent en arrivant qu'ils prétendoient ſe repoſer quelques jours ; les Sauvages qui nous avoient accompagnez en dirent autant, & vous concevez bien que je ne m'y opoſai pas. Monſieur Dulhut avoit de grands droits ſur ce Poſte ; il l'avoit fait élever, & les coureurs de bois qu'il y avoit mis le gardoient à ſes dépens. Cette Garniſon Sauvage eut bien de la joie de nôtre arrivée : des coureurs de profeſſion être enfermez ? cela ne quadroit point, auſſi cédérent-ils de bon cœur la Place au détachement, on leur permit donc d'aller où bon leur ſembleroit, & ils partirent avec nos Sauvages pour ſe mettre en courſe, chacun du côté qu'il croiroit le meilleur. Je pris cette occaſion pour remplir mon Magaſin de bled d'Inde : ce n'eſt pas que les coureurs n'en euſſent ſemé, mais quoique l'eſpérance de la récolte fut très-belle, cela ne devoit ſuffire tout au plus que pour le courant. Je réſolus donc de faire partir deux

deux canots sous la conduite de quelques soldats ; mais comme j'étois en peine quelle Marchandise je devois envoier pour l'échange, Monsieur *Dulhut* me conseilla d'envoier du Tabac de Bresil, comme étant une denrée fort bonne pour la troque, & il m'en donne le plus obligeamment du monde un rouleau de deux quintaux, je le confiai à mes soldats pour le trafiquer. J'aurai toute ma vie beaucoup de reconnoisse pour cette générosité de Monsieur *Dulhut*, & d'autant plus que je crains fort que le Trésorier de Marine, ne le remboursant pas, ne lui laisse tout le prix d'une si belle action ; ce ne seroit pas le premier prêt à ne jamais rendre que ce galant homme auroit fait au Roi. Mes soldats négocians revinrent vers la fin de Novembre ; outre la Marchandise qu'ils avoient ordre d'aporter, ils en voituroient une que je n'attendois pas, c'étoit un Jesuite nommé le *Révérend Pere Avenau*. Il nous prêcha le Carême, mais ni lui, ni nous n'avions pas besoin de morale pour pratiquer l'abstinence, nous étions dans une disette de vivres qui nous faisoit jeûner à la Thébaïde. Pour consolation, mes nouveaux revenus m'annoncérent la prochaine arrivée d'un parti de nos bons amis les *Hurons* : ces braves quitoient leurs Villages pour aller traverser les *Iroquois* dans la chasse aux Castors, &

ils avoient résolu de faire quelque séjour à nôtre Fort pour se reposer. Cependant nous manquions de tout excepté du mauvais pain. Monsieur *de Denonville* m'avoit promis quelques chasseurs, le nommé *Turcot* célébre coureur de bois devoit aussi arriver au commencement de Décembre avec quatre de ses camarades, mais pas un de tous ces exterminateurs de bêtes ne parut. Ainsi nous étions en mauvaise posture, & nos entrailles auroient crié long-tems famine, si quatre Canadiens jeunes & adroits ne s'étoient chargez de la provision; ils voulurent bien passer l'Hiver avec moi, & nous profitâmes grassement de leur chasse.

Enfin nos hôtes les *Hurons* nous tombérent sur les bras, & firent comme vous pouvez croire un grand ravage sur nos crochets: le parti étoit nombreux, j'ai oublié combien ils étoient, mais je me souviens que leur Chef de guerre se nommoit *Saentsonan.* Comme c'étoit au mois de Décembre, & que les glaces commençoient à rendre la navigation impraticable, ce Commandant me laissa les canots, & le bagage pour les garder jusqu'au retour. Cet essain d'avanturiers préféra donc la route de terre, & partit pour le Fort de *Niagara*, où ils devoient prendre langue avant que d'aller chercher l'ennemi. Depuis leur départ

de *Niagara* ils marchérent cinquante lieuës vers les habitations Iroquoises sans rien découvrir; pour sçavoir la discipline militaire des *Hurons*, vous nôterez, s'il vous plaît, Monsieur, que cinquante lieuës de marche sont chèz eux dix journées de guerrier. Car les bonnes gens sont fixez à cinq lieuës par jour, & il n'y auroit qu'une inévitable nécessité qui leur feroit faire plus ou moins du chemin. Vers la fin du dixiéme jour les coureurs du bataillon aperçûrent des traces de chasseurs; on pouvoit les remarquer d'autant plus aisément qu'il y avoit un pied de neige sur la terre. Ces découvreurs bien contens ne manquérent pas à suivre les traces, & après avoir marché toute la nuit, ils abordérent à un petit Hameau de six Cabanes, dont chaque pouvoit contenir dix hommes. Ils révinrent en toute diligence faire part de cette bonne nouvelle à leurs gens. Alors tout le parti fit hâlte: ils se barbouillérent le visage, cérémonie d'une merveilleuse influence pour vaincre; ils mettent leurs armes en état & ils tiennent chapitre sur la maniére dont on doit s'y prendre pour réüssir dans cette glorieuse expédition. Le résultat du Conseil fut qu'on empêcheroit les *Iroquois* de sortir de leurs Cabanes, & que pour cela chaque porte seroit gardée par un *Huron*, qui la massuë à la main, assommeroit ceux qui

voudroient sortir ; que cependant le reste du parti feroit un feu continuel. Ce projet fut exécuté fort heureusement. On cribloit à coups de fusil ces Cabanes, qui ne sont que d'écorce ; ces misérables *Iroquois* en étoient tuez ou blessez, & s'ils tâchoient de se sauver, ils trouvoient à la porte une mort infaillible. Le carnage fut grand ; quarante-huit *Iroquois* restérent sur la place, il n'en restoit plus que seize dont quatorze furent faits prisonniers avec quatre femmes: les deux autres s'enfuïrent, mais n'aiant pas eu le tems de faire aucune provision, pas même de s'habiller, leur sort étoit plus triste que celui des morts ; on ne doute point qu'ils n'aient été déchirez des bêtes, ou qu'il n'aient péri de misere dans les bois. Nos *Hurons* ne perdirent que trois hommes. Vous ne doutez pas que ces vainqueurs ne fussent bien fiers de ce noble exploit: sur leurs principes de barbarie, ils s'imaginoient avoir fait la plus belle proüesse du monde ; mais comme ils craignoient que quelque parti *Iroquois* plus fort que le leur ne vint gâter leur victoire, ils se hâtérent de revenir à nôtre Fort.

Parmi ces quatorze esclaves ou prisonniers, (car ce sont termes Synonimes chez les Sauvages) que nos *Hurons* avoient fait, il s'en trouva trois qui étoient du nombre de ces mille *Iroquois* qui nous firent tant courir de peur au grand portage de *Niagara*.

Je leur demandai des nouvelles du Païs, & ils m'aprirent que huit cens hommes de leur Nation bloquoient le Fort de *Niagara*, & que cette troupe avoit dessein de venir ensuite me bloquer aussi. Cela ne me fit point du tout de plaisir. Ce n'est pas que je craignisse d'être attaqué; les Sauvages ne sont nullement dangereux de ce côté-là. Une guerre ouverte n'est point leur fait, encore moins un Siége; ils ne seroient pas gens à s'opiniâtrer devant une Contrescarpe, non pas même à saper une palissade: ainsi j'étois fort en repos sur la conservation de mon poste. Mais je craignois d'être affamé; naturellement je n'aime pas le jeûne, & la bonne chére & moi sommes d'une fort grande intelligence. J'avois donc peur que ces *Iroquois* n'empêchassent nos chasseurs de sortir, auquel cas il eut falu se réduire à la petite portion, encore n'eût-elle duré que trop peu. Toute la précaution que je pûs prendre dans une conjoncture si fâcheuse, fut d'engager mes hôtes les *Hurons* à se joindre avec nos chasseurs; ils le firent d'assez bonne grace pendant les quinze jours qu'ils restérent au Fort, & par ce moien-là je fis une petite provision de vivres boucanées. Après cela comme le danger aprochoit, il falloit se tenir sur ses gardes. La chasse finit & nous nous renfermâmes dans l'intérieur de nôtre foible Citadelle. Ce-

pendant je voiois avec chagrin nos vivres diminuër, j'apréhendois que la néceſſité ne nous forçât à déloger de nôtre poſte. Après avoir bien rêvé aux moiens d'éviter ce malheur, je ne trouvai point d'autre expédient que celui de haſarder un voiage à *Miſſilimakinac*, pour acheter des bleds chez les *Hurons* & les *Outaouas* ? Je réſolus de ne me raporter de cette affaire qu'à moi-même; & je quitai mon poſte quoique bloqué pour aller faire le mêtier du Marchand. Une telle conduite ſeroit cenſurée dans vôtre ancien monde, mais dans nôtre nouveau l'on n'y regarde pas de ſi près, & la voix de l'Héroiſme y eſt beaucoup plus large. Je donnai donc mes ordres, & pour mon embarquement, & pour la garde du Fort, que je confiai à quelques ſoldats qui ſe conſoloient de nôtre départ par le plaiſir de pouvoir vivre un peu plus au large. Les préparatifs de nôtre voiage ſe firent ſans obſtacle, c'eſt qu'aparemment Meſſieurs les *Iroquois* n'avoient pas jugé à propos de nous bloquer du côté de l'eau; quoiqu'il en ſoit, nous entrâmes paiſiblement dans nos canots le premier d'Avril, & à la faveur d'un petit vent de Sud-Eſt, nous traverſâmes, mais lentement la Baye de *Saguinan*. C'eſt un petit Golfe qui a ſix lieuës de large. Vers le milieu ſont deux petites Iſles où l'on peut ſe mettre à l'abri lorſque le vent

se met de mauvaise humeur. Toute la Côte que je vis dans ce trajet est entremêlée de rochers & de batures, entre lesquelles il y en a une qui n'a guére moins que six heures de traverse. De cette premiere navigation à l'endroit nommé l'*Anse du Tonnerre* on compte trente lieuës. On les fait assez agréablement, la Côte étant saine, les terres basses, principalement le long de la Riviere aux sables que l'on trouve à moitié chemin. Depuis l'*Anse du Tonnerre* jusqu'à l'embouchûre du Lac des *Ilinois*, il nous restoit encore trente lieuës de navigation : elle nous sembla beaucoup plus longue que la précédente ; nous dansions violemment au soufle d'un vent d'Est-Sud-Est, & les vagues nous ménacérent plus d'une fois de nous livrer aux poissons. Arrivé pourtant à l'embouchûre du Lac des *Ilinois*, nous y joignîmes une bonne compagnie; c'étoient outre le parti des *Hûrons* qui avoit détruit le Hameau de six Cabanes *Iroquoises*, quatre ou cinq cens *Outaoüas* qui avoient chassé le Castor pendant l'Hiver, qui retournoient à leurs Villages par la Riviere du *Saguinan*. La grande quantité de glaces dont le Lac étoit tout couvert nous empêcha tous d'avancer ; on fit une station de quatre jours; mais enfin l'eau étant dégagée on rémit à la voile, & nôtre nombreuse Flote traversa le Lac fort heureusement. Le 18. d'Avril

nous arrivâmes à *Missilimakinac*. La premiére chose que les *Hurons* de nôtre troupe firent, ce fut de tenir Conseil sur la destination de leurs quatorze prisonniers *Iroquois*. Ils en partagérent douze entr'eux; ils firent present de deux autres, du treiziéme à Monsieur de *Juchereau*, Commandant du lieu, & du dernier aux *Outaouas*. Qui vous donneroit à déviner, Monsieur, qui de ces deux esclaves avoit eu le meilleur sort, vous gageriez cent contre un que ce fut celui de Mr. de *Juchereau*. En effet, le bon sens dicte qu'un Officier François & Chrétien, doit être plus humain que des Sauvages. Vous vous trompez fort, néanmoins. Mr. de *Juchereau* n'eut pas plûtôt reçû son *Iroquois* qu'il se donna le joli divertissement de le faire fusiller, au lieu que les *Outaouas* accordérent la vie au leur. Il est vrai que ces derniers ne firent pas cette bonne œuvre par un principe de générosité; c'étoit plûtôt par la raison d'une fine & secrete politique; car afin que vous le sçachiez, les Sauvages entendent très-bien leurs intérêts, & quand un jour, je vous les aurai fait connoître à fond, vous tomberez d'accord qu'il y a chez eux moins de la bête, & beaucoup plus de l'homme qu'on ne s'imagine.

A mon arrivée en ce Païs-ci j'apris une nouvelle qui donna bien de l'exercice à la patience que vous me connoissez. On me dit

que la récolte aiant été fort mauvaise l'Automne derniére, le bled d'*Inde* étoit rare, & que difficilement je pourrois aller jusqu'à la moitié de ma provision. Cela me jettoit dans un grand embarras. Néanmoins à force de chercher, j'ai découvert que le mal n'étoit pas si grand, & j'espére que les deux Villages me fourniront ma charge ; ou peu s'en faudra. En attendant, voulez-vous sçavoir ce que c'est que *Missilimakinac*? C'est un Poste situé au quarante-cinquiéme degré trente minutes de latitude. Quant à la longitude, attendez si vous plaît que Messieurs nos Mathématiciens en aient découverts le chemin ; vous sçavez leurs vains efforts pour nous donner des régles fixes là-dessus ; je vous ai marqué dans ma seconde lettre que je croiois la chose impossible, & je la mets en parallele avec la pierre Philosophale, ou la transmutation des métaux. Le Fort de *Missilimakinac* est situé à demi lieuë de l'embouchûre du Lac des *Ilinois*. Vous sçaurez ce que c'est que ce Lac quand je vous enverrai mes descriptions générales de ce continent. Il y a ici deux Villages; l'un est de *Huron*, & l'autre d'*Outaouas*. Comme ces deux peuples sont amis, leurs habitations ne sont séparées que par une simple pallissade. Il semble néanmoins que ces Sauvages veullent se brouiller. Les *Outaouas* ont entrepris depuis peu de construi-

re un Fort sur un côteau qui n'est qu'à mille ou douze cens pas d'ici. Si vous souhaitez en sçavoir la raison, c'est que quatre *Outaouas* aiant assassine depuis peu un *Saguinan*, un *Huron* nommé *Sanduonires*, toute la Nation craint que l'autre Nation ne médite quelque dessein de vengeance, & les *Outaouas* se précautionnent par un rétranchement contre toute surprise de la part des *Hurons*. A côté du Village de ceux-ci, & dans un enclos de pallissades, les Révérends Peres Jesuites ont planté-là un Tabernacle; c'est une figure d'Eglise attenante à une espéce de Convent. Cette résidence est comme le centre, ou pour parler monachalement, comme le Chef-d'Ordre de l'Empire *Loyoliste* en ces Païs-ci, & tous les autres domiciles que ces rusez, & grands Clercs ont établi parmi les differentes Nations Sauvages ressortissent à ce Sanctuaire de *Missilimakinac*. Ces bons Apôtres s'intriguent fort ici pour faire des conversions; mais je vous assure, Monsieur, que leur controverse est fort stérile: ce sont des ames roides & inflexibles que ces Sauvages, il n'y a pas moien de leur faire entendre raison sur l'article du mystére. Ainsi presque toutes les conquêtes que les Jesuites font au Christianisme, ce sont des enfans qui reçoivent le Baptême sans connoissance, ou des vieillards décrepits, & des moribonds qui ne

trouvent point d'inconvenient à mourir baptisez. Au reste, les coureurs de bois ont ici un établissement qui n'est pas grand chose en soi, mais qui est fort considérable par raport au commerce: c'est l'abord de toutes les Marchandises que l'on trafique chez les Sauvages du Sud & de l'Oüest, & cet entrepos est un passage inévitable pour aller chez les *Ilinois*, *Oumamis*, à la Baye des Puants, & vers la Riviere de *Missisipi*. C'est à l'habitation des coureurs de bois d'ici; qu'on assemble toutes les Pelleteries qui viennent de ces divers endroits, & il faut que ces Marchandises y restent avant qu'on les transporte à la Colonie. Cet entrepos est placé fort avantageusement en ce qu'il est hors de la portée des *Iroquois*. Cette Nation ne peut aborder ici ni par eau ni par terre. Leurs minces & chétifs canots feroient un mortel plongeon sur le détroit du Lac des *Ilinois*, qui a deux lieuës de large, & la navigation du Lac des *Hurons* est aussi trop forte pour des voitures si fragiles. Nous ne craignons pas non plus que les *Iroquois* nous viennent visiter par terre; ils créveroient de fatigue en chemin par la quantité des Marais, d'Etans, de Rivieres, qu'ils auroient à franchir, & d'ailleurs il leur faudroit toûjours traverser le détroit. Revenons à l'Isle de *Missilimakinac*, la pêche du poisson blanc y est très-abondante; vous ne

sauriez croire la quantité prodigieuse qu'on en prend à mi-Canal de la Terre Ferme. La nature a fait en celà fort sagement pour les *Outaouas* & pour les *Hurons*. Sans un tel secours ses peuples jeûneroient au pain & à l'eau. Leur unique ressource seroit d'aller à vingt lieuës chasser les Orignaux & les Cerfs. Or vous m'avoüerez que ce seroit paier bien cher un morceau de venaison. Cette pêche se fait également au filet & à l'ameçon, on la fait en hiver comme en été, avec cette diférence qu'en hiver on ouvre la glace, & l'on y fait des trous en forme de ligne pour y passer les rêts avec des perches. Ils se servent d'une sorte de ligne extraordinaire; il y a au bout une alêne attachée à du fil d'archal; on jette cet instrument au fond du Lac & l'on en retire quelquefois des Truites grosses comme la cuisse. Le poisson des autres Lacs n'aproche point pour la bonté du poisson de ce canal; on prétend même qu'il surpasse celui de toutes les Riviéres. Mais il est singulier en un point, c'est que toute sauce le gâte, aussi le mange-t'on tel qu'il est au sortir du feu, roti ou boüilli. S'il en étoit de même de tous les autres mets, les rafineurs de geule perdroient les deux tiers sur le plaisir de la bonne chére, mais peut-être aussi n'y auroit-il pas tant de morts précoces. Il faut encore que je vous divertisse d'une particularité bien curieuse touchant les cou-

rans de ce Canal. Premierement il y a de ces courans si forts qu'ils entraînent les filets deux & trois lieuës. Mais ce n'est pas là le plus remarquable ; c'est bien plûtôt l'oposition formelle & surprenante qui se trouve dans ces courans : il y a certaines dispositions de tems où le même porte trois jours à l'Est, deux à l'Oüest, un au Sud, quatre au Nord, quelquefois plus & quelquefois moins. La chose va bien plus loin ; car le même jour, & dans un calme ces courans portent de tous côtez, & tournent à peu près comme des Giroüetes qui d'une heure à l'autre changent de situation. Voilà de quoi fournir aux conjectures de nos *Philosophes*. Ce Phenomene mériteroit bien, ce me semble que, Messieurs les *Coperniciens* inventassent tout exprès quelque nouvelle complication dans le mouvement de la Terre. Ce qui me reste à vous dire des agrémens de ce sejour, c'est que la campagne y est belle & propre à l'Agriculture : aussi nos Sauvages ne la laissent-ils pas tomber en friche. Ils ont grand soin d'y semer du bled d'Inde, des poix, des féves, des citroüilles, & des mélons. Ne jugez pas de ces derniers par nos mélons d'Europe ; il y a une très-grande diférence, & je vous en ferai un jour tomber d'accord. Les *Hurons* & les *Outaouas* vendent beaucoup de bled d'*Inde*, mais ils le mettent quelquefois à si haut prix, sur tout

lorsque la chasse des Castors a été malheureuse, qu'ils se dédommagent abondamment en ce-tems-là de la valeur excessive à laquelle nous leur taxons nos Marchandises.

Le Siéur *Cavalier*, qu'aparemment bien vous connoissez, arriva ici le sixiéme de Mai accompagné de son néveu, du R. P. *Anastase* Recolet, d'un Pilote, d'un Sauvage, & de quelques François, jugez si l'on n'auroit pas dit qu'une compagnie si bigarée sortoit de l'Arche de Noé. Ces François sont du nombre de ceux qui sous la conduite de Mr. *de la Salle*, ont couru à la découvette du *Missisipi*. A les en croire ce Découvreur est bien vivant, & c'est par son ordre qu'ils vont s'embarquer à *Quebec* pour porter ses dépêches à la Cour; mais on prend cela pour un panneau, & les méfians soupçonnent que Mr. *de la Salle* est mort, puis qu'il ne paroît point. Ne trouvez pas mauvais Monsieur, que je ne vous dise rien de leur grand voiage; ce seroit rentrer dans une cariére plus longue que celle dont je vais sortir, & puis que je ne doute pas qu'on n'en donne des rélations publiques; tout ce que je vous aprendrai en passant, c'est que ces chercheurs de fortune ont fait par terre, à ce qu'ils disent, un pelerinage de huit cens lieuës.

N'est il pas tems d'en venir à l'*Amen*? Finissons, donc. Je resterai ici jusqu'à ce que

j'aie cinquante sacs de bled d'Inde de cinquante livres chacun. Après cette emplete je menerai mon Détachement seul au Fort de *Sainte Marie* : Là je tâcherai de négocier une jonction des *Sauteurs* avec une poignée d'*Outaouas*, pour venir marauder avec moi, en tout bien en tout honneur s'entend, sur les terres des *Iroquois*. Il se forme outre cela contre ces derniers une escoüade de cent *Hurons*. C'est le nommé *Adario* le grand Coq du Village, & que les François ont honoré du Sobriquet de Rat, qui doit commander ce parti, mais nous n'irons pas le même chemin. Tréve de plume avec vous jusqu'à mon retour de cette course, encore faut-il supofer qu'alors il se présentera quelque occasion. Peut-être les bons Peres Jesuites, eux qui ne cherchent qu'à faire plaisir au Genre-humain, auront-ils bien la bonté de m'envoier vos Lettres avec celles de Mr. *de Denonville*, à mon Hermitage du Fort *St. Joseph*. J'aurai-là tout le tems de m'ennuier & de soûpirer après vos cheres nouvelles. Cependant voici une Lettre pour Monsieur de *Seignelai*; je suis bien aise que vous la lisiez, & si vous la trouvez dans les formes, obligez-moi de la faire tenir. Je suis parfaitement.

Monsieur, vôtre, &c.

A Missilimakinac *ce* 26. *Mai* 1688.

Lettre à Mr. de Seignelai.

MONSEIGNEUR,

Je suis fils d'un Gentilhomme, qui à dépensé trois cens mille écus pour grossir les Eaux des deux Gaves Bearnois ; Il a eu le bonheur de réüssir dans cet Ouvrage, en faisant entrer quantité de ruisseaux dans ces deux Rivieres ; Le courant de l'Adour en a été tellement renforcé que grossissant la Barre de Bayonne, un Vaisseau de cinquante Canons y peut entrer avec plus de facilité, que ne faisoit auparavant une Fregate de dix. Ce fut en vertu de ce grand & heureux travail, que le Roi, pour récompenser mon pere, lui accorda, comme aussi à ses descendans à perpétuité, certains Droits & profits, le tout montant à la valeur de trois mille livres par an, ce qui se vérifie par le commencement d'un Arrêt donné au Conseil d'Etat, le neuviéme jour de Janvier 1658. signé, Bossuet, *& collationé, &c. La seconde utilité que le Roi & la Province retirent des travaux de mon pere, consiste en la descente des Mâts & des Vergues des Pirenées que nul autre que lui n'auroient jamais entrepris, & qui auroit infailliblement échoué, si par ses soins & par des sommes immenses il n'eût doublement grossi les Eaux du Gave d'Oleron. Aprés*

sa mort ces Droits & profits qu'il obtint avec tant de justice pour lui, ses Hoirs, & aiant Cause à perpétuité, cessérent aussi-tôt; & pour comble de disgrace, je perdis encore ses Charges de Conseiller Honoraire du Parlement de Pau & de Réformateur du Domaine des Eaux & Forêts de Bearn, dont je devois légitimement hériter. Ces pertes sont suivies aujourd hui d'une Saisie que des Créanciers mal-fondez, ont fait de la Baronie de Lahontan, d'une autre Terre contiguë & d'une somme de cent mille livres dont la Maison de Ville de Bayonne m'est redevable. Ces gens de mauvaise foi ne m'intentent des Procés, que parce que je suis au bout du monde, qu'ils sont riches, qu'ils ont du crédit & de la protection au Parlement de Paris, où ils espérent en mon absence venir à bout de leurs injustes prétentions. J'avois obtenu la liberté de repasser en France l'année derniere pour y mettre ordre, mais Mr de Denonville me donna un détachement, & m'envoia sur ces Lacs, d'où je suplie trés humblement Vôtre Grandeur de vouloir bien m'accorder un Congé pour l'année prochaine, & de m'honorer en même tems de sa protection. Je suis avec bien du respect,

Monseigneur, vôtre, &c.

A Missilimakinac, *ce* 27. *Mai* 1688.

LETTRE XV.

Description du Saut Sainte Marie. *L'Auteur y engage les* Sauteurs *à se joindre à lui, pour aller conjointement avec les* Outaouas *en parti contre les* Iroquois. *Son départ, les avantures de son voiage, & son retour à* Missilimakinac.

MONSIEUR,

N'avez-vous point eu peur que je ne restasse chez les *Iroquois*? Ce sont en effet de mauvais hôtes, & tous ceux qui les vont voir n'ont pas le bonheur d'en revenir. Me voici pourtant de retour à *Missilimakinac*. Vous voulez bien que je me delasse avec vous de ma course, c'est ce que je vais faire en vous rendant compte de mon voiage. Vous pouvez vous souvenir que je quitai le Fort *S. Joseph* par une force majeure ; ainsi je commencerai ma narration par mon départ d'ici Nous nous embarquâmes le deuxiéme de Juin pour le *Saut Sainte Marie*, & nous y arrivâmes sans infortune ni malencontre. Pour le *Saut Sainte Marie* vous devez vous figurer une Cascade plûtôt qu'un Cataracte: il est long de deux lieuës, & ce n'est propre-



Le troisiéme jour de nôtre Navigation nous arrivâmes à l'Isle du Détour ; c'étoit



Cataracte:
gue de deux lieuës, & ce n'est propre-

ment qu'une décharge du *Lac Supérieur*. Les *Outchipoues* ou *Sauteurs*, ont une habitation au bas de cette chûte d'eau, & les Jésuites ont aussi une maison assez près delà. Cet endroit est un grand passage; les coureurs de bois qui trafiquent avec les Nations du Nord y abordent en grand nombre pendant l'Eté. Le lieu de soi-même n'est pas néanmoins fort attirant. Il ne tiendroit pas à la nature du Terroir qu'on n'y mourut de faim : c'est un fond paresseux, & qui ne voudroit pas se donner la peine de faire germer un pauvre grain de bled d'Inde. On attribuë cette stérilité aux broüillards continuels qui s'élévent du *Lac Supérieur*, & qui aparemment empêchent toutes les bonnes intentions du Soleil. Aussi ne fîmes nous pas long séjour dans une si méchante auberge. J'emploiai la Réthorique la plus énergique qu'il me fut possible pour persuader à quarante jeunes Guerriers de se joindre à nous, & à ces *Outaouas*, dont je vous parlai dans ma derniere, & je n'eus pas plûtôt fait cette acquisition que je me hâtai très-fort de partir. C'est ce que je fis le treiziéme du même mois de Juin. Ma recruë de *Sauteurs* s'embarqua, huit hommes dans chaque canot, & le mien vogant à la tête comme l'Amiral, nôtre Escadre étoit composée de six fragiles bâtimens.

Le troisiéme jour de nôtre Navigation nous arrivâmes à l'Isle *du Détour*; c'étoit

là que mon détachement & mes *Outaouas* m'attendoient. Ces derniers reçûrent les *Sauteurs* avec toute la courtoisie Sauvage. On fêta le premier jour le festin de Guerre, la Danse, la Musique, mais la Musique plûtôt hurlante que cadencée, tout en fût, & ces deux Nations observérent exactement la coûtume pour se témoigner leur joie réciproque. Le lendemain se fit l'embarquement général, & dès le même jour on sortit du Port. Après avoir traversé plusieurs Isles peu considérables, nous en trouvâmes le quatriéme jour une fameuse nommée l'Isle de *Manitoualin* ; elle a vingt-cinq lieuës de long sur sept ou huit de large. Les *Outaouas du Talon*, apellez *Outontagans*, habitoient autrefois cette Isle ; mais les *Iroquois*, vrais ennemis du genre humain, peuple exterminateur, & qui a ruïné tant de Nations, contraignirent par leurs progrès ces malheureux *Outaouas* d'abandonner leur demeure, & de se retirer ici. Nous navigâmes tout un jour à côté de cette Isle, & après en avoir passé plusieurs autres à la faveur des calmes, nous nous trouvâmes enfin à la Côte Orientale du Lac. Avant que d'être là il fallut essuier des traverses longues. Il y en eut une entr'autres de six lieuës ; pour celle là nos canoteurs qui ne sont pas accoûtumez à tant de fatigue n'en pouvoient plus, &

ils pestoient en gens de probité contre la longueur du trajet. Il est vrai que les Sauvages de nôtre troupe s'oposérent fortement au dessein de hasarder cette traverse, ils ne pouvoient se résoudre à mettre un si grand espace d'eau entre eux & la terre, & ils opinoient tous à faire plûtôt un détour de cinquante lieuës. Mais je parai adroitement le coup. Leur étalant une Science que je n'ai point, je leur parlai des tempêtes & des vents plûtôt en Nécromancien qu'en Astrolugue. Mon galimatias les étourdit; ils crurent que je ne me risquois que sur une certitude de l'avenir; cette persuasion dissipa toutes leurs fraïeurs, & ils n'eurent plus aucune répugnance à se risquer aussi. Ne doutez pas que la conformité du succès avec mon présage n'ait donné à ces bonnes gens une haute idée de mon savoir. Pourquoi ces Peuples seroient-ils plus éclairez que ceux de vôtre Europe, où un peu de hardiesse & de bon heur fait tout le mérite des Astrologues, des Magiciens, & des Charlatans. Nous eûmes donc une continuation de calme, de beau tems jusques au vingt-cinq, que nous entrâmes dans la Riviere *de Theonontate*. Dès le lendemain il s'éleva un vent d'Oüest Sud-Oüest, qui nous fit faire-là une pause de cinq jours. On auroit pris patience s'il n'y avoit eu que le vent contraire; mais pour surcroit de

malheur la pluie qui tomboit copieusement nous rendoit la chasse impossible, & ce n'étoit pas une Petite mortification pour des voiageurs affamez. J'eus donc tout le loisir pendant cette station de m'instruire avec nos Sauvages de ce que c'est que ce Païs-là. Ils m'aprirent que les *Hurons* en étoient autrefois les possesseurs & les habitans. C'est ce qu'on me fit remarquer par le nom de *Theonontateronons* qu'ils portent encore, & qui signifie en leur langue *Habitans de Theonontaté*. Lorsque cette bonne Nation ne pensoit qu'à vivre paisiblement chez soi, ces destructeurs d'*Iroquois* lui tombérent sur les bras : cette guerre fut longue & sanglante, mais les Agresseurs aiant eu presque toûjours le dessus, les *Hurons* se trouvérent réduits à un si petit nombre, que pour éviter d'être tuez ou pris comme leurs Compatriotes, ils résolurent d'aller planter le Tabernacle autre part. Le vingt-neuf on se remit en route, & le premier de Juillet on mit pied à terre au Fort *S. Joseph*, ce qui fit grand plaisir aux Soldats que j'y avois laissez. On se reposa le jour suivant, ou plûtôt il fut emploié à décharger le bled d'Inde. Pour ne point perdre de tems on se rembarqua dès le lendemain, & nous fîmes toute la diligence possible, afin de ne pas arriver trop tard au Païs des *Iroquois*. Il sembloit que le Ciel favorisât nôtre im-

patience, nous Navigions du plus beau tems du monde; en quartorze jours nous descendîmes le Détroit, nous rangeâmes la Côte Méridionale du Lac *Errié*, & nous arrivâmes les dix-sept à la Riviere de *Condé*. Il faudroit donc m'aprendre plus précisément, direz-vous, la longueur de cette Navigation, & m'en déterminer les lieuës, j'en conviens, mais je ne les sai point; je m'imagine que ce n'est pas-là le seul peché d'omission que vous remarquez dans mes lettres. Quand à la Riviere de *Condé* je vous en ferai la description quand je vous écrirai, séparément des Lacs du *Canada*. Ce fût donc en cet endroit que je terminai nôtre Navigation. Si-tôt qu'on fût à terre, nos Sauvages s'arméreut de haches, & firent un grand massacre d'arbres. Donnans sans pitié sur les cadavres, & les mettant en morceaux, ils en firent des pieux, & de ces pieux ils en construisirent une Redoute. Cette foible Forteresse étoit déstinée à deux usages pour mettre à couvert le bagage & les canots; & pour servir de retraite & de Place d'armes, en cas qu'on fût poursuivi. Je pris fort bien possession du Fort avec mon détachement, & je me reposai sur nos Sauvages de la fatigue & du danger de l'expédition.

Le vingt, ils prirent congé de nous, & partirent pour chercher fortune. Ce Ba-

taillon marchoit legérement, & la pésanteur des fardeaux ne l'empêchoit point d'avancer. Chaque Sauvage avoit pour toute charge une legére couverture, un arc avec des fléche, ou un fusil avec plomb & poudre, & dix livres de farine de bled d'Inde dans un petit sac. N'étoient-ce pas-là des Soldats de la Providence ? N'aiant pas jugé à propos de s'engager dans les bois, ils allérent le long du Fleuve. Leur but étoit d'attraper quelques *Goyogoans*, qui ne manquent guére à venir pêcher des Eturgeons pendant cette Saison-là. Vous saurez, par parenthése, que ce Poisson n'est pas si gros ici qu'en France, & qu'il ne passe point la longueur de six pieds; on en prend en Eté, parce que durant la chaleur il sort des Lacs pour remonter dans les Rivieres. N'allez pourtant pas vous imaginer, Monsieur, que nos braves se bornassent à la capture de quelques pêcheurs; ils avoient un dessein bien plus relevé, c'étoit de pousser jusqu'au premier Village des *Goyogoans*, & d'y faire un coup de leur métier, c'est-à-dire une conquête à la dérobée, car leur courage s'entend parfaitement à cela, & il n'y a point de voleur de grand chemin qui les surpasse. Comme nos Sauvages n'étoient pas téméraires, ils ne prirent une si belle résolution qu'en suposant les chemins libres, mais ils ne furent pas à la peine d'exécuter leur projet.

jet. Au troisiéme jour de marche les découvreurs aperçûrent une troupe d'*Iroquois* laquelle ils reconnûrent, aparemment avec les yeux très-grossissants de la peur, être de trois cens hommes. Les pis de l'affaire pour nos coureurs, c'est qu'ils furent aussi découverts, du moins en assurent-il le gros du parti qu'ils vinrent réjoindre à toutes jambes, & auquel ils déclarent, pouvant à peine parler, tant ils étoient échauffez, & hors d'haleine, qu'ils étoient tous perdus. A cette terrible nouvelle, le corps d'armée est saisi de fraieur, & renvoiant le Conseil de guerre à un tems plus propre, elle s'enfuit de toute sa force vers la Rédoute. Lorsque je m'attendois à rien moins qu'à une pareille aubade, j'entendis ce cri de la sentinelle au Fort, *aux armes*, *aux armes*, *nos gens sont défaits & poursuivis*. Je sors, & je fus fort étonné de voir accourir nos Sauvages sans qu'il parût personne à leurs trousses. Entrez dans la Rédoute, ils furent bien, suivant leur coûtume Philosophique, une bonne demi-heure à rapeller leurs esprits, & à reprendre haleine, jugez si nature patissoit chez moi, je pétillois d'impatience. Enfin le Chef se trouvant assez recueilli rompit le silence, & me rendit compte de ce qui s'étoit passé. Je crus d'abord que les Découvreurs s'étoient trompez tout au moins touchant le nombre des *Iroquois*, &

que la crainte leur avoit fait compter des ombres pour des corps. Ce qui fortifioit ma conjecture, c'est que les *Outaouas* sont en réputation de n'avoir pas l'ame batante, & d'être plus prêts à montrer les talons que le visage. Mais je faisois injustice aux coureurs, car l'ennemi parût le lendemain à la vûë de la Redoute, & nous ne le jugeâmes pas moins fort qu'ils nous l'avoient fait. Ils en avoient même dit trop peu. Un *Chaouanon* qui s'étant heureusement échapé des mains des *Iroquois*, qui l'avoient fait prisonnier, vint se réfugier dans la Redoute, nous assura que ces barbares étoient environ quatre cens, & que de plus ils attendoient au premier jour un renfort de soixante des leurs, qui revenoient du Païs des *Oumamis*, où ils étoient allez depuis quelques mois. Nous aprîmes aussi par ce même esclave, & je ne puis vous dire d'où il sçavoit cette nouvelle, que le Gouverneur de la Nouvelle York avoit envoié quelques Anglois, dont le Sieur *Aria* étoit le principal, à Monsieur *de Denonville*, pour le détonrner de faire la Paix avec les cinq Nations.

Cependant on tint Conseil de guerre dans la Redoute, & j'eus l'honneur d'y présider comme Capitaine Général de la Confédération. J'oubliois à vous dire, que les *Iroquois* avoient disparu, car vous jugez bien, Mon-

tieur, que s'ils se fussent aprochez de nous, il eut fallu penser à bien autre chose qu'à délibérer. Nôtre Séance fut donc paisible, mais les sentimens furent partagez. Nos Sauvages étoient d'avis que nous attendissions un vent en poupe, & leur raison étoit assez spécieuse. Voici comment ils prenoient la chose. « Puisqu'il n'y a pas moien de rien « faire ici, disoient-ils, allons au bout du « Lac; nous y trouverons infailliblement ces « soixante *Iroquois* qui retournent de chez « les *Oumamis*, & comme nous sommes « beaucoup plus forts qu'eux, nous n'aurons « que la peine de les tuër, ou de les ame- « ner? mais un tems de calme n'est pas pro- « pre pour exécuter ce dessein. On peut « être surpris par un vent contraire, en ce « cas-là on seroit obligé de gagner terre, & « si les *Iroquois* surviennent, ne serons-nous « pas tous égorgez? « Il n'y eut pas un Sauvage qui n'aplaudît à ce raisonnement, & mes soldats même le goûtoient fort. Je n'eus pourtant pas grand peine à la renverser. Je leur dis qu'ils devoient sçavoir mieux que moi, que la saison étant si avancée, les calmes ne devoient pas finir si-tôt, & qu'il y avoit à gagner cent contre un pour leur continuation. Qu'un tel tems étoit fort propre à la rame, & qu'en faisant bonne diligence on étoit sûr de se sauver; qu'au contraire le retardement étoit un parti fort dangereux

que l'ennemi aiant une fois pénétré nôtre dessein, ne manqueroit pas, ou de nous attaquer au tems de nôtre embarquement, ou de nous poursuivre dans des canots qu'il aura eu le loisir de construire tout exprès; que n'y aiant presque aucun lieu d'espérer un vent favorable, on devoit se rembarquer au plûtôt; qu'au pis aller on navigeroit la nuit, & qu'on se cacheroit le jour à l'abri des pointes de terre & de rochers, que par cette manœuvre on dépaïseroit les *Iroquois* qui ne pourroient déviner si nous aurions pris au Sud ou au Nord du Lac. Cet avis ne fut pas tout-à-fait de leur goût; le péril les tenoit bien avant au cœur, & la crainte démontoit tous mes argumens dans leur esprit. Ils acquiescérent néanmoins, soit par déférence pour moi, soit qu'ils conçûssent à la fin que ma proposition étoit moins hazardeuse que la leur. On se hâta donc de gommer les canots, & nous nous embarquâmes la nuit du vingt-quatre au vingt-cinq. Nous sortîmes du Port sans aucune oposition; & comme il ne s'agissoit pas de moins que de la vie vous pensez bien que nous ne ménagions point nos bras. On rama toute la premiére nuit d'une vîtesse prodigieuse; le matin nous promettant un fort beau jour, on résolut de pousser la navigation jusqu'au soir, ce qui fut exécuté sans prendre aucun relâche. Oh l'excellente

nourriture que la peur! elle donne courage & force; elle suplée à tous les besoins de la vie, & alors on ne s'aperçoit point qu'on est homme, si non par ce seul endroit qu'on craint de ne l'être plus. A l'entrée de la seconde nuit, & craignant d'ailleurs de succomber sous le travail, on moüilla l'ancre, & nous nous reposâmes trois ou quatre heures dans nos canots. Vous croiez peut-être que je badine quand je vous parle d'ancres? point du tout; chaque canots en a une petite de bois, & elle s'enfonce assez bien pour l'arrêter. Après cette premiére station l'on remit à la rame, & depuis on suivit fort exactement la régle que j'avois proposé, sçavoir de naviger la nuit, & de se cacher le jour.

Le vingt-huit fut un jour de grande avanture. Nôtre legére Flote ancroit à l'abri d'une petite Isle, nous dormions du meilleur apéti du monde, & quelques-un de nos Sauvages étoient même descendus dans cette Isle pour se reposer plus commodément. Les trois soldats qui faisoieut le quart (vous n'ignorez pas je croi, qu'en stile de Marine faire le quart, c'est faire sentinelle,) ces trois soldats, dis-je, aiant découvert deux canots qui venoient à nous, donnérent l'alarme. A ce bruit chacun fut bien-tôt éveillé, les Sauvages qui étoient dans l'Isle se rejettent dans leurs canots, & en moins de quelques minutes nous nous trouvâmes tous

allertes. Nôtre premiére vûë fut d'avancer vers les deux canots pour diſtinguer s'ils étoient amis ou ennemis. C'eſt ce que nous ne pouvions diſcerner de la pointe ou nous étions. Il y avoit une demi-lieuë de diſtance, & d'ailleurs le Soleil donnoit à plomb ſur le Lac, dont la ſurface étoit, à cauſe du calme, unie comme une vraie glace. Cependant nous paſſâmes quelques momens à contempler ces canots ſuſpects, & quand nous ſûmes bien certains qu'il n'y en avoit que deux, nous conclûmes que c'étoient infailliblement des *Iroquois*, & nous ne doutâmes point que chaque canot ne contint au moins vingt guerriers. Sur cela nous changeâmes de batterie, & nous prîmes d'autres meſures. Les ſauteurs deſcendirent à terre, & marchant tout doucement à l'entrée du bois, ils voioient aprocher l'ennemi ſans en être aperçûs. Quant aux *Outaouas*, & à nous autres François, le Chef des ſauteurs nous conſeilla de nous découvrir dès que les deux canots ſeroient à la portée du mouſquet de la pointe de l'Iſle. Car ajoûtoit-il, ſi vous les laiſſez venir plus près, ils perdront l'eſpérance de pouvoir ſe ſauver à terre, & alors ne conſultant plus que leur génie, naturellement brave, intrépide, & ne ſçachant ce que c'eſt que de demander quartier, ils ſe battront en deſeſperez, ils ſe feront plûtôt tuër, hacher en piéces, ils

ſe noieront plûtôt que de ſe laiſſer prendre ; Or il eſt impoſſible qu'un combat ſi opiniâtre ne vous coûte bien du monde, joint que le ſuccès en eſt fort douteux. Ce Capitaine parloit en homme de tête, & la ſuite fit voir qu'il avoit raiſon. Nous ne nous fûmes pas plûtôt montré aux *Iroquois*, qu'ils tournérent à force de rame vers la terre. Nous les laiſſâmes débarquer tranquillement, & ils dûrent s'imaginer en voïant nôtre lenteur que nous n'avions pas grande envie de courir après eux. Pour plus grande ſûreté néanmoins, & pour être plus diſpoſez à la fuite, ils réſolurent de ſe débaraſſer de leurs priſonniers. Nous diſtinguions fort bien, quoi qu'un peu éloignez, que ces ames inhumaines & féroces ſe préparoient à maſſacrer ces pauvres gens, & cela nous fit hâter nôtre débarquement, mais ces innocens auroient péri miſérablement, s'ils n'avoient pas eu d'autres libérateurs. Lorſque ces bourreaux d'*Iroquois* avoient déja le bras levé pour fraper, ils ſe virent entourez par nos ſauteurs : qui par leurs cris & par leurs hurlemens firént pour ainſi parler, tomber les couteaux. Cette avanture imprévûë, jetta les barbares dans la derniére conſternation, & ſi dans ce moment les ſauteurs euſſent fait main baſſe, on auroit égorgé tous ces *Iroquois* comme des moutons. Mais on vouloit les avoir vifs. A la ſeule ſom-

mation qu'on leur fit de se rendre, ils reprirent leurs esprits, & la captivité leur paroissant plus affreuse que la mort, ils se batirent à toute outrance, en gens qui n'ont point d'autre ressource que le desespoir. *Una salus victis nullam sperare salutem.* Nous n'eûmes aucune part au péril ni à la gloire de cette chaude action ; elle se passa pendant nôtre débarquement. Cependant la victoire des sauteurs fut complête : il est vrai qu'il leur en coûta quatre hommes, mais en récompense ils tuërent trois *Iroquois*, ils en blessérent cinq aux jambes, ils firent quatorze prisonniers, enfin pas un ennemi ne leur échapa. Jugez, Monsieur, dans quels transports de joie devoient être les Sauvages, que ces barbares trainoient avec eux dans l'esclavage, il y avoit dix-huit *Oumamis*, mais qui auroient été encore bien plus contens s'ils n'avoient pas été tous blessez. Sept femmes grosses qui recouvroient aussi par-là leur liberté recevoient un contentement moins partagé. Ces délivrez-nous aprirent que le reste du même parti *Iroquois* retournoit par terre à son Village, & qu'il côtoioit le Lac : ils ajoûtérent qu'il avoit trente-quatre prisonniers tant hommes que femmes, & qu'il ne devoit pas être loin. Les *Outaouas*, conformement à leur humeur pacifique, & à leur génie, non battant de peur d'être battu, vouloient s'en tenir où

l'on en étoit, & n'avoient point du tout d'envie qu'on troublât le passage des Pélérins *Iroquois*. Ils alléguoient pour raison le gros parti de quatre cens hommes qu'on avoit découvert à la Riviere de Condé : cette troupe, disoient les timides *Outaouas*, ne manquera pas de venir à la rencontre de ses compatriotes, & vous verrez qu'elle nous tombera sur les bras. Les fauteurs étoient d'un avis bien oposé. Ils vouloient qu'on risquât tout pour délivrer les pauvres esclaves, & pour enlever ce peloton d'*Iroquois*. Ils dirent aux *Outaouas*, il vous est libre de vous retirer, mais nous-nous garderons bien de suivre vôtre exemple, nous sommes résolus d'aller à l'ennemi, & de vaincre ou de périr. Je fus charmé de la belle & brave disposition de ces gens-là, & je ne manquai pas de m'en servir pour inspirer du courage aux *Outaouas*. Je leur representai que c'étoit aux fauteurs à ne vouloir point hasarder un second combat, puisqu'ils avoient acquis assez de gloire dans le premier, qu'ils auroient raison de prétendre que nous nous exposassions à nôtre tour ; qu'au lieu de cela néanmoins, ils s'offroient de bonne grace à essuier seuls ce nouveau danger ; que nous ne pouvions refuser de nous joindre à eux sans commettre une lâcheté insigne, & sans nous rendre méprisables à tous les honnêtes gens ; qu'au reste, il y avoit moien de

faciliter la chose, & de la faire moins périlleuse; qu'il ne falloit pour cela que chercher au plûtôt quelque pointe ou quelque langue de terre; que nous pourrions construire-là un Réduit de palissades pour enfermer nos canots, nos prisonniers, & nôtre bagage, & même pour nous y retirer en cas de malheur. Je les ébranlai un peu par cette réthorique, mais je ne les persuadai point. Ils avoient vû quatre sauteurs par terre, & ce vilain spectacle leur glaçoit le cœur. Ils consultérent entr'eux ce qu'ils feroient, & aprés une longue délibération la crainte de la honte l'emporta sur le desir de conserver sa vie & ses membres; devenus braves comme autant de Sosies, ils prirent en enrageant la résolution d'être de la partie. Dés lors, & de peur d'un dédit nous ne perdîmes point de tems. En sept ou huit heures nôtre Forteresse fut sur pied, jugez par-là de son importance; ensuite nous envoiâmes de tous côtez à la découverte, & chacun se prépara pour marcher au premier avis.

Le quatriéme d'Août sur les dix heures du matin deux découvreurs arrivérent: ils raportérent qu'aprés avoir fait trois lieuës, ils avoient enfin aperçû l'ennemi, & qu'ils étoient accourus de toutes leurs forces pour venir en dire la nouvelle. Hâtons-nous s'écrioient-ils, ils viennent justement de nô-

tre côté, mais de plus, il y a près d'un petit ruisseau un endroit qui semble avoir été pratiqué tout exprès pour leur dresser une embuscade. Sur cela je fus prié de garder le Fortin avec mes soldats, ce que j'acceptai sans faire trop de résistance. Tous nos Sauvages coururent vers le ruisseau, & s'emparérent du poste avantageux. Les *Outaouas* sur tout s'y cachérent avec un grand plaisir, se promettant bien de tuër fort & ferme à coup sûr, & sans crainte de represailles : mais ce furent eux qui gâterent tout ; car aiant fait leur décharge comme des gens saisis par la peur, c'est-à-dire trop tôt, & de trop loin, ils ne firent qu'avertir les *Iroquois* du danger qu'ils couroient, & ceux-ci profitant de l'avertissement ; s'enfoncérent dans les bois, & se sauvérent à la course. Je vous laisse à penser si les vaillants sauteurs étoient fort en colere : ils poursuivirent les *Iroquois* si vivement qu'ils en atteignirent dix ou douze dont ils nous aportérent les têtes. L'ennemi pour mieux fuir laissa ses prisonniers, & comme leur délivrance étoit le principal but de l'attaque, cela nous consola de l'évasion des *Iroquois*. Assez contens donc de nôtre expédition & ravis d'avoir tiré ces pauvres esclaves des mains de leurs tigres de Maîtres, il fut question de nous rembarquer au plus vîte. Les *Outaouas* principalement

y travaillerent de tout leur cœur, ils s'imaginoient à chaque instant se voir tailler en piéces par les quatre cens *Iroquois* qui auroient en effet vangé cruellement la mort toute récente de leurs Compatriotes. Aussi mîmes nous à la rame avec une promptitude incroïable, & nous fîmes une manœuvre si diligente que nous entrâmes le treize dans le détroit du Lac *Huron*. L'on commença pour lors à respirer. Vous n'avez pas oublié, Monsieur, qu'en remontant ce détroit on trouve plusieurs Isles fort agréables; on en choisit une pour y descendre, & l'on si reposa huit jours. Nôtre bonne mere la Nature nous traita splendidement pendant tout ce tems-là, & même des chevreüils dont ces Isles sont toutes couvertes, & nous n'avions la peine que de tuer, & que d'aprêter. Il se trouvoit encore là de plusieurs autre espéces d'animaux, & nous fîmes boucaner des viandes autant que nos canots en pouvoient porter. Quant à Messieurs les Cocs-d'Indes on étoit obligé de leur faire bonne & courte justice, & de les manger sur le champ, car la chaleur les corrompoit. A propos de chaleur il y avoit-là copieusement de quoi se rafraîchir, des fruits d'un suc exquis, & dans une parfaite maturité. Ce qui me fit le plus de plaisir dans ce Paradis terrestre, c'est que nos blessez y reçûrent beaucoup de soula-

gement, on en prit tout le soin possible ; ils étoient pensez régulierement avec certaines racines que les Americains connoissent, & emploïent pour les blessures, & dont je vous écrirai peut-être plus amplement quelque jour. On n'épargnoit point à ces malades les bouillons, & les consumez, & ils guerissoient à vûë d'œil.

Le vingt quatre au matin on leva l'ancre ; & des le soir du même jour nous arrivâmes au Fort *Saint Joseph*. J'y trouvai ma garnison bien autrement forte que je ne l'avois laissée. Elle étoit grossie d'un bataillon de quatre-vingt *Oumamis* dont le Commandant se nommoit *Michitonka*, ces Sauvages revenoient de *Niagara*, & n'avoient point voulu passer par le Fort sans me voir, ce qui les avoit obligez d'attendre mon retour. Si je fus surpris de trouver une aussi grosse compagnie dans ma place ; ces Sauvages ne furent pas moins étonnez de revoir avec nous des compatriotes qu'ils croïoeet peut être déja dans l'Estomac des *Iroquois*. Une rencontre si peu attenduë leur causa des transports de joie inexprimables. Ils donnerent tout du meilleur encens à nos Sauteurs, & comme c'étoit la pure Nature qui parloit, ceux ci me sembloient bien mieux loüez que ne le sont nos Heros avec tout le rafinement du Parnasse. Ces Sauvages étalerent ce jour-là toute leur

Réthorique : c'étoient plus de Harangues, c'étoient plus de Chansons ; enfin je ne sai où ils prenoient tout ce qu'ils disoient, & je vous souhaitois-là Monsieur, pour avoir vôtre part d'une huée si plaisante. Après ces grands épanchemens j'eus la curiosité de savoir par qu'elle avanture ces *Oumamis* se trouvoient au Fort *S. Joseph*. *Michitonka* le Commandant du Parti me donna satisfaction là-dessus. Il me dit que ses gens & lui aiant formé le desseiu d'aller faire une expéditiou chez les *Tsonontouans* ils avoient passé par le Fort de *Niagara* qui se trouvoit à peu près sur leur route ; qu'étant arrivez à ce Fort ils avoient été fort surpris de le trouver presque tout dépeuplé par le Scorbut, que le Commandant en étoit mort, & que de toute la Garnison, ils n'étoit resté que douze Soldats avec Mr. de *Bergéres* leur Officier ; que ces Réchapez voulant se rendre au Fort *Frontenac*, Mr. de *Bergéres*, avoit prié *Michitonka* de lui donner quelques jeunes *Oumamis* pour lui servir d'escorte ; ce qui aiant été accordé, Mr. de *Bergéres* s'embarqua avec sa troupe, & *Michitonka* s'en alla par terre au Païs des *Onnontagues* où il rejoignit ses *Oumamis* ; qu'il avoit apris par eux que le scorbut n'avoit pas moins fait de ravage durant l'Hiver à *Frontenac* qu'à *Niagara*, & que ces contretems engageoient Mr. de *Denonville* à penser serieusement à

conclure la Paix avec les *Iroquois*. Le Chef des *Oumamis* ajoûtoit, qu'aiant poussé lui-même jusqu'au Fort de *Frontenac*, le Commandant de cette Place l'avoit fortement exhorté de ne point mettre d'obstacle à cet accommodement par une nouvelle entreprise; & de s'en retourner plûtôt, avec tout son monde en son Païs. Que s'étant rendu à ces instances, & aiant rebroussé chemin, il étoit malheureusement tombé dans un parti de trois cens *Onnontagues* qui l'attaquérent, & contre lesquels ne pouvant se battre qu'en retraite à cause de leur supériorité, ils lui avoient tué quatre hommes. Ces nouvelles que j'avois si peu prévûës me causerent de l'embaras. J'étois incertain du parti que je devois prendre dans une conjoncture assez difficile. Comme je me trouvois alors avec trois Nations Alliées, je crus devoir les consulter. On tint donc une assise générale; & l'on y examina le pour & le contre de la circonstance du tems où je me trouvois. Après une longue & meure délibération, l'on en vint aux avis, & la Cour Sauvage rendit cet arrêt. Quand vous me soupçonnerez de ne l'avoir pas copié mot-à-mot, vous ne me ferez pas grande injustice " Comme ainsi soit qu'il nous est aparu que Monsieur le Marquis *de Denonvil-* " *le* Gouverneur Général de la Colonie, " est dans une bonne volonté de se récon- "

„ cilier avec les *Iroquois*, & d'aquerir au „ Roi son Maître, ces honnêtes gens pour „ bons amis. Comme d'ailleurs il est visi- „ ble & notoire que le scorbut aiant ma- „ lignement renversé le Fort de *Niagara*, „ le Fort de *Saint Joseph* n'est plus d'aucu- „ ne utilité, nous jugeons à propos que „ le Sieur Baron de Lahontan quitte aussi „ son poste, & que lui & ses Soldats par- „ tent incessamment avec nous. Ce Con- „ seil nous paroît d'autant mieux fondé „ que cet Officier n'aïant des vivres & des „ provisions tout au plus que pour deux „ mois, il seroit toûjours contraint d'a- „ bandonner le Fort *Saint Joseph* au bout „ de ce terme, ce qu'il ne pourroit faire „ en ce tems-là sans essuier une penible & très-dangereuse Navigation. " Cette Sentence m'étoit trop avantageuse pour n'y pas aquiescer. Mes soldats s'y soûmirent aussi de bon cœur; ils craignent une abstinence encore plus rude que la précédente, & vous n'ignorez pas que le jeûne & le Gen-d'arme sont étrangement broüillez. Nôtre pauvre Fort fut donc condamné à être brûlé sur pied, c'est ce qui fut exécuté le vingt sept, & le respect dû au grand *Saint Joseph* ne nous empêcha point de réduire son habitation en cendres. Incontinent après ce sacrifice nous nous embarquâmes, & rangeant toûjours la côte Mé-

ridionale du Lac, nous arrivâmes ici le dixiéme de Septembre. Peu de jours aprés nôtre débarquement, les *Oumamis* prirent congé de nous pour retourner par terre chez eux, & ils se chargérent humainement de tous ceux de leurs blessez qui se trouvoient tant soit peu en état de marcher. J'ai rencontré ici à mon arrivée un Officier de nouvelle date ; Il se nomme Mr. *de la Durantay*, le Général l'a établi par une commission délivrée en bonne forme, Commandant des coureurs de bois qui trafiquent dans l'étenduë des Lacs, & autres Païs Méridionaux du *CanadA*. Pour moi, ma grande inquiétude, est de savoir comment je passerai cet hiver. Il est vrai que j'ai mon ordre pour retourner à la Colonie, mais cela ne se peut avant le Printems prochain. La navigation va devenir effraïante, il faudroit franchir en canot je ne sai combien de Sauts, de Cascades, & de Cataractes, de plus il y a des endroits où l'on est obligé de faire de longs & rudes portages ; enfin je serois le boureau de mes Soldats si je les exposois à tant de fatigue & de danger. Ce seroit une témérité punissable d'entreprendre un tel voiage, & les François & les Sauvages en conviennent également. Aussi Mr. *de Denonville* ne m'ordonne t-il de partir qu'en cas que la saison & l'occasion le permettent, & il me fait

l'honneur de s'en raporter là-dessus à ma prudence. Ce qu'il y a de consolant, c'est que Monsieur le Gouverneur a eu soin de nous, & qu'il m'a envoié en marchandises de quoi ne pas mourir de faim cet hiver. Je renvoie donc mon départ jusqu'à celui des François & des Sauvages qui doivent descendre, & qui m'ont promis de prendre un de mes Soldats dans chaque canot. N'allez pourtant pas vous imaginer, Monsieur, que j'attende ici le retour de la belle saison. Vous me connoissez incapable d'un si long repos. Je suis résolu d'avancer au midi de ce continent, & j'ai débauché quatre ou cinq bons chasseurs *Outaouas* pour m'accompagner dans ce voiage. Il s'est passé ici une histoire digne de vôtre curiosité. Ce parti de *Hurons* dont je vous ai parlé, aiant fait present d'un esclave *Iroquois* à Mr. *de Juchereau* pour lors Commandant des Coureurs de bois, cet Officier le fit fusilier tout d'abord. Le rusé manœuvre avoit son but dans cette cruelle exécution, il n'y a que moi qui le sache, parce que je suis le meilleur de ses amis. Je ne vous dévoilerai point ici ce mistére, une lettre n'est pas assez sûre; mais si j'ai le plaisir de vous voir l'année prochaine vous saurez tout. Cependant nôtre homme a sagement fait pour son profit de ne me rendre le mal que lorsqu'il n'y avoit plus de remede, car il n'y a amitié qui

ſienne, j'en aurois donné avis à Monſieur *de Denonville.*

Vous m'aprenez que le Roi a nommé l'Abbé de *S. Valiers* ſon Aumônier, à l'Evêché de *Quebec*, & qu'il a été ſacré dans l'Egliſe de *S. Sulpice.* Cette nouvelle me réjoüiroit, s'il étoit moins rigide que Mr. *de Laval* dont il vient occuper la place; mais quelle aparence y a-t-il que ce nouvel Evêque ſoit traitable; s'il eſt vrai qu'il ait refuſé d'autre bons Evêchez, il faut qu'il ſoit auſſi ſcrupuleux que le Moine *Dracence* à qui *S. Athanaſe* reprocha de n'avoir pas accepté celui qu'on lui preſentoit. Or s'il eſt tel, on ne s'accommodera guéres de ſa rigidité, car on eſt déja fort las des excommunications de ſon Prédéceſſeur.

Je ſuis, Monſieur vôtre, &c.

A Miſſilimakinac, ce 18. *Septembre* 1688.

LETTRE XVI.

Départ de l'Auteur de Missilimakinac. *Description de la Baie des* Puants, *& de ses Villages. Ample description des Castors, suivie du voiage remarquable de la* Riviere Longue, *avec la Carte des Païs découverts, & autres. Retour de l'Auteur à* Missilimakinac.

MONSIEUR,

Je suis revenu de ma course, Dieu merci, & vous connoissez suffisamment ma main pour être pleinement convaincu, que je suis encore au nombre des vivans. J'ai vû cette Riviere nommée Longue qui se décharge dans le Fleuve de *Missisipi*. J'aurois bien souhaité pouvoir suivre le cours de cette Riviere jusqu'à son origine, mais il s'y rencontroit trop d'obstacles, & il a fallu que la raison l'ait emporté en cela sur le plaisir. Mais c'est déja rester trop long-tems sur le général. En matiere de voiage, vous aimez les détails & les journaux, hé bien j'ai de quoi vous contenter. Le vingt-quatre du mois de Septembre dernier je m'acheminai avec mes Soldats & mes cinq Chas-


Tom. I.er Pag. 188.
Castor de 26. pouces de longueur entre tête et queüe.

ſeurs. Ces derniers étoient comme je vous l'écrivois dans ma derniere, de bons & braves *Outaouas* qui m'ont rendu tous les ſervices que je m'en étois promis. Nos canots étoient neufs & chargez de proviſions, & de marchandiſes propres à trafiquer avec les Sauvages Méridionaux. Nous avions le vent à ſouhait ; il étoit Nord, & conſéquemment en poupe ; auſſi fîmes-nous quarante lieuës en trois jours. Ce fut pour entrer dans la Baie des *Pouteoatamis* qui eſt à cette diſtance de *Miſſilimakinac*. Pluſieurs Iſles forment, & même ferment en quelque maniere l'entrée de cette Baie, elle a dix lieuës de large, & vingt-cinq de profondeur.

Le vingt-neuf nous entrâmes dans une petite Riviere aſſez profonde : elle ſe décharge dans un certain endroit où l'eau du Lac monte trois pieds à pic en douze heures, & décend tout autant. J'eus le tems de me bien confirmer dans la certitude de ma remarque, car je ſéjournai-là trois ou quatre jours. Cette Riviere eſt bordée de Villages habitez par les *Sakis*, les *Pouteouatamis*, & quelques *Malominis*. A des noms ſi biſarres ne prendriez-vous point ces gens-là pour des Bourgeois du Roiaume de Lucifer. mais non, car les Jéſuites ont auſſi là un Convent, & vous ſavez que ces Révérends appartiennent fort aux Rois de la

Terre, & qu'ils ſont beaucoup de ce Monde-ci. Ces Sauvages font un grand commerce de Pelleteries & de bled d'Inde; ils ne peuvent être mieux ſituez pour ce trafic; car comme c'eſt le paſſage le plus court, & le plus commode pour le Fleuve de *Miſſiſipi*, les coureus abordent-là en grand nombre, & enlévent les marchandiſes. D'ailleurs le terroir y eſt admirable, & d'un ſi bon raport qu'avec fort peu de culture il produit du Froment d'Europe, des Pois, des Féves, & quantité de fruits que l'on ne connoît point en France. Au reſte, vous allez voir que ces Villageois ne ſont pas moins bons que leurs terres. Quand nous fûmes débarquez, & lorſqu'à peine je commençois à me repoſer dans ma cabane, je fus honoré d'une magnifique députation. C'étoient les guerriers des *Sakis* qui venoient au nom de toute la Nation me ſaluer, & me ſouhaiter la bien venuë. Cette cérémonie ne ſe paſſa pas en belles harangues, ni en complimens étudiez; les Sauvages aiment trop le ſolide pour uſer de ces viandes creuſes, & ils ſont trop les Partiſans déclarez de la ſincérité pour ſe plaire à mentir avec éloquence & avec art. Sans paier en monnoie de Singe, ils s'expriment par des gambades, & au lieu de périodes arondies, quarrées, ou tout ce qu'il vous plaira, ils mettent tout leur corps en

action & vous régalent de mouvemens non cadencez. Apparemment qu'ils ont choisi ce genre de salutation comme celui qui témoigne plus naturellement l'épanchement du cœur. Quoiqu'il en soit, ces Guerriers m'honorérent de deux sortes de danses, celle du Calumet & celle du Capitaine. La premiere est un signe de Paix & d'amitié, l'autre marque l'estime & la considération, les deux autres Nations m'envoiérent successivement la même Ambassade; on y observa tout le même cérémonial; ainsi vous conceverez aisément, Monsieur, que j'étois rebuté de bal, à tout moment je m'imaginois avoir ces desagréables danseurs à mes trousses, & je me com parais à ces gens vifs qui souffrent mort & passion lorsqu'ils sont obligez d'entendre jusques à *Amen* l'ennuieuse & assommante harangue d'un pédant. Mes réponses furent courtes, décisives & ne me fatiguérent pas tant le corps. Je répondis de la bourse à ces complimens de jambe. Il m'en couta quelques brasses de tabac de Bresil, ce qui est un parfum excellent pour ces Sauvages, & certains cordons de rassade, ou conterie de Venise dont ils brodent leurs Capots. Je croiois les danses finies, & je me trouvois heureux d'en être quite à si bon marché, mais je me mécomptois très-fort. Le lendemain des trois Députations,

dès le matin, les *Sakis* me firent inviter à un repas. J'acceptai l'offre par complaisance & par curiosité. Je fis porter de la vaisselle au Village, vous saurez que c'est la coûtume, & que ces bonnes gens ne poussent point leur hospitalité jusqu'à l'ustensil : sur le midi je me rendis à la sale des banquets, c'est-à-dire, en stile Sauvage, dans une Cabane où le dénûment & la simplicité brilloient beaucoup. On débuta par se dire des honnêtetez de part & d'autre, après quoi je me figurois bonnement qu'il ne s'agissoit plus que d'une fonction de machoires. Où étois-je ? Pour m'éguiser l'appetit il me falut s'il vous plaît essuier un Opéra de deux heures. Chaque Guerrier chanta, dansa, poussa des cris d'une joie enragée, dit des quolibets un peu moins polis que ceux de nos Halles, en un mot remplit fort exactement toutes les dissonances de leur impertinente musique. Je ne desespere pas de vous la décrire un jour plus amplement, attendez que je sois un peu plus desoccupé. Après la fin de la mélodie les Esclaves firent la Scéne que je souhaitois, ils aportérent à manger. Nous étions tous dans la posture des Orientaux, ce qui ne m'accommodit pas beaucoup, & chacun avoit sa portion devant soi, à peu près comme des Moines dans leurs Réfectoires.

On me servit le premier, & vous allez voir

voir par le nombre de mets ſi l'on ne me croioit pas très-bien partagé d'eſtomac. Outre un copieux boüillon composé du ſuc de plusieurs ſortes de viandes, je pouvois apaiſer la fureur de ma faim ſur trois plats : le premier c'étoient deux poiſſons blancs dans leur naturel, & ſans autre aſſaiſonnement que d'avoir été cuits à l'eau, le ſecond portoit une langue de Chévreüil entourée de cotelétes, le tout bouilli, deux Gelinotes de bois, un pied d'Ours de derriére, & une queuë de Caſtor garniſſoient un ſeul plat de rôti. J'aurois cedé tout au moins deux de mes plats pour une bouteille de bon vin, mais cette ame du repas manquoit. En recompenſe ils me firent boire d'un ſirop d'érable batu avec de l'eau : je trouvai cette liqueur délicieuſe ; ils m'ont apris comment ils faiſoient ce ſirop, peut être vous l'écrirai-je un jour. Le feſtin dura autant que la danſe, deux heures. Mais la Fête ne finiſſoit pas avec la table. Il falloit recommencer de plus belle à chanter, & ce fâcheux redoublement de muſique devoit durer juſqu'à la nuit. Le pis de l'affaire, c'eſt que j'étois obligé de chanter comme les autres. Je vous avouë Monſieur, que je ne me ſentis point aſſez de patience pour ſoûtenir une ſi rude corvée. Heureuſement il y avoit remède. Il m'étoit libre de m'adeſſer à l'un de ces chefs de la Nation qui

composoient la troupe *Festinante*, & de le prier de vouloir bien tenir ma place sous prétexte que j'avois des affaires. Cela se pratique parmi les Sauvages aux jours de cérémonie, il emploient alors un second sans que l'assemblée s'en formalise. Je ne manquai donc pas à user du privilége. Un pere de famille consentit à faire ma partie, & à la bonne odeur d'un morceau de tabac que je lui mis à la main, il accepta le parti de la meilleure grace du monde, & moi de me tirer au plus vîte de cette cohuë. Il me restoit encore assez à pâtir ; car je ne pus me dispenser de donner les deux jours suivans aux deux autres Nations, & ce fût chez l'une & chez l'autre toute la même frairie.

Je ne vis rien dans ces Villages qui soit digne de vous à l'exception d'une particularité. C'étoient des Castors aussi domestiques & aussi familiers que des chiens : ils vivoient sur leur bonne foi tantôt sur l'eau de la riviere, tantôt dans la Cabane, allant & venant de l'une à l'autre sans se perdre, & même sans s'égarer. Comme cela m'étoit nouveau, je voulus aprofondir la chose, & je demandai aux Sauvages si le Castor pouvoit vivre absolument hors de l'eau ; ils étoient surpris que j'en doutasse ; le Castor peut vivre sur terre tout comme le chien, répondirent-ils ; nous en avons l'expérience

& nous avons vû de ces bêtes ne point ſortir de la Cabane pendant une année, ſi ce n'étoit pour courir dans le Village. Je ne pus voir cela ſans me chagriner contre nos Caſuiſtes. Pourquoi ces meſureurs de peché nous deffendent-ils de manger aux jours maigres des Oyes, des Canards, & des Sarcelles! Ces Oiſeaux pour vivre ſur terre n'en ſont pas moins amphibies & les naturaliſtes les mettent dans ce genre-là. Il y avoit déja long-tems que quelques Amériquains m'avoient ſoûtenu la même affirmative touchant les Caſtors, mais je crus qu'ils n'étoient pas bien inſtruits, ou qu'ils vouloient m'en donner à garder. Peut-être auſſi entendoient-ils les Caſtors nommez Terriens qui ſont d'une autre eſpéce que ceux que je vis dans ces Villages. Ces Caſtors Terriens ne ſont nullement amphibies, c'eſt ce que perſonne ne révoque en doute, ils ſe domicilient ſous terre à la maniére des Rénards ou des Lapins, & il n'y a que la ſoif qui les mêne à la Riviere. Nos Sauvages ont une plaiſante imagination touchant ces Terriens. Ils diſent que ce ſont des lâches, des indolens, des pareſſeux qui ne voulant rien faire ſont chaſſez des Cabanes par les Caſtors de la bonne eſpéce. Si vous me demandez ce que c'eſt que la Cabane des Caſtors, je vous dirai par proviſion, que c'eſt une demeure très-artiſtement con-

ſtruite par eux-mêmes & laquelle eſt quelquefois aſſez ſpacieuſe pour contenir juſqu'à quatre-vingt de ces induſtrieux animaux; une autrefois vous en aurez d'avantage là-deſſus. Pour revenir aux Terriens, les Sauvages mettent entre ces Caſtors bâtards, & ceux de la bonne race, à peu près la même difference que celle que nous mettons entre les Gueſpes & les Abeilles. Les Caſtors laborieux ne peuvent ſouffrir les fainéants Terriens, & ils s'acharnent ſur eux avec tant d'opiniâtreté que ceux-ci ſont contraints d'abandonner la partie, & de s'éloigner entierement des Etangs, & des Lacs, de la même maniére, & pour la même raiſon que les Gueſpes ſont chaſſées des ruches. Quand à la figure, ces deux ſortes de Caſtors ſont tournez de même. Il eſt vrai que les Terriens ont le poil plus court, & comme rongé ſur le dos & ſur le ventre; mais celà ne vient pas de nature; ces animaux gâtent & corrompent ainſi leur belle peau lorſqu'ils entrent dans leurs Palais ſous-terrain, ou quand ils en ſortent.

Au reſte, n'en déplaiſe aux découvreurs de la nature, aux chercheurs de merveilles & de ſecrets ſur les terres de cette divine ouvriere, il n'eſt point vrai que les Caſtors ſe mutillent, & ſe faſſent eunuques pour échaper à la trop preſſante pourſuite des chaſſeurs. Non ces mâles eſtiment plus leur

sexe, & font plus de cas que cela de la propagation de leur rare espéce. Je ne puis même concevoir sur quel fondement on a bâti une si grande chimére. Premiérement la matiére qu'il a plû à la secte d'Hipocrate de nommer *Castoreum* n'est pas renfermée dans ces précieuses & multiplicantes parties; elle est dans un réceptacle, un vehicule ou une maniére de poche qui est singuliere à la machine organique de ces animaux & que la nature semble n'avoir formée que pour eux. L'usage que le Castor fait de cette matiére, c'est de s'en nettoier & dégager les dents lorsqu'elles sont pleines de la gomme de quelque arbrisseau dans lequel il aura mordu. Mais quand j'accorderois que le *Castoreum* est dans les testicules, comment cet animal pourroit-il les couper sans se déchirer tous les nerfs des aînes ausquels ils sont attachez prés de l'*os pubis* (trouvez moi Officier *Huron* qui parle plus pertinemment d'anatomie) mais en me mettant sur mes loüanges j'ai perdu la conséquence que je voulois tirer de ce déchirement de nerfs. N'importe je ne démorderai pas pour cela de mon scientifique raisonnement. C'étoit bien à Elian & à d'autres réveurs de naturalistes comme lui de nous venir parler de la chasse des Castors! Avoient-ils puisé cette connoissance dans les méditations du cabinet? s'ils avoient eû la gloire de vivre com-

me moi parmi ces amphibies, ils auroient sçû qu'un Castor ne s'embarasse point du tout du chasseur. Vous sçaurez d'abord que cet animal, a la précaution de ne point s'éloigner du bord de l'Etang où sa Cabane est construite ; de plus il a toûjours l'oreille au guet, & si-tôt que par le moindre bruit, il soupçonne qu'on lui en veut, il plonge, & nage entre deux eaux jusqu'à ce que n'y aiant plus de danger, il puisse rentrer sûrement chez soi. Si cette raison ne vous semble pas de poids pour les Castors Terriens, je vous renvoie à l'*os pubis*. Autre argument péremptoire. Si le Castor pour arrêter la poursuite de l'ennemi faisoit la sanglante opération qu'on lui attribuë, la nature lui auroit donné en cela un instinct fort imparfait ; car quand cet animal n'auroit plus son *Castoreum* on ne lui feroit pas la chasse avec moins d'ardeur : le *Castoreum* est le butin le moins important, ou plûtôt ce n'est rien en comparaison de la peau ; celle-ci est la proïe dominante & la maîtresse piéce de la bête ; ainsi ce pauvre Castor pour se sauver de l'avarice du chasseur devroit tout au moins s'écorcher tout vif, & lui jetter sa peau à la tête ; encore ne sçais je après cela si cette barbare & insatiable figûre nommée homme ne voudroit pas la chair & les os de cet innocent animal. Après la discution d'un probléme si curieux, vous

plaît-il, Monsieur, que je vous trace ici les dimensions d'un Castor, & que je vous en fasse une peinture Géométrique ? Or écoutez & imaginez-vous me voir le compas à la main prendre les proportions de cet animal.

Un grand Castor a 26. pouces de longueur de l'occiput à la racine de la queuë; sa circonférence est de trois pieds huit pouces; sa tête a sept pouces de longueur, & six de largeur; sa queuë fait bien l'étenduë de quatorze pouces; elle en a six de largeur, & au milieu elle est épaisse d'un pouce & deux lignes. Cette queuë est d'une figure ovale, l'écaille dont elle est couverte fait un Exagone irrégulier, & est une espéce d'Epiderme, c'est-à-dire en stile d'Anatomie, une petite peau qui envelope la grande. La queuë du Castor est nerveuse, & lui est d'un grand secours: il s'en sert pour voiturer le limon, la terre, le caillou, & tous les autres matéreaux qu'il emploie avec une adresse merveilleuse à la construction de ses digues & de ses cabanes. Il a les oreilles courtes, rondes & enfoncées, en quoi vous remarquerez qu'il est diamétralement oposé à la nature de cette certaine vile bête, qui porte sa stupidité dans les oreilles. Les jambes de nôtre Castor ont cinq pouces, ses pattes trois & demi du talon jusqu'au bout du grand doigt; ses pieds ont six pouces & huit lignes de longueur. Sa patte est

ſait à peu près comme la main d'un homme, excepté qu'elle eſt feuilluë, & que les cinq doigts ſont joints comme ceux du Canard par une membrane de couleur d'ardoiſe. Il ſe ſert de cette patte pour manger à la façon des Singes : ſes yeux ne ſont point proportionnez à la grandeur du corps; ils ſont petits, & la taille en eſt ſemblable à celle des yeux du rat. Quant à ſa gueule c'eſt un vrai arſenal. Tant la nature a pris ſoin de le bien armer, chaque de ſes machoires eſt munie de deux maîtreſſes & meurtrieres dents qui ont un grand pouce de longueur, & un quart de pouce de largeur. Il ne ſeroit nullement bon tomber ſous ces dents de défenſe, ou pour parler doctement, inciſives; elles tranchent comme un ſabre de damas. Croiriez-vous, Monſieur, qu'avec ces terribles inſtrumens les Caſtors viennent à bout de couper des arbres gros comme des barriques ? Rien n'eſt pourtant plus vrai, j'ai vû plus de vingt troncs de ces arbres coupez. Vous ſeriez plus content, j'en ſuis ſûr, ſi je vous aſſurois que j'ai vû les Caſtors, attachez à ce travail, & y réüſſir : je vous connois homme à me dire que ces vingt troncs étoient les reſtes de vingt arbres que les Sauvages avoient abattus pour leurs logemens, ou pour leur chauffage; mais outre qu'on ne ment pas en Canada comme en Europe,

j'ai reconnu les traces & les impreſſions des dents inciſives, & cela ſuffit contre vôtre incrédulité. Revenons au Caſtor. Sa fourure eſt biſarre, & bien differente d'elle-même; elle eſt formée de deux ſortes de poils oposez. L'un eſt long, noirâtre, luiſant & gros comme du crin; l'autre délié, uni, long de quinze lignes pendant l'Hiver, en un mot, le plus fin duvet qui ſoit au monde. Il n'eſt pas néceſſaire de vous avertir que c'eſt cette ſeconde eſpéce de poil que l'on cherche avec tant d'empreſſement, & que ces animaux meneroient une vie plus ſûre, & plus tranquille s'ils n'étoient vétus que de crin. La peau d'un Caſtor, de la grandeur que je vous le dépeins, péſe environ deux livres: mais comme elles ne ſont pas toutes également bonnes, le prix en eſt different. La chair en eſt délicate, la moitié de l'année, j'entens l'Automne & l'Hiver, mais à condition qu'elle ſera rôtie, c'eſt ſa vraie cuiſſon, autrement on ne la mange qu'à demi bonté. Voilà, Monſieur, ce que c'eſt que le Caſtor; il me ſemble qu'après une deſcription ſi exacte, & ſi bien circonſtantiée, vous devez connoître à fond cet animal, & que vous en pouvez parler en maître; mais n'oubliez pas ſur tout que cette eſpéce des bêtes, qu'elle ſoit amphibie ou terreſtre, a le don d'Architecture en partage. Je ne me laſſe point de vous re-

dire que leurs ouvrages sont d'une structure la plus fine ; ce sont des chefs-d'œuvres de la nature, & l'art avec toute son étude ne sauroit rien produire de plus beau. Je me promets bien de vous envoier un jour le plan & le détail de ces admirables demeures. Pour le présent ce seroit faire la parenthése trop longue, & de rester trop long-tems sur un même sujet, il vaut mieux continuer mon Journal.

Le quatriéme d'Octobre nous remsmes à la rame ; il nous falut refouler quelques petits Courans dans le Riviére des *Puants*, & le six nous arrivâmes au pied du Saut du *Kakalin*. C'étoit un *non plus ultra* pour nôtre legere Escadre ; nous fûmes contraints de nous mettre à terre ; tout le lendemain fut emploié à faire le portage, & le neuf nous abordâmes au Village des *Kikapous* : je jugeai à propos de m'arrêter-là le jour suivant ; tant pour nous y reposer que pour prendre langue, & dans ce dessein nous plantâmes le piquet auprès du Village. Il est situé très commodement pour la pêche, car il est sur le bord d'un petit Lac où l'on prend quantité de brochets & de goujons. Un parti de cent *Iroquois*, ou d'une autre Nation ennemie auroient eu bon marché de ce *Kikapous*, & de leur habitation ; car il n'y avoit pas alors plus de quarante Guerriers qui étoient-là pour garder la Patrie, tous

les autres étant partis depuis quelques jours pour la chasse du Castor. L'onziéme nous rentrâmes dans nos canots, & après avoir ramé à force de bras pendant toute la grande journée, nous fîmes le soir nôtre entrée dans le petit Lac des *Malominis*. Nous débarquâmes sur une pointe de terre; nous soupâmes grassement des Canards & des Outardes que nous avions assassiné au même endroit, & nous y passâmes la nuit dans des Cabanes. Le lendemain de grand matin on se rembarqua, & en peu d'heures nous fûmes au Village de ces Messieurs les *Malominis*. Je n'y restaî qu'autant de tems qu'il m'en falut pour expédier une petite affaire; que j'avois avec quelques Sauvages: je leur fis une libéralité de trois brasses de tabac, & eux ne voulant pas me le céder en grandeur d'ame, me *remanererent* de trois sacs de farine de folle Avoine. Ils ne faisoient pas en cela un grand effort de générosité; cette espéce de grain est chez eux presque aussi commun que l'eau : leur Lac en est tout couvert, ce grain s'éléve au-dessus de l'eau en touffes, & a la tige extrémement haute; enfin, c'est une des richesses de ces Sauvages, & il en recueille chaque année abondamment.

Le treize on arriva au pied du Fort des *Outagamis*, & je résolus de Cabaner-là. Je n'eus pas lieu de m'en repentir, car le peu

de Guerriers qui gardoient ce Poste me firent une réception fort humaine. Après m'avoir régalé à ma porte de la danse du Calumet, cérémonie dont je les aurois dispensez fort volontiers, ils me firent le plaisir solide de nous aporter des Chevreüils & du Poisson : ils s'offrirent de me conduire jusqu'au haut de la Riviére, où leurs gens étoient à la chasse des Castors, & moi aiant pris ces Sauvages au mot, ils me tinrent parole dès le lendemain. Je ne vous marque rien de mon entrevûë avec ces chasseurs, il me reste trop de chose à vous dire sans celle là. Le quinze nous nous embarquâmes toûjours accompagnez de ces *Outagamis* qui nous servoient de guides, & le dix-sept nous sortîmes de canot au bord d'un petit Lac. C'étoit dans cet endroit-là que le Chef de la Nation faisoit alors sa résidence, & son Château, ou si vous vaulez, sa Cabane, car ce sont termes sinonimes chez ces sortes de Seigneurs, son Château, dis-je, fut le premier objet que nous aperçûmes. Ce Commandant nous laissa tranquillement dresser nos tabernacles, & préparer nos logemens, & si-tôt qu'il nous vit à couvert il vint à ma Cabane, où il n'omit pas le moindre article de la civilité Sauvage. Au commencement néanmoins, ce Chef ne me voioit pas tout à-fait de bon œil ; mon voiage lui étoit suspect, & ses

honnêtetez ; ce qui est rare chez les Sauvages, n'étoient que de l'eau benite de cour. Il s'informa donc de mon dessein, & me demanda de quel côté je prétendois tourner : moi qui pénétrai sa pensée, je le tirai d'abord d'inquiétude. « Ne crains pas, lui répondis-je, que je veüille aller vers les « *Nadouessious* tes ennemis, bien loin que « ce soit là le but de mon voiage, je n'a- « procherai pas cette Nation de cent lieuës. « Je vais à la Riviere Longue, je suis résolu « de la remonter jusqu'à sa source, & pour « te donner une preuve incontestable de ma « sincérité, c'est que je te prie de m'accor- « der six de tes guerriers pour m'accom- « pagner. A cette déclaration mon hom- « me prit un air plus ouvert, & la joie s'em- « para de ses yeux. Gloire soit au grand « esprit, me dit-il, de ce que tu ne vas point « trafiquer chez les *Nadouessious*; tu ne pour- « rois leur porter des armes & des hardes « sans fortifier nos ennemis, & par consé- « quent sans nous causer préjudice ; aussi « vois-je bien que tu n'as ni la mine ni l'é- « quipage d'un coureur de bois ; au contrai- « re il est aisé de remarquer que tu roule « dans ton esprit le projet de quelque dé- « couverte. Mais ajoûta-t'il, j'ai un conseil « à te donner ; prend garde que ta curiosi- « té ne te cause de répentir, croi moi ne « remonte pas la Riviere Longue trop haut, «

„tu trouverois une trop grande multitude „de peuples, & quoi qu'ils n'entendent pas „fort bien la guerre, tu pourrois cependant „en être accablé. Je conçûs qu'il usoit de periphrase, & de circonlocution pour m'avertir que j'avois à craindre d'être surpris la nuit par quelque nombreuse troupe de Sauvages, & l'aiant pressé de m'avoüer ingénument si ce n'étoit pas-là son sens, il en tomba d'accord. Inferez, de là, Monsieur, que ce Sauvage étoit d'une honnêteté si circonspecte qu'il n'osoit me dire nettement que je pourrois manquer assez de vigilance pour me laisser surprendre. Cependant au lieu de six Guerriers que je lui demandois, il m'en donna dix, & me les choisit parmi ceux qui aiant fréquenté les *Eokoros*, Nation alliée depuis plus de vingt-ans avec les *Outagamis*, savoient la langue, & connoissoient la Carte de ce Païs-là. Je passerai deux jours fort agréablement sur le bord de ce Lac. Le Commandant me fit bonne chére, & n'épargna rien de tout ce qui pouvoit contribuer à mon divertissement. Entr'autres plaisirs, il me donna celui de la promenade, mais c'étoit principalement pour me faire voir la disposition d'une chasse de Castors, il me fit remarquer la distance qui doit être entre les Cabanes des chasseurs. J'ai mis ce mistére de chasse sur mes tablettes, & je vous l'expliquerai une autre-fois.

Après ce petit intervalle de repos je pris congé de Monſieur le Chef, & pour lui témoigner ma reconnoiſſance je lui fis des préſens magnifiques. Vous croiez que je badine? il eſt aiſé de vous convaincre du contraire. Je ſuis trop bon Econome, & trop homme d'ordre pour n'avoir pas écrit cette libéralité ſur mon Régiſtre, en voici un fidéle extrait. Le dix-huit du courant de l'année.... qu'importe? De mon pur & franc vouloir, de mon cœur bon, loial & non ingrat, j'ai donné en préſent & vrai don à ſon Alteſſe le Commandant des *Outagamis*, actuellemcut chaſſant le Caſtor, 1. un fuſil à tirer & à tuer. 2. deux livres de poudre; 3. quatre livres de balles; 4 douze pierres à fuſil, (ſi c'étoit fuſil tuant ou fuſil allumant, il ne m'en ſouvient point) & en dernier lieu, une petite hache dont le tranchant étoit aſſez bien acéré pour couper la tête d'un *Nadoueſſiou*. Item, j'ai donné auſſi de ma propre main à chacun des deux fils du dit Seigneur Chef, un Capot, & une braſſe de mon bon tabac de Bréſil. Le Pere & les Enfans reçûrent tous ces biens comme une groſſe fortune, ils ne ſe laſſoient point d'admirer ma générosité, & après m'avoir ſouhaité un heureux voiage, il me laiſſérent pourvoir à mon embarquement. Avant que d'en venir-là, il faut vous dire qu'entre ces dix Guerriers qu'on m'avoit donné pour me conduire, il s'en-

trouva deux qui parloient fort bien *Outaouas*, c'est-à-dire *Algonkin*, car c'est tout le même jargon. Cela me fit beaucoup de plaisir : ce n'est pas que je n'entendisse déja l'*Outagamis*, car ce langage & celui des *Outaouas* est presque la même chose ; mais comme il y a plusieurs mots différens, cela n'auroit pas laissé de m'embarasser. Au reste, mes quatre fidéles *Outaouas*, donnérent du grand cœur la main d'association au dix guerriers ; aparemment que nôtre petit nombre les inquiétoit ; cette augmentation d'escorte leut plût infiniment ; il ne pouvoient assez m'en témoigner leur joie, & je croi qu'ils me dirent plus de quatre fois qu'avec un tel renfort nous pouvions aller sans rien craindre jusqu'à la Cabane du Soleil. Cette sallie Gascone me fit rire, & je leur répondis par un autre ridicule, que nous n'aurions pas de peine à trouver du feu pour la brûler. Voilà ce que j'avois à vous dire avant que de me remettre en route.

Nous partîmes le vingtiéme vers le midi, & nous débarquâmes le soir du même jour à l'endroit ou nous devions quitter la Riviere des *Puants*. Nous n'avions que trois quarts de lieuë à faire par terre, & cependant nous y emploiâmes deux jours à cause des embaras, & des difficultez du portage. Au bout de cette course nous trouvâmes la Riviere des *Ouisconsinc*, & nous y entrâmes

dans nos canots le vingt-trois. Cette Riviere est maudite & abandonnée; ses eaux roulent un sale & vilain limon : des deux côtez de son Canal on ne découvre que des Côteaux escarpez, que des rochers afreux, ou que des marêts steriles; enfin c'est un de ces Païs qui sont comme des Zéros dans le continent ou qui tout au plus ne sont bons qu'à faire admirer la prodigieuse contrarieté de la nature. Il m'ennuioit cruellement pendant une Navigation si rebutante pour les yeux; heureusement qu'elle ne fut ni longue ni pénible. A la faveur d'un courant tranquille nous arrivâmes en quatre jours au Fleuve de *Missisipi* dans lequel se décharge cette haïssable Riviere, de *Ouisconsinc*. Le Fleuve de *Missisipi*, peut avoir en cet endroit-là une demi-lieuë de largeur, & quant au reste de son cours je ne saurois vous en donner une idée plus ressemblante qu'en la comparant à la Riviere de Loire. Il gît Nord-Est, & Sud-Oüest : elle est bordée de prairies, de bois de haute futaie, & de Sapins. Le vingt-sept nous cabanâmes dans une des deux Isles qui sont sur ce Fleuve, car il n'y en a point davantage, à moins que l'obscurité de la nuit ne m'ait empêché de remarquer les autres en descendant cette Riviere. Nous résolûmes de séjourner dans cette Isle; par ce que nous nous flations de faire une bonne provision de

Chevreuils, mais au grand préjudice de nos bouches nous la trouvâmes tout-à-fait dénuée de ces animaux. Nous nous remîmes donc en canot dès le lendemain, & le septiéme de Novembre, toute nôtre canoterie arriva heureusement à l'entrée de la Riviere Longue. Ce ne fut qu'après avoir refoulé plusieurs courans assez rudes, quoiqu'en cette saison-là les eaux fussent au plus bas. J'oubliois à vous dire que j'ai sondé le Fleuve de *Missisipi*, par tout où j'ai pû, & que je lui ai trouvé neuf pieds d'eau dans l'endroit le moins profond. Pendant le cours de nôtre navigation jusqu'à la Riviere Longue il ne se passa rien de remarquable sinon le massacre que nous fîmes de deux bœufs Sauvages qui furent aussi-tôt boucanez pour la provision. Nous pêchâmes aussi d'assez grosses barbuës qui nous servirent de casuel, & qui nous tinrent lieu de viande fraîche.

Le huitiéme la Flote entra dans l'embouchûre de cette même Riviere Longue, c'est-à-dire que nous nous trouvâmes sur une espéce de Lac presque tout couvert de jonc: je dis presque, car il y avoit justement au milieu un petit Canal; nous le suivîmes jusqu'au soir, aiant jetté nos petites ancres nous passâmes la nuit, & dormit qui pût dans le canot. Comme ces joncs me chagrinoient j'éveillai mes guides *Outagamis*, dès le point du jour, & je leur demandai si cette impor-

tune navigation dureroit long-tems. Il nous " est impossible de vous éclaircir là-dessus, " me répondirent-ils, car nous n'avons ja- " mais fait la même route, aiant toûjours " pris nôtre chemin par terre. Ce qu'il y a de " certain, & dont nous vous répondons, c'est " qu'à vingt lieuës plus haut cette Riviere " n'est bordée que de bois; & que de prairies. " La réponse n'étoit guére satisfaisante, & vingt lieuës de roseaux me paroissoient un long trajet. Mais je fus agréablement trompé : car le jour suivant sur les dix heures du matin lorsque je ne pensois qu'à me fortifier dans ma patience; nous aperçûmes que la Riviere se resserroit, & que son Canal qui se rétressissoit de plus en plus, étoit bordé de bois de haute futaie : cette découverte si peu espérée nous fit plaisir; on en rama le reste du jour avec plus de courage, & à mesure que nous avancions nous trouvions ces bois entre-coupez par des morceaux de prairies. Profitant du terrain l'on Cabana le soir sur une pointe, & l'on s'y aprêta un délicieux soûper de viande boucanée, à la vérité c'étoit faute d'une nourriture plus naturelle, & mieux faisante. Le lendemain ne nous fut guére plus favorable : on descendit dans la premiere Isle qui se trouva sur la route, & comme elle paroissoit belle & grande, nous ne doutions point qu'elle ne fut habitée : elle étoit deserte né-

anmoins. Les bêtes même l'avoient jugée indigne de leur presence ; si-bien qu'étant entrez dans cette Isle avec l'esperance d'une copieuse chasse, nout fûmes trop heureux d'y manger du poisson qui puoit la bourbe. Le douze nous allâmes à une Isle éloignée de douze lieuës de celle où nous avions passé la nuit ; j'étois surpris d'avoir fait une si bonne journée, à cause du grand calme qui régne dans cette Riviere, laquelle est, je croi la moins rapide qu'il y ait au monde ; mais je ne faisois pas réfléxion que nous avions le vent en poupe, & que la force du soufle supleoit bien à la lenteur du Courant. Nous eûmes encore la mortification de ne trouver-là ni venaison ni gibier.

Le septiéme nous fîmes onze lieuës, toûjours avec le même vent, & nous débarquâmes dans une troisiéme Isle. Comme il étoit encore de bonne heure, on eut le tems de chasser : Nos Sauvages tuérent environ une quarantaine de Faisans, j'en fis bien mon profit. Le lendemain, nous fûmes obligez d'aller à l'aviron : ce n'étoit pas faute de vent ; mais il nous étoit inutile à cause de certains côteaux tous couverts de sapins. Il fallut donc avoir recours à la rame ; mais ce travail ne dura guére : dés le milieu du jour nous découvrîmes à nôtre gauche de grandes prairies ; nous jugeâmes bien que nous n'étions pas éloi-

gnez de quelque habitatien, & en effet, nous aperçûmes peu après quelques cabanes; elles n'étoient éloignées de la Riviere que d'un quart de lieuë. Nos Sauvages témoignérent aussi-tôt une grande impatience de voir ce que c'étoit: Je n'avois garde de m'y oposer; mais afin qu'ils fissent ce petit voiage plus sûrement; je leur donnai dix de mes Soldats. Nos gens aprochant de l'endroit trouvérent cinquante ou soixante hommes sur le *Qui vive*? tenant leurs arcs bandez ils attendoient de pié ferme: mais si-tôt que nos *Outagamis* se furent fait connoître par leurs cris, ces Cabaniers jettérent bas les armes, & reçûrent nôtre troupe avec toute la cordialité sauvage. Ils étoient étrangers aussi-bien que nous; c'étoient des *Eokoros* qui étoient venus-là pour chasser; heureusement ils venoient de tuër quelques Cerfs, dont ils firent present à nos gens, & ils voulurent même aider à porter cette proie jusqu'à nos canots. Je leur fis l'accueïl que méritoit leur honnêteté: afin qu'ils ne me crussent pas ingrat, je leur fis un present de tabac, de coûteaux & d'éguilles. Le tabac leur fit grand plaisir, mais ils furent enchantez du reste: que cela est beau, s'écrioient-ils, chaque coûteau & chaque éguille étoit un chef-d'œuvre de la Nature & de l'Art pour ces bonnes gens, ils ne pouvoient se lasser

d'admirer ces bagatelles, & j'eus-là dequoi me persuader que chez les hommes l'opinion fait tout. Quand ces *Eokoros* se furent lassez d'admirer, ils prirent congé de nous, & ils allérent faire retentir par tout nôtre générosité. Ils nous donnérent apparemment des loüanges proportionnées à la haute idée qu'ils avoient du present; car sur le soir du lendemain nous vîmes la Riviere toute bordée de Sauvages: je croi qu'il y en avoit bien deux mille: Ils dansoient tous de bon cœur à nôtre intention, à en juger par la force de leurs gambades, nous étions bien avant dans leur estime & dans leurs bonnes graces; enfin ils ne s'épargnoient pas à sauter, & ce spectacle nous donnoit autant de plaisir qu'il nous faisoit d'honneur. Nos *Outagamis* débarquérent pour leur porter la reconnoissance & les remercimens de toute la Flotte, & ils revinrent avec quelques Chefs de Famille qui se mirent dans nos canots, & qui nous accompagnérent jusqu'au premier Village: Nous y arrivâmes à minuit: Les Sauvages qui s'étoient joints à nous me pressérent fort de venir loger dans leur Habitation; mais je les refusai constamment: Les *Outagamis* & quatre *Outaouas* acceptérent l'offre: Pour moi, aiant réconnu le Païs, j'allai cabaner à un quart de lieuë, sur une pointe de terre, & près

d'une petite Riviere : Nous fûmes-là dans un profond repos, car nos gens qui avoient pris le parti d'accepter l'hospitalité des Sauvages, leur avoient fort recommandé de ne pas aprocher la nuit de nôtre Camp. Le lendemain, pendant que mon monde se reposoit des fatigues de la Navigation, je fus voir les principaux du Païs ; j'en fus très-bien reçû, moiennant mon tabac, mes ciseaux, mes coûteaux, & mes aiguilles, car il n'y avoit rien à faire sans cela, & j'avois plus la mine d'un Mercier à balle, ou d'un Savoyard, que d'un Officier. Ces Chefs ne manquérent pas non plus de faire de sublimes réfléxions sur l'excellence de ma mercerie ; mais ils donnérent aussi de grandes loüanges aux François, disant qu'ils nous connoissoient de réputation, & qu'ils étoient ravis de nous voir en leur Païs. Ils donnérent une marque de cette bonne volonté pour nôtre Nation ; car le douze étant rentrez dans nos canots six cens de ces Sauvages marchérent sur le bord de la Riviere pour nous escorter une partie du chemin. Nous laissâmes un Village à la droite, & après cinq heures de Navigation je fis faire halte auprès d'un autre Village. Ce fut pourtant sans débarquer ; je me contentai d'envoier aux Chefs quelques presens tirez de mon tresor ordinaire, & j'eus en récompense plus de bled d'Inde & de viande

boucanée que je n'en avois besoin. Nous continuâmes d'aller ainsi d'habitation en habitation : L'on ne s'arrêtoit que pour cabaner la nuit, ou que pour faire des largesses. Nous tînmes cette route jusqu'au dernier Village où je résolus d'arrêter pour prendre langue. Nous fîmes nôtre campement au pied de cette habitation. Celui qui pouvoit passer pour en être le grand Chef étoit un vénérable Vieillard : Il ne nous fit pas grands complimens ; mais on remarquoit bien à ses manieres franches & ouvertes que nôtre venuë lui faisoit un vrai plaisir ; il en donna une preuve plus efficace, c'est qu'il mit en campagne ses plus habiles Chasseurs, & qu'il nous fit fort bonne chere. La plus importante instruction qu'il me donna fût qu'après soixante lieuës de route nous trouverions les *Essanapés* : il ajoûta qu'il ne pouvoit me donner d'escorte pour me conduire jusques-là, parce que sa Nation & celle des *Essanapés* étoient en guerre ; que tout ce qu'il pouvoit pour mon service, c'étoit de me livrer six Esclaves qu'on avoit fait sur ces ennemis ; qu'en ma considération on leur accordoit la liberté, & que retournant avec nous en leur Païs, ils seroient nos guides ; qu'au reste il n'y avoit rien à craindre sur cette route, si ce n'étoit quelques surprises de nuit. Mon sage Vieillard m'éclaircit encore


Bœufs Sauvages
Bœuf Sauvage pris par les cornes avec des cordes
Crocodile allant donner au petit Veau
Bœuf attaqué à coup de lance
Sauvage saute sur un bœuf
Lac ou Fleuve
Sauvages boucanant des viandes

21
bou
con
hab
cab
gesl
der
pren
pen
lui
Ch
nou
rem
ouv
pla
cac
hab
ne
qu
de
ajo
te
sa
gu
m
ve
qu
la
le
re
ro
au



core de plusieurs autres choses dont il étoit bon que je fusse averti, & me trouvant suffisamment instruit, je me disposai à me remettre incessamment en chemin. Avant que de quitter ce Village il faut vous faire part de ce que j'y apris. J'eus le tems de causer avec les Chefs, & ils convinrent tous pour me dire que leur Nation consistoit en douze Villages, & qu'elle pouvoit mettre vingt mille guerriers en campagne; qu'ils avoient eu des forces beaucoup plus nombreuses, mais que la guerre avoit dépeuplé le Païs, & qu'ils avoient eu trois ennemis tout à la fois sur les bras, sçavoir, les *Nadouessis*, les *Panimoha*, & les *Essanapés*. Quant à ce que j'ai pû connoître par moi-même, je remarquai que les habitans de ces douze Villages, bien loin d'avoir la férocité que nôtre prévention attribuë aux Sauvages, avoient au contraire beaucoup de douceur & d'humanité. Leurs cabanes sont longues & construites en forme de Dôme; la figure en est semblable aux cabanes de nos Sauvages, mais la matiére n'est pas la même; les Palais dont je vous parle sont faits de roseaux & de joncs entrelassez, & enduits de terre grasse. Ils ne manquent pas de Dieux, les bonnes gens; car ils adorent le Soleil, la Lune, & toutes les Etoiles: Si pour invoquer celles-ci en détail ils donnoient un nom à chaque

Etoile, vous jugez bien que leur Calendrier seroit tout autre chose que le nôtre. Ils vont nuds, tant les hommes que les femmes, & ils ne cachent que les parties destinées à la génération. Ils n'observent pas tout-à-fait cette aimable égalité qui se trouve parmi les autres Sauvages, & ils ont entr'eux une espéce de subordination. Une maniére de muraille enceint leurs habitations; des branches d'arbres, & des fascines tiennent lieu de brique ou de pierre, & la terre grasse, de ciment. Le vingt-un dès la pointe du jour nous levâmes l'ancre: Le vent souffloit en poupe, ce qui m'engagea, pour en mieux profiter, de passer la premiére Isle que nous rencontrâmes, & de naviguer jusqu'au soir; nous cabanâmes dans une autre Isle, ou plûtôt dans un desert, tout le fond n'étant que du gravier & que des cailloux. Le lendemain nous eûmes le même vent, & comme mes six *Essanapés* m'assurérent qu'il n'y avoit sur ce Fleuve ni Rocher, ni Bancs de sable, je fis voguer non-seulement toute la grande journée, mais aussi toute la nuit. Le vingt-trois au retour de l'aurore nous fûmes contraints de mettre à terre; c'étoit pour gommer un de nos Canots qui faisoit eau. Pendant que les experts s'occupoient à cette réparation nous eûmes le tems de faire cuire & d'aprêter les Che-

vreüils qu'on m'avoit donnez chez les *Eokoros*. C'étoit au bord d'un bois que nous avions débarqué; nos Sauvages ne doutant point que le lieu ne fût bon à la chasse y entrérent; mais n'aiant trouvé que de petits Oiseaux, ils les jugérent indignes de leur courroux, & ils s'en revinrent avec la même charge qu'ils avoient en partant. A peine avions-nous remis à la voile que le vent s'abatit tout-d'un-coup: il fallut donc recourir à la rame; mais nos gens la manioient fort mal, & n'en pouvant plus de sommeil, à cause qu'ils n'avoient pas dormi la nuit précédente, ils se berçoient plûtôt qu'ils n'avançoient. Cela m'obligea d'arrêter à la premiere Isle que nous trouvâmes, ce fut deux heures aprés nôtre rembarquement: Cette Isle étoit grosse & fort couverte. Nos *Essanapés* nous y avoient promis une copieuse récolte de Liévres, & ils ne nous trompérent pas, car en effet nous en prîmes une grande quantité. Ces ombrageux animaux ne pouvoient se choisir un domicile plus propre à les rassurer contre leur timidité naturelle; il n'étoit pas possible de leur donner la chasse, tant ils étoient inabordables à cause de l'épaisseur des broussailles: on fut obligé de mettre le feu en plusieurs endroits, par cette ruse nos Liévres prennent chaudement l'allarme, ils abandonnent le gîte, tout est chez

eux en rumeur & en mouvement; mais les pauvres bêtes fuiant le danger trouvoient la mort, & nos gens n'avoient que la peine de les assommer. Mes soldats s'accommodérent bien de cette viande; & ils en firent une telle débauche que cela les plongea dans un sommeil extraordinaire. J'eus toutes les peines du monde à les en tirer lorsqu'un horrible bruit s'étant élevé tout-à coup, je crus devoir faire mettre mon monde sous les armes; il me fallut donc apeller, crier, tirer par le bras, pincer, enfin, faire je ne sçai pas quoi pour avoir raison de ces dormeurs. Comme ce bruit me causoit de la fraieur, franchement je n'étois pas fort à mon aise, & je maudissois de bon cœur la chasse des Liévres. Enfin, mes soldats se réveillent à demi, & ils endossent le harnois sans sçavoir trop, ni ce qu'on leur demande, ni ce qu'ils font. Pour moi, j'avois déja fait une grosse provision de valeur, & j'avois obtenu de Dame Nature qu'elle me permettroit d'agir en Preux: j'avois déja fait mon Ordonnance d'Armée, & j'avois disposé mes gens à peu près comme le brave Thrason dans l'Eunuque de Terence. Mais il fallut rengainer; l'ennemi ne parût point, & quand nous, las de l'attendre, fîmes nos diligences pour le prévenir, après avoir beaucoup marché du côté que le bruit ve-

noit, nous ne trouvâmes rien, & les plus sensez conjecturérent que c'étoit une troupe de Loups qui, dans un bois vis-à-vis de nôtre Isle, se divertissoient à nous faire peur.

Le jour suivant, qui étoit le vingt-quatre, nous partîmes de cette Isle: nôtre navigation fut très-lente, douze lieuës en deux jours; ce n'étoit pas trop. Mais c'étoit la faute de nos Sauvages; ces Messieurs voulant se donner l'utile plaisir de chasser chemin faisant, côtoioient à pied nos canots aux dépens des Canards & des Oyes, dont il fut fait un grand massacre. Nôtre premier cabanage se fit à l'embouchûre d'une petite Riviere à main droite: Les *Essanapés* m'aiant dit qu'il n'y avoit plus de-là que dix-huit lieuës jusqu'au premier de leurs Villages, je consultai là-dessus nos Alliez, la résolution du Conseil fut que je devois faire prendre les devans à deux de ces prisonniers délivrez, pour aller porter à leur Nation la nouvelle de nôtre arrivée, & c'est ce que je ne manquai pas d'exécuter. Le vingt-six on rama de toute la force possible pour tâcher de faire les dix huit lieuës; mais nous ne pûmes y réüssir, nous rencontrâmes en je ne sçai combien d'endroits de la Riviere des voitures de bois flotant, si-bien que nous fûmes contraints de passer la nuit sur l'eau, & de

dormir comme nous pûmes dans nos canots. Le 27. vers les onze heures du matin, nous aprochâmes de ce premier Village des *Essanapés*, & nous eûmes grand soin dès-lors d'arborer à la proüe de chaque petit vaisseau le grand Calumet de Paix ; car nous eussions été très fâchez qu'on nous eut pris-là pour des ennemis.

Comme nos précurseurs avoient annoncé nôtre venuë, la Nation étoit allerte, & l'on avoit déja pris ses mesures pour nous recevoir. En effet, si-tôt que nous fûmes à la vûë du Village ces *Essanapés* accoururent en foule vers la Riviere ; je croi qu'ils n'étoient pas moins de cinq cens. Ils nous invitérent à venir à terre, & cette invitation se fit par une danse, par des cris, ou plûtôt par des hurlemens. Nous ne répondîmes à leur civilité qu'en faisant ce qu'ils souhaitoient, & ce que nous ne souhaitions pas moins qu'eux, je veux dire nôtre débarquement. Comme nous allions sortir de nos canots, il me parut que ces Sauvages poussoient leur zéle un peu trop loin, & soupçonnant qu'ils avoient dessein de nous piller, je leur fis dire de s'éloigner du rivage, à quoi ils se soûmirent sans balancer. Nous fîmes donc nôtre descente tranquillement, & aiant pris toutes les précautions nécessaires pour la sûreté de nôtre bagage, nous nous tournâmes vers cette

multitude. Ces Sauvages nous voiant rassûrez se raprochérent, & s'étant prosternez jusqu'à quatre fois, les mains sur le front, il ne tint qu'à moi de sentir le doux fumet de l'adoration. Après cette premiére cérémonie qui commençoit à me fatiguer, ils nous prirent entre leurs bras, & nous enlevérent comme des corps saints, le tout au bruit d'une musique enragée ; ils faisoient des cris de joie à étourdir, & à casser la tête. Arrivez à la porte de l'habitation, les porteurs se déchargeant de leur fardeau nous remirent sur nos pieds, & nous restâmes-là jusqu'à ce que les préparatifs de nôtre entrée fussent achevez. Après une pause assez ennuïeuse, enfin la Bourgeoisie, ou pour parler plus notablement la Régence de la Place arriva. Elle consistoit en six cens hommes tenant l'arc d'une main, & la fléche de l'autre, & commandez par un Chef qui paroissoit avoir cinquante ans. Ce bataillon sortit donc au-devant de nous, & moi jugeant de ce que je voiois, par nos coûtumes, & par nos usages, je crus que les *Essanapés* ne s'étoient armez que pour nous faire plus d'honneur. Mais nos *Outagamis* prenoient la chose bien differemment. Ce sont des insolens, me dirent-ils ; ils vous insultent ; puis se retournant vers les *Essanapés*, jettez, leur criérent-ils, l'arc & la fléche, & met-

tez-vous dans vôtre devoir. Mais les deux esclaves à qui j'avois fait prendre les devans s'étant aprochez de moi, m'assurérent que c'étoit la maniere, & que ses compatriotes n'y entendoient aucun mal. Cependant, les *Outagamis* n'en voulurent point démordre, & ils me pressérent si fort, qu'à leur sollicitation j'avois déja repris le chemin de la Riviere. Les *Essanapés* voiant que c'étoit tout de bon, nous donnérent gain de cause, & firent, quoi-que d'assez mauvaise grace, ce que l'on exigeoit d'eux. Dès qu'ils se furent défaits de leurs armes, je ne fis plus de façon, & retournant sur nos pas nous passâmes à travers les *Essanapés* desarmez, & nous entrâmes triomphans dans le Village. Ces habitans nous regardoient, ils nous examinoient, ils nous mangeoient des yeux, de tout nôtre équipage rien ne les arrêta plus que nos fusils, ils ne connoissoient que par oüi dire ces machines meurtrieres, & ils ne pouvoient se lasser de les regarder. Il y avoit bien de la convoitise, à ce que je m'imagine, dans leur curiosité : ces fusils leur faisoient grande envie ; mais nous en avions trop de besoin pour nous en défaire. Quand tout le cortége fut entré, le Chef me mena dans une longue & large cabane, je croi que c'étoit un Palais de réserve, & qu'on nous en donnoit l'étrenne, car il ne paroissoit

point que personne y eut logé. Ils me mirent donc là-dedans avec mes vingt soldats, car je n'en avois pas plus, & je ne doutois point que tous nos autres compagnons de voiage ne suivissent; mais je fus tout étonné d'entendre de la dispute à la porte de la cabane, je demandai ce que c'étoit, & je connus que les *Essanapés* refusoient l'entrée aux *Outagamis* : Ils ont voulu, disoient-ils, susciter une querelle entre-nous & ceux qui nous viennent voir; dès-là ils sont indignes d'entrer dans la Cabane de Paix. Cependant, je me déclarai hautement pour les *Outagamis*, j'ordonnai à mes soldats de leur ouvrir la porte, & je priai ces mêmes *Outagamis* de venir me joindre sans faire aucune violence. Mais eux au lieu d'entrer, me conseillérent de sortir au plus vîte, & outre qu'ils me parloient d'un ton fort persuasif, leur allégué me parut si vrai-semblable, que je ne marchandai point : Je laisse la Cabane & le Village, & je regagne à grands pas l'endroit du rivage où nous avions laissé nos canots. Nous prîmes avec nous les quatre Esclaves *Essanapés*, & nous nous chargeâmes de les conduire jusqu'au premier Village qui se trouveroit sur nôtre route. Ces Sauvages que nous quittions si brusquement ne traversérent point d'abord nôtre départ; ils nous laissérent embarquer

paiſiblement ; mais lorſque nous ne penſions qu'à nous éloigner de ce Village ſuſpect nous fûmes atteins par une Pirogue ; elle étoit montée de cinquante *Eſſanapés*, ſans y comprendre les deux autres priſonniers que nous avions amenez du Païs des *Eokoros*. Ils étoient chargez du meſſage, & l'un d'eux nous cria que le Chef de l'habitation nous barroit ſa Riviere. Les *Outagamis* prirent la parole, & toute leur réponſe fut de demander aux *Eſſanapés* s'ils avoient aporté une montagne pour l'opoſer au paſſage de nos canots, & tout en badinant-là, nous avançions d'une grande force, & en très-peu de tems nous gagnâmes le ſecond Village qui eſt à trois bonnes lieuës du précédent. Les *Eſſanapés* de la Pirogue allérent rendre compte de leur commiſſion, & raporter à leur Chef que nous avions franchi gaiément ſa barriére.

Je ne voulus point arrêter à ce ſecond Village, & je réſolus de naviguer juſqu'à la principale habitation : par-là je ménageois mon tems & mon tréſor : nous paſſions à la vûë de pluſieurs Villages, & ſi nous nous étions repoſez par tout, cela m'eût emporté bien des jours, & mon tabac, ſur tout, auroit ſouffert une copieuſe opération. D'ailleurs, il n'y avoit que le Grand Chef de la Nation qui pût nous faire juſtice ſur nos griefs, & c'étoit le ſeul

Tribunal où nous devions porter nos plaintes. Je vous ai dit que les *Eßanapés* vivoient ſous une eſpéce de Gouvernement, n'oubliez pas, s'il vous plaît, cette circonſtance, Monſieur. Nous fîmes donc une Navigation toute unie, & le huitiéme jour nous entrâmes dans le Port de cette Capitale champêtre, c'eſt-à-dire, en ſtile maritime de ce Païs-là, que nous étant aprochez du bord nous ſautâmes à terre. Il y a cinquante lieuës du premier Village à celui-ci : nous avions fait le chemin en groſſe compagnie ; car le rivage étoit toûjours bordé d'une foule de gens qui ſembloient être de nos amis, & qui paroiſſoient déſaprouver ce qu'on nous avoit fait au premier Village. Celui où le Grand Chef fait ſon ſéjour eſt ſitué ſur le bord d'une eſpéce de Lac. Une partie des Habitans accourut à nôtre débarquement, & nous témoigna toute l'amitié poſſible. Je fis dreſſer nos Cabanes à demi quart de lieuë du Village, après-quoi je me rendis accompagné des *Outagamis* & des *Outaouas* auprès du Grand Chef. C'eſt un phantôme de Roi ; on le nomme le Cacique de la Nation. Il nous fit connoître à ſa maniere qu'il avoit de la joie de nous voir, & il nous fit de grandes offres de ſervice. Les *Outagamis* n'oubliérent pas de lui faire l'hiſtoire de ce qui s'étoit paſſé au premier Village, Sa Ma-

jesté Essanapienne en parût indignée, & dit qu'il falloit enlever ce Chef & le lui amener; ce fut toute la raison que nous en tirâmes. Pendant l'Audiance dix de mes Soldats en exécution de mon ordre, se rendirent auprès de nous avec les quatre prisonniers *Essanapés*; j'en fis ma cour à cette figure de Prince, & je les lui présentai: je remarquai qu'il prenoit goût à l'offrande. Pour les quatre Esclaves je crus qu'ils ne finiroient point leurs prostrations: ils ne cessoient de se jetter à terre devant le Grand Chef & de se relever; sans exagération cette cérémonie dura une bonne demi-heure: Le bon homme de Sauvage tenoit alors une contenance grave, & l'on auroit dit qu'il sentoit tout le plaisir mistérieux de l'adoration. Vous jugez bien, Monsieur, que je ne me présentai pas les mains vuides devant ce Dieu Pan. Tant s'en faut je me surpassai avec lui en magnificence. Je lui donnai un bon gros morceau de tabac; c'étoit le meilleur encens que je pûsse offrir à cette rustique & champêtre Divinité; mais de plus je lui donnai des coûteaux, des ciseaux, des aiguilles, deux battefeux avec des pierres à fusil, quelques hameçons & un beau Sabre. A la vûë de toutes ces richesses le Monarque ne se possédoit pas: comme tous ses ouvrages lui étoient nouveaux, il

les prenoit respectueusement l'un aprés l'autre, & ne se lassoit point d'admirer ; il se récria je ne sçai combien de fois sur la fabrique d'une aiguille ; il ne trouvoit rien de plus beau que la tête & la pointe de ce petit instrument. Enfin, il étoit plus content de ces bagatelles que ne le seroit nôtre grand Roi en voiant dans ses coffres tout l'argent de ces Sujets. Au reste ma générosité ne me fut pas infructueuse ; on la récompensa par des matiéres beaucoup plus utiles que celles que j'avois données. Ce chef fit porter dans mon Camp des pois, des féves, des cerfs, des chevreüils, des oyes, des canards, & le tout en profusion, si bien que ma petite semaille de mercerie me produisit, & cela dès le même jour, une abondante recolte de cuisine. Aprés les complimens, les libéralitez réciproques, je mis mon voiage sur le tapis. Aiant marqué que j'avois dessein d'aller chez les *Gnacsitares*, le chef m'offrit une escorte de trois cens hommes. Il ajoûta que je faisois bien d'aller voir ces Peuples, que c'étoit une bonne Nation, alliée des *Essanapés* depuis vingt-six ans, mais qui étoit obligée d'habiter des Isles pour être plus en sûreté contre les *Mozeemlek* leurs Ennemis communs : Que ces *Mozeemlek* étoient une Nation inquiéte, turbulente, & fort belliqueuse ; qu'elle étoit fort peu-

plée, & que le moindre Corps de Troupes qu'ils formassent étoit de vingt mille hommes; enfin que ces Peuples étoient également redoutables aux *Gnacsitares*, & aux *Essanapés*, ce qui avoit obligé ces deux derniéres Nations à se lier étroitement pour leur conservation. Je donnai le tort aux *Mozeemlek*, & je n'avois garde de faire autrement; car il falloit bien paier de quelque chose l'escorte que j'acceptai avec plaisir. Je demandai outre cela quatre Pirogues, & non seulement ce Chef me les accorda de bonne grace, mais même il voulut que je les choisisse sur cinquante autres. Ne voulant pas laisser refroidir la bonne volonté du Sire Sauvage, je fis promptement travailler à ces Vaisseaux; on les dola si bien qu'elles en furent plus minces & plus legéres de la moitié. Que n'étiez-vous-là Monsieur, quand nos bonnes gens d'*Essanapés* virent nos ouvriers se servir de la hache. Il y avoit assûrément de quoi rire. Ils ouvroient tous de grands yeux sur cet instrument; ils se conduisoient de la vûë haut & bas, & ce morceau de bois qu'ils voioient couper & tomber par terre leur tenoit lieu d'un grand prodige. Figurez-vous les Suisses lors qu'ils virent des marionnettes pour la premiére fois, tels étoient nos *Essanapés* au mouvement de la hache. Mais ce fut bien autre chose

quand nous tirâmes quelques coups de pistolet en l'air ; la fraieur & la consternation s'emparérent alors de leurs visages, & nous aurions conquis toute l'Habitation à grand marché. En attendant que mes Pirogues soient prêtes, & que je quitte ce Village ; je veux vous en conter encore quelques particularitez. Il est d'un contour assez vaste pour mériter le nom de Ville : Les maisons sont des huttes construites à peu près comme nos fours, mais suffisamment exhaussées, il n'entre presque point d'autre matiére dans leur structure que des roseaux & de la terre grasse. Les autres Villages n'aprochent point de celui-ci pour l'étenduë, ni pour le nombre des Habitans ; aussi le Grand Chef y fait-il toûjours sa résidence : Son Louvre, son Château, son Versailles en un mot, consiste en un trou de cabane bâtie vers la côte du Lac : ce Palais brille au milieu de cinquante autres moins magnifiques où demeurent les parens du Prince ; en sorte que l'on peut nommer ce quartier qui est séparé du reste de l'Habitation, le quartier du Sang Roial. Au reste Sa Majesté Sauvage ne marche jamais qu'en pompe, & on lui fait l'honneur de joncher son chemin de feüilles d'arbre ; ses habits Roiaux sont sa peau, & une écharpe de toile d'écorce qui lui cache sa virilité. Cette Ido-

le ne fait pas grand usage de ses pieds, car il est ordinairement porté par six Esclaves. Vous ne croiriez pas que les *Essanapés* sont une Secte de Pithagoriciens, & que la métempsicose a pénétré, je ne sçai comment, jusqu'à eux. Me promenant dans le Village je rencontrai des femmes qui couroient à toutes jambes; j'en demandai la raison, & l'on me répondit que c'étoient des nouvelles mariées qui alloient dans l'espérance de gober l'ame d'un Vieillard qui étoit à l'agonie. Cette ame n'étoit point en risque de coucher dehors, car je vous assure que ces jeunes Sauvages qui toutes lui offroient leurs matrices avec tant d'empressement étoient bien au nombre de quarante. Ce fût donc par cette avanture que je découvris leur croiance touchant la transmigration des ames. Cela me fît naître l'envie de leur faire une question. Pourquoi, dis-je à quelques-uns d'entre eux mangez-vous des quadrupédes, des Oiseaux, des Poissons, & de toutes sortes de bêtes? Ne devriez-vous pas respecter tous les corps animez puis qu'il n'y en a pas un qui ne puisse vous procurer une nouvelle vie après vôtre mort? Ils me répondirent que la transfusion étoit limitée par les bornes de chaque espéce; & conséquemment que l'ame d'un homme ou d'une femme ne sortoit point hors de la Sphére spécifi-

que du Genre humain. C'eſt grand dommage, car vous m'avoüerez, Monſieur, que tout au moins les deux tiers de nôtre eſpéce ont de belles diſpoſitions pour être bêtiſez. Avec tout cela, vous noterez, en paſſant, que nos *Eſſanapés* ont choiſi la plus ſage portion de la folie du rêveur Pythagore. La derniere circonſtance que j'ai à vous aprendre de ces Peuples, c'eſt qu'ils reſſemblent preſque en tout aux *Eokoros*.

Tout étant prêt pour nôtre départ, nous prîmes congé du Grand Chef. Je lui recommandai nos canots, & je le priai d'interpoſer ſon autorité afin que perſonne n'y touchât ; il me le promit foi de Prince, & cependant il me tint parole. Le quatriéme de Décembre nous entrâmes dans nos Pirogues, & nous mîmes à la voile dès le même jour. J'avois dans mon vaiſſeaux dix Soldats, dix *Oumamis*, quatre *Outaouas*, & les quatre Eſclaves *Eſſanapés* qui avoient ordre du Grand Chef de m'accompagner.

Je dois vous avertir ici, Monſieur, que deſormais il ne ſera plus fait mention du grand Calumet d'Alliance, cette pipe de Paix & d'Union n'a point de vertu chez les Peuples où je vais. Autre avis, c'eſt que plus je remontois la Riviere, plus je trouvois de bon ſens & de raiſon parmi les Sauvages. Venons à preſent au détail

de nôtre navigation. Elle fut courte & pénible le premier jour ; nous ne pûmes faire que sept lieuës à cause de la quantité de jone donc ce Lac est couvert. Le lendemain nous fîmes dix lieuës, & autant le troisiéme jour ; mais le quatriéme il nous falut décompter. Il s'éleva un vent d'Oüest-Nord-Oüest qui nous donna de si furieuses secousses que nous fûmes contraints de gagner terre. Rien ne pouvoit être plus desagréable que cette premiere station. Nous cabanions sur un terroir tout de sable ; il n'y avoit pour toute production que du gravier & des pierres, & autant que la vûë pouvoit s'étendre de tous côtez on ne découvroit que des marais fangeux & stériles. La Nature ne nous offroit donc-là que de l'eau, & c'étoit dequoi nous avions le moins de besoin. Il nous auroit fallu du bois pour faire cuire nos viandes, & pour nous chauffer, & à moins qu'il ne fût tombé du Ciel, où le prendre ? Jugez si nous étions mal à nôtre aise ; le pis de l'affaire, c'est que nous n'avions aucune ressource, & si le vent eût duré quelque tems, il falloit nous résoudre ou à périr de faim & de froid, ou bien à faire offre de nos services aux poissons en nous rembarquant, ou nous abandonner à la tempête. Ce sont-là les vilains endroits de la vie voiageuse, & vous ne sçauriez croire,

Monſieur, à quel prix dans ces momens on fait monter ſon foïer domeſtique, quelque incommode qu'il ſoit. Heureuſement nous ne paſſâmes que deux jours dans cette triſte ſituation. Le vent étant devenu plus favorable, on leva l'ancre du meilleur cœur du monde, & l'on ſe hâta d'attraper une petite Iſle où l'on deſcendit pour ſe repoſer: Nous pêchâmes-là force truites, qui à la vérité n'étoient pas groſſes, mais que je trouvai d'un goût excellent. En pourſuivant nôtre route nous paſſâmes auprès d'une autre Iſle où il y avoit des Villages, mais comme il étoit nuit nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Enfin, le dix-neuf du même mois de Décembre, c'eſt-à-dire après quinze jours de navigation, nous arrivâmes à la pointe de l'Iſle où nous devions faire quelque ſéjour, c'eſt celle que je vous deſſine ſur ma Carte par une fleur-de-lis. Nous mîmes donc là pied à terre, & ſi-tôt qu'on eut achevé le cabanage, je détachai mes Eſclaves *Eſſanapés*, qui étoient proprement mes guides, pour aller prendre langue. Ils revinrent quelques heures après, & je jugai bien à leur air ſombre & morne qu'ils ne m'aportoient rien de bon. Ils me dirent qu'ils avoient couru riſque d'être aſſommez par les *Gnacſitares* pour nous avoir amenez dans leur Païs; qu'ils nous prenoient pour des

Espagnols, ce qui leur causoit une grosse allarme, & ce qui les éloignoit beaucoup de nous faire une bonne réception. Dès que les *Gnacsitares* nous croioient de cette Nation, la premiere de l'Europe qui se soit établie dans l'Amérique, je ne leur sçûs point du tout mauvais gré qu'ils nous eussent en horreur. Vous sçavez par quels excès de cruauté les Espagnols ont planté le piquet dans ce Nouveau Monde; ainsi il n'est pas surprenant que le nom de ces Barbares cause autant de fraïeur & d'épouvente aux Amériquains qu'une figure de diable la plus difforme & la plus hideuse en causeroit aux enfans. Je suprime quantité de menus faits qui se passérent au sujet de ce contre-tems; le recit en seroit ennuieux, & d'ailleurs ma Lettre, quoique déja bien longue, n'aproche pas encore de sa fin. Je vous dirai seulement qu'après avoir fait en vain plusieurs tentatives pour desabuser, & pour rassurer les *Gnacsitares*, je crus devoir prendre le parti de me mettre hors d'insulte. Ce fut de nous rembarquer en toute diligence, & d'aller nous poster comme dans un Fort dans une petite Isle située entre celle que nous quittions & la terre ferme. Pour une plus grande précaution je ne voulus jamais permettre que les deux ou trois cens *Essanapés* qui nous avoient escorté depuis leur

grand Village, traverſaſſent avec nous dans cette petite Iſle, & fuſſent de nôtre campement.

Cependant, les *Gnacſitares* nous laiſſérent fort en repos dans ce retranchement, ſoit qu'ils viſſent bien qu'il n'y avoit que des coups à gagner en nous attaquant, ſoit qu'ils ne fuſſent pas aſſez perſuadez que nous étions des Eſpagnols, toûjours eſt-il vrai qu'ils n'entreprirent rien contre nous. Il y a bien de l'aparence qu'ils vouloient commencer par s'éclaicir ſur leur doute; car aiant choiſi leurs meilleurs coureurs, ils les envoiérent à quatre-vingt lieuës delà vers le Sud. Devineriez-vous bien, Monſieur, quel étoit le but d'une ſi longue courſe? C'étoit pour aller querir des Sauvages qui puſſent décider la queſtion, & terminer le différent qui étoit entre les *Gnacſitares* & nous. On ſupoſoit que ces Nations du Sud devoient bien connoître les Eſpagnols du Nouveau Méxique, & l'on ne ſe trompoit pas. Les coureurs firent donc cette pénible traite, & demandérent des Députez pour venir nous examiner. Ces bonnes gens du Sud acceptent la propoſition, & bien loin de s'excuſer ſur la difficulté du chemin, ils partent en grand nombre avec autant d'ardeur que s'il ſe fût agi du ſalut de tous les Sauvages. Dès qu'ils furent arrivez chez les *Gnacſitares*,

on les pria de passer dans nôtre Isle, & comme j'étois sûr qu'ils n'avoient pas de mauvais dessein, je ne m'oposai nullement à leur descente. Tout le bon jour qu'ils nous donnérent, ce fut de nous contempler du haut en bas, du bas en haut, & d'emploier toutes leurs lumieres pour voir si nous étions de la bonne ou de la fausse monnoie. Ces rigides Experts prirent garde à tout. Nos habits, nos épées, nos fusis, nôtre air, nôtre teint, il n'y eut rien qu'ils ne fissent passer en revûë : ils observérent même jusqu'au ton de voix, & jusqu'à l'accent. Enfin aprés une épreuve aussi exacte qu'il étoit possible; on nous déchargea à pur & à plein, & nos Juges prononcérent que nous n'étions point Espagnols. Je confirmai beaucoup la vérité de cette sentence dans l'esprit des *Gnacsitares*: je leur apris le sujet de mon voiage; je leur parlai des Païs que nous possedions à l'Est, tout cela leur fit impression, mais rien ne les convainquit davantage que lorsqu'ils m'oüirent déclamer contre les Espagnols, & parler d'eux comme de nos plus grands Ennemis. Les *Gnacsitares* bien guéris de leur erreur me firent une Députation dans les formes : On m'invita de venir camper dans la grande Isle, & en signe de bonne amitié ils me firent present d'une bonne quantité de je ne sai quel grain qu'ils

recueïllent en abondance, & que je ne saurois mieux vous comparer qu'à nos lentilles. Par provision, je m'accommodai de la largesse ; je leur promis aussi de les aller voir ; mais je me défendis du campement, leur alléguant sans façon que nous nous défierions moins les uns des autres, & que nous serions meilleurs amis de loin que de prês.

Pour tenir parole, & m'acquitter de ma visite, je partis de la petite Isle avec quelques-uns de nos Sauvages, & six Soldats bien armez. Quoi que le trajet fut petit, il ne laissa pas d'être difficile; le froid étoit excessif, & nous fûmes contrains de casser les glaces en plusieurs endroits. Etant débarquez nous marchâmes deux lieuës avant que d'arriver au premier Village. Je ne vous raporterai pour ici les formalitez & les cérémonies de nôtre réception ; les *Gnacsitares* nous firent ce qu'on nous avoit fait autre part, & vous en dire davantage, ce ne feroit rien vous aprendre. Je fis-là de grandes libéralitez, & je remarquai bien que ces preuves démonstratives opéroient bien plus efficacement sur ces Canailles que le témoignage des Députez du Sud, ni que toutes mais raisons. Je les nomme Canailles à cause de leur génie bas & intéressé; car pour le reste, je n'avois point encore vû de Sauvages si policez. Les *Gnacsita-*

ves n'ont pas ſeulement l'ombre d'un Gou-
vernement. Ils en ont le réel & l'effectif:
leur Grand Chef a un pouvoir abſolu ſur
toute la Nation, & il eſt Roi auſſi deſpo-
tiquement que le nôtre. Tous les Villa-
ges que vous voiez ſur ma Carte compo-
ſent ſon Etat; vous pouvez faire fond ſur
cette Carte; elle eſt fidéle, & ce ſont eux-
mêmes qui m'en ont fait preſent. Je cau-
ſai deux heures avec cet Empereur Sauva-
ge, & toute la converſation ne roula preſ-
que que ſur les Eſpagnols. Je m'informai
de lui à quelle diſtance ſon Païs étoit du
Nouveau Méxique; nous en ſommes éloi-
gnez, répondit-il, de quatre vingt taſons,
c'eſt-à-dire de cent quarante lieuës, chaque
taſon faiſant trois de nos lieuës. Au reſte,
le bon Sire s'en donnoit à cœur joie ſur
le chapitre des Eſpagnols; il mordoit à la
grape, & on liſoit dans ſes yeux qu'il au-
roit de bon cœur fait brûler à petit feu le
dernier de cette Nation. Comme la ma-
tiere étoit extrêmement de mon goût, j'a-
vois grand ſoin de l'entretenir & de l'é-
chauffer: je verſois de l'huile ſur le braſier
du Cacique, je rallumois ſa bile dès qu'el-
le ne me paroiſſoit plus flamber aſſez, je
mêlois mes hiſtoires avec les ſiennes; c'é-
toit à qui fronderoit le mieux contre la
perfidie & la cruauté des Découvreurs de
l'Amérique, & nous nous aprîmes récipro-
quement

quement bien des choses là-dessus. Quand nous fûmes las de dauber nos ennemis communs, il plût à son humaine & complaisante Majesté de nous régaler d'une galanterie dont je n'avois point vû d'exemple jusqu'alors. On nous amena par son ordre une troupe des plus belles filles du Village, & le commode Chef nous pressa fort obligeamment de choisir. Nous ne profitâmes point de ce maquerellage roial; nous remerciâmes civilement le Prince de sa courtoisie, & outre que la fatigue & l'abstinence nous avoient épointé l'écharde, nous étions bien-aises d'édifier ces Sauvages par nôtre continence. A vous dire le vrai, Monsieur, il y avoit un peu de dégoût dans nôtre chasteté; cette prostitution nous fit mal au cœur, & nous aurions été bien autrement tentez, s'il y avoit eu plus de peine ou de mistére. Cependant nôtre Grand Chef vouloit à toute force nous faire entrer en lice, & il prenoit nôtre vertu pour affront. Peut-être eût-il fallu en venir aux prises & au congrés si mes Sauvages ne s'étoient avisez d'une bonne invention: Ils dirent au Cacique que j'avois promis aux soldats de mon détachement que je retournerois dans la petite Isle précisément à une certaine heure; que pour peu que je tardasse ils seroient en peine, & s'imagineroient qu'on m'auroit joüé quelque

mauvais tour. Son Alteſſe Sauvageonne ſe paiant de cette raiſon me laiſſa partir, & nous nous ſéparâmes avec de grandes proteſtations d'amitié.

Deux jours après, c'eſt-à-dire le neuviéme de Janvier, le Grand Chef me rendit ma viſite. Parmi ceux de ſa ſuite qui étoit fort nombreuſe, & qui, je croi, n'étoit guére moins de quatre cens hommes, j'aperçûs quatre viſages que je ne doutai point du tout être des Eſpagnols. Qui n'y eut été pris ? Ces quatre hommes n'avoient rien de Sauvages ; ils étoient vétus ; ils portoient la barbe touffuë, & les cheveux au-deſſous de l'oreille, leur teint étoit baſané : d'ailleurs on ne voioit rien de groſſier ni d'impoli dans leur contenance & dans leurs maniéres. Je m'abuſois pourtant ; c'étoient des Sauvages d'une Nation diſtinguée, de ces *Mozeemlek* dont le Grand Chef des *Eokoros* m'avoit parlé. Le plaiſir de trouver des Amériquains façonnez me donna la curioſité de m'informer quels peuples c'étoient que les *Mozeemlek*, je priai les *Gnacſitares* de me donner cette ſatisfaction, voici en ſubſtance ce qu'ils m'aprirent. Les *Mozeemlek* habitent le long d'une Riviere qui tire ſa ſource d'une chaîne de montagnes ; c'eſt auſſi dans cette même chaîne que ſe forme la Riviere Longue par une quantité de ruiſſeaux dont l'oc-

currence forme un confluent. Le Païs de cette Nation est contigu à celui des *Gnacsitares*, & c'est ce qui fait entr'eux le sujet d'une guerre continuelle. La chasse des bœufs sauvages est le principal sujet de la jalousie qui régne entre ces peuples. Ce n'est pas qu'ils ne se soient prescrits des bornes & des limites pour le terrain : vous pouvez voir l'étenduë du district de chaque Nation daus le plan Géographique que les *Gnacsitares* eux-mêmes m'ont tracé sur une peau de Cerf, & de laquelle description je vous envoie la copie. Vous n'avez qu'à prendre garde aux deux croix : celle qui est marquée à la fourche de deux petites Rivieres désigne le *Non plus ultra* des *Gnacsitares*, & il ne leur est pas permis d'aller plus loin avec leurs Pirogues, qui sont les voitures dont ils se servent ordinairement ; l'autre croix est la borne des *Mozeemlek*. Mais ces Sauvages n'observent pas la régle fort scrupuleusement : je ne vous dirai point s'il leur est deffendu de poursuivre la bête sur les terres du voisin, c'est une circonstance que je ne me suis point fait expliquer ; ce qu'ils m'ont assuré très-positivement, c'est que pour peu que les chasseurs franchissent la limite, cela suffit pour allumer entre les deux Nations une guerre sanglante & opiniâtre. Au reste, chaque peuple a dans son ressort assez de bœufs

sauvages pour n'avoir pas besoin d'en chercher autre part ; ces animaux vont par troupe en Eté dans les vallées ; aussi chaque Village a-t'il son Parc bien rempli de ces bœufs pour sa provision. Quant aux Montagnes aux bas desquelles ces peuples demeurent, elles ont cinq ou six lieuës de large ; leur sommet s'éleve à proportion, & elles sont si roides & si escarpées qu'il faut prendre de grands détours pour les traverser ; elles ne sont habitées que par des Ours, & par d'autres bêtes féroces.

N'étant pas satisfait d'une connoissance si superficielle touchant les *Mozeemlek*, je m'adressai par interpréte à ces quatre Esclaves que j'avois pris pour des Espagnols, & vous allez voir ce que j'en tirai. Autant que je puis me rapeller leur recit, à cent cinquante lieuës delà où nous étions, la grande Riviere se décharge par une embouchûre de deux lieuës, dans un vaste Lac d'eau salée, qui a trois cens lieuës de circuit. Vers le bas & la fin de cette Riviere on a bâti six belles Villes ; les murailles sont de pierre enduite de terre grasse ; mes Auteurs ne me spécifiérent point combien leur enceinte avoit de tour ; mais ils n'oubliérent pas de me dire que les maisons sont découvertes, sans toit, & en maniére de platte-forme, telles enfin que je vous les ai dessinées dans ma Carte. Vous ju-

gez bien, Monſieur, que la ſituation de ces Villes doit être fort agréable; mais ce qui forme un aſpect beaucoup plus rare, c'eſt qu'il y a autour de ce Lac, ou de cette eſpéce de mer plus de cent autres Villes tant grandes que petites, ce qui ſuffit pour donner une haute idée de la grandeur & de la puiſſance de cette Nation. Cette grande eau ſalée eſt comme le champ de leur commerce, & ils y naviguent avec des bâteaux dont vous trouverez la ſtructure figurée dans ma Carte. Ils cultivent les arts, & la mécanique fleurit parmi eux comme parmi nous: Ils font des étoffes, des haches de cuivre & quantité d'autres ouvrages: j'avois grande envie d'en ſçavoir le nom, mes Hiſtoriens s'efforçoient aſſez de me les faire connoître; mais je ne comprenois rien à leurs ſignes, d'ailleurs malheureuſement pour moi mes *Outagamis* & tous mes autres Interprétes n'aiant aucune connoiſſance de ces Ouvrages, n'avoient garde de me les faire concevoir. Il falloit, direz-vous avoir recours à la circomlocution; il eſt vrai: je conçois à preſent que par ce moien-là j'aurois pû deviner beaucoup des choſes dont il s'agiſſoit, mais on ne s'aviſe jamais de tout. Au reſte, le Gouvernement de cette Nation eſt auſſi Monarchique que celui des Turcs pour ne pas dire des François. Le Grand Chef eſt

Maître abſolu de la Nation ; tous les Gouverneurs lui ſont ſubordonnez, & il n'y a rien qui ne dépende de ſon bon plaiſir. Oh ça, Monſieur, vous jureriez, n'eſt-il pas vrai ? que je vous parle des *Mozeemlek*? Effectivement le fil & l'enchaînure de ma narration ne peuvent vous donner une autre idée. Vous n'y êtes pas néanmoins, & je vous ai fait cette petite malice pour me vanger d'y avoir été pris comme vous. Lorſque je croiois de bonne foi que ces Eſclaves me contoient les beautez & les merveilles de leur Nation, je m'aperçûs, non ſans étonnement, qu'ils me parloient d'un autre peuple nommé *Tahuglauk*. Je me ſentois aſſez d'inclination pour pénétrer juſqu'à cet Empire ; mais cela ne ſe pouvant pas, je tâchois de dédommager ma curioſité en queſtionnant nos quatre Eſclaves. Il ne tint ni à eux, ni à moi que je n'apriſſe les Loix, les Mœurs, les Uſages des *Tahuglauk*, & que je ne connuſſe à fond ces Sauvages ſi differens des autres : j'en aurois oüi le recit avec une avide attention, & je vous en aurois rendu bon compte ; mais il n'y avoit pas moien ? J'avois affaire à des Interprétes ignorans ; ils n'entendoient preſque rien, & ils avoient encore moins de talent pour ſe faire entendre : ils parloient, ou plûtôt ils hurloient cinq ou ſix enſemble, c'étoit une

cohuë affreuse, & je fus contraint à la fin d'abandonner la partie. Tout le fruit que je pûs recueïllir de cette conversation tumultueuse se termine à ceci : Les *Tabuglauk* sont aussi nombreux que les feüilles des arbres, soit dit avec l'hiperbole & l'exagération des Sauvages. Les *Mozeemlek* ménent dans les Villes des *Tabuglauk* quantité de Veaux sauvages que ceux-là prennent autour de leurs montagnes : Les *Tabuglauk* se servent à plus d'un usage de ces animaux ; ils en mangent la viande ; ils les emploient à la charruë, & ils préparent la peau pour la chaussure & pour le vêtement. Ces peuples portent la barbe longue de deux doigts ; leur habit qui est une maniére de tunique ne descend point plus bas que les genoux ; ils sont coëffez d'un bonnet piramidal dont la pointe semble menacer le Ciel ; ils sont chaussez d'une botine qui leur cache toute la jambe, & ils sont toûjours armez d'un long bâton ferré, à peu près comme ceux de nos païsans, & de nos voiageurs à pied. Leurs femmes sont invisibles comme en Italie & en Espagne, preuve qu'ils craignent le cocuage, mais preuve aussi que cette rédoutable chimére pullule & foisonne beaucoup parmi eux. Enfin, ces peuples aiment la guerre, & la font presque toûjours avec d'autres Nations qui ne leur cédent point

en puiſſance & en forces; avec tout ce génie meurtrier les *Tahuglauk* ont une bonne & bien rémarquable pratique ; c'eſt que quand ils vont chercher bien loin leurs ennemis ; s'ils trouvent ſur leur route quelques troupes errantes qui leur ſoient inférieures, ils croiroient faire un crime de les attaquer. Si l'on agiſſoit par tout auſſi équitablement, on ne verroit point de ces victoires honteuſes qui ſont de vrais aſſaſſinats tant eſt grande la ſupériorité du vainqueur, & il n'y auroit pas tant de ſang répandu par le ſeul droit du plus fort. J'obliois une particularité qui concerne que les *Tahuglauk* que les *Mozeemlek*, c'eſt que leur Riviere deſcend toûjours vers le Couchant, & que ce Lac d'eaux ſalée dans lequel elle ſe décharge, & que je vous ai dit avoir trois cens lieuës de circuit, en a trente de largeur, ſon embouchûre étant bien loin au Midi.

Aprés cette courte, ſuccincte & générale inſtruction, je vins à ce qui touchoit nos Eſclaves en particulier. J'apris d'eux qu'ils avoient été faits priſonniers par un parti de *Gnacſitares* avec qui leur Nation étoit en guerre depuis dix ans, mais qu'il y avoit eſpérance de Paix, & qu'en cas qu'elle ſe conclut, ils auroient bien-tôt la joie de retourner en leur Païs. Je voiois bien qu'ils languiſſoient pitoiablement aprés cet heu-

reux jour. Outre qu'ils devoient alors recouvrer la liberté, ce plus grand de tous les biens, & sans lequel la vie est dégoûtante, ils portoient d'autant plus impatiemment le joug de la servitude qu'ils avoient un souverain mépris pour les *Gnacsitares* leurs hôtes & leurs maîtres. Nous ne mettons, disoient-ils, qu'une difference de figure entre ces hommes brutaux & les ours. Ils outroient néanmoins; car les *Gnacsitares* ont du bon sens, & je le répéte, jusqu'à eux je n'avois point vû de Sauvages si traitables ni si accommodans. J'avouë qu'ils n'aprochent point des *Mozeemlek*: à juger de cette Nation par les prisonniers, elle s'est purgée de toute la roüille, & de toute la crasse du nouveau monde, & certainement je trouvois à ces quatre hommes des maniéres si polies, si honnêtes, si engageantes que je croiois m'entretenir avec des François. Ces Esclaves me parurent quelque chose de si rare qu'il me prit envie de les avoir: je crus que je ne pourrois retourner en Canada avec un plus précieux butin. Je leur en fis donc la proposition; je m'engageai à obtenir leur liberté du Grand Chef; je leur promis une douce & honorable condition, & des avantages si considérables que s'ils m'avoient pris au mot j'eusse été fort embarrassé à leur tenir parolle; mais toutes mes offres ne pûrent les

ébranler ; l'amour de la patrie l'emporta ſur tous les apas de la fortune, & ils me déclarérent qu'ils préféroient le plaiſir de retourner chez eux, à tous les autres biens que je pourrois leur procurer. Ils me marquérent néanmoins beaucoup de reconnoiſſance pour ma bonne volonté. L'un de ces quatre *Mozeemlek* s'étant aperçû que je regardois avec des yeux fort attentifs une Médaille qu'il avoit penduë au coû, me la donna fort obligeamment. Cette Médaille étoit d'un cuivre rougeâtre, & pour ſa figure j'ai pris ſoin de vous la deſſiner, vous la trouverez dans ma Carte. Comme je ſçavois que l'arquebuſier de Monſieur de *Tonti* chez les *Ilinois* avoit quelque connoiſſance des métaux, je le priai de vouloir bien fondre cette antique moderne ; il le fit, & je remarquai que la matiére devenoit plus peſante, la couleur plus enfoncée, & même un peu maniable. J'aurois ſouhaité une entiere & parfaite explication de ces ſortes de figures ; mais nos *Mozeemlek* n'en ſçavoient pas plus que moi là-deſſus : tout ce que je pûs en tirer, c'eſt que ces Médailles ſe fabriquent chez les Sauvages nommez *Tahuglauk*, & que ces peuples en font grand cas. Lorſque le Grand Chef s'en retourna je ne manquai point à faire quelques libéralitez aux quatre Eſclaves, & meſurant en gens d'eſprit le don

par la bonne volonté du Bienfaiteur, ils reçûrent mes bagatelles comme si ç'eût été quelque chose de fort précieux.

Pendant nôtre séjour dans la petite Isle le tems s'adoucit, & il survint un dégel fort à propos: Le vent s'étant aussi remis au Sud Oüest ne pouvoit nous être plus favorable; ainsi nous nous hâtâmes d'en profiter. Je fis donc une députation solennelle au Cacique; on lui annonça mon départ pour le Canada; on le remercia de ses honnêtetez, & de son humaine hospitalité; mais ce qu'il trouva je croi, le meilleur endroit de la harangue, c'est qu'on lui fit de nouveaux présens de ma part. J'en fus abondamment récompensé; car les *Gnacsitares* que le Grand Chef envoia pour me souhaiter un bon voiage & un prompt & heureux retour, nous presenterent au nom de leur Maître une si copieuse provision de viande de bœuf, qu'il y en avoit assez pour fréter nos Piroques. Tout étant dispofé pour l'embarquement, nous passâmes d'abord en terre-ferme; ce fut afin d'y perpétuer par un monument durable le souvenir de nôtre venuë en ce Païs-là. Je fis donc attacher à un long & gros poteau, planté tout exprès, les armes de France gravées sur une plaque de plomb: de vous dire s'il n'aura pas plû à Messieurs les *Gnacsitares* d'aracher ce Mémorial, &

de le jetter dans l'eau ou dans le feu, c'est dequoi je ne voudrois pas répondre ; ces Sauvages ne nous voient pas de fort bon œil dans leur continent, & au fond ils n'ont pas tout le tort. Quoi-qu'il en soit, nous mîmes à la voile le vingt six de Janvier, & après dix jours d'une très heureuse navigation, nous arrivâmes au Païs des *Essanapés*. Nous nous dédommageâmes en descendant la Riviere Longue des fatigues que nous avions essuiées en la montant. Outre que nous ne trouvions plus aucun obstacle fâcheux, nous avions encore l'agréable amusement de voir tuer des Oiseaux de riviere : Comme il y une quantité prodigieuse de ce gibier sur cette route, les Sauvages viennent aussi en grand nombre pour en prendre, si-bien qu'il s'en fait un horrible massacre. Au reste, la Riviere Longue roule ses eaux assez tranquillement : Son cours est calme, à l'exception pourtant du quatorziéme Village au quinziéme ; elle est là d'une agitation qu'on peut apeller rapide, & cet espace est environ de trois lieuës. Le canal de cette Riviere est aussi fort droit ; elle ne fait point d'écarts ; elle ne serpente presque point depuis son embouchûre jusqu'au Lac. J'avouë que les yeux ne trouvent pas leur compte le long de cette Riviere : rien n'est plus triste que son aspect, & il y a des endroits dont les

environs ſont affreux ; l'eau de ce Fleuve eſt même d'une couleur très-déſagréable ; mais il dédommage bien de tout cela par ſon utilité, car il eſt tout-à-fait commode pour la navigation, & il peut porter juſqu'à des Barques de cinquante tonneaux. Il ne tiendra qu'à vous de remarquer où il ceſſe d'être ſi navigable ; j'en ai fixé l'endroit ſur ma carte par une fleur-de-lis. Je fis auſſi planter un autre poteau dans le même lieu, & mes Soldats m'aiant voulu faire l'honneur d'éterniſer mon nom apellérent ce monument. *La Borne de Lahontan.* Le deuxiéme de Mars nous entrâmes dans le Fleuve de *Miſſiſipi* : depuis nôtre paſſage, il s'étoit beaucoup enflé par la fonte des néges, par la pluie ; & par le débordement des Rivieres : & comme par là ſon courant avoit aquis de la rapidité, nous nous y abandonnâmes, & cela nous ſauva la peine de ramer. Le dix nous débarquâmes dans l'Iſle nommée *des Rencontres*, & l'on y ſéjourna le lendemain. Vous auriez, Monſieur, un juſte reproche à me faire ſi je ne vous aprenois pas l'origine de cette dénomination. C'eſt qu'un parti de quatre cens *Iroquois* aiant rencontré dans cette Iſle, qui par parenthéze eſt ſituée au milieu du Fleuve de *Miſſiſipi*, aiant, disje, rencontré un autre parti de trois cens *Nadoueſſis* en furent taillez en piéces, voici

l'histoire de cet évenement. La fantaisie aiant pris aux *Iroquois* d'aller faire une levée de Bouclier chez certains Peuples que je vous ferai bien-tôt connoître, & qui sont proche Voisins des *Otentats*; ils passérent chez les *Ilinois* leurs Alliez : Ceux-ci leur fournirent des vivres, & leur donnerent tous les matériaux qu'il falloit pour construire des canots, ce qu'ils firent en toute diligence, & puis s'embarquérent pour leur expedition. Comme nos *Iroquois* avançoient sur le Fleuve, & qu'ils repaissoient leur imagination de la belle proüesse qu'ils alloient faire en surprennant de pauvres gens qui ne pensoient point du tout à eux ; ils virent un nombre de canots qui descendoient de l'autre côté de la Riviere. Si tôt que les *Iroquois* eûrent aperçû cette petite Flote, ils gagnérent au plûtôt cette Isle dont il est question, & les *Nadouessis* en firent autant. Vous noterez, Monsieur, que ces deux Nations ne s'entre-connoissoient point, si ce n'étoit peut-être de nom ; car les *Iroquois*, sur tout, sont fameux par leurs cruautez, & il n'y a point de Sauvages qui n'en aient oüi parler. Nos deux partis abordérent donc, chacune à une pointe de l'Isle, ce sont les deux endroits designés sur ma Carte par deux croix. A peine furent-ils en vûë, & à portée pour s'entendre que les *Iroquois* criant à plein gosier demandé-

rent en langage Ilinois, *Qui êtes-vous? Nous sommes Nadouessis*, répondirent les autres: Ces derniéres aiant fait à leur tour le cri & la huée du *Qui vive?* Les *Iroquois* ne firent pas non plus de difficulté de se nommer. Mais en même-tems ils continuérent, *&* *où allez-vous? A la châsse aux Bœufs*, répliquérent les Nadouessis, *& vous Iroquois quel est le sujet de vôtre voiage? C'est la chasse aux hommes*, dirent ceux-ci. *Oh! puisque cela est*, répartirent les autres, *il est trop juste de vous épargner du chemin. Nous sommes des hommes; venez nous prendre, si vous le pouvez, la capture ne sera pas mauvaise.* Les *Iroquois* n'étoient pas gens à reculer: ils acceptérent le défi, & sur cela chaque Nation débarque, & se dispose à s'en donner jusqu'aux gardes. Le Commandant des *Nadouessis* ne voulut point de porte de derriére: il déclare à ses Guerriers qu'il faut choisir la victoire ou la mort, & pour leur ôter toute espérance de pouvoir fuïr, il prit une hache, & secondé de quelques-uns des siens il mit tous ses canots en piéces. Ensuite ce vaillant chef méne ses gens à l'ennemi, & les *Iroquois*, bien que supérieurs, n'avoient pas d'impatience pour attaquer. Ceux-ci soûtinrent pourtant le premier choc en dignes chasseurs d'hommes: ils firent une si furieuse décharge qu'ils jettérent par terre quatre-vingt de

leurs ennemis ; mais les *Nadouessis* après avoir essuié cette foudroiante grêle fondirent la massuë à la main sur les *Iroquois* qui n'aiant pas le tems de recharger furent défaits à plate-couture. Il en périt deux cens soixante ; les autres voulurent se sauver : mais ce fût en vain, ils furent poursuivis & atteints par les vainqueurs qui les firent tous Esclaves. Le chef des *Nadouessis* averti, que sur la fin du combat quelques uns des vaincus s'étoient jettez dans leurs canots pour prendre la fuite envoia au plus vîte après eux ; mais les fuiards se voiant sur le point d'être attrapez se jettérent à l'eau, aimant mieux se noier que de tomber entre les mains de leurs ennemis. Comme les *Nadouessis* n'auroient pas crû leur victoire compléte, si elle n'avoit été publiée, principalement parmi la Nation des *Iroquois*, ils choisirent entre tous leurs prisonniers les deux hommes qui avoient la mine de courir le mieux ; on coupa le nez & les oreilles à ces misérables ; on leur donna les armes & les munitions nécessaires, soit pour se procurer la vie par la chasse, soit pour se garantir des mauvaises avantures, & dans cet équipage, „ allez, „ leur dit-on, chez vos gens ; rendez com-„ pte à vos compatriotes de ce qui est arri-„ vé, & pour leur montrer que nous usons „ bien de nôtre avantage, donnez de nô-

tre part un bon avis à vôtre Nation, "
c'eſt qu'une autrefois elle n'emploie "
plus des femmes pour faire la chaſſe "
aux hommes. La raillerie avoit ſon ſel ; "
mais ces nez & ces oreilles à bas la "
rendoient trop forte, n'eſt-il pas vrai, "
Monſieur ? "

Le douze nous débarquâmes à un Village des *Otentas* ; ce Païs abonde en bled d'Inde, auſſi en remplîmes nous nos canots. Les *Otentas* demeurent ſur les bords d'une Riviere aſſez rapide, & qui prend ſa ſource dans les Montagnes voiſines. Les Villages de cette Nation ne s'étendent pourtant pas juſqu'au haut de la Riviere ; cette partie eſt habitée par trois autres différens Peuples, les *Panimaha*, les *Paneaſſa*, & les *Panetonka*. J'aurois fort ſouhaité m'éclaircir de tout cela par mes propres yeux ; mais le tems me preſſoit, & d'ailleurs j'avois déja perdu toute eſpérance de faire la découverte que j'aurois ſouhaitée au ſujet des Eſpagnols. Je quittai donc les *Otentas* dès le lendemain, & quoi-que nous euſſions le courant, on ne laiſſa pas de ramer, ce qui nous fit gagner en quatre jours la Riviere des *Miſſouris* : le courant de cette Riviere n'en cédoit pas pour la rapidité au courant du *Miſſiſipi* ; nous remarquâmes cela en le refoulant pour arriver au pre-

mier Village des *Missouris*. J'y fis une station de quelques heures, mais qui ne laissa pas de m'être utile ; car pour me récompenser de mes bagatelles, on me fit present de cent Cocs-d'Inde : il n'étoit pas difficile aux Habitans de les rassembler ; car leurs cabanes en sont très-bien fournies, & de plus il y a beaucoup de ces oiseaux dans le Païs. Nous nous rembarquâmes donc dès le même jour qui étoit le dix-huit, & voguant de force, nous prîmes terre le soir à quelque distance du second Village. Comme mon dessein étoit de faire là quelque séjour, nos gens tirérent les canots, & s'empressérent à dresser cabanage. Cependant nos *Outagamis* me dirent qu'ils vouloient aller prendre langue dans le Village, & je leur donnai pour escorte un détachement de dix Soldats avec un Sergent. Cette troupe fit un mauvais voiage : pas un des nôtres ne pût se faire entendre, ils n'entendoient pas mieux le jargon des *Missouris* : Les uns & les autres pouvoient appeler le langage des signes à leur secours ; mais apparemment qu'ils ne s'en aviférent pas. Quoi-qu'il en soit, peu s'en fallut que ce baragoüin réciproque n'eût une funeste conclusion ; déja les *Missouris* perdant patience, ou concevant de méchans soupçons, menaçoient nos gens, & levoient

le bras pour faire main-basse sur eux: Nos gens n'auroient pas manqué de vendre leur vie bien chére, ainsi ç'eût été une boucherie. Lorsqu'on étoit sur le point d'en venir aux prises, un bon Vieillard survint fort heureusement, & cria, prenons bien garde à ce que nous allons faire, & n'exposons point témérairement l'honneur & le sang de la Nation: Ces étrangers ne sont pas seuls; on a découvert leur campement; ne doutons point qu'ils ne soient soûtenus, & que leurs gens ne se fassent plûtôt hacher en piéces que de ne pas vanger l'insulte qu'on aura faite à leurs compagnons. Cette exhortation du Vieillard eut son effet; elle empêcha le malheur. N'allez pas me chicaner sur la harangue du bon homme; je vous la donne que pour ce qu'il devoit dire, & si vous me demandez d'où j'ai apris ce qu'il avoit dit puisque nos gens ne l'entendoient pas, un peu de patience, & vous serez satisfait. Mes Députez voiant donc que les *Missouris* étoient à leur égard des muets si dangereux, & qu'on n'en pouvoit rien tirer, s'en revinrent encore tous effraiez du risque qu'ils avoient couru. Quand ils m'eurent conté la chose, je vis bien que nous n'étions pas en sureté, ce qui me fit prendre de bonnes mesures pour n'être pas surpris. Vers les deux heures

après minuit ceux de nos gens qui faisoient le guet entendirent du bruit, & aiant hasardé un gros, *Qui va là* ? on leur répondit en langue Ilinoise que deux habitans du Village demandoient à parler. Je ne trouvai pas à propos de les introduire à cette heure indûë, & je les remis au Soleil levant. Cependant nos *Outagamis* ne pouvoient se remettre de la terrible réception qu'on leur avoit faite au Village; ils avoient grande envie de s'en venger, & toute la nuit ils me persécutérent pour aller brûler l'Habitation : mais je n'avois garde ; l'action eut été trop noire & trop barbare : je répondis que nous devions nous montrer les plus sages, & que nous voiagions pour faire des découvertes, & non pas pour massacrer ; les *Outagamis* firent semblant de goûter mes raisons, & me laissérent en repos. Dès le point du jour les deux Messagers de la nuit ne manquérent pas de revenir. Comme ils étoient chargez de nous reconnoître, & de bien s'assurer de ce que nous étions ; ils nous questionnérent à toute outrance ; nous subîmes une interrogatoire de plus de deux heures : Enfin nous aiant tournez de tous les sens, & s'étant convaincus de nôtre bonne foi, ils nous priérent fort civilement de nous aprocher du Village. Mais les *Outagamis* faisant les fiers à leur tour dédaignérent cette invita-

tion ; quand vous nous aurez rendu ce que vous nous devez, dirent-ils d'un ſourcil élevé ; quand le Chef du Village, qui ne s'eſt déja fait que trop attendre, ſera venu nous rendre ſes devoirs, nous verrons alors ce que nous aurons à faire. Les Députez étourdis de cette hauteur avoüérent que nous avions raiſon, & nous quittérent bruſquement pour aller porter nôtre plainte au Grand *Miſſouri.* Trois heures ſe paſſérent ſans que perſonne parût ; l'impatience commençoit à nous prendre, & l'on délibéroit déja ſur le parti le plus convenable ; mais enfin Monſieur le Chef arriva. Je pénétrai d'abord le ſujet de ſon retardement ; la crainte l'empêchoit de venir, & d'ailleurs il falloit compoſer les preſens. Sa Seigneurie nous aborda donc, mais la terreur peinte ſur le viſage, & plûtôt avec l'air d'un Eſclave criminel, qu'avec la contenance d'un des Maîtres du Païs. Sa ſuite étoit d'un burleſque qui ne me déplût pas : tous ſes gens, au lieu de riches & magnifiques livrées, portoient dequoi ſubvenir à nos beſoins. Les uns étoient armez de viandes boucanées ; les autres de ſacs de bled d'Inde ; ceux-là, de raiſins ſecs : ceux-ci, de peaux de chevreüils teintes en diverſes couleurs. Tout cela me ſembloit meilleur que des révérences & des complimens ; auſſi répondis-je à cette honnêteté par d'autres

largesses, mais dont la valeur ne m'empêchoit pas d'être beaucoup en retour. Après toutes les cérémonies du premier abord, & les libéralitez respectives, il fût question d'entrer en matiére. Le Chef avoit pour interprétes ces deux hommes qui parloient Ilinois, & moi je me servois de mes *Outagamis*. Nous fîmes tout nôtre possible pour tirer quelques éclaircissemens, mais il n'y eut jamais moien de faire causer le bon homme : il déclara qu'il ne sçavoit rien, mais que nous pourrions aprendre la Carte du Païs, si nous voulions avancer sur la Riviere : Il s'en tint constamment à cette réponse, & quoique nous pussions faire le Boureau n'en voulut point démordre. Nos *Outagamis* pétiloient ; l'opiniâtreté de ce Chef à ne rien dire leur causa un furieux redoublement de rage pour brûler ; mais je tins ferme, & par de fortes remontrances je calmai leur fureur. Pour en prévenir un nouvel accès, je fis hâter nôtre départ, & le jour même de cette entrevûë, à deux heures après midi l'on se remit en canot. Après avoir remonté pendant près de quatre heures nous nous trouvâmes à l'embouchûre de la Riviere des *Osages*; on y cabana. Nous fîmes bonne garde pendant la nuit ; car nous fûmes presque toûjours sous les armes à cause des bœufs sauvages qui se divertissoient à nous venir lu-

tiner aſſez ſouvent. Le lendemain, pour nous venger, nous en tuâmes quelques-uns, & la tuërie auroit été bien plus grande ſans une pluie copieuſe qui vint mal à propos refroidir nôtre ardeur. Comme nous nous amuſions à ſerrer nôtre proie, quelqu'un s'écria qu'il voioit des hommes, & en effet, une troupe aſſez nombreuſe de Sauvages venoit droit à nous. Vous jugez bien, Monſieur, qu'on ſe mit promptement ſur la défenſive: Chacun court aux armes, & nous retranchant derriere la foible paliſſade de nôtre petit Camp, nous voïïons venir l'Ennemi. Le haſard nous tira bien-tôt de cette allarme. Un de mes Soldats aiant tiré ſon fuſil en l'air pour le mieux recharger enſuite, la ſimple lueur de ce feu cauſa une ſi grande épouvante à ces gens qui venoient à grands pas fondre ſur nous, qu'ils ſe débandérent, fuiant çà & là comme un troupeau de moutons aux approches du Loup. C'eſt que l'uſage du fuſil étoit auſſi nouveau pour ces Peuples qu'il l'avoit été pour les Habitans de la Riviere Longue. Cette avanture ne manqua pas de rallumer le courroux des bilieux *Outagamis*. Ils m'exhortérent au brûlement d'un ton ſi pathétique & ſi preſſant, que je ne pûs m'en défendre, & ma raiſon ſuccomba honteuſement à la brutalité de ces deſtructeurs. J'eus donc la complaiſance de

me rembarquer dès ſe ſoir même, & de retourner ſur nos pas, car nous avions laiſſé le Village derriere nous. Arrivez ſur la minuit auprès de cette Habitation, nous attendîmes le jour dans un profond ſilence, & à peine commença-t-il à paroître que nous entrâmes dans le Village: il étoit ſans défenſe, ces Sauvages que nous avions fait fuïr le ſoir précédent, & qui en étoient les Guerriers, n'étoient point encore de retour, ou peut-être étoient partis avant le Soleil, pour aller à nôtre découverte. Quoiqu'il en ſoit, nous annonçâmes nôtre entrée dans l'Habitation par une décharge en l'air de toute nôtre Artillerie. Jugez quel effet ce tonnerre imprévû devoit produire: dans ce moment les Vieillards, les femmes, & les enfans, ſortirent des cabanes, & dans une conſternation d'autant plus grande qu'ils ne ſçavoient quel parti prenre; ils ne voioient de tous côtez qu'une mort inévitable; leur unique reſſource étoit de ſe jetter à nos pieds, & de nous faire comprendre par des ſignes, qui dans ces occaſions ſont une voix bien éloquente de la Nature, de nous faire, dis-je, comprendre, que nous étions les ſouverains arbitres de leur ſalut. On n'avoit pas deſſein de leur ôter la vie: on leur ordonna ſeulement de ſortir du Village, & dès qu'ils en furent dehors, on mit le feu en tant d'en-

d'endroits que l'habitation fut bien-tôt réduite en cendres. Je ne vous raporte pas ce fait comme un exploit, Monsieur ; c'est un crime que je vous confesse, & si mes Lettres deviennent publiques, la honte que j'aurai de ce que tout le monde sçaura cette action, me servira pour expier un si gros peché.

Après cette glorieuse expédition nous rentrâmes dans nos canots, & nous continuâmes à suivre le rapide courant de cette Riviere. Nôtre navigation fût très-heureuse, & il ne nous arriva rien de considérable jusqu'au Fleuve de *Missisipi*. Nous entrâmes dans ce Fleuve le vingt-cinq d'assez bonne heure, & le lendemain après-midi, lorsque nous ne pensions qu'à poursuivre tranquillement nôtre route, nous découvrîmes environ quatre cens chasseurs qui en vouloient aux Bœufs sauvages, dont les prairies sont toutes couvertes du côté de l'oüest. La rencontre étoit un peu trop forte, pour ne nous pas causer quelque inquiétude ; mais nous fûmes bien-tôt rassurez. Dès que ces Sauvages nous eûrent aperçûs, bien loin de s'effaroucher, ils nous firent signe de ramer vers eux. Comme nous ne les connoissions point, & que de plus leur nombre nous paroissoit dans l'éloignement beaucoup plus grand qu'il n'étoit, nous hésitâmes, & peu s'en fallut que

nous ne fiſſions force de voiles & d'aviron. Néanmoins nôtre bon deſtin l'emporta, & nous allâmes aborder à une portée de mouſquet au-deſſus d'eux. Nous voiant arrêtez ils accouroient en foule : mais nous qui ne prétendions pas être traitez en bœufs ſauvages, nous criâmes à ces chaſſeurs de ne pas avancer tout à la fois, & ils virent bien à nôtre poſture fiére & menaçante, qu'il n'y avoit pas de ſûreté à nous faire peur. Ainſi la troupe n'alla pas plus loin, & quatre des plus avancez nous aiant joints, nous dirent en Ilinois, & cela d'un œil riant & d'un viſage gai, qu'ils étoient *Akanſas*. Nous ne nous hâtâmes point de le croire ; mais après avoir examiné l'équipage, principalement leurs coûteaux, & leurs ciſeaux pendus au coû, nous nous laiſſâmes perſuader ; ils portoient auſſi de petites haches dont je ſçavois que les *Ilinois* leur font preſent à la rencontre ; enfin, je ſouhaitois paſſionnément que ce fuſſent ces mêmes *Akanſas* dont Monſieur *de la Salle*, & pluſieurs autres François ont fait mention, & cette envie valoit preſque une raiſon démonſtrative pour me convaincre. Sans entrer donc dans une plus exacte diſcution, nous ſortîmes de nos canots, & nous nous abandonnâmes avec toute ſorte de confiance & de franchiſe à la bonne foi de ces chaſſeurs. Nous n'eûmes pas ſujet de


Soleil de Midi
Soleil levant
Soleil couchant

nous en répentir : ils firent de leur mieux pour nous délasser agréablement : la danse, le chant, la bonne chere, les presens, tout en fût. Nous n'eûmes-là ni Coméd e, ni Opéra, mais on nous donna pour spectacle une de ces galanteries Espagnoles, que l'on nomme Combat de Taureaux. Nos *Akansas* nous aiant donc mené, comme par promenade, à une lieuë de nôtre débarquement, firent-là devant nous une chasse d'adresse & de plaisir ; c'est-à-dire qu'alors ils emploient pour se divertir plusieurs ruses à la capture des Bœufs, je vous ai tracé cela sur ma Carte. Ces Sauvages nous montrérent aussi un Crocodile nouvellement tué ; la maniére dont ils assomment cette bête est curieuse, & je vous la décrirai quelque jour. Au reste, nôtre pause chez les *Akansas* ne fut aucunement profitable au bût principal de mon voiage : Ces chasseurs n'en sçavoient pas plus que moi sur l'article des Espagnols ; mais aiant mis mes hôtes sur le chapitre des *Missouris* & des *Osages*, les deux derniéres Nations chez qui j'avois passé, ce sont, dirent-ils, des peuples nombreux, mais lâches & perfides, sans courage & sans foi : leurs Rivieres sont fort grandes, & leur Païs bon & beau, c'est dommage qu'il soit habité par des coquins. Ce témoignage soulagea beaucoup ma conscience du remords du

brûlement, & j'eus preſque regret d'avoir ſauvé l'habitation des *Miſſouris*. N'aiant pû donner plus de deux jours aux *Akanſas*, je leur témoignai une réconnoiſſance qui alloit juſqu'à l'eſtime, & nous étant rembarquez nous pourſuivîmes nôtre navigation juſqu'à la Riviere *Ouabach* : Elle eſt profonde, & l'aiant fait ſonder nous lui trouvâmes trois braſſes & demie d'eau; c'étoit préciſément la meſure que les *Akanſas* avoient fixée : il eſt vrai que cette Riviere, ne paroiſſoit pas alors dans ſon cours naturel, & les Sauvages de nôtre compagnie auroient mis cent contre un qu'elle étoit enflée. On m'aſſura qu'elle portoit plus de cent lieuës; je me ſerois fait un plaiſir d'entreprendre cette navigation, & ſi la choſe eut dépendu de moi j'aurois rémonté cette Riviere juſqu'à ſa ſource; mais comme le tems me preſſoit, je remontai le Fleuve de *Miſſiſipi* juſqu'à la Riviere des *Ilinois*. Nous y arrivâmes le neuviéme d'Avril. Ce ne fut pas ſans peine, car, outre que nous eûmes vent contraire les deux premiers jours, les courans étoient fort rapides.

Puiſque je quitte le *Miſſiſipi* pour n'y plus retourner, vous ne ſerez pas fâché que je raſſemble tout ce que j'ai remarqué de ce Fleuve, & que je vous en donne une idée. Sa moindre largeur eſt de demi

fleuë, & sa moindre profondeur, d'une brasse & demie d'eau; je ne puis vous parler si expressément de sa plus grande largeur, ni de sa plus grande hauteur; mais à juger du plus par le moins, on conçoit aisément que le *Missisipi* n'est pas un Fleuve du commun. Il est assez paisible dans sa course, & les Sauvages m'ont assûré qu'il n'est rapide que trois ou quatre mois de l'année. Il est très sûr pour la navigation, & je n'y ai vû ni battures, ni bancs de sable. On ne vogue pas long-tems sur ce Fleuve sans trouver des Isles; il y en a beaucoup, & comme elles sont presque toutes couvertes d'arbres, cela fait une vûë fort agréable dans la belle saison. Les bords de cette Riviere ne sont pas moins charmans; vous ne voiez de l'un ou de l'autre rivage que bois, que côteaux, que prairies: Avec tout cela cette navigation est champêtre, & même affreuse, en comparaison de celle de nos beaux Fleuves de France. Pendant tout le chemin que j'ai fait sur le *Missisipi*, je n'ai pas remarqué que cette Riviere serpentât, & je vous dirai ici par occasion qu'il est fort rare de trouver en Amérique une Riviere qui s'écarte, qui se détourne dans son lit, en un mot qui roule ses eaux en zig-zag.

L'air du *Missisipi* est sain, le terroir fécond, & le climat fort propre à la propa-

gation des animaux. L'un des plus grands divertissemens sur cette route, c'est de voir les rivages tous couverts de Quadrupédes & de Volatiles qui paissent ensemble de la meilleure amitié du monde. Les Bœufs, les Cerfs, les Chevreüils, les Cocs-d'Inde y sont par troupes. Je ne vous dis rien des bêtes & des Oiseaux qu'on voit sur cette Riviere, & qui sont inconnus en Europe, il y auroit là dequoi faire un livre. A plus forte raison seriez-vous rébuté de la longueur ennuieuse de ma lettre, si je vous faisois un détail exact des chasses, des pêches, & de tous les Sauvages que j'ai rencontrez. Tout cela est spécifié dans mon Journal, & si j'avois assez de loisir & de patience pour vous le transcrire, il faudroit vous résoudre à la lecture d'un gros volume. Pour m'en tenir à mon sujet, je n'ai pas manqué d'écrire sur ce Journal toutes les chasses, & toutes les pêches, ou que nous avons faites nous-mêmes, ou dont nous avons été les témoins, & vous seriez surpris de voir que presque chaque jour il y avoit chasse ou pêche d'une espéce differente. Il y a aussi le long du *Missisipi* quantité d'arbres fruitiers; mais comme ils étoient dépoüillez de fruits & de feüilles nous n'en vîmes que le bois. La treille n'y manque pas non plus, & elle produit des grapes & des grains d'une grosseur extraor-

dinaire : on fait sécher ces beaux raisins au Soleil ; j'en ai mangé quelques-uns, & je les ai trouvez d'un goût excellent. Quand je vous ai dit que toutes sortes de bêtes foisonnoient extrêmement sur cette Riviere, j'ai oublié d'excepter les Castors : ils y sont très rares. C'est la même chose sur la Riviere Longue ; mais en récompense il y a sur l'un & sur l'autre Fleuve quantité de Loutres, & les habitans en prennent assez pour se faire de bonnes fourrures, dont ils se servent en Hiver.

Le dixiéme d'Avril nous mîmes à la voile, & nous voguâmes toûjours sur la Riviere des *Ilinois*. Nous allions à la faveur d'un vent d'Oüest Sud-Oüest, & nous fûmes si bien poussez qu'en six jours nous gagnâmes le Fort de *Crevecœur*. Monsieur de *Tonti* qui en est le Commandant, me reçût parfaitement bien. C'est un fort honnête homme que ce Monsieur de *Tonti*, & qui est tout-à-fait digne de la vénération que les *Ilinois* ont pour sa personne. Je me reposai trois jours dans ce poste, & cela me sembla bon depuis le long-tems que nous ne faisions que cabaner. Je trouvai au Fort de *Crevecœur* vingt coureurs de bois qui trafiquoient avec la Nation *Ilinoise*, & il ne tint qu'à moi de faire quelques échanges avec ces négocians. Nous étant suffisamment délassez, je remerciai Monsieur le

Commandant, & nous nous embarquâmes pour le Village des *Ilinois*. Ce fût où nous prîmes terre le lendemain qui étoit le vingt. Il fallut aller changer de notte : il n'étoit pas question de rame ni de voile ; nous étions obligez de faire un portage, & un portage, s'il vous plaît, qui n'étoit pas moins que de douze mortelles lieuës. Pour me débarasser au plûtôt de cette rude corvée, je me recommandai à la bonne volonté des habitans : il en agirent en galants Sauvages, & j'eus plus de porteurs que je n'en voulois. Il est vrai que j'ouvris d'abord mon magasin portatif, & que je lui fis faire une copieuse évacuation. Je fis present aux principaux du Village d'un grand rouleau de tabac de Brésil, de cent livres de poudre, de deux cens livres de balle, & de quelques armes. La vûë de tant de richesses meurtrieres éhauffa beaucoup la générosité de mes *Ilinois*, car dans le nouveau monde comme dans le vieux, l'intérêt a un grand pouvoir sur la bienveillance. Mais enfin mes Ouvriers mirent la main à l'œuvre, & je fus si bien servi que mon portage fût fait en quatre jours. Nous arrivâmes donc le vingt-quatre à *Chekakou*, lieu où devoit se faire le rembarquement : ce fût là où les *Outagamis* nous dirent adieu, & réprirent la route de leur Païs : Ces Sauvages me parurent très-contens de moi, &

je m'imagine que les fusils & les pistolets dont je leur fis present en nous séparant, avoient beaucoup de part à l'amitié tendre qu'ils me témoignérent.

Le vingt-cinq nous remîmes à la voile, & naviguant à toute force pour profiter du beau tems, nous entrâmes le vingt-huit dans la Riviere des *Oumamis*. Etant descendus au même endroit où Monsieur *de la Salle* fit bâtir un Fort il y a plusieurs années, nous y trouvâmes quatre cens guerriers. Ils étoient tous en bonne disposition pour passer agréablement une couple d'heures, mais vous ne devineriez pas le sujet de leur belle humeur, c'est qu'ils alloient brûler à petit feu trois misérables *Iroquois*. Je fis ce que je pûs pour détourner le coup; j'emploiai tout mon bien dire pour persuader à ces brutaux qu'une si horrible cruauté n'étoint point de bonne guerre; mais il me fût impossible de rien obtenir, & j'eûs pour toute réponse que tous les *Iroquois* étoient dignes du feu. Ces Sauvages ne se contentérent pas de me refûser la vie des trois innocens; ils prétendoient encore que nous devions prendre goût à ce supplice, & ils nous auroient volontiers pris à partie de ce que nous donnions quelques indices de compassion. Cette inhumanité est commune à la plûpart des Nations Sauvages: ils voudroient qu'on prit plaisir à

ces barbares ſpectacles comme on en prendroit à la Comédie la plus burleſque, & ils ſe ſcandaliſent quand vous n'éclatez pas de rire aux cris d'un homme qu'on rôtit. Les horribles tourmens qu'on faiſoit ſouffrir à ces malheureux *Iroquois* me cauſoient une véritable horreur ; & je ne pûs me réſoudre à voir la fin de la piéce. Je me rembarquai donc au plus vîte ; mais comme ces brûleurs s'y opoſoient fortement il me fallut forger un prétexte pour les contenter. Je leur dis que mes ſoldats aiant fait une aſſez bonne proviſion d'eau-de-vie, ne manqueroient pas de s'en donner à cœur joie pendant la nuit, quand ce ne ſeroit que pour arroſer le ſacrifice, & que dans leur ivreſſe ils commettroient peut-être des déſordres que je ne pourrois empêcher. Cette excuſe aiant produit ſon effet, je partis, & après avoir côtoié ce Lac & traverſé la Baye de l'*Ours qui dort*, nous ſommes arrivez ici il y a ſix jours. Le Sieur de *Saint Pierre de Repantigni* que j'y ai trouvé, & qui eſt venu en remontant les glaces de *Quebec*, m'a dit pour nouvelles que Monſieur *de Denonville* jugeant la Paix avec les *Iroquois* convenable, & même néceſſaire aux affaires du Roi, & voulant que les Nations qui ſont nos Alliées ſoient compriſes dans cette Paix, avoit envoié des coureurs pour les avertir de ne plus commettre d'hoſtili-

tez contre les mêmes *Iroquois*. J'ai encore apris un autre hiſtoire aſſez plaiſante. Nôtre Gouverneur Genéral a écrit au Commandant de ce poſte-ci qu'il tâchât d'engager adroitemeet un certain chef des *Hurons* ſurnommé par ſobriquet, *le Rat*, à l'engager, dis-je, à deſcendre à la colonie, & cela pour lui faire faire le ſaut périlleux de la potence. *Le Rat* en aiant été averti a déclaré qu'il vouloit faire le voiage tout exprès pour ſommer Mr. *de Denonville* de ſa parole, & pour le défier d'en venir à l'éxécution, & en effet, ce *Huron* part demain avec une troupe d'*Outaouas* & de coureurs de bois qui deſcendent ſous le commandement de Mr. *Dulhut*. Pour moi j'ai déja fait prendre les devans à pluſieurs de mes ſoldats par différentes occaſions, & je reſterai ici ſept jours pour régler quelques affaires.

Voilà, Monſieur, la Rélation de mon voiage. Peut-être la trouverez-vous trop abregée : mais outre que j'ai ſuprimé toutes les minutes qui ne m'ont point paru dignes de vôtre curioſité, je n'ai pas le tems d'entrer dans tout le détail qui pourroit vous faire plaiſir. D'ailleurs, il faudroit un génie plus étendu que le mien pour raſſembler tout ce qui mérite de l'être, & pour le bien coudre. Je renvoie tout le reſte à nôtre premiere entrevûë, je vous

aprendrai quantité de rencontres & d'avantures que j'ai euës dans ce voiage ; je vous parlerai de l'Origine, du culte, des Mœurs & des maniéres de ces différentes Nations, & nous ferons nos remarques sur tout cela, aussi-bien que sur l'étenduë de ce continent vers l'Oüest. En attendant vous aurez encore ici pour la bonne mesure quelques observations générales. Le Lac des *Ilinois* a trois cens lieuës de tour: il est placé au milieu d'un Païs assez beau, mais qui est un vrai desert; les rivages de ce Lac sont des bois de sapin & de haute fûtaie, mais fort peu de prairies. Pour la Riviere des *Oumamis*, c'est peu de chose, & elle ne vaut pas la peine qu'on en fasse mention. Quant à la Baie de *l'Ours qui dort*, elle est assez grande: c'est sur la Riviere qui s'y décharge que les *Outaouas* viennent tous les trois ans pour la chasse du castor. Au reste, on ne trouve sur cette derniere route ni batures, ni rochers, ni bancs de sable, & ce qui la rend encore meilleure, c'est que les terres qui bordent le Lac au Midi sont remplies de Chevreüils, de Cerfs, & de Poulets d'Inde.

Au sujet de mon voiage, j'ai fait plus d'une fois réfléxion sur le peu de découvertes que l'on fait dans l'Amérique, & je me suis demandé d'où pouvoit venir le peu de succès de tant d'habiles hommes qui

ont entrepris par mer & par terre, de faire des progrès dans ce Nouveau Monde. Il me semble qu'on pourroit profiter des fautes de M. *de la Salle*; & de quelques autres découvreurs qui ont eu tout récemment le malheur d'échoüer dans leurs desseins. L'exemple de ces Messieurs est une grande leçon, & nous aprend que tout le monde n'est pas propre à ces sortes de découvertes. Je ne présumes pas assez de moi-même pour m'y croire plus propre que les autres; cependant comme il est permis à chacun de faire ses conjectures, bonnes ou mauvaises, voici les miennes. Je croi qu'il est non seulement possible, mais même fort aisé de pénétrer jusqu'au fond des Païs Occidentaux du Canada, pourvû qu'on voulût observer ce qui suit. Il faudroit emploier au lieu de canots certaines chaloupes d'une telle construction qu'elles tirassent peu d'eau, legéres de bois & portatives, assez grandes néanmoins, pour contenir treize hommes avec 35. ou 40. quintaux de pesanteur, afin de pouvoir résister à la vague des grands Lacs. De plus une extréme prudence est absolument nécessaire au chef de l'entreprise: tant de santé, de courage, de vigilance qu'il vous plaira, cela ne suffit pas pour conduire trois ou quatre cens hommes en des Païs éloignez, inconnus, deserts, & où l'on

rencontre le plus ſouvent de très-grands obſtacles : on ne peut contenir une troupe ſi nombreuſe, formée ordinairement de gens ramaſſez, & parmi leſquels il ſe trouve des ſcélérats, ſans beaucoup de patience & d'induſtrie. Les ſéditions, les querelles, & tout les autres deſordres qui proviennent de la licence d'un ſoldat mal diſcipliné, n'arrivent que trop ſouvent parmi ces gens-là, & comme ils ne ſont point retenus par la proximité des Villes, ils s'émancipent aiſément à entreprendre par la force ſur leurs ſupérieurs. Il s'agit en ce cas-là de diſſimuler, & de fermer quelquefois les yeux de peur d'aigrir le mal : la voie de la douceur eſt alors le plus ſûr, & même l'unique parti qu'il y ait à prendre. Les Officiers ne ſauroient veiller trop exactement pour prévenir la mutinerie ou le complot : mais ſi le mal prévaut ſur leurs ſoins; c'eſt à eux de faire tous leurs efforts pour étouffer la révolte dès ſa naiſſance, & le meilleur expédient dont ils puiſſent ſe ſervir pour cela ; c'eſt de perſuader aux ſoldats qu'ils ſeroient perdus ſans reſſource ſi le Commandant étoit informé de la choſe, & de faire bien valoir l'obligation qu'ils ont à des Officiers qui les aiment trop pour les mettre en danger d'avoir la tête caſſée. D'un autre côté le Commandant doit toûjours affecter de ne rien ſça-

voir de ce qui se passe, tant qu'il n'en est pas témoin ; car pour peu qu'on se cabre en sa présence, ç'en est fait de son autorité s'il ne châtie pas. Suivant donc ce que la prudence lui dictera, suivant que les conséquences lui paroîtront plus ou moins fâcheuses il doit punir ou publiquement, ou en cachette, ou différer l'éxécution. La grande précaution qu'il faut prendre pour éviter une conjoncture si délicate, c'est de passer bien des choses que la bonne & sevére discipline défendroit de tolérer par tout ailleurs : Le commerce, par exemple, avec les femmes & les filles des Sauvages; une dispute où l'on en vient au fait, & même jusqu'à tirer l'épée ; la négligence à monter la garde, enfin toutes les infractions qui ne tendent point à la révolte, toutes les fautes qui ne sont pas d'une nature à altérer la subordination. Une autre mesure nécessaire au Commandant, c'est d'avoir un espion habile, & de le paier grassement : Celui-là sçachant tout par ce moien pourra se régler sur des lumiéres fixes, sur des connoissances certaines pour obvier au mal, ou pour le retrancher. Le point principal est de déterrer le premier mobile & l'auteur d'une cabale ; une telle découverte demande une finesse & un secret extraordinaire : mais quand on a si bien aprofondi les choses qu'il ne

reste plus aucun doute touchant le coupable, c'est une nécessité absoluë de s'en défaire ; mais comme il seroit trop dangereux de le faire mourir à la vûë de ses partisans, on doit l'envoier en l'autre Monde par une route soûterraine, en sorte qu'il disparoisse tout d'un coup, & que ses gens ignorent ce qu'il est devenu.

Il est aussi de la derniére importance au Commandant de gagner le cœur du soldat : c'est ce qui n'est pas fort difficile pourvû qu'on les traite avec honnêteté, qu'on soit attentif à leurs besoins, & qu'on leur fasse apercevoir une grande envie de pouvoir adoucir leur peine, & les soulager dans la fatigue d'un voiage si onéreux : une petite libéralité de tabac ou d'eau de vie faite à propos ; ne les obliger point à de trop longues marches ; les exciter pendant le repos au divertissement & à la joie; leur demander conseil dans les occurences épineuses, & ne pas manquer une occcasion de les exhorter à vivre ensemble en bons camarades & en fréres. Il est bon aussi de les piquer d'honneur. Vous ne sçauriez croire combien les gens de guerre s'animent quand on a l'art de leur representer qu'ils ont entre les mains la réputation des armes du Prince, la gloire & l'intérêt de la Couronne, l'honneur & l'utilité de la Nation. Le motif de Religion est en-

core d'un grand ſecours, & il n'y a guére de machines plus propres à remuër à tourner ces ſortes d'eſprits ; mais il faut que cela vienne du Commandant ou des Officiers, & qu'ils s'érigent eux-mêmes en Apôtres & en Prédicateurs ; car pour ce qui eſt des Eccleſiaſtiques, nous voions par expérience qu'ils gâtent tout ; ils inſpirent par la ſuperſtition & par le ſcrupule des ſentimens de crainte & de timidité aux Soldats ; ils ſement ſouvent eux-mêmes la diſcorde & la diviſion ; enfin ils font beaucoup plus de mal que de bien, & mon opinion eſt qu'il vaut mieux s'en paſſer dans ces ſortes de voiages. Ces faiſeurs de découvertes ne peuvent non plus s'étudier trop à bien choiſir leur monde ; car peu de gens ont les qualitez requiſes pour ces tuantes expéditions. Il faut des hommes de trente à quarante ans, d'un tempérament ſec & robuſte, d'une humeur paiſible, actifs, courageux, & endurcis de jeuneſſe à la fatigue.

Il ne me reſte plus pour finir cette pédagogie de découverte, qu'à vous faire un détail des principales choſes qui ſont néceſſaires pour ces ſortes de voiages. Parmi les trois ou quatre cens hommes on doit avoir ſoin qu'il y ait des charpentiers de chaloupes, des armuriers, des ſcieurs en long avec tous leurs outils, des chaſ-

ſeurs & des Pêcheurs de profeſſion, & des Chirurgiens munis d'un étuit complet, d'onguens pour les bleſſures, de drogues, pour les maladies, mais ſur tout d'Orviétan & de Séné. Chacun doit avoir ſon capot de bufle & ſa paire de bottines pour ſe garantir des fléches, les ſeules armes des Sauvages inconnus, ou qui n'ont aucune communication avec nous autres Européens. Le fuſil & le piſtolet doivent être à deux coups, & l'épée d'une bonne longueur. Item, il faut faire proviſion d'une bonne quantité de peaux de Cerf, d'Orignal, ou de Bœuf : Ces peaux couſuës les unes avec les autres ſervent par le moien de piquets plantez à certaine diſtance, ſervent, dis-je, à former l'enceinte du Camp. J'en avois ſuffiſamment pour garnir un quarré de trente pied ſur chaque face, parce que chaque peau aiant cinq pieds de hauteur, & preſque quatre de largeur, j'en fis faire deux bandes de huit peaux chaque qui étoient tenduës & levées en un inſtant. Des canonnieres de Cœti de huit pieds de long & ſix de large; deux moulins à bras pour faire la farine du bled d'Inde, ces machines portatives ſont à peu près comme nos moulins à caffé, mais beaucoup plus grands, & elles ſont d'un uſage tout à fait commode. Des clous de toute eſpéce, des pics, des pioches, des bêches, des

haches, des hameçons, du savon, & du coton pour faire la méche de chandelle. Vous jugez bien, Monsieur, qu'en vous debitant tout ce fretin, j'ai devant mes yeux le Mémoire de fournitures qu'on m'avoit dressé avant mon voiage, & que je ne fais que le transcrire. Peut-être vous seriez-vous bien passé de tant de mitraille; mais vous en comprendrez mieux ce que c'est que de voiager permi des Individus si peu semblables à nous, quoique d'une même espéce, & cela pourra vous donner matiere à d'agréables & solides réfléxions. Je retourne à mon Catalogue. Les presens ne sont pas la provision la moins nécessaire, bac, & faut en avoirun assez copieux magasin; on seroit mal venu les mains vuides chez les Nations que l'on découvre, & il faut donner pour faire connoissance avec les Sauvages. Vous avez vû dans le cours de ma narration en quoi consiste la libéralité magnifique de cette bien-venuë; tabac, eau-de-vie, coûteaux, ciseaux, éguilles, ce sont les matieres les plus riches & les plus précieuses, le reste est facile à deviner. Enfin, le dernier avis que je donnerois c'est de ne pas oublier l'Astrolabe, le demi cercle, les Boussoles ou compas simples & à variation, la pierre d'aiman, deux grosses montres de trois pouces de diamétre, des pinceaux, des couleurs, du papier

à deſſein & autre, pour faire ſes Journaux & ſes Cartes, pour deſſigner les bêtes terreſtres, volatiles & aquatiques, les arbres, les plantes, les grains, & généralement tout ce qui peut faire plaiſir aux Curieux. Il ne ſeroit pas mauuvais non plus que nos Voiageurs traînaſſent avec eux des trompettes & des violons : Cela ſert à conſoler & à récréer la troupe ; mais cela eſt encore plus utile pour s'attirer la vénération des Sauvages, qui ne ſe laſſent point d'admirer l'harmonie & les accords de ces inſtrumens.

Si donc par haſard, Monſieur, vous deveniez jamais Découvreur dans la partie Occidentale du Canada, fourniſſez-vous exactement de tous ces meubles, tant grands que petits ; n'en omettez pas un ſeul, & comme d'ailleurs je vous connois pour un homme d'eſprit, de conduite, & de détail, c'eſt-à-dire, ſoigneux, prévoiant, ſage, & de bon exemple, mais ſur tout modéré, patient, & d'un genie heureux & fécond en expédiens, comptez que vous paſſerez par tout ſans trouver d'obſtacle, & que vous iriez tête levée juſqu'au bout de ce Continent. Pour moi, je ſouhaiterois avoir aſſez de mérite pour être nommé Batteur de Païs en chef ; je ſervirois en cela le Roi avec inclination, & j'exerçerois ma Charge de grand cœur. Vous ne ſçau-

riez croire combien l'on eſt aiſe de voir tant de ſortes de choſes : je n'avois pas le tems de me fatiguer. A propos de fatigue je commence à trouver cette Lettre bien longue. Adieu, Monſieur,

Je ſuis vôtre, &c.

A Miſſilimakinac, *ce* 28. *Mai* 1689.

LETTRE XVII.

L'Auteur part de Miſſilimakinac *pour la* Colonie. *Deſcription de cette route. Incurſion funeſte des* Iroquois *dans l'Iſle de* Monreal. *On abandonne le Fort de* Frontenac. *Le Comte de ce nom revient en* Canada, *& Mr. le Marquis de* Denonville *eſt rapellé.*

MONSIEUR,

Je croi que vous aurez reçû la Lettre que je vous écrivis de *Miſſilimakinac* datée du 28. Mai. Je n'ai rien à vous mander du ſéjour que je fis dans ce Fort; ainſi trouvez bon que j'en vienne tout-d'un-coup à mon départ. Je m'embarquai pour *Monreal* le 8. de Juin. Ma Flote étoit compo-

sée de deux canots, & douze *Outaouas* faisoient toutes mes troupes de débarquement. Je voiagai avec ces Forces aquatiques jusqu'au 23. mais ce même jour-là je rencontrai à la *Riviere Creuse*, Mr. *Dulhut* & la troupe qui m'avoient devancé. Il fut question de voir si je passerois outre, ou si je ferois le voiage sous l'escorte de ce Commandant. Mr. *Dulhut* me sollicita fortement à prendre ce dernier parti. Vous risquez beaucoup, me dit-il, avec vôtre douzaine d'*Outaouas*. Sçavez-vous que ces Marauts n'auront pas plûtôt aperçû quelques vestiges d'*Iroquois* qu'ils vous planteront-là, & s'enfuiront à toutes jambes dans les bois? Vous évitez ce péril en descendant avec nous, & je vous conseille en ami de le faire. La prudence le vouloit; mais la bravoure gasconne m'inspiroit autrement. Je pris donc congé de Mr. *Dulhut*, & je ne fus pas long-tems sans me repentir de mon courage. Mes gens aiant apris au *Long Saut* qu'il y avoit dans le voisinage un parti d'*Iroquois* furent sur le point de s'envoler dans les Forêts, & j'eus toutes les peines du monde à les retenir. Mais si vous n'aviez pû en venir à bout, direz-vous, qu'eussiez-vous fait? Ce que j'eusse fait? J'aurois tâché de courir plus fort qu'eux? La valeur, oüi même la valeur d'un Gascon doit céder à la prudence, & de plus la fa-

ge Nature nous ordonne de fatiguer le jarret pour le salut de la tête. Aiant rassuré mes *Outaouas* nous entrâmes heureusement dans la grande Riviere de leur Nation, & lorsque nous fûmes près de la *Riviere du Liévre*, je rencontrai Mr. *de Sainte Héléne*. Comme il étoit à la tête d'un gros parti de coureurs de bois, je jugeai bien qu'il alloit pour quelque expédition ; mais il m'étonna beaucoup lorsqu'il me dit qu'il en vouloit aux Anglois, & qu'il avoit ordre de reprendre quelques-uns de nos Forts sur cette Nation. Sur cela Mr. *de Sainte Héléne* m'aprit la révolution d'Angleterre, & me fit un détail de ce grand & rare événement. Cette nouvelle me paroissoit incroiable, & si les preuves n'avoient pas été originales, j'aurois pris la chose pour un Roman. J'admirois que Mr. le Prince d'Orange eut aquis trois Couronnes sans effusion de sang; mais j'admirois encore plus que nôtre Cour avec sa fine & puissante politique, n'eut pas détourné un coup si fatal. L'étroite union de nôtre Monarque avec le Roi Jacques étant si avantageuse à la France & à la Religion Catholique, comment n'a-t-on pas mis tout en œuvre pour prévenir le détrônement & la chûte de ce pauvre Roi? Je ne doute pas que Sa Majesté ne se fasse un point d'honneur, de reconnoissance, & encore pus d'intérêt, de le rétablir : Elle

ne seroit plus que Loüis le demi Grand si elle n'en venoit pas à bout ; mais je crains bien que cette générosité ne coûte cher, & qu'elle n'allume une longue & sanglante guerre.

J'arivai à *Monreal* le 9. Juillet. Ce ne fut pas sans avoir essuié bien du risque & de la fatigue. Il nous fallut sauter plusieurs Cataractes affreux sur la grande *Riviere des Outaouas*, & faire environ vingt portages, quelques-uns desquels étant de plus d'une lieuë, & afin que vous ne vous plaigniez pas, Monsieur, d'une trop grande abbreviation, je vais spécifier la chose. De *Missilimakinac* à la *Riviere des François* la Navigation est bonne ; car en côtoiant le Lac des *Hurons* on trouve quantité d'Isles où l'on peut se mettre à l'abri, & cabaner agréablment. Cette Riviere est difficile à remonter; il faut franchir cinq Cataractes, ce qui oblige à des portages de trente, de cinquante, & de cent pas. Ensuite on entre dans le Lac des *Nepicerinis* d'où l'on fait encore un portage de deux lieuës pour gagner une autre Riviere dont j'ai oublié le nom, & sur laquelle il faut encore surmonter cinq ou six Cataractes. De là, autre portage jusqu'à la *Riviere Creuse* qui se décharge par de semblables chûtes d'eau dans la grande *Riviere des Outaouas* proche du lieu nommé *Mataouan*. Celle-ci méne jusqu'au

jusqu'au bout de l'Isle de *Monreal* où elle se perd dans le grand Fleuve de *Saint Laurent* : quoi-que ces deux Rivieres soient extrêmement rapides dans leurs cours, elles ne laissent pas d'avoir un confluent fort paisible, & c'est ce qui forme le petit Lac *Saint Loüis*. Au reste, peu s'en fallut que je ne périsse au Port ; & voici comment. Lorsque nous passions le Saut apellé aussi *Saint Loüis*, à trois lieuës de *Monreal*, nôtre canot aiant tourné dans les boüillons, je fus jetté par le rapide du courant, & précipité jusqu'au pied du Cataracte sur quelques fonds plats de plusieurs pieds de profondeur : Monsieur le Chevalier du *Vaudreuil* qui par un hasard tout extraordinaire se trouva là, me tira de ce mauvais pas, & je reconnois avec plaisir que je lui dois la vie. Le Canot & les Pelleteries furent perdus, & l'un des six Sauvages qui étoient avec moi fut noié. C'est la seule fois dans tout le cours de ce grand voiage que je me sois vû à la porte de l'éternité : je vous avouë qu'il ne fait guére bon en cet endroit là ; on y découvre un trop grand Païs, cela fait mal au yeux. Arrivé enfin à *Monreal*, j'emploiai tout le premier jour à reprendre mes esprits, car j'étois épuisé d'abstinence & de lassitude. Le lendemrin j'allai faire ma cour à Messieurs *de Denonville* & de *Champigni* qui me gracieusérent beau-

coup ſur mon heureux retour. Ils me queſtionnérent ſur mes découvertes, & après leur avoir rendu compte de tout, je les avertis que Monſieur *Dulhut* étoit en chemin pour ſe rendre auprès d'eux avec un bon nombre de Sauvages & de coureurs de bois, & en effet cette troupe arriva quinze jours après moi. *Le Rat* qui, comme je vous le marquai dans ma précédente, étoit deſcendu avec les autres, parût tête levée, & s'en retourna fiérement chez lui, tout de même que s'il n'avoit point été mention de potence, ni de pendaiſon. Comme je m'imagine vous en avoir aſſez dit pour vous mettre en goût d'aprendre l'hiſtoire de ce Maître Sauvage, & que d'ailleurs la longueur exceſſive de ma derniére Lettre ne me permettoit pas de le faire alors, je vais vous dédommager, & vous dire un peu au long, pourquoi le Gouverneur Général étoit mortellement irrité contre *le Rat.*

Ce Sauvage, homme de tête, & qui n'a pas plus de quarante ans, & Chef de Guerre & de Conſeil des *Hurons.* Monſieur *de Denonville* lui aiant fait, il y a deux ans toutes les inſtances imaginables pour le porter à s'allier avec nous, il s'en deffendit long-tems; mais il ſe rendit enfin, & l'accord fut terminé à condition qu'on pourſuivroit de concert les *Iroquois* à toute outrance, & qu'on ne poſeroit les armes qu'a-

près avoir anéanti cette Nation. *Le Rat* s'engagea pour lui & pour les *Hurons* à cette clause ; & Monsieur *de Denonville* après avoir fait dire à ce Chef qu'il acceptoit la condition du marché, l'en assûra lui-même de vive voix. Cette derniére circonstance, qui valloit bien une ratification dans les formes, se passa le 1. de Septembre 1687. c'est-à-dire deux jours avant que je partisse de *Niagara* pour mon voiage des grands Lacs. *Le Rat* faisant donc fond sur la parole d'un Gouverneur Général, comme il auroit fait sur celle du Roi même, partit de *Missilimakinac* avec une compagnie de cent bons hommes, bien résolu d'aller faire quelque chose de considérable chez les *Iroquois*. Ce Commandant aiant pris son chemin par le Fort *Frontenac* s'y arrêta pour y prendre langue, & pour faire reposer ses guerriers. Là nôtre *Huron* aprit que Monsieur *de Denonville* négocioit actuellement la Paix avec les cinq Nations Iroquoises, & que même il attendoit dans huit ou dix jours, des Ambassadeurs & des Otages à *Monreal* de la part de ces peuples, pour conclure un Traité qui ne pût se rompre : ainsi, ajoûta le Commandant de *Frontenac*, vos desseins ne sont plus de saison, & je vous exhorte à retourner sur vos pas. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour *le Rat* ; il en connut d'abord l'importan-

ce, & il vit bien qu'on ſacrifioit ſa Nation. Cependant, comme ce Sauvage a beaucoup d'eſprit, il prend ſon parti ſur le champ: Sans témoigner rien de ſa ſurpriſe, ſans laiſſer échaper ni plainte, ni reproche, il répond froidement au Commandant que ſon conſeil étoit trop raiſonnable pour ne pas le ſuivre, & le laiſſant dans cette bonne opinion, lui & ſes guerriers quittent le Fort: Mais le rusé Sauvage penſoit bien à autre choſe qu'à retourner chez ſa Nation. Il alla ſe poſter avec ſa troupe à l'endroit par où les Ambaſſadeurs & les Otages *Iroquois* devoient néceſſairement paſſer, & il les attendit-là de pied ferme. Après quatre ou cinq jours les Députez des cinq Nations parurent; ils avoient avec eux quarante jeunes hommes choiſis, & deſtinez pour reſter entre les mains de nôtre Gouverneur. Le *Huron* en embuſcade; & qui voioit tout ſans être vû donna le loiſir à ces malheureux voiageurs de débarquer tranquillement; mais ſi tôt qu'il les vit à découvert, il fondit ſur eux avec ſes guerriers. Les *Iroquois* étourdis d'une rencontre auſſi funeſte qu'elle étoit imprévûë, ne firent pas reflexion à la loi naturelle qui eſt de céder à la force majeure, & de s'abandonner à la diſcrétion du plus fort: Leur premier mouvement fut de ſe deffendre; mais comme l'ennemi étoit en

plus grand nombre, & mieux préparé qu'eux, on en coucha plusieurs par terre: Les autres voiant bien qu'ils ne pouvoient éviter la mort non pas même par la fuïte, implorérent la compassion du vainqueur, & furent tous faits prisonniers, ou pour mieux dire esclaves. Quand on les eut bien & dûment liez suivant la coûtume, le malin *Rat* leur dit qu'il n'avoit fait qu'exécuter les ordres du Gouverneur des François; que celui-ci bien informé de la marche d'un parti de cinqûante *Iroquois*, & du tems même de leur passage, il l'avoit envoié pour les tailler en piéces. Ces pauvres gens prirent cela pour argent comptant, & quel Européen, je vous prie, n'auroit pas donné dans un panneau si bien tendu? Ils ne doutérent donc point que Monsieur *de Denonville* ne fût un scélérat, & jugez, Monsieur, quelles bénédictions ils donnérent à nôtre Nation. Ils contérent naïvement le sujet de leur voiage au Chef des *Hurons*, & ils espéroient bien le faire entrer lui & sa troupe dans les sentimens d'indignation & d'horreur qu'eux *Iroquois* avoient conçû pour le Gouverneur Général. En effet, *le Rat* joue admirablement le personnage d'un homme outré de colere: il déclame, il s'emporte, il écume, & jamais Acteur ne contrefit mieux le Rolland de la Scéne. Le Maître des François, s'écrioit-il, avoit

jetté les yeux ſur moi pour me faire l'inſtrument de la plus noire trahiſon, qut fût jamais ? Il n'en eſt pas où il penſe, & je m'en vengerai quand j'y devrois périr. Puis s'adreſſant aux priſonniers parmi leſquels étoit le Chef de la députation nommé *Theganeſorens*, *mes Freres*, leur dit-il, *quoi que nous ſoïons en guerre, je vous rends la liberté. Il ne ſera pas dit que le Gouverneur des François aura trouvé en moi un infâme Miniſtre de ſa Sélérateſſe. Retournez donc chez vos gens, & dites aux cinq Nations que la ſeule réconnoiſſance que je demande pour la grace que je vous fais, c'eſt qu'elles m'aident à me venger d'un perfide.* Les *Iroquois* plus que perſuadez par-là de la droiture & de la candeur du fourbe ne ſe laſſoient point de chanter ſes loüanges, ni de le remercier. Ils l'aſſurérent même, qu'en cas qu'il voulut ſe déſunir de ce traître de Gouverneur, & faire la Paix ſéparément avec les cinq Nations, ils s'engageoient à faire réüſſir la choſe par leur crédit. Quoi-que le délié *Huron* eut un bût bien different, il reçût l'offre avec une joie aparente, & donna de bonnes eſpérances pour la concluſion de cette affaire. Cependant il fit diſtribuër des fuſils, de la poudre & du plomb aux *Iroquois*, & les renvoia chez eux auſſi contens *du Rat* qu'ils étoient irritez contre Monſieur *de Denonville*.

Le Rat, comme s'il eût apréhendé que cette machine ne fut pas ſuffiſante pour ſon deſſein, en fit joüer encore une autre. Aiant perdu l'un de ſes *Hurons* dans le feu de la rencontre, il retint en la place du mort un *Chaouanon* adopté par les *Iroquois*, & il en fit ſon eſclave, & dés qu'il fut à *Miſſilimakinac* par où il avoit pris ſa route tout exprès, il en fit preſent au Commandant du Fort. Celui-ci qui ne ſçavoit pas les intentions ni les démarches de Monſieur *de Denonville* pour la Paix avec les cinq Nations, condamna d'abord le priſonnier à être fuſillé. L'Innocent fût ſon propre Avocat, & plaida ſa cauſe le mieux qu'il pût: il ne manqua pas d'alléguer la bonne foi ſur laquelle lui & ſes compagnons étoient venus à la ſollicitation du Gouverneur; nos gens prenoient cela pour une fable, & croioient que la crainte de la mort faiſoit extravagüer ce malheureux, ou lui donnoit l'adreſſe d'inventer un Roman pour tacher de ſauver ſa vie. Les *Hurons* de leur côté favoriſoient l'exécution, faiſant ſemblant de convenir que tout ce que le *Chaouanon* alléguoit étoit faux, & qu'il falloit que cet eſclave forgeât cette hiſtoire, ou qu'il fût hors du ſens, ſi-bien que ſans avoir égard à ſes raiſons on lui brûla la cervelle. C'étoit-là précíſément le ſouhait du méchant *Rat*. En effet, incontinent après le ſupli-

N 4

ce du *Chaouanon* le Chef des *Hurons* prend en particulier un *Iroquois* qu'il avoit depuis long-tems à son service ; il lui donne la liberté de retourner dans sa patrie pour y passer tranquillement le reste de ses jours ; mais en même tems il déteste ce qui vient de se passer ; il peint l'injustice & la cruauté du Commandant avec les plus noires couleurs, & après avoir bien exhorté son affranchi à s'en plaindre hautement aux cinq Nations, & à les exciter à la vengeance, il le congédie. Ces deux sous-terrains assez bien conduits, comme vous voiez, ne manquérent pas d'avoir leur effet. Monsieur *de Denonville* y fut trompé le premier : Ce n'est pas qu'on ne l'eût averti du mauvais tour que *le Rat* lui avoit joüé ; mais il eût la précaution de faire sçavoir son innocence aux *Iroquois*, & s'imaginant que ces peuples voudroient bien l'en croire sur sa parole, il s'endormit sur les suites, & demeura fort en repos. Se flâtant même d'avoir renoüé la partie il attendoit tous les jours dix ou douze Députez pour conclure une bonne Paix au nom des cinq Nations. Nôtre Gouverneur se mécomptoit étrangement. Au lieu d'une Députation pacifique, douze cens guerriers *Iroquois* débarquérent au bout de l'Isle de *Monreal*, & firent tout ce que la rage peut inspirer à une Nation féroce, & qui se croit outra-

gez. Ils pillérent & brûlérent toutes les habitations de ce canton-là, & tous ceux qui tombérent entre leurs mains furent égorgez sans distinction d'âge ni de sexe. Jugez, Monsieur, si la consternation fut grande dans *Monreal*, & si Madame *de Dénonville* qui s'y trouvoit enfermée avec Monsieur son époux eut belle peur. Cependant le Gouverneur Général se contenta d'envoier contre ces furieux cent soldats & cinquante Sauvages, n'osant pas affoiblir sa garnison : mais c'étoit envoier ces pauvres gens à la boucherie, que pouvoient-ils en si petit nombre ? aussi furent-ils presque tous tuez ou faits prisonniers. De tout le détachement il ne rentra dans la place qu'un seul Soldat & douze Sauvages dont une partie portoit Mr. *de Longueil* qui avoit eu une cuisse cassée en combattant à la tête de toute la troupe dont il avoit été nommé le Commandant : Les autres Officiers, sçavoir Messieurs *de la Raberre*, *Saint Pierre Denis*, *la Plante & Ville Dené*, sont demeurez aux *Iroquois* ; leur sort me paroît beaucoup plus déplorable que celui des morts ; car probablement les Barbares se vangeront à loisir & de gaieté de cœur sur ces honnêtes gens. Après la défaite entiére du détachement les *Iroquois* ne trouvant plus d'obstacles firent tout ce qu'ils voulurent. On ne peut exprimer la

terreur & la désolation qui étoient répanduës par toute l'Isle. Le mal cessa néanmoins plûtôt qu'on ne pensoit & ses guerriers, soit qu'ils apréhendassent un revers de fortune, ou qu'ils fussent las d'exterminer, se rembarquérent sans la moindre oposition, & emportérent autant de butin que leurs voitures en pouvoient contenir. Ne me demandez point comment Monsieur *de Denonville* ne fit pas tous les efforts qu'il pouvoit pour résister à cette invasion; ce Gouverneur avoit aparemment ses raisons, & c'est tout ce que je sçai là-dessus. Au reste, dans cette expédition les *Iroquois* ne perdirent que trois hommes, encore ne les perdirent-ils que par une avanture extraordinaire. Ces trois guerriers aiant trouvé du vin dans une habitation s'en donnérent si bien à cœur joie qu'en peu de tems ils ne se connurent plus. Un Vacher Canadien qui étoit leur esclave depuis quelques années les voiant dans un état à se laisser tout persuader, & qui avoit eu la prudence de ne pas boire, les conduisit adroitement [illegible] un de nos Forts : Si-tôt qu'on eut connu ce que c'étoit on ouvrit, & les *Iroquois* entrerent sans sçavoir ce qu'ils faisoient : Une cave leur tint lieu d'apartement, & on les y laissa passer leur ivresse. A leur réveil ils furent bien étonnez, comme vous pouvez croire : je ne puis vous

dire s'ils passérent beaucoup de tems à bailler, & à s'étendre avant que d'apercevoir leur malheur ; je ne sai pas non plus s'ils vomirent de grands blasphémes contre la puissante & captieuse divinité de Bacus ; ce qu'on m'a donné pour certain, c'est qu'aussi-tôt qu'on les entendit chanter, car ils ne manquent pas de le faire dès qu'ils se voient entre les mains de leurs ennemis, on courut à eux : Le dessein étoit de les lier pour les conduire à *Monreal* ; mais quand les prisonniers virent les cordes, ils s'armerent de quelques bâtons qu'on avoit laissé dans le cachot, faute de prévoiance, & se défendirent si vigoureusement qu'on fût obligé de les assommer sur la place à grands coups de fusil. On mena le Vacher à *Monreal* pour le faire voir à Mr. *de Denonville* qui l'interrogea beaucoup sur les *Iroquois*, & principalement touchant la derniere affaire. Le Canadien répondit à tout, & dit entr'autres choses que le mal causé par *le Rat* étoit sans remede ; que les cinq Nations croiant de bonne foi la fourberie *du Huron*, ils avoient pris à cœur cet outrage prétendu, & qu'il seroit très mal aisé de les faire revenir ; qu'ils étoient fort éloignez de se défier de la malice *du Rat*, & que bien loin d'avoir aucun ressentiment contre lui, ils aprouvoient son action, disant qu'il avoit usé du droit de la Guerre ; qu'ils avoient

même beaucoup d'estime & de reconnoissance pour lui, de ce qu'il avoit désaprouvé la conduite des François, & renvoié leurs gens si généreusement, sur quoi ils étoient disposez à conclure une Paix particuliere avec lui.

Voilà, Monsieur, le sujet du chagrin de Mr. *de Denonville* contre *le Rat*. Celui-ci ne s'en étonna pas beaucoup, comme vous avez vû; il brava le Gouverneur, & passa fiérement par *Monreal* sans qu'on osât mettre la main sur lui. Je croi qu'on fit en cela très-sagement: Les *Hurons* n'auroient pas manqué de vanger sa mort, & le reméde eut été pire que le mal. D'ailleurs, *le Rat* alléguoit pour sa justification qu'on l'avoit trompé; reproche que Mr. *de Denonville* avoit à se faire, ne pouvant s'empêcher de se reconnoître en cela le premier auteur de tout le désordre; tant il est vrai que la foi publique doit être inviolable, & qu'il n'y a point de raisons, quelques aparente & quelques spécieuses qu'elles soient qui puissent en dispenser. Au reste, cette irruption des *Iroquois* affligea sensiblement Mr. *de Denonville*, & il reconnut bien: quoique trop tard, qu'il avoit péché dans la précaution. Une autre circonstance fâcheuse, c'est que cette avanture entraînoit inévitablement la perte du Fort *Fronteuac*. En effet, ce poste commençoit à manquer

de vivres, & nos gens n'osant sortir pour en aller chercher, étoient en risque de mourir de faim. On ne pouvoit pas non plus leur envoier du secours, parce qu'on jugeoit bien que l'ennemi gardoit soigneusement & en bon nombre les passages des cataractes; ainsi le seul parti qui restoit à prendre, c'étoit de faire sauter le Fort, & de retirer la Garnison. Pour cela, il falloit en donner avis au Commandant; & comme le voiage ne pouvoit être plus périlleux, la difficulté étoit de trouver quelqu'un qui voulût se hazarder. Enfin, le Sieur *de St. Pierre d'Arpentigni* s'offrit d'y aller seul à travers les Bois : on admira son courage; mais on s'en tint à l'admiration, & personne ne se présenta pour accompagner ce brave. Il partit donc escorté d'une résolution déterminée, & il eut pourtant le bonheur d'arriver à *Frontenac*: Mr. *de Valréne* qui commandoit au Fort, reçût le message avec plaisir, caressa beaucoup le vaillant Messager, & ne perdit pas de tems pour exécuter l'ordre. Il mit par des mines & avec de la poudre les quatre Bastions en état de sauter, & après avoir brûlé trois grandes barques dont on se servoit pour intimider les *Iroquois* dans un tems de Guerre, ou pour leur porter des Marchandises pendant la Paix; il s'embarqua avec sa Garnison, & descendant les

Cataractes du Fleuve, il arriva heureusement à *Monreal* : Sa venuë fut une petite consolation pour Mr *de Denonville* qui partit aussi tôt avec ce commandant pour se rendre ici. On a aussi abandonné le Fort de *Niagara*. C'est un grand malheur pour les Colonies qu'on n'ait pû conserver ces deux postes : ils étoient dans une situation tout à fait propre pour faire la guerre aux *Iroquois*. Les Sauvages nos amis & nos alliez aiant ces deux Places de retraite eussent été plus hardiment en parti, & auroient même fait des courses jusques dans les Villages des cinq Nations. D'ailleurs les *Iroquois* ne pouvant plus sortir de chez eux pour la pêche ou pour la chasse, sans risque d'être égorgez, & manquant par là de castors pour trafiquer des fusils, de la poudre, des balles & des filets, auroient péri faute d'avoir dequoi vivre & dequoi se défendre ; du moins ils eussent été contraints d'abandonner le Païs. Mais d'un autre côté, il n'est pas possible de garder, ni d'entretenir les Forts de *Frontenac* & de *Niagara* pendant une rupture avec les *Iroquois* : Les Cataractes presques inaccessibles sont trop favorables à ces derniers, & dix d'entr'eux bien embusquez y peuvent arrêter mille François à coups de pierres.

Mr. *de Bonaventure*, Capitaine & Proprietaire d'un Vaisseau Marchand, vient d'ar-

river de France. Il nous aporte pour nouvelle que le Roi, à la sollicitation de Mr. le Duc de Beauvilliers a nommé Mr. *de Denonville* Sous-Gouverneur des Princes ses petits-fils, & que Mr. *de Frontenac* est en chemin pour venir nous gouverner encore une fois. Tout le monde ne s'accommode pas de ce changement : Les Jésuites, sur tout, en paroissant bien mortifiez; & ils ont sujet de l'être, si ce que la Gazette scandaleuse leur attribuë, n'est point faux. On prétend que ces Révérends Peres, qui, comme vous sçavez, sont de dangereux Machinistes, noircirent, il y a sept ou huit ans, & cela de concert avec l'Intendant *du Chesneau*, & le Conseil-Souverain, noircirent, dis-je, si bien Mr. *de Frontenac* à la Cour, que ce fût la véritable cause de son rapel. Si cela est, il faut que ce Gentilhomme ait prouvé la calomnie; mais il n'en sera ni plus ni moins des calomniateurs. Il faut avoüer néanmoins, que ce coup imprévû les a étourdis; quelque beau semblant qu'ils fassent, leur joie paroît visiblement affectée, & ils ne sçauroient s'empêcher de se montrer assez pour faire voir qu'ils craignent le juste ressentiment du nouveau Gouverneur. Il n'en va pas de même des autres Habitans : Les Nobles, les Officiers, les Marchands, les Soldats, le gros & le menu Peuple, tous enfin ont témoigné une joie incroiable du

retour de Mr. *de Frontenac* : ils l'attendent comme les Juifs font le Messie, & ils se préparent à célébrer sa bien-venuë par des réjoüissances extraordinaires. Il n'y a pas jusqu'aux Sauvages qui ne fassent éclater leur joie, & vous n'en serez pas surpris, Monsieur, quand vous saurez que Mr. *de Frontenac* s'etoit attiré pendant son premier Gouvernement, l'estime, l'amour, la confiance, non seulement des François, mais même de tous nos Alliez, & que les Nations circonvoisines le regardoient comme l'Ange tutelaire du Païs. Vous ne manquerez pas de tirer de tout cela des conséquences fâcheuses pour Mr. *de Denonville* : ce n'est pas ma faute, & je n'ai d'autre vûë que de vous aprendre ce qui ce passe ici. Quand à l'odeur que ce Gentilhomme y laisse, c'est dequoi je ne me mêle point : que les imputations qu'on lui fait soient bien ou mal fondées, qu'il soit aimé ou haï ce ne sont point mes affaires. Je ne saurois, au moins le taxer d'une table trop splendide, car je n'ai jamais eu l'honneur d'y être invité. Tout ce que je vous puis dire c'est qu'il se prépare à partir, & je croi bien qu'il a une grande impatience d'en venir-là. Pour moi, j'espére m'embarquer pour la Rochelle dans le même vaisseau qui aportera Mr. *de Frontenac.*

Je suis, Monsieur vôtre, &c.

A Quebec *le* 28. *Septembre* 1689.

LETTRE XVIII.

Arrivée de Mr. le Comte de Frontenac. *Sa réception. Son voiage à* Monreal. *Rétablissement du* Fort de Frontenac.

MONSIEUR,

On a donc adjugé la Terre de *Lahontan*? Ne suis-je pas bien à plaindre? Pendant que je fais les affaires de ma Patrie, elle me met à la besace, & comme si je n'étois pas assez malheureux de roder dans un autre Monde & parmi des Sauvages, mes propres Compatriotes me persécutent & me dépoüillent de mon bien. La consolation que vous me donnez est admirable, & je tâche de la faire valoir en bon Philosophe. Oüi? je prendrai volontiers patience pendant une centaine d'années: au bout de ce terme j'aurai apparemment dequoi rembourser le Possesseur; je prouverai par de bons certificats que j'étois actuellement dans le service de l'Amérique. Lorsqu'on fit l'Adjudication; ainsi je ne manquerai pas de rentrer dans mon Patrimoine, & j'en joüirai paisiblement tout le reste de mes jours. La difficulté ne consiste qu'à

pouvoir vivre un siécle: La course est longue, & il est à craindre que je ne demeure en chemin. C'est-là, je vous assûre, ce qui m'inquiéte le moins, & je regarderois une vie de cent ans comme un plus grand malheur pour moi que ne l'est la perte de ma terre. Au reste, Monsieur de *Frontenac* m'a régalé pour sa bien-venuë d'une révocation de congé : j'ai emploié toute ma réthorique pour le fléchir, mais il n'y a pas eu moien, & comme il m'offre sa bourse & sa table, j'ai été contraint d'enrager de bonne grace, & d'obéïr avec de grands remercimens. Laissons-là mes infortunes domestiques, & parlons de ce qui s'est passé depuis ma derniére.

Je ne sçaurois mieux débuter que par l'entrée du nouveau Gouverneur en cette Ville. Il arriva le quinziéme d'Octobre, & il débarqua le même jour à huit heures du soir. Le Conseil Souverain escorté des habitans sous les armes, fut le recevoir à la descente du Vaisseau, & comme le Port & la Ville étoient également illuminez de flambeaux, de lanternes & de lampes, cela formoit un jour artificiel fort agréable à voir. Monsieur de *Frontenac* marcha en pompe jusqu'à son Palais où il fut salué de trois décharges de canon & de mousqueterie, & chacun s'empressa de marquer par des feux de joie, & par d'autres réjoüissan-

ces le sensible plaisir que le retour de ce Seigneur causoit au public. Dés le même soir tous les Corps du *Canada* vinrent rendre leurs devoirs, & furent admis successivement à complimenter. Les Jesuites ne furent pas les moins ardens à demander audience, & l'on ne douta point qu'il n'y eut dans leur harangue beaucoup plus d'art que de sincerité. Le lendemain, Monsieur de *Frontenac* se rendit à la grande Eglise où l'on chanta le *Te Deum* : il passa le reste du jour à recevoir les visites des Dames qui avoient certaines raisons secretes pour être bien contentes, & à voir des feux d'artifice que plusieurs personnes firent jouër pour embellir la fête. Ces réjoüissances augmentérent pendant cinq jours de suite, & elles ne cesserent que par le départ du Gouverneur pour *Monreal*. Jugez de-là, Monsieur, si ce Gentilhomme est aimé ici, & si le Roi a fait plaisir à ses Sujets de *Canada* de le leur renvoier. En effet, on se promet un bonheur accompli de son génie supérieur, de sa conduite sage & judicieuse, & sur tout de son beau naturel. Cette espérance est fondée sur le souvenir des dix années de son premier Gouvernement : Monsieur de *Frontenac* rendit au *Canada* le repos, l'abondance, la sûreté ; on posseda pendant tout le tems de son administration ces trois avantages essentiels de la Societé

civile, & ce fût ce qui lui procura avec justice le glorieux tître de *Redemptor Patriæ.* Cet éloge lui convenoit d'autant mieux, que suivant le témoignage de tous les honnêtes gens, lorsque Mr. *de Frontenac* vint en *Canada* la premiere fois, il y trouva les Colonies dans un pitoiable état. La guerre avec les *Iroquois* avoit causé une désolation universelle : Ces Barbares avoient brûlé nos Plantations, ils avoient égorgé des milliers de François : Le Laboureur étoit assommé dans son champ, le Voiageur enlevé dans ses courses, & l'altération du Commerce jettoit le Négociant dans la disette, & l'Artisan dans la pauvreté : La famine affligeoit le Païs, & comme les habitans cherchoient à se tirer de cette misere, les Colonies se dépeuploient & devenoient à rien. Enfin, la *Nouvelle France* étoit perduë ; elle alloit périr infailliblement si Mr. *de Frontenac* ne l'eut sauvée en faisant la Paix avec les *Iroquois*, je croi vous avoir expliqué dans ma cinquiéme Lettre la maniere dont la chose s'exécuta. C'étoit le plus grand service que ce Gouverneur pouvoit rendre dans son poste à Sa Majesté : La guerre contre les *Iroquois* est affreuse & terrible : Pourquoi plus que les autres guerres, direz-vous ? C'est que ces Barbares ne prennent les armes que par un motif de ressentiment, & qu'ils n'ont

point d'autre but que celui de ſatisfaire leur haine & de contenter leur fureur ; au lieu que dans nôtre Monde l'animoſité perſonnelle ne domine pas dans une rupture, & nos Nations ſe font la guerre pour ſoûtenir un droit qu'elles ont, ou qu'elles diſent avoir.

Pour reprendre le fil des nouvelles, le jour du débarquement de Mr. *de Frontenac* Mr. *de St. Valiers* nôtre Evêque arriva par un heureux haſard au Port de cette Ville : Ce Prélat s'étoit embarqué le printems dernier dans un Bâtiment qu'il fit freter tout exprès pour le tranſporter à *l'Acadie*, à *l'Iſle de Terre-Neuve*, & à pluſieurs autres endroits qui ſont du Diocéſe de *Québec*.

Nôtre Gouverneur s'étaut à peine donné le tems de reſpirer des fatigues de la Mer ſe mit en canot pour *Monreal*, & m'ordonna de l'accompagner dans ce voiage. Tous ceux qui étoient auprès de lui le ſupliérent inſtamment d'abandonner ce deſſein, ou plûtôt d'en differer l'exécution juſqu'au retour du printems : on lui remontra que la mauvaiſe ſaiſon aiant déja commencé, il commettoit trop ſa perſonne en s'expoſant au froid, aux glaces & aux autres périls d'une route longue, incertaine, & très-haſardeuſe. Vous vous ſouviendrez, s'il vous plaît, Monſieur, qu'en ce païs-ci l'hiver eſt fort diligent ; il y vient à

grands pas, & nous avons en Octobre des gelées plus fortes & plus épaisses que vous n'en avez à Paris au mois de Janvier : demandez-en, je vous prie, la raison à Messieurs de l'Observatoire ; peut-être auront-ils besoin de toutes leurs longues vûës pour la trouver, car en raisonnant sur le sistéme ordinaire, il semble que la chose devroit aller tout autrement. Quoi-qu'il en soit, on ne pût rien gagner sur l'esprit de Monsieur de *Frontenac*, & son âge avancé, car il a soixante-huit ans, ne l'empêcha point de tenir ferme dans sa résolution. La fortune a secondé le courage du Gouverneur : Nous avons fait le voiage sans accident, & c'est aujourd'hui le septiéme jour que nous sommes revenus en cette Ville. Ce Seigneur avoit bonne envie que nous poussassions jusqu'au lieu où avoit été le Fort qui portoit son nom ; l'abandon de ce poste lui tenoit au cœur, & il vouloit aller le rétablir lui-même à quelque prix que ce fût : mais tout *Monreal* s'y oposa. Les Nobles, les Prêtres, les Habitans, enfin tout le monde le pria, mais d'une maniére si tendre & si pressante, de ne point s'exposer au risque des passages, des sauts & des cataractes qu'il faut inévitablement franchir qu'il se laissa toucher, & qu'il sacrifia son panchant à l'affection de ses inférieurs. Pour se dédommager de ce sacrifi-

ce ; il détacha plusieurs Gentilshommes *Canadiens*, & cent coureurs de bois sous le commandement de Monsieur *Mantet*, pour aller reconnoître l'état du Fort de *Frontenac*. Je vous mandai dans ma derniére que Monsieur *de Valrénes* en se retirant avoit tâché de faire sauter les Bastions avec de la poudre : heureusement que ce Commandant avoit mal réüssi ; nos gens ont trouvé le dommage beaucoup moins grand qu'on ne s'étoit imaginé ; ils ont déja relevé quelques toises des murailles abattuës, & ils comptent d'avoir rélevé tout-à-fait le Fort avant la fin de l'Hiver ; ce sont des nouvelles toutes fraîches, Monsieur de *Frontenac* les reçût hier au soir. Je ne veux pas suprimer une circonstance assez curieuse qui concerne le retour de ce Gouverneur. Vous avez apris par ma treiziéme Lettre que Mr. *de Denonville* avoit fait present au Roi d'un certain nombre d'*Iroquois* pour servir dans les Galéres de Sa Majesté : C'étoit adoucir la répresaille, mais non pas de beaucoup, car la vie d'un forçat ne vaut guére mieux que la mort. La plûpart de ces misérables ont succombé sous le poids de la chaîne ; ils ont expiré sous la rame, ou sous les coups de nerf de bœuf ; mais on a fait grace aux autres, & Monsieur de *Frontenac* les a ramenez avec lui. Le plus distingué de la troupe étoit dans son Païs Chef des *Goyo-*

guans, & se nomme *Oreouahé* : Ce Sauvage en considération de son grade a été dispensé des Galéres, & comme il marque de l'estime pour nôtre Nation, & un grand attachement à la personne de Monsieur le Gouverneur, il lui a fait l'honneur de le loger dans son Château. Ne croiez pas pourtant que la reconnoissance soit le seul motif de cette honorable hospitalité; l'intérêt, qui, comme bien sçavez se fourre par tout, y a sa bonne part. On ménage l'*Iroquois* parce que l'on prétend s'en servir pour négocier un accommodement avec les cinq Nations. Ce seroit une très-bonne affaire; mais je serai bien trompé si ce projet n'avorte pas : je bâtis ma conjecture sur trois raisons qui me paroissent solides : je les ai communiquées à Monsieur *de Frontenac* qui ne les écouta qu'à la hâte, & qui m'a dit qu'il vouloit, aprés le dépat des Vaisseaux, s'entretenir à fond avec moi sur cette matiere. Je passe sous silence l'entrevûë du nouveau Gouverneur avec celui qu'il est venu déposseder : la matiere est trop délicate, & j'aime mieux vous la porter que de vous l'écrire; il y a une espéce de nouvelles qui ne doit point entrer dans la sphére des yeux, mais dans celle des oreilles, *ad aurem*. Monsieur & Madame *de Denonville* ménent avec eux en France quelques Officiers qui se flâtent d'un

d'un prompt avancement par le crédit de ces Patrons. Comme le vent d'Oüest est clair & modéré, & que d'ailleurs la saison de quitter le Port est sur son déclin, on ne doute pas que les vaisseaux ne mettent demain à la voile. Voilà tout ce que vous aurez de moi pour cette voiture. Adieu, Monsieur.

Je suis vôtre, &c.

A Quebec, *ce* 15. *Novembre.* 1689.

LETTRE XIX.

Incursion dans la Nouvelle Angleterre, *&* *dans la* Nouvelle York. *Funeste Ambassade des* François *chez les* Iroquois. *Entreprise mal concerté des* Anglois *&* *des* Iroquois *qui se joignent pour attaquer la* Colonie *par terre.*

MONSIEUR,

Vôtre Lettre a fait bon voiage : Le Maître d'un Bâtiment Rochelois, chargé de vin & d'eau-de-vie, & arrivé à *Quebec* depuis environ quinze jours, a eu soin de me la faire tenir. Je voi que la curiosité vous a

pris de connoître à fond nôtre Commerce du *Canada* : Je voudrois pouvoir vous satisfaire ; mais cela ne se peut point à present : je ne possede pas encore assez bien la matiére, & comme d'ailleurs elle n'est pas de mon ressort, je n'en ai attrapé que ce qui s'est offert à moi chemin faisant. Mais donnez-vous un peu de patience, vous ne perdrez rien pour attendre. Je vais me faire pour l'amour de vous un bon aprentif négociant ; je n'obmettrai rien pour découvrir le fin du métier, & j'espére vous envoier un jour sur cela des Mémoires si amples & si exacts que vous serez en état de faire la leçon à bien des Maîtres. Cependant qu'il plaise à vous & à vôtre curiosité d'accepter en dédommagement de ce délai un recit de ce qui s'est passé en ce Païs-ci depuis ma derniére Lettre.

Après le départ de Mr. de *Denonville* Mr. de *Frontenac* prit possession du Fort où les Gouverneurs Généraux font leur résidence ordinaire, & il prit ses mesures avec le meilleur Architecte du Païs pour le faire rebâtir au plûtôt. Au mois de Janvier Mr. d'*Iberville*, l'un de nos plus braves Gentilshommes demanda & obtint la permission d'aller ruïner une petite Ville de la *Nouvelle-York* nommée par les Iroquois *Coriar*, c'est ainsi que ces Sauvages apellent aussi le Gouverneur Général de cette Colonie

Angloise. Ce dessein demandoit beaucoup de courage & de résolution. La course étoit de cent cinquante lieües d'allée, autant de retour, & cela sur les glaces, sur les neiges, & au fort de l'Hiver. Toutes ces difficultez ne firent que piquer la valeur de nôtre Gentilhomme Canadien: Il part donc à la tête de trois cens hommes, une partie coureurs de bois, & l'autre Sauvages, & il fait une marche si secréte & si heureuse qu'étant arrivé sur les lieux sans avoir été découvert, ni sans trouver de résistance, il pilla, brûla, saccagea tout à son aise la bicoque & ses environs; pour surcroît de bonheur, il rencontre en revenant un parti de cent *Iroquois*, & le taille en piéces. L'exploit de Monsieur d'*Iberville* ne nous étoit avantageux qu'en ce qu'il affoiblissoit l'ennemi; mais voici une proüesse plus utile. A peu près dans le même-tems que le détachement précédent se mit en campagne Monsieur *de Portneuf*, aussi Gentilhomme Canadien partit de *Quebec* avec cent cinquante coureurs de bois & autant de Sauvages: Cette troupe avoit ordre d'aller assiéger *Kenebeki*, Fort apartenant aux Anglois, & situé sur les Côtes maritimes de la *Nouvelle Angleterre*, vers les frontiéres de l'*Acadie*. Nos gens arrivez devant cette Place, se mirent en devoir de l'enlever par force. Mais ils trou-

vérent à qui parler, & la garnison fit une fort belle deffense. Cependant les assiégeans se dépitent & ne veulent pas en avoir le démenti : on fait donc voler contre le Fort quantité de grénades, & d'autres feux d'artifice ; pendant ce tems-là les Sauvages qui naturellement n'aiment pas à aprocher l'ennemi de trop près se laissent piquer d'honneur, & s'animent assez pour saper ou pour escalader les palissades de tous côtez ; si bien que le pauvre Commandant se trouvant entre le feu & le fer, & ne pouvant fournir à tout fut obligé de se rendre à discretion. Tout le détachement fit bien dans cette occasion ; mais on dit que les Sauvages l'emportérent sur les coureurs de bois leurs rivaux en bravoure, & que c'est aux premiers qu'on est principalement rédevable de cette conquête.

Pour vous mettre à present sur mon chapitre, vous n'aurez pas oublié, Monsieur, que nôtre Gouverneur avoit dessein de m'entretenir à fond touchant les *Iroquois*; il pressa sa vûë plus loin, & sans m'en demander mon avis, il résolut de m'envoier en ce Païs-là. En effet, si-tôt que les eaux furent ouvertes Monsieur de *Frontenac* me déclara son dessein, & m'aprit qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour aller faire des propositions de Paix aux cinq Nations. „ Par „ quel endroit, Monsieur, lui répondis-

je, ai-je pû avoir le malheur de vous " déplaire ? Vous même qui m'avez fait " vivre si généreusement cet Hiver, vou- " lez-vous me faire périr ce Printems ; car " à Dieu ne plaise que je croie d'un Sei- " gneur humain & magnifique tel que vous " êtes, que vous cherchiez à vous défaire " d'un homme qui vous est à charge. „ Mr. de *Frontenac* pour qui ma réponse étoit un vrai galimatias me dit de lui parler françois & de m'expliquer. Je lui remontrai donc hardiment que sans le vouloir & agissant tout-à-fait en cela contre ses propres intentions, il m'envoïoit à une mort certaine & aparemment bien cruelle ; que les *Iroquois* devenus implacables par la perfidie du *Rat* n'aspiroient qu'après l'occasion pour se venger, & qu'ils ne manqueroient pas celle-là ; que d'ailleurs ces barbares garderoient d'autant moins de mesures qu'ils se sentent apuïez par les Anglois avec qui nous sommes en guerre depuis le détrônement de leur Roi ; que ces derniers ne s'épargneroient pas dans la conjoncture à fomenter la haine ou plûtôt l'horreur des cinq Nations pour la nôtre, & qu'ils ne manqueroient pas à leur fournir *gratis* des armes & des munitions pour les engager à nous faire tout le mal possible ; que je le supliois de peser mûrement ces raisons, & qu'en cas qu'il ne les trouvât pas bon-

nes, il daignât au moins avoir égard à ma foiblesse, & faire son épreuve & sa tentative par quelque autre. Aiant eu le malheur de ne pouvoir persuader Monsieur le Gouverneur, il persista dans sa résolution; mais il accepta mon refus, & je crois bien que j'achetai cette grace par une bonne partie du peu d'estime qu'il avoit pour moi. Il offrit l'Ambassade au Chevalier d'O qui plus docile & plus déterminé que moi s'en fit un grand honneur : Lorsque je vis ce Gentilhomme s'embarquer dans un canot avec un certain *Colin* Interpréte de la langue *Iroquoise*, & deux jeunes Canadiens, je vous avouë que je fus touché de compassion pour lui, & pour ses trois compagnons, & contre la politique, contre mon propre intérêt, je ne pûs m'empêcher de me souhaiter mauvais prophête. Ma prédiction néanmoins, ne fût que trop bien vérifiée. Dès que la Députation parût à la vûë des *Onnontagues*, ceux-ci sortent du Village, & au lieu de complimenter Monsieur l'Ambassadeur sur sa bien venuë, ils le bâtonnent d'importante lui & les trois personnes de sa suite. Après cette fâcheuse cérémonie & ce douloureux salut, on conduit nos gens au Village, mais avec la même civilité qu'un meneur de bêtes rétives les chasse devant soi, c'est-à-dire à la mesure & à la cadence du bâton, maniére

barbare de recevoir des gens qui viennent sincérement & de bonne amitié offrir la Paix. Mais ce ne fût-là que le prologue de la Tragédie. Quand nos quatre infortunez furent dans l'habitation, les anciens du Village tinrent Conseil & délibérérent sur le traitement qui conviendroit le mieux aux prisonniers. Je ne puis vous dire s'il y eût grande ou petite oposition de suffrages ; mais la conclusion fût qu'on nous rendroit le *paroli*, & qu'on agiroit avec les quatre François tout de même que nous en avions agi avec les Deputez des cinq Nations dans l'avanture du Chef *Huron* nommé *le Rat.* Jugez par-là du mauvais effet qu'avoit produit la maligne & perfide vengeance de ce Sauvage. Suivant donc la résolution des *Onnontagues* on devoit renvoier les Deputez avec une réponse favorable ; mais quelques *Agniés* ou *Onnoyots* qui les auroient guettez & attrapez immanquablement au passage des Cataractes, en auroient tué deux, renvoié un à *Quebec*, & emmené le quatriéme pour le faire fusiller par les Anglois. N'étoit-ce pas là, Monsieur, infliger bien exactement la peine du Talion ? Cet Arrêt ne fût pourtant point exécuté, & ce fût pour le plus grand malheur de nos déplorables victimes. Quelques scélérats de la *Nouvelle York*, venus tout exprès pour atiser le

feu, & pour animer les *Iroquois* contre nous répresentérent aux *Onontagues* que si l'on renvoioit ces prisonniers, ils pourroient échaper l'embuscade & que le plus sûr étoit de ne point s'en dessaisir & de les expédier sur le champ : Ils ajoûtérent que si on vouloit les leur abandonner, ils en feroient bonne & rigoureuse justice, & comme ils parloient à des gens passionnez & qui ne respiroient que la vengeance, les Sauvages se laissérent prendre par leur foible & livrérent nos gens aux Anglois. Ces enragez qui, par toutes sortes de raisons, auroient dû leur sauver la vie, se firent un divertissement de leur suplice ; ils brûlérent l'Interprête & les deux Canadiens, & quand au Chevalier d'O ils l'ont mené, pieds & mains liées à *Boston* dans l'espérance de tirer de lui quelques éclaircissemens utiles touchant l'état present de la *Nouvelle France*. Voilà l'histoire de cette funeste Ambassade, & on l'a sçûë par quelques esclaves qui se sont échapez des *Iroquois*. Je vous laisse à penser si cette nouvelle a chagriné Monsieur de *Frontenac*; je m'imagine qu'il voudroit bien m'avoir crû ; il m'a fait la justice de dire tout haut qu'il avoit parlé de cette députation à vingt Officiers, & qu'il étoit surprenant que moi seul en ait prévû le succès : une loüange si douce accommodoit bien l'oreille d'un

gaſçon. Le vingt-quatriéme de Juin, je partis de *Quebec* pour venir ici : Monſieur l'Intendant & Madame ſon Epouſe furent du voiage, & nous avions pour voiture un bon gros lourdaut de Brigantin que le Capitaine des Gardes du Gouverneur Général fit conſtrvire l'Hiver paſſé. Il n'eſt pas beſoin de vous dire que Monſieur de *Frontenac* menoit la bande, cela va de ſoi-même. Nous voguions donc fort gravement dans nôtre vénérable & peſant vaiſſeau, & nous fûmes près de douze jours en chemin ; mais comme rien ne nous preſſoit, nous allions ſans impatience ; & ſur tout nous prévenions l'ennui en faiſant une chére de Roi. Il ne nous arriva rien de remarquable ſur la route, ſi-non qu'en paſſant par les *Trois Riviéres*, petite Ville dont je croi vous avoir parlé, Monſieur le Gouverneur fit tracer un Fort. Environ quinze jours après nôtre débarquement ici, un certain Sauvage nommé *la-Plake* vint nous donner une chaude allarme ; il aſſura Monſieur de *Frontenac* qu'un Corps de troupes composé de mille Anglois, & de quinze cens *Iroquois* marchoient droit à nous. On fit auſſitôt traverſer aux troupes une prairie qu'on apelle *de la Madeleine*, & aiant été joints par trois cens Sauvages amis nous campâmes de l'autre côté de la Ville, réſolus à bien recevoir l'ennemi. Comme on n'en-

tendoit plus de ses nouvelles le Général envoia de petits partis Sauvages à la découverte ; mais ils revinrent sans avoir rien vû que quelques *Iroquois* écartez & chassans auprès du *Lac Champlain*, lesquels ils amenérent prisonniers. On sçût par ceux-ci que les Anglois s'étant rébutez à cause de la fatigue & aiant manqué de vivres, eux & leurs Alliez avoient rompu la partie. Cet avis étant confirmé par les Sauvages à n'en pouvoir plus douter, on renvoia les troupes à leurs postes. Pour moi, je fus commandé d'ici avec quelques soldats pour favoriser la moisson du *Fort Rolland* situé dans cette Isle-ci. J'en revins accompagné des *Hurons* & des *Outaouas* qui venoient faire ce trafic de Pelleteries, dont je vous ai fait la description. Ces Sauvages s'en retournérent chez eux au bout de quinze jours, & moi après le même espace de tems, je retournerai à *Quebec* par le Brigantin.

Je suis, Monsieur vôtre, &c.

A Monreal ce 2. *Octobre* 1690.

LETTRE XX.

Les Anglois *font par Mer une entreprise assez importante, mais qui échoüe par leur faute: Lettre de leur Commandant à Monsieur* de Frontenac *& la réponse verbale de ce dernier. Départ de l'Auteur pour* France.

MONSIEUR,

Vous êtes fort éloigné je m'imagine, de me croire à la *Rochelle*: j'y suis pourtant, & vous sçaurez par la Rélation suivante, quel bon vent m'a jetté dans ce Port après lequel j'aspire depuis si long-tems, & dont je me croiois bien reculé. Lisez-donc, c'est un recit de ce qui c'est passé en *Canada* depuis ma derniére Lettre.

Vers le milieu d'Octobre il arriva à *Monreal* un canot qui, par ordre du Major de *Québec*, rodoit du côté des ennmis: Ces navigateurs raportérent qu'ils avoient découvert proche de *Tadoussac* une Flote Angloise forte de trente-quatre voiles. Imaginez-vous si cet avis nous mit tous allertes & principalement nôtre Gouverneur Général, qui d'ailleurs n'est rien moins qu'endormi. Ce Seigneur fit promptement

embarquer toutes les troupes dans des Bâteaux & dans des canots, avec ordre de faire toute la diligence possible, car le mal étoit pressant, & l'on ne pouvoit arriver trop tôt. Monsieur *de Frontenac* enjoignit de plus à Monsieur *de Calliéres* de faire descendre autant d'habitans qu'il s'en trouveroit de bonne volonté, aprés-quoi il se jetta dans son Brigantin, dont il maudit bien la pesanteur. On n'épargna pas l'éperon à cette monture ; on pressa fortement la manœuvre ; on alloit également nuit & jour dans la nécessité qu'il y avoit de devancer l'ennemi ; enfin nous emploiâmes si bien le tems que nous arrivâmes à *Quebec* le troisiéme jour de Navigation. Quand on eut mis pié à terre Monsieur *de Frontenac* oublia la fatigue du voiage, & ne pensa qu'à prendre ses précautions : il visita tous les postes & fit fortifier les plus foibles. Nôtre artillerie n'étoit pas extrémement formidable ; douze pieces de gros canon en faisoient le capital, ce qui étoit bien peu de chose pour un *Quebec* : Nous n'étions pas mieux pourvûs de munitions ; mais le Gouverneur économisa prudemment sa foiblesse ; il proportionna ses batteries, & il dispensa tout si à propos qu'il n'eut plus aucune inquiétude, & qu'il parût dans une entiere confiance d'ancantir tous les efforts des Anglois. Cependant, il est certain que

la colonie avoit couru le dernier péril, & c'en étoit fait de la *Nouvelle France* si les ennemis avoient sçû profiter de l'occasion. Figurez-vous, Monsieur, qu'avant nôtre retour de *Monreal*, *Quebec* étoit ouvert de tous côtez, & qu'il n'y avoit pas deux cens François dans la Ville. Si donc les Anglois avoient fait leur descente avant nôtre arrivée, voire deux jours après, ils auroient infailliblement emporté cette Capitale, même sans coup férir. Mais le bon genie de la France aveugla ces Messieurs: au lieu de venir à toutes voiles devant *Quebec*, ils perdirent trois jours à un moüillage, à deux lieuës de la Place vers la pointe de l'*Isle d'Orleans*. Là, le Commandant tenoit de fréquens Conseils de guerre avec les Capitaines & les autres Officiers de sa Flote, & à mesure qu'ils se rompoient la tête à déliberer, & à chercher les moiens les plus abregez pour faire une si belle conquête, cette conquête leur échapoit; car profitant de leur lenteur nous travaillions sans relâche à nous mettre hors d'insulte, & pendant qu'ils consumoient en vaines Séances un tems qui devoit leur être si cher, nos Milices & nos Sauvages arrivoient de tous côtez; si-bien que la précaution même dont ils usoient pour nous mieux attaquer, nous fournissoit les moiens de nous bien défendre.

Enfin nos Anglois aiant eu le bonheur de convenir ſur la maniére d'exécuter leur grand projet, leur Commandant nommé *Sir William Phips* fait partir de ſon bord une chaloupe portant pavillon François à ſon Avant : elle s'aprocha de la Ville, & avertit par le ſon d'une trompette qu'elle vouloit parler. Auſſi-tôt Mr. *de Frontenac* envoie à ſa rencontre une autre chaloupe avec un Officier François pour écouter les propoſitio . La chaloupe ennemie portoit un Major Anglois qui demanda s'il ne lui ſeroit pas permis de rendre en main propre au Gouverneur du *Canada* une Lettre de la part du Commandant de la Flôte. Nôtre Officier lui aiant répondu que la choſe étoit faiſable pourvû qu'il voulût ſouffrir qu'on lui bandât les yeux, il accepte la condition & ſe met dans la chaloupe Françoiſe. On le conduiſit en cet équipage de *Colin Maillard* juſques dans la Salle de Mr. le Comte *de Frontenac* où on lui rendit l'uſage des yeux. Après avoir ſalué nôtre Gouverneur il lui préſenta une Lettre écrite en Anglois, & dont voici la traduction.

„ Moi Chevalier *William Phips* com-
„ mandant par mer & par terre les for-
„ ces de la *Nouvelle Angleterre*, au Comte
„ *de Frontenac* Gouverneur Général de *Qué-*

ben. Au nom de *Guillaume III.* & de "
Marie, Roi & Reine d'Angleterre, & "
par leurs Ordres, je viens pour me ren- "
dre Maître de ce Païs. Mais comme je "
n'ai rien tant à cœur que d'éviter l'effu- "
sion du sang, je demande que vous aiez "
à me rendre vos Villes, Châteaux, For- "
tereſſes, Bourgades, & vos perſonnes à "
ma diſcretion, vous aſſurant toute ſorte "
de bon traitement, douceur & humani- "
té. Que ſi vous n'acceptez cette propo- "
ſition ſans aucune reſtriction; je tâche- "
rai par le ſecours du Ciel auquel je me "
confie, & par la force de mes armes "
d'en faire la conquête. J'attens une ré- "
ponſe poſitive par écrit dans une heure, "
en vous avertiſſant que je ne ſerai point "
d'humeur d'entrer en accommodement "
dès que j'aurai commencé des hoſtilitez. "
Signé, *William Phips.* "

Cette Lettre, qui étoit aparemment le réſultat de tant de délibérations & de conſeils, parut plus Turque qu'Angloiſe, & l'on ne reconnût point dans cette ſommation les honnêtes formalitez que l'on obſerve en pareil cas dans nôtre Europe. Auſſi Monſieur *de Frontenac* n'eut pas plûtôt entendu l'interprétation de ce compliment qu'il en fut indigné, & ſe tournant vers ſon Capitaine des Gardes il lui com-

manda froidement de faire planter une potence devant le Fort pour donner paiement au porteur de la lettre. Je ne sçai si ce Major Anglois entendoit nôtre langue; mais du moins sçavoit-il ce que c'est qu'un gibet; car à peine Monsieur le Gouverneur terrible par son air menaçant, & par ce grand nombre d'Officiers qui l'environnoient, à peine, dis-je, eut-ils prononcé l'Arrêt que le Major pâlit, & toute la Compagnie crût qu'il alloit tomber en foiblesse. Il avoit grand raison de s'effraier; Monsieur *de Frontenac* parloit fort sérieusement, & si l'Evêque & l'Intendant n'avoient intercedé puissamment en faveur de l'Etranger, on l'auroit effectivement pendu. Entre vous & moi, je trouve que le Gouverneur alloit un peu bien vîte en besogne. Il prétendoit que cette Flote devoit être regardée comme un assemblage de Fourbans, de Corsaires, de gens sans aveu, puisque le Roi d'Agleterre étoit en France; mais il auroit dû, ce me semble, avoir plus d'égard pour toute une grande Nation qui a jugé à propos de changer de Maître; d'alleurs le Major étoit innocent; il étoit venu sur la parole du Gouverneur, & celui ci nous exposoit tous à une funeste represaille. Je ne doute point que les deux intercesseurs n'apuiassent beaucoup sur ces raisons: quoi-qu'il en

ſoit, Monſieur *de Frontenac* mit de l'eau dans ſon vin, & dit d'un ton ferme, mais aſſez raſſis à l'Officier Anglois, " Allez raporter de ma part au Chef de vôtre " Piraterie que je l'attens de pié ferme, & " que je me défendrai beaucoup mieux " qu'il ne m'attaquera. Au reſte, je ne " connois point d'autre Roi d'Angleterre " que Jacques Second, & puis que vous " êtes ſes Sujets révoltez je ne vous re- " garde que comme de miſérables Corſai- " res, dont je ne crains ni les Forces, ni " les menaces, mais que je ſouhaiterois " pouvoir châtier comme vous le méritez. " N'étoit-ce pas-là païer une rodomontade par une autre? Pour comble de mépris Mr. *de Frontenac* finiſſant ſa réponſe jette la lettre de l'Amiral au nez du Major & lui tourne le dos. Alors l'infortuné Meſſager qui, à ce que je croi, peſtoit bien tout bas contre la Commiſſion, & qui auroit voulu être bien loin, tira ſa Montre, & la portant à l'œuil, il eut aſſez de courage pour demander à nôtre Gouverneur ſi avant que l'heure fut paſſée il ne vouloit pas le charger d'une réponſe par écrit; mais Monſieur *de Frontenac* ſe retournant, & lançant ſur ſon homme des œillades aſſommantes, Vôtre Commandant, dit-il, ne mérite " pas que je me donne tant de peine, & " je répondrai à ſon compliment par la "

„ bouche du mousquet & de canon. " Le Gouverneur aiant fait signe en se retirant qu'on remenât l'Officier Anglois, il fut reconduit à sa Chaloupe avec la même cérémonie qu'on avoit pratiquée en l'emmenant, c'est-à-dire qu'on lui banda les yeux; mais lui trop heureux de se voir hors de nos mains s'en retourna à toutes rames vers ses gens, & je suis sûr que l'idée de la potence lui tint bonne compagnie pendant quelque-tems.

Monsieur *William Phips*, voiant qu'on avoit pris son Ambassade en si mauvaise part, résolut d'effectuer ses menaces. Il commença dès le lendemain à faire débarquer ses troupes. Sur les deux heures après midi, soixante Chaloupes aportérent sur le sable mille ou douze cens hommes, à l'oposite de l'*Isle d'Orléans*, à une lieuë & demie au-dessous de *Québec*. Ces premieres troupes restérent à tranquillement jusqu'au retour des Chaloupes qui revinrent quelques heures après avec la même charge, & cela se fit jusqu'à trois fois sans qu'il nous fût possible de traverser ces débarquemens. Toute la précaution que le Gouverneur Général pût prendre ce fût d'envoier au plus vîte cinquante Officiers, deux cens coureurs de bois, & tout ce que l'on pût rassembler de nos Sauvages : Nous marchâmes à grands pas vers l'endroit où

les ennemis s'assembloient, & nous nous avançâmes jusqu'à demi-lieuë de ce Corps de troupes. Comme la partie étoit trop inégale pour se battre à découvert, on fut obligé de recourir à la méthode des Sauvages, c'est à-dire d'attaquer vaillamment par finesse & par embuscades. Le lieu où nous nous arrêtâmes ne pouvoit être plus propre pour exécuter cette noble maniere de combattre : c'étoit un bois taillis couvert de broussailles fort épaisses, & qui avoit un quart de lieuë de traverse. Nous étant donc séparez par pelotons, nous nous cachâmes si bien qu'il étoit impossible de nous apercevoir. Les Anglois qui ne se défioient de rien entrérent dans le bois, & comptoient bien de le passer sans obstacle; mais ils ne furent pas plûtôt à nôtre portée que nous levant tous à la fois nous fîmes tomber sur eux une grêle de mousquéterie qui éclaircit leurs rangs : la surprise & l'étonnement ne les empêchérent pas de faire leurs décharges à leur tour ; mais au moment que nous les voïions prêts à tirer nous mettions ventre à terre, & par-là nous nous garantissions de leur feu. Mas enfin nous étant relevez une bonne fois, & courant çà & là par bandes & par pelotons, faisant sans cesse nos décharges, nous leur causâmes tant d'embarras qu'au lieu qu'ils marchoient vers la Ville en bon ordre,

Tambour-battant, & Drapeaux déploiez, ils commencérent à perdre la tramontane: Ce qui les dérangea le plus, ce fut lors qu'ils aperçûrent nos Sauvages: Les Anglois oubliérent alors tout ce qui s'apelle discipline; le désordre & la confusion se mettent parmi eux; on ne voit plus aucune forme de Bataillons, de Régimens, de Compagnies: Ils courent tous pêle-mêle chacun tâchant à se sauver le premier, & mettre tous ses camarades derriere soi, tous criant à plein gosier, *Indians*, *Indians*; si bien qu'il nous fut aisé d'en tuër un bon nombre & à bon marché: Nous comptâmes environ trois cens des ennemis restez sur la Place, sans avoir perdu de nôtre côté que quatre Officiers, dix coureurs de bois, & deux Sauvages.

Le lendemain ces Messieurs voulûrent avoir leur tour, & l'aparence étoit de leur côté, car outre qu'ils se tenoient sur leurs gardes contre l'embuscade, ils faisoient marcher avec eux quatre piéces de canon de bronze montées sur des affûts de campagne. Il nous en fallut donc découdre tout de bon; mais comme nous étions beaucoup plus forts que le jour précédent, nous ne fûmes pas moins heureux. Ce n'est pas que les Anglois manquassent de courage: on peut dire même que dans cette occasion-là ils se battirent en fort braves

gens : mais comme ce n'étoient que des hommes ramassez , & nullement instruits au métier de la guerre , ils ne sçavoient ce que c'étoit que de voir le feu sans branler, & que de tenir ferme dans l'action ; ainsi combattant en étourdis & sans aucune discipline , ils s'enferroient eux-mêmes , & ils donnoient la plus belle du monde pour se faire assommer. D'ailleurs , ces pauvres gens avoient souffert dans le voiage ; les fatigues de la Mer les avoient affoiblis , & ils auroient eu bon besoin de se reposer & de se refaire avant que d'en venir aux prises. Enfin , il manquoit une tête sur les épaules de leur Commandant : Sen *William Phips* étoit bien broüillé avec la prudence & la conduite militaires , & quand cet Amiral eût été paié pour nous rendre service, & pour mener son monde à la boucherie, il n'auroit pû mieux s'y prendre. Les ennemis crurent donc qu'à la faveur de leur Artillerie ils traverseroient plus aisément le bois taillis ; mais ils se trompérent : il est vrai que le choc fut plus violent qu'à l'autre tentative ; cependant nous les repoussâmes avec tant de vigueur qu'ils furent contrains de regagner bien vîte l'endroit de leur débarquement. Cette seconde attaque leur coûta environ quatre cens hommes : de nôtre côté nous n'en perdîmes pas plus de quarante tant François que Sau-

vages ; Monsieur *de Sainte Hélène* reçût à la jambe une blessure dont il est mort. Nôtre victoire nous enfla tellement le courage, & nous avions pris tant de goût à tuër ces étourneaux d'Avanturiers, qu'il nous prît envie de les avoir tous vifs ou morts. Dans ce dessein nous les suivîmes sans bruit jusques tout proche de leur Camp, ou pour mieux dire, de leur cabanage. Le soir aiant favorisé nôtre marche & nôtre arrivée, nous nous couchâmes sur la terre dure, résolus de passer la nuit à la belle étoile, afin de pouvoir fondre dès le point du jour sur les Anglois : mais ils nous dispensérent de cette peine-là ; car vers le milieu de la nuit, nous nous aperçûmes qu'ils se rembarquoient, & nous n'eûmes que le tems de leur tuër, plus par hasard que par adresse, une cinquantaine d'hommes qui avoient, en quelque sorte, le pied levé pour sauter dans les chaloupes Ils firent cette retraite avec tant de précipitation qu'ils laissérent sur le sable leurs Tentes & leurs canons. Tout cela fut transporté dès le matin à *Québec*, pendant que nos Sauvages se dispersérent dans le bois pour visiter exactement les morts, & s'aproprier, comme par droit d'héritage ou de conquête, toute la dépoüille de ces cadavres.

Quand au Chevalier *Phips*, il n'estimoit pas assez peu sa personne pour commander

les troupes du débarquement : Il resta sur son Bord comme un bon Amiral, & si-tôt qu'il eut mis son monde à terre, il léve l'ancre, & vient moüiller avec quatre gros Vaisseaux à la portée du mousquet de la basse Ville. Il fit résonner d'une grande force son tonnerre pendant vingt-quatre heures, & ce long & terrible feu menaçoit d'autant plus la Ville d'être foudroiée qu'on n'avoit rien à oposer qu'une batterie de six canons à huit livres de balles : mais Mr. *Phips* ne réüssissoit pas mieux sur Mer que ses troupes dans le bois taillis. Tout le furieux fracas de son Artillerie se réduisit à faire voler quelques tuiles, à découvrir quelques maisons, & le dommage fut à peu près de cinq ou six pistoles. Tous les coups blanchirent contre les murailles, & cela ne doit point vous surprendre, Monsieur, si vous vous souvenez d'un endroit de ma premiere Lettre où je vous marquois que ces murailles sont d'une pierre extrêmement dure, & qui est à l'épreuve du boulet.

Le Sur-Amiral bien déchû de ses hautes espérances, renonce à une toison qu'il s'étoit flâté d'emporter & de haute lute, & ce fier Argonaute prit tout doucement la résolution de se retirer. Avant que de partir, il envoia demander à Monsieur *de Frontenac*, mais d'un stile radouci & bien

différent de celui de la Lettre, l'échange de quelques prisonniers Anglois avec le Sieur Jóliet, sa femme, sa belle-mére, & quelques Matelots que la Flote ennemie avoit pris sur le Fleuve *Saint Laurent* dans une barque apartenante audit Sieur Joliet. Nôtre Gouverneur Général topa volontiers à la proposition, & le marché s'exécuta sur le champ, après-quoi le Commandant fit apareiller pour reprendre la route de la *Nouvelle York*. Le départ des ennemis nous fut confirmé par l'arrivée de quatre Vaisseaux qui assurérent avoir vû cette Flote sillant à pleines voiles à la faveur d'un vent d'Oüest. Ces quatre Bâtimens l'avoient échapée belle. Ils étoient tous Marchands; trois venoient de France, & le dernier chargé de Castor venoit de la Baie de *Hudson*. Etant entrez dans la Riviere du *Saguenay* par *Tadoussac*, & aiant eu le bonheur de découvrir les Anglois sans en être aperçûs, ils se cachérent, mirent leur canon à terre; en dressérent de bonnes batteries, & résolurent de demeurer-là jusqu'au dénouëment de la piéce. Mais aiant eu le plaisir de voir repasser la Flote ennemie au-dessous de *Tadoussac*, ils rembarquérent leur Artillerie, & continuant leur route agréablement & sans crainte ils moüillérent devant *Quebec* le doüziéme de Novembre. Cependant par une bisarre desti-
née

née ces Vaiſſeaux après avoir évité d'être pris vinrent faire une eſpéce de naufrage au Port : A peine en avoit-on tiré la cargaiſon qu'il ſurvint un froid exceſſif, & la glace endommagea tellement ces pauvres Navires qu'on fut contraint de les échouër à l'endroit nommé le *Cul de Sac.*

Cette gelée étoit un grand contre-tems pour Monſieur *de Frontenac* : tout rempli de ſon glorieux ſuccès, il étoit dans l'impatience d'en informer le Roi, & il ne doutoit pas que cette affaire ne lui fit beaucoup d'honneur à la Cour. Au lieu donc qu'il auroit ſouhaité de dépêcher un Courier aîlé, ſi la choſe étoit poſſible, & s'il y avoit un Mercure autre part que dans le Païs des Fables, il ſe voioit reculé juſqu'au Printems prochain pour mander à Verſailles l'échaufourée des Anglois, grande mortification pour un homme en place, & pour un bon Courtiſan. De mon côté, ſans vouloir faire comparaiſon avec nôtre Gouverneur, je n'étois pas moins chagrin que lui, & me croiant obligé de me morfondre encore cet Hiver en Canada, je donnois des bénédictions à rebours au Dieu Borée, & à ſa biſe précoce. Nous en fûmes quittes pour la peur néanmoins : une pluie imprévûë, & qui produiſit un dégel, nous mit hors d'intrigue. Monſieur de *Frontenac* prenant avidement l'occaſion fit

aussi-tôt agréer & apareiller une Frégate désagréée, & ses ordres furent exécutez avec tant de diligence qu'en moins de deux ou trois heures, le lest, les voiles, les cordages, les mâtures, enfin tout le Vaisseau fût en état. Je lorgnois ce préparatif, & j'avois un ressentiment que je n'y aurois pas la moindre part. J'étois même bien résolu de presser fortement mon congé si l'on ne me l'offroit pas dès que la Frégate seroit équipée : mais Monsieur le Gouverneur Général me prévint. Il me dit qu'il avoit jetté les yeux sur moi pour porter à la Cour la nouvelle de l'entreprise des Anglois ; que c'étoit une bonne occasion pour me faire connoître, pour rétablir mes affaires domestiques, & pour avancer ma fortune ; mais qu'il falloit tâcher de faire un voiage qui fût court & bon, que le plûtôt que je pourrois arriver en France ce seroit le meilleur, & sur tout que je devois m'armer de courage, & prendre la résolution de périr plûtôt que de me rendre à quelque Vaisseau des ennemis, ou de relâcher en quelque Port que ce fût. Je vous laisse à examiner si une telle exhortation étoit conforme aux régles de la prudence ; mais elle flâtoit mon humeur gasconne, & ç'en étoit assez pour me la faire prendre en très-bonne part. Pour mon adieu, Monsieur *de Frontenac* me fit present d'une Lettre de

recommandation & de bonne encre à Monſieur *de Seignelai*. Je partis donc le vingt-ſix de Novembre, choſe inoüie, & un ſi furieux vent Nord-Eſt nous ſurprit à l'*Iſle aux Coudres*, qu'après avoir moüillé nous penſâmes chanſir ſous les ancres durant la nuit. Depuis ce danger nous n'eſſuiâmes qu'une ſeule tempête : cependant, nôtre traverſée n'a pas laiſſé d'être aſſez longue, à cauſe que les vents contraires que nous avons trouvé à cent cinquante lieuës des Côtes de France nous ont obligé de louvoier. Mais enfin, je ſuis débarqué heureuſement, c'eſt le meilleur que j'y trouve. J'apris que vous êtes en Province, & que Monſieur de *Seignelai* eſt dans l'autre monde. La Marine & les Colonies de l'Amérique perdent infiniment à ce Miniſtre ; mais que dites-vous de mon ſort avec ma Lettre de ma recommandation ? Je parts demain pour Verſailles.

Je ſuis, Monſieur, vôtre, &c.

A la Rochelle, *le* 12. *Janvier* 1692.

LETTRE XXI.

Description des Bureaux des Ministres d'Etat: les services mal récompensez à la Cour.

MONSIEUR,

Il y a deux mois que je reçûs à Paris une de vos Lettres. J'ai différé à vous répondre jusqu'après la conclusion de mes affaires, & en effet l'embarras où j'étois ne s'accordoit guére avec le tems, ni l'envie de faire des rélations. A present que je me retrouve à la Rochelle où ma principale occupation est de regarder le vent, il est juste que je vous paie l'intérêt d'une si longue attente, & que je vous rende compte de mes proüesses de Cour. Ma premiere démarche à Versailles fût d'aller à l'adoration de Monseur de *Pontchartrain* successeur de feu Monsieur de *Seignelai*. Je crus devoir presenter au Ministre vivant & régnant la Lettre de Monsieur le Comte de *Frontenac* en ma faveur pour le Ministre défunt & oublié. Monsieur de *Pontchartrain* en parut content, & me marqua qu'il vouloit avoir égard à mes services, & aux bons témoignages que l'on rendoit de moi.

Le voiant en si belle disposition je lui étalai tous mes malheurs domestiques, & après lui avoir fait comprendre que j'avois besoin de tout moi-même pour poursuivre une main-levée de mes biens qu'on avoit saisis, & pour terminer plusieurs procès, je le supliai de m'obtenir la permission de me retirer de la Colonie. „ J'étois déja bien " informé, répondit le Ministre, de la " mauvaise situation de vos affaires, & je " souhaiterois pouvoir contribuër à les re- " mettre sur un meilleur pied. Il est rai- " sonnable que vous y fassiez vous-même " tous vos efforts, & vous aurez du tems " suffisamment pour cela. On vous per- " met de rester en France jusqu'au départ " des derniers Vaisseaux pour *Quebec* : mais " le Roi ne veut point que vous quittiez le " service de l'Amérique ; & il faut vous " tenir prêt pour y retourner. „ Ce fut à moi de baisser la tête, & après avoir fait une profonde révérence, je me retirai. Je m'acheminai de ce pas vers Paris tout rêveur, & faisant réflexion que j'allois me battre contre Messieurs de la Chicane, Nation qui fait la guerre à coup sûr, & conséquemment plus redoutable que les *Iroquois*. En effet, dès que je commençai à parler d'affaire avec les principaux de ma famille, ils convinrent tous à me renvoier à la consulte des meilleurs Avocats. Ceux-

ci me donnérent une affluence de mots, difcoururent long-tems, citérent Cujas & Barthole, me montrérent le pour & le contre; puis la conclufion fût que j'avois affaire à forte partie, & que tout au moins je devois m'attendre à de grandes longueurs. Une fi fâcheufe prophétie, jointe à ce qu'il falloit paier très-graffement ces Oracles, me découragea tout-à fait, & j'aimai autant renoncer à ma légitime que de me brifer contre le pot de fer. J'avois donc bonne envie de laiffer tout-là. Cependant, à la follicitation de mes amis, & par le confeil des Avocats qui me croiant peut-être bien chargé des plumes du nouveau monde, craignoient que la proie ne leur échapât, je me laiffai aller à demander une provifion fur mes biens, quoi-que faifis, & je demandai cela en vertu de ce que j'étois actuellement dans le fervice. Mais j'eûs tout lieu de me répentir de cette procédure. Je m'épuifai de forces & d'argent à folliciter, & le pis eft que je n'y gagnai rien. Le crédit & la faveur des gens contre qui je plaidois m'arrêtérent par tout, & d'ailleurs la fomme qu'on auroit pû m'adjuger en bonne juftice fe réduifoit à fi peu de chofe qu'elle n'eût pas fuffi pour les dépens de la pourfuite. Je me trouvai donc bien-tôt à fec, & affez embarraffé où trouver des reffources. Meffieurs de Bra-

geloue sont de fort honnêtes gens, comme bien sçavez ; mais ils sont incomparablement plus de cas du précieux métal que des personnes de leur sang : j'ai reçû de leur part des conseils tant & plus ; mais pour aucun secours effectifs, point de nouvelle, & j'étois mal si je n'avois rencontré que des amis de leur générosité. Monsieur l'Abbé d'*Ecoutes* en a mieux agi ; aiant égard à mes pressans besoins, & sçachant d'ailleurs que je n'ai contribué en rien à ma mauvaise fortune, il tira de son tresor une centaine de Loüis, & m'en fit present. Cette somme m'a servi à paier les frais d'une Chevalerie de Saint Lazare : on m'a fait l'honneur de m'aggreger à cet Ordre, & je ne deshonore pas le bon Saint qui en est le Patron n'étant guére moins pauvre que lui : mon installation se fit dans la chambre de Monsieur de Louvois, & cette cérémonie dura bien moins de tems qu'il n'en fallut pour compter au trésor la somme dont le Roi gratifie le nouveau Chevalier. Outre ce petit avancement, je comptois que le généreux Abbé d'*Ecoutes* me mettroit sur le corps quelques bénéfices simples dont il pouvoit se décharger aisément sans faire une bréche considérable à sa fortune ; mais il allegua certaines raisons de conscience pour s'en dispenser, & je croi que son grand scrupule étoit la crain-

te de pécher contre la retention. Je fus donc obligé de prendre mon parti, & de me résoudre à devenir solliciteur d'emploi. Oh le malheureux métier! je ne croi pas qu'il y en ait au monde de plus mortifiant pour un honnête homme. Figurez-vous Versailles comme un champ roial où dans l'espérance d'une ample moisson qui souvent se trouve très-modique, & encore plus souvent n'est rien du tout, on séme l'argent à poignée. Encore est-ce peu de chose que cela en comparaison de la patience qu'il faut exercer au souverain degré. Vous êtes-vous promené long-tems devant la porte ou dans la cour de Monsieur de *Pontchartrain*? Avez-vous eu l'honneur de percer jusqu'à son antichambre & d'y rester cinq ou six heures, à quoi aboutit ce manége qu'il faut recommencer tous les jours? à bien se presser, & à se démêler assez de la foule pour être aperçû du Ministre qui quelquefois fait semblant de ne vous pas voir, & qui tout au plus paie d'un petit coup de tête, ou d'un regard favorable tous les grands mouvemens que vous vous donnez pour lui témoigner vôtre vénération. Si vous avez le bonheur de lui presenter un Mémoire herissé de cinquante raisons, autant en emporte le vent: le Monseigneur donne vôtre Placet à un Secretaire qui le suit: celui-ci le porte aux

Sieurs de la Touche, de Begon, & de Saluberri : il vous faut courir promptement mendier à force de pistoles la faveur des laquais de ces Commis, sans quoi vous vous enrumeriez à la porte de leurs Bureaux, & sa destinée d'un Officier dépend ainsi d'un faquin de valet. Il faut tâcher d'avoir un Patron, direz-vous ; & où le prendre ? Les Grands Seigneurs sont des Saints qui ne guérissent plus de rien ; leur crédit est à bas, & quelque forte que puisse être leur récommandation, Monsieur le Ministre n'en va pas moins son chemin. Autrefois il faisoit bon être le bâtard, le laquais, le Vassal d'un Grand ; on pouvoit dans ces conditions-là compter sûrement sur la fortune ; mais ce tems-là n'est plus, ou du moins il ne se trouve encore que chez quelques Princes ou Ducs de la premiére faveur. La grande difficulté est d'attraper leur protection ; il faut bien des machines pour en venir à bout, & souvent vous vous flâtez que ces Altesses & ces Grandeurs prennent vos intérêts fort à cœur, lorsqu'ils sont tout de glace pour vôtre service, vous êtes encore trop heureux si les promesses de ces Grands ne sont pas une eau benite de Cour, & s'ils ne vous desservent pas sous main. Il ne faut pourtant pas s'étonner que le Patronat soit si rare. Vous sçavez, Monsieur, que pour

entretenir le courage & la valeur parmi la noblesse de France, on l'a tirée de l'occasion des délices en la réduisant à une plus qu'honnête pauvreté ; ainsi ce petit nombre de Princes & de Ducs, qui partagent entr'eux toutes les graces, aiant à demander du pain pour une quantité de parens & d'alliez, n'oseroient s'emploier pour ceux qui ne leur apartiennent point, en quoi, comme vous voiez, ils n'ont pas tout le tort. Ces Grands font d'autant mieux de ménager leur faveur, que les Ministres toûjours apuiez par le Prince, & fiers de n'avoir que lui seul au-dessus d'eux, se sont mis sur le pied de refuser indifferemment tout le monde, & n'ont égard au rang & à la qualité qu'autant qu'il leur plaît. Le Roi le veut, le Roi ne le veut pas, c'est avec cela qu'ils ferment la bouche aux premiers de la Cour, & qu'ils se débarassent de leurs sollicitations. Cependant, sous le nom du Roi, Messieurs les Ministres ont carte blanche : ils disposent des Charges, & font tout ce qu'ils veulent sans être obligez de prendre compte, tant Sa Majesté se repose sur leur zéle & attachement à son service. Toute leur dépendance consiste à suposer devant le Roi aux Officiers qu'ils veulent avancer un mérite qu'ils n'ont pas, ou à exagerer celui qu'ils ont. Quant à ceux qui n'ont pas le bon-

heur de plaire, on reçoit leurs Mémoires, mais on a grand ſoin de les ſuprimer, & ſi l'on parle au Prince de ces malheureux, ce n'eſt que dans la vûë d'augmenter leur diſgrace & leur *reprobation*. Pour ce qui eſt du vrai-merite ; & des égards que la juſtice voudroit qu'on eut pour ceux qui ſe diſtinguent dans le ſervice, c'eſt ce que ces ſortes de Miniſtres ont grand ſoin d'écarter : La vertu toute nuë paſſe pour un monſtre à leurs Bureaux, & au lieu d'y recevoir ſa récompenſe, elle ne doit s'attendre qu'à des rebuffades & qu'à des mépris. J'ai dit ces ſortes de Miniſtres, car ils ne ſont pas tous de cette mauvaiſe tournure : j'en connois qui ſont fort honnêtes gens, & qui défendent à tous leurs Domeſtiques de ſe mêler aucunement des affaires, ni de rien prendre en vûë d'en avancer le ſuccès, & leurs Commis même, ne ſont pas exempts de cette Loi. Mais il faut convenir que ces Miniſtres équitables ſont en très-petit nombre, & que s'ils ne ſont pas réduits à l'unité, ils en aprochent de bien près. Il y en a plus de ceux dont les Suiſſes & les Laquais ont les mains toûjours ouvertes pour recevoir les piſtoles des prétendans, & qui par-là ſont les Agens & les Courtiers d'un ſordide & honteux trafic que le Maître fait de ſon pouvoir & de ſa probité. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur,

combien il eſt important d'acheter la protection & l'apui de certains Laquais : Je n'outrerai rien quand je vous dirai que cette canaille peuple par ſon crédit les Armées d'Officiers. Auſſi Dieu ſçait avec quelle ſoupleſſe on leur fait la Cour : on les aborde le chapeau à la main ; on ſe courbe en les ſaluant : tant qu'on leur parle le terme honorifique de *Monſieur*, eſt fourré par tout ; & pour peu qu'on crût la choſe utile on iroit juſqu'au Monſeigneur, voire juſqu'à la Grandeur. Mais on réſerve ſes grands mots pour les Maîtres. Je ne ſçai où nos Miniſtres & nos Secretaires d'Etat ont pêché la prétention de ſe faire ainſi qualifier : ç'a été aparemment nos Evêques qui leur en ont indiqué la ſource. Quoi qu'il en ſoit, les Miniſtres ſe maintiennent parfaitement bien dans la poſſeſſion de ces ſuperbes tîtres, & il n'y a pas juſqu'aux Officiers Généraux, qui parlant à un Secretaire d'Etat n'ait toûjours à la bouche le Monſeigneur & la vôtre Grandeur ; vous verrez qu'à la fin cela ira juſqu'à l'Excellence. Enfin, Monſieur, c'eſt un deſagréable Païs que le Païs des Bureaux, & un pauvre Officier qui pour des raiſons de pain & de fortune eſt contraint d'y voiager doit faire bonne proviſion de patience : il faut être d'une attention infatiguable ſur les moiens de parvenir à ſes

fins, & la seule moitié de ces moiens suffiroit pour pousser tout honnête homme à bout. Vous ne trouvez que des piéges sous vos pas, que des obstacles en vôtre chemin : Si vous n'avez pas d'autre recommandation que vos bonnes qualitez & que vos services, vous serez bien habile si vous pouvez déconcerter les ruses, les finesses & les machinations qu'on opose à toutes vos démarches, il faut au moins vous attendre à être traité de haut en bas, & à essuier les plus indignes bassesses : ce qui le plus souvent se termine au chagrin & au desespoir. Somme totale : les injustices qui se commettent à ces Bureaux, & cela, comme je le veux croire, à l'insçû du Roi, sont inconcevables, & il y auroit de la matiére pour un gros livre. J'éprouve à mes dépens la vérité de tout ce que je viens de vous dire. Je me suis donné toute l'agitation possible pour obtenir quelque avancement; mais parce que ma finance s'est trouvée trop courte, & que d'ailleurs je manquois de Patron, tout ce que j'ai pû alléguer de mes courses, & de mes avantures du Canada, n'a pas produit le moindre effet, car je compte pour rien ce qu'on m'a donné pour derniere réponse & pour décision. Le Roi, m'a-t'on dit, ordonne à Mr. *de Frontenac* d'avoir soin de vôtre fortune, & de vous placer le plus avantageu-

ſement qu'il lui ſera poſſible quand l'occaſion s'en préſentera. C'eſt-à-dire en bon François, que me voilà renvoié à la diſcrétion d'un Gouverneur qui a bien d'autres Créatures que moi à pourvoir, & qui, après-tout, ne peut me donner qu'une miſérable Charge de Capitaine Canadien. Je ne laiſſai pas de recevoir ce bien-fait imaginaire comme ſi ç'eût été un avantage effectif, & je courbai plus d'une fois ma grande figure, en diſant que Sa Majeſté & ſa Grandeur m'honoroient beaucoup au-delà de mes mérites. Avec un ſi beau préſent je me ſuis rendu ici en toute diligence pour me rembarquer: je dois le faire au premier bon vent dans l'*Honoré*; Vaiſſeau que Mr. l'Intendant de Rochefort nous donne, & qu'il a fait équiper depuis peu pour ce voiage. Le Chevalier de *Maupeou* doit être des nôtres, & Mr. l'Intendant me l'a très-expreſſément recommandé. Ce jeune Gentilhomme, qui par parenthéſe, eſt Neveu de Madame de *Pontchartrain* eſt attaqué d'une violente envie de voir la *Nouvelle France*, & tout ce qu'on a pû lui dire pour le détourner de ce deſſein n'a fait que le piquer davantage. Mr. le Comte d'*Aunai* nous convoie juſqu'au Nord & Sud du *Cap de Finiſterre*; & doit nous laiſſer à cette hauteur pour revenir à Rochefort.

Je ſuis, Monſieur vôtre, &c.

A la Rochelle le 26. Juillet 1691.

Combat entre deux Vaisseaux
Anglois et François.

LETTRE XXII.

Départ de l'Auteur de la Rochelle *pour* Quebec : *sa Navigation jusqu'à l'entrée du Fleuve* Saint Laurent. *Rencontre d'un Vaisseau* Anglois *qu'il combattit. Son Vaisseau échoüé. Navigation du Fleuve* Saint Laurent. *Nouvelle qu'un Parti d'*Anglois *&* d'Iroquois *a défait un Corps de Troupes Françoises.*

MONSIEUR,

Deux jours après que je vous eus écrit, nous apareillâmes de la Rade de la *Rochelle*, pour faire la grande traverse de *Canada*. Le 5. Août nous aperçûmes un grand Vaisseau à qui Monsieur le Comte d'Aunai donna chasse, & comme le sien étoit meilleur voilier, au bout de trois heures il se trouva bord-à-bord de ce Navire, lequel arbora sur le champ son Pavillon *Génois*. On tira quelques coups de Canon à son Avant pour l'obliger d'amener, mais l'obstination du Capitaine fut cause que Mr. d'Aunai fit tirer sur le Corps du Vaisseau : Cette bordée aiant couché quatre ou cinq Matelots sur le tillac, la fraieur saisit l'é-

quipage ; ce qui obligea le Capitaine de se mettre dans la chaloupe & de porter ses passeports & ses connoissemens à bord de Monsieur d'Aunai. Le 10. après avoir pris hauteur, & les pilotes s'estimant être Nord & Sud du Cap *Finisterre*, Mr. d'Aunai m'envoia son canot pour me dire qu'il s'en retournoit. Je lui écrivis une lettre de remerciment. Le Pere *Bechefer* Jésuite, qui avoit été plusieurs années Supérieur du collége de *Quebec*, où il alloit encore en la même qualité, fut obligé de prendre cette occasion pour retourner en France, s'étant trouvé toûjours incommodé depuis le prémier jour que nous mîmes en mer. Le 23. d'Août nous essuiâmes un gros coup de vent de Nord Oüest, qui dura vingt-quatre heures, à cent lieuës du banc de *Terre-Neuve*. La tempête étant finie, il survint un vent de Nord-Est, qui nous poussa en dix ou douze jours à l'entrée du Fleuve *Saint Laurent*. Le 6. Septembre nous découvrîmes un Vaisseau qui de la Côte de *Gaspé* portoit sur nous à pleine voiles. Nous crûmes d'abord qu'il étoit François, & qu'il venoit de *Quebec*, mais sa manœuvre nous l'aiant fait connoître une heure après pour ennemi, nous nous mîmes en état de combattre, & comme il n'étoit pas plus d'une lieuë au vent lorsque nous le connûmes pour tel, il ne tarda pas en arrivant à plei-

nes voiles ; de se trouver bien-tôt à la portée du mousquet. Il arbora d'abord pavillon *Anglois* & nous lâcha sa bordée. Nous arborâmes aussi le nôtre, & le paiâmes de la même monnoie. Le combat dura deux heures, & le feu qui, pendant tout ce temslà ne discontinua point de part & d'autre, fut assez violent ; mais comme la mer étoit agitée, nous fûmes obligez de nous quitter à l'entrée de la nuit sans nous être fait grand mal. Deux matelots estropiez, vingt-huit ou trente coups de boulet dans nos mâts, dans nos vergues & dans les œuvres mortes, firent tout nôtre dommage. Deux jours après nous rencontrâmes Monsieur *Duta*, qui montoit le *Hazardeux* ; & s'en retournoit en France, convoiant dix ou douze Vaisseaux Marchands. Il me donna des rafraîchissemens, & il m'aprit quelques nouvelles du *Canada* qui me firent plaisir. Nous poursuivîmes nôtre route malgré le vent de Sud-Oüest, qui nous obligea de courir bord sur bord jusqu'à *Portneuf* près de *Tadoussac*. Nous échoüâmes en ce lieu-là par la faute du Pilote Côtier, qui pour s'être obstiné à donner fonds trop près de terre, pensa nous faire périr. A minuit le Vaisseau donna de si fortes culées que je le croiois entre-ouvert ; mais la marée se retirant peu à peu, il demeura couché sur le côté sans paroître endommagé. Je fis

porter aussi-tôt un ancre de toüée au largue, amaré à plusieurs grêlins épices bout-à-bout, & le lendemain la marée aiant remonté & remis le Vaisseau à flot, je fis haller dessus avec le Cabestan. Le 13. nous moüillâmes près de *l'Isle Rouge*, & le lendemain 14. nous franchîmes ce passage sans danger, à la faveur d'un beau frais de Nord-Est.

Le 15. nous moüillâmes à *l'Isle aux Lièvres*. Le 16. nous passâmes *l'Isle aux Coudres*, le 17. nous arrivâmes à la traverse du *Cap Tourmente*, & le jour suivant nous ancrâmes dans ce Port. Au reste, de l'embouchûre du Fleuve jusques ici, nous naviguâmes avec le plus beau Soleil qu'on puisse souhaiter. Comme nous ne pouvions avancer qu'en louvoïant, cette allure me donna moien de reconnoître en même tems le deux bords, & de considérer les Côtes oposées. Je demandai aux Pilotes, voiant tant de Rivieres à la Bande du Sud, pourquoi les Vaisseaux avoient accoûtumé de ranger la Bande du Nord, où il ne se trouve que le moüillage des *Papinachois*, les *Sept Isles* & *Portneuf*. Ils me répondirent que la trahison ordinaire du fougeux vent de Nord-Oüest, qui régne les trois quarts de l'année sur ce Fleuve, étoit cause qu'on n'osoit s'éloigner de la Côte du Nord, & qu'il n'y a que les mois de Juin,

Juillet & Août qui puissent être les assurateurs d'un Vaisseau qui rangeroit celle du Sud. Sur ce pied-là, je juge que cette navigation du Sud seroit sans cela plus belle, plus facile & moins dangereuse que l'autre, parce qu'on pourroit moüiller tous les soirs à l'entrée des Rivieres qui se déchargent le long de cette Côte, & qu'ainsi l'on ne seroit pas exposé à louvoïer nuit & jour, en virant sans cesse de bord; comme on est obligé de faire lorsqu'on range celle du Nord. Telle est la navigation du Fleuve S. Laurent : un jour viendra peut-être que je vous en parlerai plus amplement.

Cependant nôtre Vaisseau ne fût pas plûtôt affourché devant *Quebec* que nous débarquâmes. J'allai droit chez Monsieur de *Frontenac*, & je lui presentai Monsieur de *Maupeou* qui fût reçû en Neveu de Madame de *Pontchartrain*. Le Gouverneur lui dit obligeamment qu'il n'y avoit point dans la Ville d'autre ordinaire que sa table, ni d'autre Auberge que sa Maison, puis se tournant vers moi il m'invita civilement à ne me point séparer de mon Compagnon de voiage. Voici la principale des nouvelles que j'ai aprises à nôtre arrivée. Il y a environ deux mois qu'un petit Corps de Troupes composé de trois cens Anglois, & deux cens Iroquois parurent à la vûë de l'*Isle de Monreal*. Sur cette découverte le

Gouverneur de l'Isle fit passer au plûtôt le Fleuve à quinze Compagnies, & leur ordonna de camper dans la Prairie de la *Madelaine* pour arrêter & pour repousser l'ennemi. Celui-ci fit voir à nos gens qu'il étoit plus fin qu'eux ; car il les surprit pendant la nuit, & s'étant saisi des sentinelles avancées, il donna si à propos sur le Corps de Garde & sur tout nôtre Camp, qu'il mit en déroute : Je ne puis vous dire le nombre ni des prisonniers, ni de ceux qui échapérent ; mais on assure qu'il resta sur la place deux Capitaines, six Lieutenans, cinq Enseignes, & plus de trois cens Soldats. Comme il étoit à craindre que ces Vainqueurs ; pour fruit de leur proüesse, n'allassent s'emparer du Fort de *Chambli*, Mr. *de Valrénes*, Capitaine de Marine, partit incessamment de *Monreal* avec un détachement de François & de Sauvages pour prévenir le coup, & pour garantir le poste menacé. Cette précaution donna lieu de réparer la triste & précédente avanture ; car Mr. *de Valrénes* aiant rencontré dans sa route un autre Parti d'Anglois & d'Iroquois, il l'attaqua vigoureusement & le battit.

Tous ces Iroquois en Campagne, & qui profitent avec tant d'ardeur de la guerre que nous avons avec les Anglois, me confirment dans le sentiment où je suis qu'une bonne Paix avec les cinq Nations, est

d'une négociation beaucoup plus épineuſe qu'on ne s'imagine. Cependant, Monſieur *de Frontenac* veille à la ſûreté de *Quebec*, & à mettre cette Capitale hors d'inſulte, & c'eſt aparemment pour cela qu'il a ordonné à toutes les habitations circonvoiſines d'aporter une grande quantité de pieux & de chaux durant l'hiver aux environs d'ici, d'où les derniers Vaiſſeaux pour France partiront dans trois ou quatre jours, s'il plaît au vent. Adieu Monſieur,

Je ſuis vôtre, &c.

A Quebec, *le* 10. *Novembre* 1691.

LETTRE XXIII.

Quelques Vaisseaux pris sur les Anglois. *Une troupe d'*Iroquois *est défaite, & l'un de ces Sauvages est brûlé vif à* Quebec. *Une autre parti de la même Nation aprés avoir surpris des Coureurs de bois est surpris lui-même. Monsieur de* Frontenac *propose une entreprise à l'Auteur. Ce dernier s'embarque dans une Fregate pour France, & il est contraint de relâcher à Plaisance. Une Flote Angloise vient pour tâcher de prendre cette Place, mais elle manque son coup : L'Auteur achéve heureusement son voiage.*

MONSIEUR,

Vous me croiez peut être bien enfoncé dans les avantures du Canada, & c'est de Nantes que je vous écris. Je m'embarquai inopinément pour France, environ deux mois aprés avoir reçû vôtre Lettre, & je n'ai pû y répondre plûtôt manque d'occasion. Vous me dites que vous êtes content de la description que je vous ai envoiée du Fleuve *Saint Laurent*, & que vous seriez bien aise d'en avoir une aussi exacte de tous les Païs du *Canada*. J'aurois de la peine à vous satisfaire pour le present, parce qu'il me faut

Lac des Outagamis

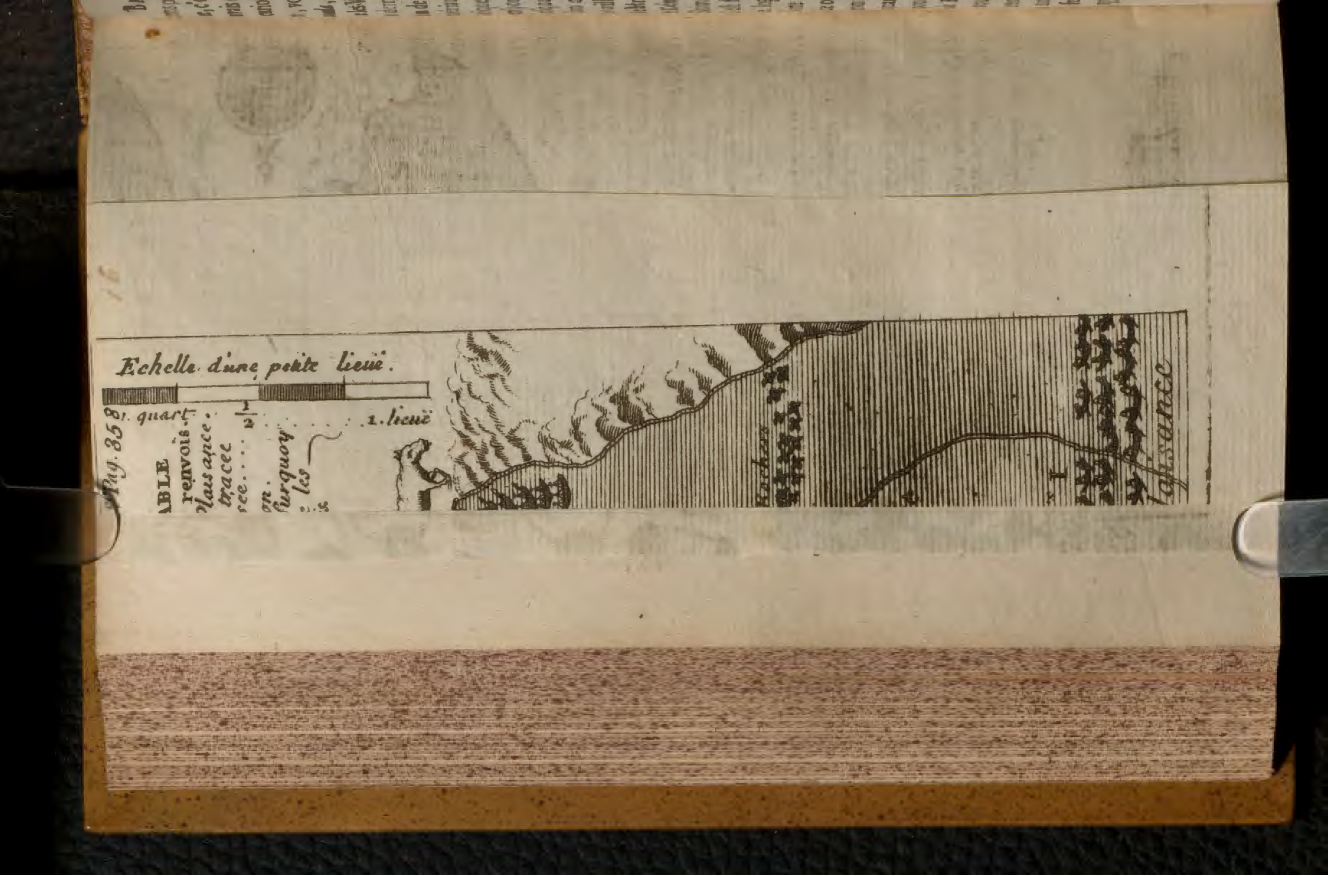


Chasse des Castors dont j'ay parlé en ma 16. lettre page

A. Iroquois surprenant les Chasseurs ennemis.
B. Chasseurs rassemblées venant à la rencontre
C. Sauvage surpris et fait prisonnier de guerre.
D. Sauvage surpris et tué en se deffendant.
E. Iroquois embusqué tirāt sur les Canots des ennemis
F. Iroquois tirant sur les Canots qui s'enfuient
H. Sauvages qui s'enfuient dans leurs Canots
I. Canots d'Ecorce
L. Sauvag.es qui s'enfuient
M. Fēmes qui s'enfuient portant leurs Enfans
X. Cabane de 10. Chasse.rs
N. Distric po.r 1. Cabane de 10 Chass.rs situez au milieu.
Etang ou petit Lac au milieu duquel les Castors batt.t leurs Cabanes.



Tom. Ier. Pag. 358
TABLE
des renvois.
A. Fort de Plaisance.
B. Redoute tracee et proposee....
C. Habitation.
D. Greve surquoy on seche les mourues.
Echelle d'une petit lieue
1. quart
1/2
1. lieue
renvois
E. Montagne couverte de bois.
F. Vieux Fort du temps jadis.
G. Port de Plaisance
H. Rade de Plaisance
I. Lieu ou les morues se peschent
L. Bassin de peu d'eau.....
M. Riviere ou les Saumons se peschent.
N. Lieu appelle la Fontaine au pied du mont.......
O. Premier mouillage de la Flote Angloise
P. Lieu ou la Flote Canone le Fort.......
Q. Chaloupe Angloise portant deux Officiers
X. Vaisseaux François moüillés dans le port...
Rochers
Pointe Verte
la Grande Baye de Plaisance



Echelle d'une petite lieuë
1. quart
1/2
1. lieuë
Pag. 358
ABLE
renvois
Plaisance
tracee
Rochers
laisance

du tems pour mettre tous mes Mémoires en ordre, c'est pourquoi vous ne trouverez pas mauvais que je vous prie de suspendre vôtre curiosité pour quelque-tems. En attendant, voici la relation de ce qui est arrivé en *Canada*, ce qui pourra vous faire plaisir. Dès que les Vaisseaux furent partis de *Quebec* l'année derniere, Mr. *de Fontenac* fit tracer le Plan de l'enceinte de la Ville, & tous les matériaux propres pour la construction de quelques redoutes de pierres y aiant été transportez, il la fit fortifier durant l'Eté. Lorsque je partis il y avoit quelques jours qu'on avoit amené prisonnier à *Quebec* un Gentilhomme de la *Nouvelle Angleterre* nommé Mr. *de Nelson*, qui fut pris dans la Riviere de *Kénebki* sur les Côtes de *l'Acadie* avec trois Bâtimens qui lui apartenoient, & comme il est fort galant homme, Mr. *de Frontenac* le logea chez lui, & le traita avec toute sorte d'honnêteté. Vers le commencement de cette année, ce Gouverneur donna le commandement d'un Parti de cent cinquante Soldats au Chevalier de *Beaucour*, pour aller sur les glaces du côté du Fort *de Frontenac*, & cinquante Sauvages amis voulurent être de la partie. Ils rencontrérent à trente ou quarante lieuës du *Monreal* une troupe de soixante *Iroquois*. Ceux-ci furent découverts par les pistes de quelques-uns de leurs Chasseurs qui s'étoient

écartez du cabanage, & le jour suivant ils furent tous surpris, égorgez, ou faits prisonniers. Le Sieur de la Plante qui avoit eu le malheur d'être pris avec trois autres Officiers lors de cette funeste incursion que les Iroquois, comme vous pouvez vous en souvenir, firent dans l'Isle de Monreal, & qui depuis ce tems-là avoit toûjours vécu chez eux dans l'esclavage, le Sieur de la Plante, dis je, eut le bonheur de se trouver envelopé dans cette déroute, & on ne lui auroit pas fait plus de quartier qu'on en faisoit à ses Maîtres, s'il n'eut crié de toute sa force, *miséricode, sauvez-moi, je suis François.* Le Chevalier de Beaucourt s'en revint à la Colonie avec son Parti, il emmena douze Iroquois qu'il avoit faits prisonniers qui furent aussi tôt conduits à *Quebec.* Dès qu'ils y furent arrivez Mr. *de Frontenac* condamna fort judicieusemant les deux plus méchans de la Bande à être brûlez tous vifs, & à petit feu. Cette Sentence effraia extrêmement Madame l'Intendante & les Jésuites. Il n'y eût point de suplication que cette Dame ne fit pour tâcher de faire modérer ce terrible suplice; mais le Juge fut inéxorable, & les Jésuites emploiérent en vain toute leur éloquence pour le fléchir. Ce Gouverneur leur répondit qu'il falloit de toute nécessité faire un exemple rigoureux
pour

pour intimider les Iroquois ; que comme ces barbares brûlent presque tous les François qui ont le malheur de tomber entre leurs mains, il falloit les traiter de la même maniére, puisque l'indulgence qu'on avoit eu pour eux jusqu'à present, sembloit les autoriser de s'aprocher de nos plantations, d'autant plus qu'ils ne courroient point d'autre risque, que celui d'être pris & gardez en faisant bonne chere chez leurs Maîtres ; mais que dès qu'ils aprendroient que les François les font brûler, ils se garderoient bien de s'avancer à l'avenir avec tant de hardiesse jusqu'aux portes de nos Villes, & qu'enfin l'arrêt de mort étant prononcé, il falloit que ces deux miserables en subissent toute la rigueur. La fermeté de Monsieur de Frontenac parut surprenante, lui qui peu de tems auparavant, avoit, aux instantes prieres de Madame l'Intendante, favorisé trois ou quatre personnes coupables de mort. Cette Dame, ne se rébutoit pas néanmoins, & la constance de Monsieur son époux à refuser lui faisoit redoubler ses sollicitations ; mais il n'y eut pas moien d'entâmer la résolution de Monsieur de Frontenac, & son prétendu devoir l'emporta sur l'estime & sur la tendresse qu'il a pour Madame sa femme. Dès qu'on fût donc bien persuadé qu'il n'y avoit plus d'espérance pour les deux Iro-

quois, on pensa du moins à les mettre en état de gagner Paradis. Les Jesuites furent chargez de cette bonne œuvre, mais à condition qu'ils se hâteroient de l'accomplir. En effet, cette conversion se fit en poste, & en moins de dix heures les Catéchuménes furent instruits & baptisez. On murmuroit un peu contre cette précipitation : c'est traiter nos Saints Mystéres un peu trop cavaliérement, disions-nous : ces Sauvages nez & élevez dans la grossiereté la plus barbare ont-ils crû d'abord l'Incarnation, la Trinité, les récompenses ou les peines éternelles, & tous ces autres dogmes ausquels une raison éclairée par une culture a tant de peine à se soûmettre? On répondoit à l'ordinaire que le Saint Esprit étoit un grand Maître, & qu'il pouvoit enseigner tout en un instant : Nous étions obligez d'en convenir ; mais nous nous aperçûmes bien-tôt que le Christianisme des Iroquois n'étoit pas un ouvrage divin, & qu'on les avoit initiez trop legérement à nos sacrez mystéres ; car si-tôt qu'on leur eût fait connoître qu'ils devoient mourir, ils ne voulurent plus rien écouter ; les Jesuites traitez par eux comme des diseurs de contes & de chansons furent contraints de se retirer, aprés-quoi ces misérables commencérent leur chant funébre & de mort suivant la coûtume de leur Nation. Quel-

que perſonne charitable leur aiant fait jetter un coûteau dans la priſon, le moins courageux s'en ſervit ſi habilement qu'il tomba mort ſur la place. Quelques jeunes *Hurons* de *Lorette* âgez de quatorze à quinze ans, vinrent prendre l'autre, & l'amenérent ſur le *Cap au Diamant* où ils avoient eu la précaution de faire un grand amas de bois. Il courut à la mort avec plus d'indifférence que Socrate n'auroit fait, s'il ſe fût trouvé en pareil cas. Pendant le ſuplice, il ne ceſſa de chanter, „ qu'il étoit guerrier, brave & intrépide, que « le genre de mort le plus cruel ne pourroit jamais ébranler ſon courage, qu'il « n'y auroit point de tourmens capables « de lui arracher un cri, que ſon camarade avoit été un poltron de s'être tué lui-même par la crainte des tourmens, & « qu'enfin s'il étoit brûlé, il avoit la conſolation d'avoir fait le même traitement « à pluſieurs *François* & *Hurons*. „ Tout ce qu'il diſoit étoit vrai, ſur tout à l'égard de ſon courage & de ſa fermeté, car je puis vous jurer avec toute vérité qu'il ne jetta ni larmes, ni ſoûpirs; au contraire, pendant qu'il ſouffroit les plus horribles tourmens qu'on puiſſe inventer, & qui durérent environ l'eſpace de trois heures, il ne ceſſa pas un moment de chanter. On lui tint plus d'un quart la plante des pieds

devant deux grosses pierres toutes rouges; on lui suma le bout des doigts avec des pipes allumées, & on lui tenoit ces pipes contre la main sans qu'il la retirât; on lui coupa les jointures les unes après les autres; on lui tordoit les nerfs des jambes & des bras avec une petite verge de fer, & cela d'une maniére inexprimable, & qui devoit lui causer les plus affreuses douleurs. Enfin, après lui avoir fait souffrir tout ce qu'on peut s'imaginer des plus horrible, pour comble de cruauté, ces bourreaux lui découvrirent le crane, & ils auroient fait tomber peu à peu dessus du sable brûlant si un esclave des Hurons de Lorette n'étoit survenu fort à propos pour lui décharger sur la tête un grand coup de massuë dont il expira. Cela se faisoit par ordre de Madame l'Intendante, qui eut la compassion d'abreger par-là les tourmens de ce malheureux. Au reste, toutes ces vives & âpres douleurs ne furent point capables d'interrompre la musique de nôtre homme, & l'on m'a assûré qu'il chanta jusqu'au dernier moment. Je dis que l'on m'a assûré, car je n'assistai qu'au commencement de la piéce, & les seuls préludes de cette tragédie me firent tant d'horreur que je n'en pûs soûtenir la vûë jusqu'au dénouëment. J'en ai vû brûler plusieurs chez les peuples où je me suis trouvé dans

le cours de mes voiages, & j'en ai l'imagination si frapée que je ne puis y penser sans peine; mais c'étoit bien malgré-moi que j'étois témoin d'un spectacle si hideux, car on est obligé d'y assister lorsqu'on se trouve malheureusement chez les Nations Sauvages qui font souffrir ce cruel genre de mort à leurs prisonniers: Toutes ne le font pas, comme je croi vous l'avoir dit dans une de mes Lettres; mais quand nous nous trouvons dans les endroits où l'on exerce cette barbarie, il faut, à moins que de vouloir bien s'attirer le mépris de ces peuples, qui croiroient qu'on n'a ni courage, ni résolution, il faut, dis-je, que nous soions spectateurs de l'exécration toute entiere sans même en paroître tant soit peu touché, ce qui, vous me l'avoüerez, est bien gênant & bien désagréable pour un honnête homme.

Dès que la navigation fût libre, le Sieur de *Saint Michel*, *Canadien*, partit du *Monreal* pour aller dans les Lacs de Castors à la tête d'un parti de coureurs de bois, qui conduisoient plusieurs Canots chargez de Marchandises propres aux Sauvages. Ils rencontrérent en faisant le portage du *Long Saut* dans la Riviere des *Outaoüas* soixante *Iroquois*, qui les aiant surpris les égorgérent, à la réserve des quatre, qui furent assez heureux d'échaper, & d'en aporter la

nouvelle à *Monreal*. Auſſi-tôt qu'on eût apris ce funeſte accident, Monſieur le Chevalier de *Vaudreuil* ſe mit en canot avec un détachement pour aller à la pourſuite de ce parti *Iroquois* : il fut ſuivi par cent *Canadiens* & par quelques Sauvages Alliez. Je ne ſçai par quel haſard il eût le bonheur de les atteindre ; il les ſurprit & les attaqua avec vigueur, ils ſe battirent en déſeſpérez, mais à la fin ils furent défaits. Il en coûta la vie à pluſieurs de nos Sauvages, & à trois de nos Officiers. Les *Iroquois* qu'on prit furent amenez à la Ville de *Monreal*, auprès de laquelle on les régala d'une ſalve de coups de bâtons.

Vers le commencement du mois de Juillet, Monſieur de *Frontenac* aiant reçû quelques nouvelles du Commandant des Lacs, il me parla d'un certain projet d'entrepriſe, dont je lui avois fait voir l'importance depuis long-tems ; & comme il n'avoit pas d'abord conſidéré avec aſſez d'attention tous les avantages que l'on en pourroit tirer, & qu'il avoit trouvé au contraire beaucoup de difficultez pour l'exécuter, c'eſt ce qui lui avoit fait négliger cette affaire, voici en quoi elle conſiſte.

Je vous ai marqué dans ma dix-ſeptiéme Lettre la conſéquence & l'utilité des Forts de Frontenac & de Niagara, & que dans la conjoncture où ſe trouvoit alors Mon-

ſieur de Denonville, il lui étoit impoſſible de les pouvoir conſerver. Vous aurez auſſi rémarqué les avantages que les Sauvages ont ſur les Européens dans la maniére de faire la guerre dans les Forêts de ce vaſte continent. Comme nous ne pouvons détruire les Iroquois avec nos ſeules forces, nous ſommes obligez de toute néceſſité d'avoir récours à nos Sauvages Alliez. Il eſt certain que comme ceux-ci prévoient que ſi ces barbares peuvent venir à bout de détruire nos Colonies, tôt ou tard ils en ſeront ſubjuguez, comme il eſt arrivé à pluſieurs autres Nations, il eſt de leur intérêt de s'ünir avec nous pour détruire ces bandits. Or puiſqu'ils ont cette bonne volonté, il faut leur faciliter les moiens de l'éxécuter, car vous pouvez bien croire que tous Sauvages qu'ils ſont, ils ne ſeront pas aſſez dépourvûs de bon ſens pour s'écarter deux ou trois cens lieuës de leurs Païs, & aller faire la guerre à leurs ennemis, ſans être ſûrs de trouver une retraite, pour pouvoir s'y repoſer & y prendre des munitions. Il n'eſt donc queſtion que de conſtruire des Forts ſur les terres des *Iroquois*, & de les conſerver malgré eux. C'eſt, Monſieur, ce que j'ai propoſé il y a plus d'un an à Monſieur de *Frontenac*, & c'eſt ce qu'il veut que j'entreprenne aujourd'hui. Je prétens donc faire ſubſiſter trois

Forts par la voie des Lacs, avec des Bâtimens, qui vogueront à la rame, que je ferai conſtruire à ma fantaiſie, leſquels étant legers & de grand port, caleront & navigueront également bien à la rame & à la voile, & ſeront même de bonne défenſe contre l'impétuoſité des flots. Je demande cinquante matelots *Baſques*, car ils ſont connus pour les plus adroits & les plus habiles mariniers qui ſoient au monde. Il me faut encore deux cens ſoldats choiſis dans les troupes de *Canada*. Je ferai trois petits Fortins en différens endroits, l'un à la décharge du Lac Errié, que vous verrez ſur ma Carte de *Canada*, auſſi-bien que les deux autres, ſous le nom du Fort ſupoſé. Je conſtruirai le ſecond au même lieu où étoit celui que j'ai maintenu les années 1687. & 1688. & dont je vous ai parlé dans ma quatorziéme & quinziéme Lettre, & le troiſiéme à la pointe de l'embouchûre de la Baye de *Toronto* ſur le même Lac : quatre-vingt-dix hommes ſuffiront pour garder ces trois Redoutes, & moins encore, car les Iroquois qui n'ont jamais vû de canon qu'en peinture, & auſquels une once de poudre eſt plus précieuſe, qu'un Loüis d'or, ne ſe ſont jamais ingérez d'attaquer aucune ſorte de fortification. Je demande au Roi pour l'exécution de cette entrepriſe quinze mille écus par an, pour nourriture, entre-

tien, subsistance & salaire de ces deux cens cinquante hommes. Il me sera très-facile de transporter quand je voudrai avec mes Bâtimens quatre cens Sauvages dans le Païs des Iroquois. J'en puis convoier deux mille, & porter autant de sacs de bled d'Inde qu'il en faudra pour l'entretien de ces Forts durant l'Hiver & l'Eté. Il sera aisé de faire des chasses abondantes dans toutes les Isles, d'entreprendre des traverses dans les Lacs, de poursuivre les Iroquois dans leurs canots, & les couler à fond avec d'autant plus de facilité, que mes Bâtimens seront legers, & mes gens s'y battront à couvert. Enfin, si vous voyiez le Mémoire que je dois presenter à Mr. de *Pontchartrain*, vous trouveriez que cette entreprise est la plus belle & la plus utile qu'on puisse faire pour chagriner les Iroquois en tems de guerre, & les contenir dans leur devoir en tems de paix. Monsieur de *Frontenac* y joignit une Lettre particuliére pour Mr. de *Pontchartrain*, dans laquelle il lui marque que ce projet étant bien exécuté, ces redoutables ennemis seront obligez dès la seconde année d'abandonner leur Païs. Il ajoûte à cela qu'il me juge assez capable de conduire cette entreprise, & qu'il croit que je réüssirai, mais peut-être qu'il auroit pû trouver d'autres personnes qui connoissent mieux le Païs & les maniéres des Sauva-

ges : d'un autre côté par un hazard peu avantageux pour moi, je me suis aquis leur estime & leur amitié, & c'est à mon avis la seule raison qui a engagé Mr. *de Frontenac* à me choisir préférablement à tout autre. Le 27. Juillet ce Gouverneur m'ayant donné ses paquets pour la Cour, & la petite Fregate la *Sainte-Anne* étant agréée & appareillée selon les ordres qu'il en avoit donné, je m'embarquai dans le Port de Québec, & ayant fait voile, au bout de cinq jours de Navigation nous rencontrâmes par le travers des Monts Nôtre-Dame dans le Fleuve de Saint Laurent, douze Vaisseaux Marchands qui venoient de France sous l'escorte de Mr. d'Iberville, qui montoit le Vaisseau nommé le Poli. Le 8. d'Août, nous sortîmes de la Baye Saint Laurent, à la faveur d'un vent d'Oüest & d'un jour si clair & si serain, que nous découvrîmes l'Isle du Cap Breton, & celle de Terre-Neuve, aussi distinctement que si nous en eussions été à la portée du mousquet. Les neuf ou dix jours qui suivirent furent bien differens ; à peine pouvoit-on se voir de la prouë à la poupe de l'artimon, car il survint tout-à-coup des brumes les plus obscures & les plus épaisses que j'aye jamais vû. Au bout de ce tems-là, l'horison s'étant nettoyé nous portâmes sur l'Isle de Terre-Neuve, nous découvrîmes

le Cap Sainte Marie, ensuite naviguant à pleine voile, nous entrâmes le jour même au Port de Plaisance. J'y trouvai environ cinquante Vaisseaux de Pêcheurs, la plûpart *Basques*, en compagnie desquels je croiois passer en France quelques jours après; mais comme on ne dispose pas toûjours du tems, il leur en fallut plus que je n'avois crû pour se préparer, & lorsque nous fûmes prêts d'en sortir, nous aprîmes par quelques Pêcheurs que cinq gros Vaisseaux Anglois avoient moüillé vers le Cap Sainte Marie. Cet avis se trouva véritable, car le 15. de Septembre ils moüillérent à la vûë de Plaisance. Le 16. ils levérent l'ancre pour entrer dans la Rade, où ils donnérent fond hors de la portée du Canon. Le Gouverneur ne se trouva pas peu embarassé, n'aiant que cinquante Soldats dans son Fort, & très-peu de munitions. Outre cela, ce poste étant commandé par une Montagne d'où il pouvoit être incommodé à coups de frondes, il étoit fort à craindre que les Anglois ne s'emparassent de cette hauteur. Je pris soixante Matelots *Basques* pour les empêcher de mettre pied à terre, en cas qu'ils voulussent tenter une descente dans un certain endroit nommé la Fontaine, à quoi je réüssis effectivement sans tirer un coup de mousquet. Il arriva que sept ou huit cens

Anglois embarquez dans vingt Chaloupes, ayant voulu aborder à cet endroit-là, ces vigoureux Cantabres pleins de feu, se jettérent à découvert malgré moi, un peu trop tôt sur le rivage, ce qui ne laissa pas de tourner heureusement; car les Anglois voyant que nous les attendions en si bonne posture, changerent de route, & voguérent à force de bras jusques derriére un petit Cap, où ils jettérent un baril de goudron, qui brûla deux arpents de broussailles. Le 18. à midi ayant apperçû qu'une Chaloupe avoit débordé de l'Amiral, portant Pavillon blanc à son Avant, & qu'elle s'avançoit vers le Fort, j'y accourus incessamment. Le Gouverneur, qui avoit eu le soin d'envoyer une de ses Chaloupes au-devant d'elle portant même Pavillon, fut très-surpris de voir qu'elle revenoit avec deux Officiers Anglois qui s'y étoient embarquez; Ils dirent au Gouverneur que leur Amiral souhaitoit qu'on lui envoyât un Officier à son bord, ce qui fut executé. L'on détacha Mr. de Coste-belle, avec lequel je m'embarquai. Dès que nous fûmes à bord de l'Amiral, il nous vint recevoir & nous fit toutes sortes d'honnêtetez. Il nous régala de confitures & de plusieurs sortes de vins, dont nous bûmes à la santé des Amiraux de France & d'Angleterre. Il nous fit voir tout son Vaisseau.

jusques aux Batteries mêmes : ensuite il dit au Sieur de Coste-belle qu'il seroit bien fâché d'être obligé de se rendre maître de Plaisance à force d'armes, tant il prévoyoit que l'entreprise seroit funeste au Gouverneur, à la Garnison, & aux Habitans, parce qu'il lui seroit fort difficile d'empêcher le pillage & le desordre ; que pour éviter ce malheur-là ; il seroit de la prudence du Gouverneur de se rendre à composition. L'Officier bien instruit des intentions du même Gouverneur, répondit de sa part, qu'il étoit disposé à se défendre vigoureusement & à faire sauter la Place, plûtôt que de la céder aux ennemis du Roi son Maître. Les complimens finis de part & d'autre, nous prîmes congé de lui, & comme nous étions prêts à nous rembarquer dans la Chaloupe, il nous dit en nous embrassant qu'il étoit bien fâché de ne pouvoir pas nous saluer de son Canon; en récompense il fit crier cinq ou six fois, *Vive le Roi* : En débordant du Vaisseau, nous lui rendîmes le même nombre de cris ; ensuite il nous remercia d'un septiéme qui mit fin à la cérémonie. Dès que nous fûmes arivez au Fort, Mr. de Coste-belle informa le Gouverneur des Forces de cet armement. Le Saint Albans, ce Vaisseau Amiral d'où nous venions, avoit soixante-six piéces montées & pour le moins six

cens hommes d'équipage, mais les autres nous parurent plus petits. Le lendemain 19. l'ennemi s'aprocha jusques à la portée du Canon du Fort où il moüilla en croupiere pendant qu'une de ses chaloupes vint à toute rame vers nos batteries. Le Gouverneur y en envoia une pour sçavoir ce qu'elle demandoit. L'Anglois qui la commandoit répondit, que son Amiral envoioit avertir qu'en cas qu'on voulut parlementer durant le combat, l'on arboreroit le pavillon rouge pour signal. J'étois alors à la Fontaine, dont je vous ai parlé, pour m'oposer à leur descente ; car c'étoit l'unique parti que ces Anglois pouvoient prendre pour s'emparer de Plaisance. Ils devoient bien faire réflexion que leur canon seroit absolument inutile contre un rampart impénétrable ; & que c'étoit, pour parler proverbialement, tirer sa poudre aux moineaux que de tirer contre des cailloux & de gazons. Cependant, c'étoit une expédition de commande pour eux, il falloit obéïr aux ordres de Monsieur le Prince d'Orange, & s'exposer en même-tems à se faire couler à fond, ce qui n'eût pas manqué d'arriver si nous eussions eu assez de poudre & de boulets, car ce canonnement dura près de cinq heures.

Le jour suivant 20. du mois, un Pilote François prisonnier se sauva du bord de

l'Amiral s'étant jetté à la Mer durant la nuit. Il arbora au lieu où j'étois embusqué, & après m'avoir rendu compte de tout ce qui s'étoit passé sur la Flote, je le fis conduire chez le Gouverneur. Il me dit que la descente qu'ils avoient voulu tenter étoit de sept ou huit cens hommes, mais qu'ayant crû trouver quatorze ou quinze cens Matelots prêts à s'y opposer, ils avoient jugé à propos de changer de résolution; qu'ils s'étoient imaginez que mes soixante Basques, qui malgré moi, parurent au rivage de la Fontaine, n'avoient autre dessein que de les attirer dans un piége qu'on leur tendoit, en les obligeant de s'approcher plus librement. Le 21, ils appareillérent à la faveur d'un vent de Nord-Est, après avoir brûlé toutes les Habitations de la Pointe verte, où le Gouverneur avoit eu la précaution d'envoyer le jour même un détachement, qui par la difficulté des chemins impratiquables, n'y pût arriver à tems pour s'y opposer. Ce qu'on peut dire, c'est que sans les Capitaines Basques qui se trouvérent à Plaisance, les Anglois s'en fussent indubitablement rendus les maîtres. Je vous en ferai quelque jour tomber d'accord. On peut donc assurer que c'est principalement à eux que l'on doit la conservation de cette Place. Les Anglois ont perdu six hommes

dans cette sanglante & meurtriére expédition; & de nôtre côté, le Sieur Boat, Lieutenant d'un Vaisseau Nantois, eût un bras emporté. Au reste, ces Anglois firent tout ce qu'on pouvoit faire au monde; de sorte qu'on n'a rien à leur reprocher. Le 6. Octobre, je me rembarquai pour achever mon voiage, & je fis la traverse en compagnie de plusieurs autres Vaisseaux. Les vents d'Oüest nous favorisérent si agréablement, que le 23. nous moüillâmes l'ancre à la Ville de Saint Nazere, située à huit ou neuf lieuës d'ici, d'où je parts incessamment pour Versailles. Cependant, je suis, Monsieur,

Vôtre, &c.

A Nantes, *le* 25. *Octobre* 1692.

LETTRE XXIV.

Le projet de Mr. de Frontenac *est rejetté à la Cour, & la raison de ce refus. Le Roi donne à l'Auteur la Lieutenance de Roi de* l'Isle de Terre-Neuve, *&c. avec une Compagnie franche.*

MONSIEUR,

Je suis encore une fois à Nantes, d'où je vous écrivis le mois d'Octobre passé. Je reviens de la Cour, où j'ai presenté à Mr. de Pontchartrain les lettres de Mr. de Frontenac, & le mémoire dont je vous ai parlé dans ma derniere Lettre. On m'a répondu qu'il n'étoit pas à propos que j'exécutasse le projet d'entreprise que je proposois, parce qu'on ne pouvoit pas me donner les quarante Matelots qui m'étoient nécessaires, & que d'ailleurs le Roi donnoit ordre au Gouverneur Général du Canada de faire la Paix avec les Iroquois à quelques conditions que ce fût. On a même trouvé cet inconvenient, que dès que les Forts que je prétendois faire élever dans les Lacs seroient entiérement parachevez, nos Sauvages amis & confédérez s'attachéroient

plûtôt à la gloire de faire la guerre aux Iroquois, qu'au plaisir de faire la chasse des Castors, ce qui causeroit un dommage considérable aux Colonies, lesquelles ne subsistent, pour ainsi dire, que par le Commerce de Pelleteries, comme je vous l'expliquerai en tems & lieu. Les Anglois ne seront point fâchez qu'on néglige de faire ces Forts ; car ils ont trop d'intérêt à la conservation des Iroquois, & de plus cela leur conservera la commodité de fournir, comme ils ont déja fait, des marchandises aux Nations Sauvages qui nous sont alliées. Au reste, les Anglois, qui l'année passée tentérent vainement la prise de Plaisance, me font beaucoup plus d'honneur que je ne mérite ; à leur retour en Angleterre ils ont publié, à ce qu'on m'a dit, qu'ils auroient infailliblement emporté cette Place sans l'oposition que je fis à leur descente. Je vous ai déja mandé que je ne les avois point empêché de débarquer à l'endroit où j'étois posté avec soixante Basques. Ils me disent donc l'auteur d'une action que je n'ai point faite, & dont l'attribution m'a pourtant été si avantageuse, qu'en considération de cette proüesse imaginaire, Sa Majesté m'a donné la Lieutenance de Roi de l'Isle de Terre-Neuve & de l'Acadie, avec une Compagnie franche de cent hommes. Vous voiez, Mon-

ſieur, qu'on récompenſe très-ſouvent des perſonnes qui n'ont d'autre protecteur au monde que le pur haſard ; cet exemple vous le perſuadera ſans peine. Quoi-qu'il en ſoit, j'aurois mieux aimé pouvoir exécuter le projet dont je vous ai parlé, car la vie Solitaire me charme, & les manieres des Sauvages ſont tout-à-fait de mon goût. Nôtre ſiécle eſt ſi corrompu qu'il ſemble que les Européens ſe ſoient fait une loi de s'acharner les uns ſur les autres. Il ne faut donc pas trouver étrange ſi je leur préfére les pauvres Amériquains qui m'ont fait tant de plaiſir. Je dois partir après demain d'ici pour m'aller embarquer à Saint Nazére. Meſſieurs d'Augni Marchands de Nantes ſe ſont chargez d'entretenir la garniſon de Plaiſance, moiennant certaines permiſſions de la Cour, qui leur prête le Vaiſſeau dans lequel je dois faire la traverſe. Je vous prie de me donner de vos nouvelles par la voie de quelques Vaiſſeaux de S. Jean de Luz qui doivent partir de ce lieu-là dans deux mois, pour aller faire la troque avec les Habitans de Plaiſance.

Au reſte, je ne puis me réſoudre à finir cette lettre ſans vous aprendre une diſpute que j'eus dernierement à l'Auberge avec un Médecin Portugais qui avoit fait pluſieurs voiages à Angola, au Breſil, & à

Goa. Il soûtenoit que les Peuples des Continens de l'Amerique, de l'Asie & de l'Afrique étoient issus de trois Peres differens, & voici comment il le prouvoit. Les Amériquains différent des Asiatiques, car ils n'ont ni poil ni barbe, les traits du visage, leur couleur & leurs coûtumes sont differentes; outre que n'aiant ni tien ni mien, ils vivent en commun sans proprieté de biens, en quoi ils sont directement oposez aux Asiatiques. Il ajoûtoit à cela que l'Amerique étoit trop éloignée des autres parties du monde pour s'imaginer que personne eût pû passer en ce nouveau continent avant qu'on eût trouvé l'usage de l'aiman, que les Afriquains étant noirs & camards, avec la lévre monstrueuse, le visage plat, la tête cotonée, le naturel, les mœurs & le tempéramment différent des Amériquains, il croioit impossible que ces deux sortes de peuples tirassent leur origine d'Adam, à qui ce Médecin donnoit à peu près la figure & l'air d'un Turc ou d'un Persan. Je lui répondis que quand la foi ne m'obligeroit pas à croire que tous les hommes sont généralement descendus de ce premier Pere, son raisonnement ne seroit pas assez fort pour me prouver le contraire, puisque la différence qui se trouve entre les Peuples de l'Amérique & ceux de l'Afrique, ne provient d'aucune autre

cause, que de la différente qualité de l'air & du climat des uns & des autres. Que cela est si vrai qu'un homme & une femme Négres, un Sauvage & une Sauvagesse * transplantez en Europe produiroient des enfans qui dans quatre ou cinq générations seroient infailliblement aussi blancs que les plus anciens Européens. Le Medecin nia le fait, & soûtint que les descendans de ce Négre & de cette Négresse naîtroient aussi noirs en Europe qu'en Guinée, mais d'ailleurs que les raions du Soleil en Europe étant plus obliques & moins brûlans qu'en Afrique, ces enfans n'aquéreroient pas ce lustre noir, ou ce hâle qu'on distingue aisément sur la peau des Négres qui sont élevez dans leur propre Païs. Pour mieux apuier son hipothese il assuroit avoir vû quantité de Négres à Lisbonne aussi noirs qu'en Afrique, quoi-qu'ils fussent d'une troisiéme génération en Europe, & que leurs Trisayeuls eussent été transplantez en Portugal. Il ajoûta que les descendants des premiers Portugais qui habitérent Angola, le Cap verd, &c. il y a plus de cent ans, sont si peu bazanez qu'il est impossible de les distinguer d'entre les naturels de Portugal. Il continua de prouver son raisonnement par un fait in-

* Sauvagesse. *Ce mot paroît un peu rude, mais l'usage le fait trouver plus doux. Sans cela il faudroit dire une femme Sauvage.*

contestable, qui est que si les raions du Soleil étoient la cause de la noirceur des Négres, il s'ensuivroit que les Bresiliens situez sous le même degré de l'Equateur que les Afriquains, devroient être aussi noirs qu'eux, ce qui n'est pas; car il est constant que leur teint paroît aussi clair que celui des Portugais. Il n'en demeura pas-là, il soûtint encore que les descendans des premiers Sauvages du Bresil qu'on a transportez en Portugal depuis plus d'un siécle, ont aussi peu de poil & de barbe que leurs Ancêtres, & qu'au contraire les descendans des premiers Portugais qui peuplérent les Colonies du Bresil sont aussi velus & barbus que s'ils étoient nez en Portugal: cependant, continua-t-il, quoique tout ce que j'avance soit absolument vrai, il se trouvera des gens qui soûtiendront aveuglément que les enfans des Afriquains & des Amériquains dégénérent peu à peu en Europe. Cela peut arriver envers ceux de qui les meres se laissent caresser par les Européens; ce qui fait qu'on voit tant de mulâtres aux Isles de l'Amérique, en Espagne & en Portugal; au lieu que si elles étoient aussi-bien gardées, en Europe que les Portugaises le sont en Afrique & en Amérique, les enfans des Bresiliennes ne dégénéreroient non plus que les enfans des Portugaises. Voilà, Monsieur,

le raisonnement de ce Docteur qui rencontre assez bien sur la fin. Cependant son principe est très-faux & très-absurde, puis qu'il n'est pas permis de douter, sans être dépourvû de foi, de bon sens & de jugement, qu'Adam est le seul Pere de tous les hommes. Il est sûr que les Sauvages de *Canada* & tous les autres Peuples de l'Amérique n'ont naturellement ni poil ni barbe, que les traits de leur visage & leur couleur un peu olivâtre marquent une grande différence entr'eux & les Européens. J'en ignore la cause, cependant ce n'est point l'effet de l'air & des alimens. Car sur ce pied-là les descendans des premiers François qui s'établirent en *Canada* il y a prés de cent ans, & qui pour la plupart courent les bois, vivant comme les Sauvages, dévroient être sans barbe, sans poil, & dégénérer aussi peu-à-peu en Sauvages : ce qui n'arrive pourtant pas. Dès que ce Médecin eût allégué toutes ces raisons il changea de propos, & pour mieux étaler ses extravagances, il me demanda ce que je pensois du salut de tant d'Amériquains ausquels vrai-semblablement l'Evangile n'avoit jamais été annoncé. Vous devez bien croire, Monsieur, que je n'hésitai pas à les condamner de plein vol au feu éternel ; ce qui le fâcha si fort qu'il pensa me dévisager. „ Comment, dit-il, peut-on dam-“

„ ner ces pauvres gens avec tant d'assu-
„ rance : il est probable que leur premier
„ Pere, bien loin de pécher comme nôtre
„ Adam, doit avoir eu l'ame bonne & le
„ cœur droit, puisque ses décendans sui-
„ vent exactement la loi de l'équité natu-
„ relle, exprimée en Latin par ces paro-
„ les si connuës, *Alteri ne feceris quod tibi*
„ *fieri non vis*; & que n'admettant point
„ de propriété, de biens, de distinction ni de
„ subordination entr'eux, ils vivent com-
„ me fréres, sans dispute, sans procès, sans
„ loix & sans malice ; mais supposons,
„ ajoûta-t-il, qu'ils sont originaires d'Adam,
„ on ne doit pas croire qu'ils sont damnez
„ pour ignorer les véritez du Christianis-
„ me ; car enfin Dieu peut leur imputer le
„ sang de Jesus-Christ par des voies secret-
„ tes & incompréhensibles ; & d'ailleurs,
„ le libre arbitre supposé, sa divine Ma-
„ jesté sans doute a plus d'égard aux
„ mœurs qu'au culte & qu'à la créance ;
„ le défaut de connoissance, poursuivit-il,
„ est un malheur, mais non pas un crime,
„ & qui sçait si Dieu ne veut pas être hono-
„ ré par une infinité d'hommages & de res-
„ pects differents, comme par les Sacrifi-
„ ces, les danses, les chansons & autres
„ cérémonies des Amériquains. A peine
eût-il cessé de parler que je le relançai vi-
goureusement sur les points précédents,
mais

mais après lui avoir fait entendre que si parmi les *multi vocati*, qui sont une poignée de gens de la bonne Religion, il ne s'en trouve que *pauci vero electi*, tous les Amériquains sont bien à plaindre. Il me répondit éfrontément que j'étois aveugle de déterminer en dernier ressort qu'ils étoient au nombre des réprouvez, & de les damner sans quartier, parce que c'étoit insulter à la Sagesse de Dieu de la faire agir aussi capricieusement envers ses Créatures que le portier de Saint Paul envers ses deux vases. Cependant comme il vit que je le traitai d'impie & d'homme sans foi, il me paia de ces sottes paroles en me quittant, *fidem ego hic quæ adhibetur misteriis sacris interpello; sed fidem illam quæ bonæ mentis soror est quæque rectam rationem amat*. Jugez delà, Monsieur, si ce brave Médecin eût pû transporter les montagnes.

Je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Nantes, *ce* 10. *Mai* 1693.

LETTRE XXV.

Départ de l'Auteur pour Plaisance. Une Flote de trente Vaisseaux Anglois*, vient pour se saisir de cette Place. Elle s'en retourne aprés avoir manqué son coup. Raisons du mauvais succés des* Anglois *en toutes leurs entreprises d'Outre-Mer. Avanture de l'Auteur avec le Gouverneur de* Plaisance. *Son départ pour le* Portugal. *Combat contre un Corsaire de* Flessingue, *&c.*

MONSIEUR,

Je ne doute point que vous ne soiez sensiblement touché de la triste & fatale avanture qui m'est arrivée, & dont je vais vous faire le recit. Vous sçaurez d'abord qu'aprés avoir attendu le vent favorable quinze ou vingt jours à *Saint Nazere*, nous apareillâmes le 12. de Mai. Nôtre traverse ne fût ni longue ni courte, puisque nous arrivâmes au Port de Plaisance le 20. de Juin, aprés avoir fait une Prise Angloise, chargée de Tabac, sur les écores du Banc de Terre-Neuve. Dès que j'eus mis pied à terre, j'allai saluër Mr. de Boüillon, Gouverneur de la Place, pour lui té-

moigner la joie que j'avois de servir sous les ordres d'un si sage Commandant. Il me répondit qu'il étoit bien surpris que j'eusse sollicité mes Emplois, sans lui en avoir communiqué le dessein l'année précédente; & qu'il voioit bien que le projet d'entreprise pour les Lacs de Canada, dont je lui avois parlé, étoit faussement inventé. J'eus beau vouloir lui persuader le contraire, il ne me fût jamais possible de le desabuser. Cependant, je fis descendre mes meubles à terre, & je pris la Maison d'un particulier, en attendant que j'en eusse fait bâtir une. J'y fis travailler avec tant de diligence qu'elle fut achevée en Septembre par le secours des Charpentiers des Vaisseaux, que tous les Capitaines Basques me prêtérent sans intérêt. Le 18. Juillet le Sieur Berai de Saint Jean de Luz, arriva à Plaisance dans un de ses Vaisseaux: ce fut lui qui m'apporta la lettre, où vous me marquez, que comme vôtre neveu souhaite aller en Canada l'année prochaine, vous seriez bien aise que je vous envoiasse un Dictionnaire de la langue des Sauvages, avec les Mémoires que je vous ai promis. Le 16. Septembre on aperçût une Flote Angloise de 24. Vaisseaux, qui moüilla à la Rade presque dans le même tems qu'elle fut découverte. Elle étoit commandée par le Chevalier Francesco

Welher, qui revenant de la Martinique, où il étoit allé pour s'emparer de cette Isle, avoit passé à la Nouvelle Angleterre, à dessein d'y prendre des Troupes & des munitions pour se rendre maître de Plaisance, mais lorsqu'il eût découvert une Redoute de pierre nouvellement construite sur le haut de la Montagne, dont je vous ai parlé dans ma penultiéme Lettre, il jugea plus à propos de s'en retourner doucement en Europe, que de faire une tentative inutile. Nous avions mis quatre canons sur ce poste élevé, qui incommodérent tellement les Vaisseaux de la Flote, qu'ils furent obligez de lever l'ancre, & d'apareiller plûtôt qu'ils n'eussent voulu. La faute des *Anglois* en cette occasion, c'est de n'être pas entrez dans le Port le jour même qu'ils parurent devant la Place. J'ai déja remarqué plusieurs fois que les entreprises n'échoüent ordinairement que pour vouloir un peu temporiser; j'en pourrois citer pour le moins quinze ou seize exemples de ma connoissance. Je reviens presentement à l'animosité que le Gouverneur eût contre moi. S'étant imaginé, comme je vous ai dit, que j'avois sollicité mes emplois sans sa participation, il n'y eût point d'injures ni d'outrages qu'il ne me fit, depuis le jour de mon arrivée jusqu'à celui de mon départ; il ne se contenta pas de s'aproprier

les profits & les émolumens de ma Compagnie franche, il crût ne pas devoir se faire un scrupule de retenir la paie des Soldats emploiez à la Pêche des Moruës par les habitans, & de faire travailler les autres sans salaire. Je ne vous parle point des concussions qu'il fait ouvertement. Car quoi-qu'il ait contrevenu formellement à dix articles contenus dans les Ordonnances de Loüis XIV: il a trop d'amis dans les Bureaux pour en être repris. Il y a du plaisir de faire des presens à ce prix-là, ce qui fait qu'il a gagné *per fas & nefas*, cinquante mille écus en trois ou quatre ans. Je n'aurois jamais fini si j'entreprenois à vous mander tous les chagrins qu'il m'a faits. En voici trois qui couronnérent tous les autres; le 20. Novembre, c'est-à-dire, un mois après le départ de nos vaisseaux Pêcheurs, m'étant avisé de donner à souper à quelques habitans, il entra masqué dans ma Maison avec ses Valets, cassant vîtres, bouteilles, verres, & renversant tables, chaises, armoires, & tout ce qu'il trouva sous sa main. Avant que j'eusse le tems d'entrer dans mon cabinet pour prendre mes pistolets, cette troupe insolente disparut fort à props; car je l'aurois chargée & même poursuivie, si les conviez ne m'eussent retenu. Le lendemain ses Valets firent main-basse

ſur les miens, qui ne s'attendoient à rien moins qu'à être roüez de coups de bâton. Cette ſeconde inſulte aiant pouſſé ma patience à bout ; je méditois les moiens de rendre la pareille à ces Aſſaſſins, lors que les Récolets me remontrérent que pour ne pas altérer le ſervice du Roi, il falloit que je diſſimulaſſe mon reſſentiment. Je pris donc le parti de me renfermer, & de m'attacher à la lecture, pour tâcher de diſſiper le chagrin que je reſſentois de ne pouvoir pas lever le maſque. Voici la troiſiéme piéce qu'il me joüa trois jours aprés : ce fût de faire arrêter deux Soldats que j'avois envoyé faucher du foin dans les prairies à une demi-lieuë de la Place : Tellement qu'ayant été ſurpris dans leur travail, on les lia & on les amena priſonniers ſur le pied de Deſerteur, ſous prétexte qu'ils avoient couché deux nuits hors de la Place ſans ſa permiſſion, & ce qui auroit été de plus funeſte pour ces deux pauvres innocens, c'eſt que ſans les inſtantes priéres des Récolets & de ſes Maîtreſſes il leur auroit fait caſſer la tête, en vûë de me chagriner. Aprés cet incident, les Récolets me conſeillérent de l'aller voir & de le prier de vouloir bien ceſſer toutes ſes perſécutions, en l'aſſûrant que j'étois entiérement ſon Serviteur & ſon ami. *Durus eſt, hic ſermo.* Cependant, quelque répugnance que j'euſ-

se à me rendre à un avis si contraire à la Nature, laquelle, je vous avouë, pâtissoit furieusement chez moi, je ne laissai pas de me vaincre aprés m'être fait beaucoup de violence. Je fus chez lui, j'entrai dans sa Chambre & nous trouvant tous les deux tête à tête, je lui parlai plus d'un quart d'heure en termes plus soûmis que n'auroit fait un esclave. J'ai honte de vous en faire l'aveu, car je rougis moi-même toutes les fois que je pense à cette bassesse. Quoi qu'il en soit, au lieu d'écouter mes raisons & de s'expliquer amiablement avec moi, il entra dans une si grande fureur qu'il me chargea d'un torrent d'injures les plus choquantes du monde. C'est ici, Monsieur, où le service du Roi l'emporta sur les devoirs de l'honneur, car je me contentai de me retirer chez moi, fort heureux de n'avoir pas été assassiné par ses domestiques; le desordre que cette affaire causa seroit de trop longue discussion. Il vaut mieux en venir au fait & vous assûrer qu'il m'auroit fait arrêter si les Habitans avoient parû être dans ses intérêts. Il prétendoit avoir été insulté, & par conséquent être en droit de se venger à quelque prix que ce fût : mais le sort tragique d'un Gouverneur qu'on égorgea il y a trente ou quarante ans en ce Païs-là, lui fournit une ample matiére à réfléxion. Il jugea

donc que le parti de feindre étoit le plus sûr, tant il étoit persuadé que si je l'eusse percé de mon épée, les Soldats & les Habitans auroient favorisé ma retraite chez les Anglois du voisinage de Plaisance. Cependant, les Recolets qui vouloient appaiser ces troubles naissans, n'eurent point de peine à nous raccommoder, lui remontrant de quelle conséquence il étoit de vivre en bonne intelligence ensemble, pour éviter les suites fâcheuses qui résulteroient à la fin de toutes nos querelles. Cette proposition d'accommodement lui fut très-agréable en apparence, d'autant plus qu'il étoit ravi de dissimuler son ressentiment par des marques extérieures d'amitié. Ainsi nous nous vîmes & nous nous embrassâmes avec protestation réciproque d'oublier tout ce qui s'étoit pû passer entre nous. Après cette réconciliation, j'avois lieu de me persuader que son cœur ne démentiroit pas sa bouche, parce que je ne croyois pas qu'il fut assez imprudent pour informer la Cour de quelques bagatelles, où son honneur paroissoit un peu prostitué. Mais je me trompai, car il prit la peine d'ajoûter ensuite aux Procès verbaux qu'il avoit fait avant nôtre accommodement, des faussetez qu'il auroit dû taire. Il est inutile de vous mander la voie dont le hazard se servit pour faire tomber ses pa-

piers entre mes mains, cette indiscretion pourroit être desavantageuse à quelques personnes, que le Ciel doit benir. Je me contenterai de vous dire, que dès que les Récolets eurent vû & lû les suppositions contenuës dans ses écrits, ils n'hésitérent point à me conseiller de prendre mes précautions, me déclarant ingénûment qu'ils ne prétendoient plus se mêler de cette affaire, d'autant qu'ils reconnoissoient avoir innocemment concouru à ma perte; en rétablissant la paix entre lui & moi. Cet avis salutaire me fit appercevoir le risque où j'étois exposé, si je demeurois plus long-tems à Plaisance; de sorte que la crainte d'aller à la Bâstille après l'arrivée des Vaisseaux de France, me fit résoudre à renoncer aux espérances de ma fortune en quittant mes Emplois. Dès que les Habitans aprirent cette nouvelle ils accoururent tous chez moi (à la réserve de trois ou quatre) pour m'assurer qu'ils étoient prêts de signer mes Procès verbaux en cas que je voulusse changer de résolution. Mais au lieu d'accepter cette offre je leur fis entendre en les remerciant de bonne grace, qu'ils s'attireroient de méchantes affaires, & qu'on les regarderoit à la Cour comme des séditieux & des perturbateurs du repos public, puis que par un détestable principe de Politique, l'inférieur a toûjours tort, quelque

bonne raiſon qu'il puiſſe avoir. Cependant j'aurois bien voulu n'être pas réduit à ce point fatal de quitter des emplois qui ſembloient me conduire inſenſiblement à quelque groſſe fortune; mais enfin le ſéjour de la Baſtille occupoit ſi fort mon eſprit que je ne balançai plus, après avoir bien réfléchi ſur la ſituation fâcheuſe où je me trouvois, à m'embarquer ſur un petit Vaiſſeau qui étoit le ſeul & le dernier qui devoit paſſer en France. La propoſition que je fis au Capitaine de lui faire un preſent de mille écus fut ſi bien reçûë, qu'il s'engagea de me jetter ſur les Côtes de Portugal, moyennant cette ſomme, à condition que je garderois le ſecret. Le meilleur de l'affaire eſt que mon ennemi avoit eu la précaution d'écrire aux Gouverneurs de Bel-Iſle, de l'Iſle de Ré & de la Rochelle, de m'arrêter auſſi-tôt que je ſerois débarqué. Il croyoit avec raiſon que nôtre Vaiſſeau devoit aborder à l'un de ces trois Ports, mais trois cens piſtoles remiſes fort à propos dans les mains de certaines gens qui ne ſont guére accoûtumez à manier de l'or, font un effet merveilleux, car cette ſomme dont je ne me défaiſois pas ſans peine, me ſauva la liberté & peut-être la vie.

Je m'embarquai donc le 14. du mois dernier malgré tous les riſques qu'on eſt obligé de courir, quand on eſt aſſez mal-

heureux de naviguer durant l'hiver dans l'espace de Mer qui s'étend depuis l'Isle de Terre-Neuve jusqu'en France. Il est inutile de vous dire que je laissai quantité de meuble à Plaisance, que je ne pûs ni vendre ni emporter. Il vaut mieux suivre la route & vous dire que nous essuiâmes trois coups de vent effroiables, sans recevoir aucun coup de Mer, & que nous singlâmes à mâts & à cordes 150. lieuës, pendant la derniere de ces tempêtes qui dura trois fois vingt-quatre heures, souflant du Nord-Oüest. Celle-ci fut si violente que les Matelots s'embrassoient & se disoient le dernier adieu, ne faisant plus qu'attendre le moment qu'un coup de Mer enfonçant l'arcasse de nôtre Vaisseau nous abîmât sans ressource. Si cette bourasque nous fit peur, les vents contraires de l'Est & du Nord-Est que nous rencontrâmes à cent lieuës vers l'Oüest du Cap de *Finisterre*, nous causérent bien autant de fraieur, car nous fûmes obligez de louvoier pendant 23. ou 24. jours, ensuite dequoi nous découvrîmes le Cap à force de bordées, où par un hasard extraordinaire nous fûmes attaquez par un Armateur de Flessingue, qui ne pouvant nous aborder à cause de l'agitation des flots, se contenta de nous canonner avec si peu de succès, qu'il n'en coûta la vie qu'à un seul homme. Il est vrai que les œuvres mortes, &

les cordages de nôtre Navire furent tellement endommagez, qu'après nous être séparez de ce Capre à la faveur de la nuit & d'un broüillard de Commande, nous ne pûmes presque point nous servir de nos voiles, tant les manœuvres étoient en desordres. Cependant nous y remédiâmes avec toute la diligence possible, & le Capitaine du Vaisseau trouvant alors un beau prétexte de relâcher, sans être obligé de suivre le plan que nous avions projetté, fit porter au Sud-Est pendant la nuit. Cette fausse route ne nous mettoit pas pourtant si fort à couvert de ce Capre, qu'il n'eut pû nous garder pendant la nuit en faisant aussi la même manœuvre; ce qui nous obligea chemin faisant de nous mettre en état de recommencer le Combat dès qu'il seroit jour. Il est vrai qu'il ne nous suivît pas comme nous l'avions crû, mais nous l'échapâmes encore plus belle à l'heure de midi, car après avoir été poursuivis quatre heures par un Saletin, à la vûë de la Côte, il ne s'en falut presque rien qu'il ne nous enlevât avant que nous pussions gagner le moüillage de la rade sous le canon de la Forteresse de cette Ville. Si ce malheur nous fut arrivé le Gouverneur de Plaisance auroit peut-être eu raison de s'écrier joieusement *incidit in Scillam*, &c. mais graces à Dieu nous en fûmes quittes pour la peur. Dès

que nous eûmes donné fond, je comptai les mille écus à ce Capitaine qui doit mettre cette bonne œuvre à la tête des meilleures qu'il ait fait de sa vie. La Chaloupe ne fut pas plûtôt à l'eau que je descendis à terre avec toutes mes hardes & dès que je fus en cette Ville ; je tâchai de lui procurer des munitions de guerre & de bouche avec tant de diligence que le lendemain, il leva l'ancre pour continuër son voyage en France. Au reste, j'adresse au Marchand de la Rochelle qui m'a toûjours fait tenir nos Lettres en Canada, les Mémoires de ce Païs-là que vous m'avez demandé tant de fois. J'y joins un petit recueil des mots les plus nécessaires de la langue Algonkine, qui comme je vous ai dit tant de fois est la plus belle langue & la plus étenduë de ce Continent. Si vôtre Neveu persiste dans le dessein de faire un voyage en ce Païs-là, je lui conseille d'apprendre ces mots durant le cours de la traverse, afin de pouvoir ensuite demeurer cinq ou six mois avec les Algonkins pour les entendre comme il faut. Outre cela je vous envoye l'explication des termes de Marine qui sont contenus dans les Lettres que je vous écris depuis onze ans. Cette petite peine m'a servi de divertissement pendant le voyage que je viens de faire; car en relisant les copies de ces Lettres, j'ai tiré quelques remar-

ques dont je vous ferai part lorsque j'aprendrai que vous êtes content des Mémoires qui accompagnent celle-ci. Vous reconnoissez facilement que j'ai renoncé à toute sorte d'attachement de Patrie, pour dire la vérité, depuis l'année 1683. jusqu'à present. Les curieuses Anecdotes que j'écris de ce tems-là divertiront sans doute vos amis, pourvû qu'ils ne soient pas de ces insuportables dévots qui se feroient crucifier plûtôt que de souffrir qu'on fronde un Ecclesiastique. Je vous prie de m'écrire à Lisbonne & de me mander ce que vous aurez apris touchant mon affaire. Vous avez d'assez bonnes correspondances à Paris pour en être informé. Je ne doute pas que mon ennemi, s'attendant que la voie ordinaire de ses presens, lui réüssiroit au point de me faire arrêter en arrivant en France, où il s'imaginoit que j'aurois la folie d'aborder, ne peste de tout son cœur de n'avoir pas trouvé le contrechifre de mes intentions. Quoiqu'il en soit, il est autant de son intérêt de me faire donner la mort, selon les faits dont il m'accuse faussement, qu'il est de ma gloire de lui procurer une longue vie. Sur ce pied-là, plus il vivra, plus je ferai vangé, & par conséquent j'aurai lieu de me consoler aisément de la perte de mes Emplois & de la disgrace du Roi.

Je suis, Monsieur, vôtre, &c.

A Vienne en Portugal, le 31. Janvier 1694.

EXPLICATION DE QUELQUES TERMES QUI SE TROUVENT DANS LE PREMIER TOME.

A.

A *Fourcher*, c'eſt jetter deux ancres l'un à droit & l'autre à gauche du Vaiſſeau, pour le tenir ferme & l'aſſurer contre le flux & le reflux, en l'empêchant de tourner ſur ſon Cable.

Allege, c'eſt-à-dire, vuide, ſans charge.

A mâts & à corde, c'eſt être à ſec, c'eſt-à-dire, ſans voiles

Amener les Voiles ou *le Pavillon*, c'eſt les abaiſſer, à cauſe de l'excès du vent, ou pour ſe rendre à l'ennemi.

Apareiller, c'eſt faire les travaux néceſſaires pour mettre un Vaiſſeau en état de partir de l'endroit où il étoit ancré.

Arbre de la Paix. Métaphore ſimbolique, qui ſignifie la Paix elle-même.

Arriver, c'eſt aller droit ſur un Vaiſſeau, ou ſur une terre à la faveur d'un vent largue, ou d'un vent en poupe.

Aterrage, c'eſt l'abord de quelque terre lorſqu'on vient de la pleine Mer chercher les Côtes pour la ſûreté du Vaiſſeau & le repos des Pilotes.

Astrolabe, est un instrument de Mathématique dont il est presque impossible de se servir en pleine Mer, à cause de l'agitation des flots. Il y en a de deux sortes. Les premiéres dont les Pilotes se servent quelquefois dans le voiage des Indes, lorsque la Mer est unie, comme la glace d'un miroir. Celles-ci ne sont propres qu'à prendre hauteur au Soleil, par le moien de deux pinules percées de deux petits trous dioptres, qui servent à conduire le raïon visuel jusqu'à cet astre. Les derniéres dont les Mathématiciens ont accoûtumé de se servir pour des Observations Astronomiques, sont garnies des Azimuts, des Almucantaras, des Tables Soxodromiques, & des autres Cercles Concentriques & Excentriques de la Sphére.

B.

B*Anc de Terre-Neuve*, ou *Banc* en général, est une élevation de terre dans la Mer, comme la forme d'un chapeau est élevée au-dessus des bords. Ce Banc est couvert de trente ou quarante brasses d'eau, & pavé de Moruës.

Bande. Je n'ai point vû de gens qui aient bien expliqué ce terme jusqu'à présent. Voici l'explication que je lui donne. Par la *Bande* du *Nord*, on entend l'espace du Ciel contenu depuis le *Nord-Oüest* jusqu'au *Nord-Est* : par la *Bande* de *l'Est* on entend la partie du Ciel contenuë depuis le *Nord-Est* jusqu'au *Sud-Est* ; par la *Bande* du *Sud* on entend la partie du Ciel contenuë dans le *Sud-Est* jusqu'au *Sud-Oüest*, & par la *Bande* de *l'Oüest* on entend la partie du Ciel contenu depuis le *Sud-Oüest* jusqu'au *Nord-Oüest*.

Bassin. C'est une petite espace d'eau dormante, à peu près comme un étang.

Baturès, sont des basses ou des chaînes de rochers qui s'étendent sous l'eau d'un endroit à l'autre, & s'élevent jusqu'à cinq ou six pieds plus ou moins

de la surface de cet élément, ce qui empêche que les Vaisseaux, les Barques, &c. ne puissent floter au-dessus.

Boüillons. Ce sont de petites montagnes d'eau qui s'élevent au pied des Sauts ou des Cataractes, par la même cause des jets d'eau que nous voions en Europe.

Bouteux. Sont de petits filets amarrez au bout d'un bâton. Les Pêcheurs s'en servent à prendre du Poisson sur les fonds sablonneux, & sur tout des Anguilles, sur les bords du Fleuve *S. Laurent*.

Bouts de Quiévres. Sont des filets, à peu près semblables aux Bouteux, qui servent au même usage.

Brasse. Est une mesure de cinq pieds parmi les Navigateurs François.

Brigantin, est un petit Bâtiment de rame & de voile leger de bois à voile latine, n'aiant qu'un faux pont. Il est aigu à poupe comme à prouë, & il est pincé pour bien aller.

C.

C*Alumet* en général, est une pipe. C'est un mot Normand, qui vient de chalumeau. Les Sauvages n'entendent pas ce mot de Calumet, car il a été introduit par les Normands en *Canada* dans les premiers établissemens que les gens de cette Nations firent en ce Païs-là, & il s'est conservé jusqu'à present parmi les François qui y sont. Les *Iroquois* apellent en leur langage ce Calumet ou pipe, *Ganondaoé*, & les autres Nations Sauvages *Poagan*.

Canadiens, sont des naturels de *Canada* nez de pere & de mere François. On apelle celles des Isles de l'Amérique Méridionale *Creoles*.

Capa y d'espada. C'est un titre de Gascogne que les gens de cette Province donnérent autrefois par ironie au Conseiller du Conseil Souverain de *Canada*, parce que les premiers Membres de ce

Tribunal ne portoient ni robe, ni épée, se contentant de marcher la canne à la main dans la Ville de *Quebec*, & d'aller au Palais en cet équipage Bourgeois.

Cargue. Carguer les voiles; c'est les plisser ou les rassembler en un tas vers le haut des mâts, au contraire des rideaux d'un lit ou des fenêtres qu'on rassemble en long. Cette manœuvre se fait par le moien de deux cordages, qui font le même effet que les cordons d'une bourse.

Casse-tête. Ce mot signifie massuë. Les Sauvages l'apellent *Assan Oustik* c'est-à-dire, que *Assan* signifie *Casse* & *Oustik* signifie *tête*. Ainsi ces deux mots signifient *Casse-tête*.

Chenail. C'est une étenduë d'eau assez profonde entre deux Bancs ou deux terres. Ordinairement les chenails ou chenaux sont bordez de fonds plats, ce qui fait qu'on a la précaution d'y mettre des boüées ou des balizes pour montrer le chemin aux pilotes, qui se conduisent par le moien de ces marques ou même par la sonde; car ils risqueroient de perdre leur Vaisseau s'ils n'enfiloient pas bien le *Chenail*.

Clisses. Ce sont de petites feüilles de bois de Cedre de l'épaisseur d'un écu, de la largeur de trois pouces; & aussi longues qu'on peut les faire. Elles font le même effet en canot qu'une bonne doubleure à un hâbit.

Compas de variation. Il est plus grand que les Compas ou Boussoles ordinaires. On s'en sert pour remarquer les mouvement inégaux de l'aiguille aimantée, laquelle Nord-Este incessamment dans l'autre Hemisphere, au lieu qu'elle Nord-Oüeste toûjours en celui-ci; c'est-à-dire au deçà de la Ligne Equinoxiale. De sorte que cette aiguille s'écarte à droit & à gauche du vrai Nord du Monde d'une certaine quantité de degrez, dont les Pilotes s'aperçoivent par le

moien d'une alidade & d'un fil qui coupant le verre dudit Compas en deux parties égales, leur démontre la variation de l'aimant, lorsque le Soleil se couche, qui est le vrai tems propre à faire cette observation ; car au lever de cet Astre & à son midi, on peut se tromper, à cause des réfractions, ou &c.

Coureurs de Bois. Sont des *François* ou des *Canadiens* ausquels on donne ce nom, parce qu'ils emploient tout le tems de leur vie au rude excercice de transporter des Marchandises dans les Lacs de *Canada*, & dans tous les autres Païs de ce Continent, pour les trafiquer avec les *Sauvages.* Et comme ils entreprennent des voiages de milles lieuës en canot, malgré les dangers de l'eau & des *Iroquois*, on devroit, ce me semble, les apeller plûtôt Coureurs de risques, que Coureurs de Bois.

Courir bord sur bord. C'est la même chose que louvoier, dont j'ai donné l'explication.

D.

D*Onner des Culées.* C'est lorsqu'un Vaisseau touche à terre de la poupe seulement. Il faut que l'extrémité de la quille soit bien forte pour résister à quelques culées, lorsque le fonds est un peu dur & l'eau un peu agitée.

Donner la Chasse. C'est-à-dire, poursuivre un Bâtiment, courir sur lui, le forcer à prendre la fuite, & à s'esquiver s'il peut.

Donner fond. Donner fond, c'est la même chose que moüiller l'ancre, ou la jetter au fond de la Mer ou d'une Riviere.

E.

E*Cores.* Sont les bords d'un Banc, lesquels sont escarpez comme une muraille.

F

F*Estin d'Union.* Terme dont les *Iroquois* se servent pour signifier le renouvellement d'Alliance entre les cinq Cabanes, c'est-à-dire, entre les cinq Nations *Iroquoises*

Flot. Bâtiment à flot, c'est lors qu'il flotte sur l'eau sans toucher au fond.

Fret. Ce mot a deux sens. Celui de ma Lettre est le chargement ou la voiture qu'on met dans un Bâtiment pour être transporté d'un lieu à un autre, un fret de personnes, de bled de liége ou de plume, est plus mauvais qu'aucun autre, parce que ces choses remplissent un Bâtiment sans le charger; au contraire des Marchandises pesantes, à sçavoir le Vin, le Fer, le Plomb, le Sucre, &c.

G

G*Ouverneur.* C'est conduire un Vaisseau par le moyen du Gouvernail (comme on fait un cheval par le secours de la bride) lors qu'il fait assez de vent pour le faire mouvoir, car sans cela tout Navire est plus immobile qu'un Gouteux dans son Fauteüil.

Grelins épisses. Sont des cordages amarrez bout-à-bout, entrelassez & joints les uns au bout des autres, par le moyen des chevilles de fer, qu'on appelle des Cornets d'épisse.

H

H*Uniers.* Sont deux Voiles convenables aux deux mâts de Hune d'un Vaisseau, lesquels sont directement situez ou posez sur les deux plus grands mâts.

K

K*Itchi Okima.* C'est ainsi que tous les Sauvages, dont les langages se rapportent à celui des *Algonkins*, nomment les Gouverneurs Généraux de

Canada, du mot de *Kitchi*, qui signifie *Grand* & de *Okima*, qui veut dire *Capitaine*. Les *Iroquois* & les *Hurons* les apellent *Onontio*.

L.

LAtitude. Il n'y a personne qui ne sçache que ce n'est autre chose que la hauteur du Pôle ou l'éloignement compris depuis un lieu fixe jusqu'à l'Equateur.

Louvoier. C'est aller en zigue zague, comme un ivrogne, lorsque le vent est contraire, car alors on est obligé de faire des bordées, tantôt à droit tantôt à gauche, en rangeant le vent le plus qu'il est possible, pour se soûtenir ou pour gagner du chemin en louvoiant. Un Navire bien pincé & de façons bien évidées, gagne sans dériver, portant toutes ses voiles, pourvû que la Mer soit belle près de quatre lieuës à droite route, de dix qu'il a fait en louvoiant.

M.

MAitres ou Précintes. Sont deux lates ou perches rondes de bois dur d'une seule pièce, lesquelles régnent d'un bout du Canot à l'autre, à sçavoir une de chaque côté. C'est ce qui soûtient ce petit Bâtiment, parce que les barres & les varangues y sont liées ou enchassées.

Molir. C'est se rallentir, diminuër ou cesser peu à peu. On dit le vent molit pour dire que le vent tombe, qu'il est aux abois.

P.

PArages. Ce sont de certains espaces ou portions de Mer, entre-deux Caps, deux Isles, deux Terres ou deux degrez de latitude.

Perroquets. Ce sont deux petits mâts situez ou posez sur les mâts de hune. Ce sont aussi les voiles convenables à ces deux petits mâts.

Portage. Faire portage, c'est transporter les Canots

par terre d'un lieu à un autre ; c'est-à-dire, du pied d'un Cataracte jusqu'au dessus, ou d'une Riviere à un autre.

Porter. Porter sur une terre, c'est aller droit à elle pour la reconnoître.

Poupe. C'est l'extrêmité ou la queuë d'un Vaisseau. Le Gouvernail y est placé & soûtenu par les gons de l'Estambord où les vis du Gouvernail sont enchassez.

Prouë. C'est la tête ou l'avant d'un Vaisseau qui coupe les flots, c'est-à-dire, le bout ou l'extrêmité d'un Vaisseau qui se présente le premier à la Mer.

Q.

Q*Uille*. C'est l'ame d'un Bâtiment, c'est-à-dire, une longue piéce du meilleur bois qu'on puisse trouver ou plusieurs jointes ensemble, pour suporter le grand faix de toutes les piéces de charpente qu'on emploie à sa construction.

R.

R*Adoubler*. C'est-à-dire raccommoder, reparer, & mettre en état de naviguer, par le moien des planches, du brai, des ferrures, &c. qu'on met aux Barques dont il est parlé.

Ranger. Ranger une Terre, une Isle, une Côte, &c. c'est les côtoier à bonne & raisonnable distance.

Refouler. C'est forcer la marée ou refouler les courans d'une Riviere, c'est-à-dire, naviguer contre le courant, aller du côté d'où viennent les courans ou les marées.

Régner. Vents qui régnent, sont ceux qui parmi les trente-deux soufflent plus souvent ou plus constamment que les autres en certaines parties de la terre. Comme par exemple, les vents alisez régnent depuis les *Canaries* jusqu'aux Isles de l'Amérique, soufflant de la bande de l'Est depuis que le monde est monde, sans jamais s'écarter de cette partie du Ciel.

Ruche. Eſt un inſtrument pour la Pêche ſemblable à des Ruches d'Abeilles.

S.

S*Ancir* ou *chanſir*, c'eſt-à-dire couler bas, couler à fond, périr, ſe perdre. *Sancir* ſous les ancres, c'eſt être briſé & fracaſſé par les coups de Mer, ce qui arrive aux vieux Vaiſſeaux en de mauvaiſes rades foraines.

Sauter. Sauter une Caſcade, un Saut, un Cataracte, c'eſt-à-dire deſcendre en bâteau ces dangereux précipices, en ſuivant le fil de l'eau & manœuvrant avec beaucoup d'adreſſe.

Scier. C'eſt nager à rebours, tant pour aider le Timonier à gouverner ſon bâteau, que pour le retenir dans un courant, ou pour lui faire preſenter la prouë au fil de l'eau quand le gouvernail eſt endormi.

Scorbut. Eſt une corruption dans la maſſe du ſang. Il y en a de deux ſortes Le Scorbut terreſtre & le Scorbut aquatique, apellé vulgairement le mal de terre. Le premier ſe contente d'accabler ſon homme d'infirmitez incurables qui le ménent peu à peu au tombeau ; & le ſecond conduit infailliblement à la mort en ſept ou huit jours, à moins qu'on ne mette le pied ſur la terre ; ce qui eſt le ſeul remède.

Sillir ou *ſingler*, c'eſt-à-dire, pouſſer en avant, fendre l'eau de bonne grace, avancer chemin, &c.

T.

T*Oulet*. Eſt une cheville de bois dur qu'on enchaſſe en certains trous ménagez de deux en deux pieds dans le plat bord d'une Chaloupe.

Traîneaux. C'eſt une voiture ou machine conſtruite en figure de quarré long ſur deux petites piéces de bois de quatre pieds de longueur & de ſix pouces de largeur, où ſont cloüez pluſieurs cerceaux cou-

verts de drap ou de peaux pour être à l'abri du vent. Ces deux piéces sont d'un bois dur très-bien poli, afin de mieux glisser sur la nége & sur la glace. Ceux-ci sont les traîneaux à cheval; car ceux dont on se sert avec deux ou quatre Dogues, sont découverts & faits de petites planches d'un bois dur, coulant & luisant, lesquelles ont un demi pouce d'épaisseur, cinq pieds de longueur, & un & demi de largeur.

V.

Varangues. Celles-ci sont à peu près de la figure des varangues plates des Flutes, avec cette différences qu'elles embrassent le Canot en dedans d'une précinte à l'autre, où elles sont enchassées. Leur épaisseur est de trois écus, & leur largeur est de quatre pouces.

Vent frais. Est un vent modéré, qui souffle également sans raváller.

Voguer. C'est faire avancer un Bâtiment de rames par le secours de ses avirons.

Fin du premier Tome.

